LA RÉSURRECTION DE TYR

—

La fin de la prophétie sur Tyr dans Isaïe (Chap. XXIII 12-18) paraît au premier abord extrêmement bizarre et embarrassante. Il est à peu près évident qu'il ne s'agit pas de la Tyr historique. On ne la voit pas se relevant de ses ruines pour reprendre le cours de ses *fornications,* dont profiteront désormais *ceux qui vivent en présence du Seigneur.* A partir du verset 15, il semble qu'il y a une rupture (attestée d'ailleurs par deux lignes intercalées de prose) et que le point de vue, comme cela arrive souvent chez les Prophètes, a brusquement changé. Jusqu'au verset 15, j'interpréterais qu'il s'agissait de cette Tyr autrefois glorieuse dans le Ciel, *Tyrus quondam coronata,* et de sa ruine métaphysique. A partir du verset 15, il s'agit d'une civilisation humaine, quoique sans doute organisée à la ressemblance de la première, le *commerce* qui constitue sa raison d'être signifiant à la fois l'échange des marchandises et celui des idées et des doctrines, la traduction de toutes choses en valeur, la communication des âmes et des esprits et les rapports sexuels. De ce genre de civilisation, c'est Tyr la première qui a fourni le type. Mais au verset 12 elle franchit la mer, ce n'est plus désormais le continent seul qui servira aux confrontations des peuples, aux corps-à-corps comme ceux de l'Egypte et de l'Assyrie. Avec Tyr, l'esprit mercantile se superpose à l'esprit guerrier; la

voici qui passe la mer et qui transporte son établissement du côté de *Cethim*, c'est-à-dire, interprète la Glose, l'Occident, ce qui est au delà de Chypre, la Grèce et l'Italie. Et là non plus *elle ne trouvera pas le repos*, car le mouvement est le principe même de son existence. L'Empire Romain, pendant quatre siècles, nous montre cette civilisation en pleine floraison; le commerce sur toute l'étendue du monde connu a remplacé la guerre. Et puis une nouvelle marée de peuples vient couvrir l'antique *Aride* et le trafic par mer est suspendu. Voici les nouveaux Barbares qui valent bien les antiques Assyriens. Cherchez maintenant d'autres mers, dit le verset 6, hurlez, *ululate*, poussez de longs cris afin de vous faire entendre de loin, *vous qui habitez dans une île*, qui êtes confinés dans d'étroits compartiments. *Hurlez, navires! Ululate*, répète le verset 14 (et il me semble que j'entends le beuglement des sirènes par un jour de brouillard, dans un grand port comme Brême ou Liverpool). *Et tu seras dans l'oubli, ô Tyr*, dit le verset 15, *soixante-dix ans* (notons ce chiffre et cette union du 7 et du 10 qui si souvent dans la Bible sert à indiquer le déroulement des périodes temporelles) *comme les jours d'un seul roi*, comme s'il s'agissait d'un seul règne, d'un régime, d'une période d'un seul tenant qui a son avènement, son apogée et son déclin, ainsi le Moyen Age qui montre dans son développement une unité si remarquable. *Après soixante-dix ans sera Tyr comme la chanson d'une courtisane*. C'est la Renaissance, c'est l'Antiquité païenne qui ressuscite et qui exerce de nouveau sur les âmes son charme, son pouvoir de séduction. *Prends la cithare*, cette vieille lyre entre les mains d'Apollon et d'Orphée, *fais le tour de la Cité*, pénètre tous les organes de ce corps social à qui la civilisation emprunte son nom, *chante bien, donne à tes chants toute la publicité possible*, —*frequenta canticum*, — nous dirions aujourd'hui qu'elle les *broadcaste*, — *afin que la mémoire de toi existe*. C'est l'histoire des trois ou disons même des quatre siècles classiques où les esprits et les talents sont littéralement immergés

dans le souvenir de l'Antiquité païenne, où cette Antiquité forme la base même de l'instruction, de l'éducation et de la culture. En même temps, le type de la civilisation mercantile reparaît et se substitue à celui de la civilisation guerrière, *les mers sont traversées* de nouveau, suivant le conseil du Prophète, à la suite de Vasco de Gama et de Colomb. *Dieu visitera Tyr de nouveau et il la ramènera à son trafic* (*ad mercedes suas*, au milieu de ses caisses, de ses tonneaux et de ses ballots) *et de nouveau elle aura commerce* (le texte dit : *elle forniquera*) *avec tous* (*universis*), *les royaumes de la terre sur la face de la terre.* Il s'agit de l'Univers entier et non plus de l'étroite mare méditerranéenne. Mais ce qui suit est remarquable : *Et seront ses négoces* (ses affaires) *et entreprises mercantiles sanctifiées au Seigneur; rien qui soit enfoui ou mis de côté : parce que, à ceux qui habiteront en présence de Dieu, sera sa négociation qu'ils mangent jusqu'à la saturité et qu'ils soient vêtus jusqu'à l'usure* (qu'entraîne l'âge). Ainsi malgré le vilain mot de *fornication,* Dieu regarde d'un œil favorable les entreprises mercantiles de Tyr. Si le principe d'égoïsme et de cupidité qui les inspire est mauvais, le résultat, qui est d'établir des communications et des échanges, comparables à ceux de la Justice et de la Charité, entre tous les hommes, est susceptible de devenir bon, d'être *sanctifié.* C'est ce que nous avons vu si souvent au cours des derniers siècles, où les aventuriers et les fondateurs de comptoirs ont servi si souvent de fourriers aux missionnaires et où l'Evangile a accompagné le commerce. Le rets géographique jeté par les pêcheurs de Tyr a amené beaucoup de poissons à Saint-Pierre de Rome. Le commerce a cet avantage sur l'avarice, c'est que les richesses qu'il procure ne restent pas inertes, on ne les met pas dans un trou, elles circulent, elles donnent à tous les hommes le moyen de recevoir et de donner, et en ce sens on peut dire qu'elles sont bénies de Dieu. Elles permettent à ceux qui ont fait leur résidence au sein des vérités divines de se repaître à ce grand festin spirituel que Dieu avait préparé pour eux aux quatre

coins de la terre et qui leur est apporté lié tout entier dans une seule nappe, suivant la vision des Actes des Apôtres. Elles permettent au Pontife suprême de se revêtir de cette vaste robe qui est *tout l'orbe des terres,* comme il est dit dans le Livre de la Sagesse : *In veste enim poderis totus erat orbis terrarum,* et dont le temps ne parviendra pas à compromettre la solidité.

PAUL CLAUDEL.

INDICES DE CIVILISATION

—

Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui les pays du vieux et du nouveau monde ne se contentent plus de visiter les curiosités naturelles et d'admirer les objets d'art. Ils manifestent souvent le désir de jeter un regard sur les entreprises industrielles, de connaître quelque chose des institutions sociales, de se renseigner sur les œuvres de charité, sur les établissements scientifiques ou scolaires, sur les hôpitaux et les laboratoires, en bref de mener une petite enquête touchant la vie économique et spirituelle des peuples. Quand le voyageur s'abstient de manifester une curiosité si louable, son intérêt se trouve éveillé, sollicité par les offices de propagande qui commencent de fonctionner en tous lieux, surtout dans les pays en proie aux expériences sociales, offices dont la diligence et l'insistance inventive pourraient faire l'admiration d'un esprit non prévenu. Que si le voyageur est lettré, possède un renom honorable et se déclare susceptible de collaborer bénévolement — de par l'exercice même de son art, de son métier — à la propagande extérieure, les services compétents ne négligent rien pour l'instruire, l'éblouir et l'enchanter.

Je ne songe pas à critiquer une telle curiosité. Je la ressens encore et l'assouvis parfois. Mais fort d'une longue expérience, je me garde avec soin de deux erreurs, l'une vénielle et l'autre grave.

La première, que je dis vénielle, et que nous cultivons bien volontiers, nous autres Français, consiste à pousser, au cours de ces visites instructives et, plus tard, le moment venu des relations mémoriales, des cris d'admira-

tion entrecoupés de soupirs affligés et honteux : « C'est prodigieux! C'est grandiose! C'est magnifique! Et malheureusement nous ne possédons rien de comparable en France... »

La plupart des voyageurs français qui se livrent à ces débauches d'enthousiasmes et de contrition connaissent très mal la France. Ils admirent, hors de chez eux, une crèche ou une bâtisse scolaire; mais ils n'ont jamais visité notre institut de puériculture ni la cité universitaire de Paris. Ils s'extasient sur les hôpitaux qu'on leur montre avec zèle sans avouer qu'ils ne connaissent pas nos quelques bons hôpitaux parisiens.

Je suis loin de m'aveugler sur les manques, sur les égarements et sur les misères de la France; je crois pourtant qu'avant de porter le moindre jugement, et surtout le moindre jugement comparé, les Français devraient commencer par visiter la France et par la connaître. Malgré le désordre moral où nous la voyons aujourd'hui, la France est riche de gens qui travaillent avec courage et obstination et dont l'œuvre peut encore étonner le monde.

La seconde erreur, de beaucoup la plus grave, consiste à considérer toutes ces exhibitions comme d'indubitables indices de civilisation.

L'humanité se divise aujourd'hui, grossièrement, en deux groupes. D'un côté les peuples que l'on dit barbares — ce qui est souvent vrai — parce qu'ils sont incapables de tirer parti des méthodes scientifiques et de bénéficier directement du machinisme moderne. De l'autre côté, les peuples qui sont favorisés par cette civilisation que l'on pourrait dire baconienne, puisqu'elle repose sur les applications de la méthode inductive. Ces peuples, selon le développement de leurs finances, selon le caractère de leurs institutions politiques et selon, il va de soi, l'activité de leurs dirigeants, jouissent plus ou moins de la civilisation moderne, mais ils en jouissent tous. Les pays où nous voyons actuellement se développer des expériences sociales dont certaines sont inquiétantes, d'autres effrayantes, d'autres atroces,

fondent leur publicité sur le luxe ostentatoire de leur civilisation matérielle.

J'entends que, dans les témoignages de cette civilisation, on peut distinguer plusieurs catégories. Le pays qui consent de grands sacrifices pour les bibliothèques, les hôpitaux et les laboratoires, est assurément plus près de la civilisation véritable que tel autre pays qui donnera, par exemple, tous ses soins à la science industrielle, à l'urbanisme pur ou à l'hydrothérapie exemplaire. Mais il y a longtemps que je ne suis plus étonné par cet appareil démonstratif; il y a longtemps que ces manifestations des sciences extérieures, comme dirait Blaise Pascal, ne s'imposent pas à mon regard comme des symptômes de la civilisation selon mon cœur et mon esprit.

On montre au voyageur, en Russie, des usines modèles, des bureaux de poste modèles, des hospices modèles. L'Allemagne hitlérienne fait — il va sans dire — des exhibitions plus fastueuses encore. Tout cela ne pèse pas lourd dans mon jugement. Avec l'argent du peuple, on peut toujours étonner le voyageur, élever des édifices orgueilleux et donner le spectacle ostentatoire d'une société tournée dévotieusement vers le progrès. Avec l'argent d'un peuple opprimé, les gouvernements tyranniques peuvent toujours s'offrir l'apparence et nous procurer l'illusion de la culture, du raffinement et de l'ordre. Je ne suis pas dupe.

Ecartés ces signes extérieurs, à quelles marques reconnaître la civilisation que je dis véritable? On ne peut sans dérision prononcer le mot de bonheur. Presque tous les peuples vivent aujourd'hui dans la détresse matérielle et morale. La peur et le mécontentement sont partout. Le mécontentement ne peut, toutefois, s'exprimer partout avec une liberté parfaite. Et c'est là que je découvre un indice. Je n'espère plus de trouver, dans ce triste monde moderne, des hommes satisfaits de leur sort. Mais quand ils ont, tout au moins, le droit de penser qu'ils sont mécontents, de le crier et de l'écrire, je dis qu'ils n'ont pas atteint l'extrême fond du déses-

poir, que l'air dans lequel ils vivent me semble encore respirable et que l'on peut encore, dans leur patrie, parler de civilisation sans bafouer la morale et le bon sens.

GEORGES DUHAMEL.

SCHUBERT
OMBRE DU PASSANT

—

En 1857, s'excusant de ne pouvoir retrouver dans ses papiers une esquisse biographique autrefois composée sur son ami Schubert, Edouard von Bauernfeld écrivait au correspondant inconnu qui lui avait demandé communication de ce document :

La vie extérieure de Schubert était extrêmement simple et se déroula dans les pauvres conditions d'un maître d'école, plus tard d'un génie autrichien, *exemplar unicum* en ce pays qui, ici en particulier, et peut-être comme partout, a à lutter contre la misère et la bêtise. Mais sa vie intérieure avec ses amis et ceux qui pensaient comme lui, offre peu de traits biographiques saillants, et ne pourrait être, en quelque sorte, représentée que d'une manière descriptive poétique. Schubert était, en quelque sorte, une double nature, la bonne humeur viennoise tissée avec un trait de mélancolie profonde et ennoblie. Poète en son for intérieur, il était, bien entendu, jugé de l'extérieur, au point de vue personnel, comme une espèce de viveur, auquel manquait en outre le poli usuel de la sociabilité; aussi plus d'un compagnon de tous les jours put-il, en quelque sorte, se croire beaucoup plus que le chantre mal léché des *Mullerlieder* et de la *Winterreise* (1).

Cette page montre que les compagnons de Schubert, ceux-là même qui l'avaient le plus intimement connu, parvenaient mal à concilier l'image qu'ils avaient gardée de l'homme avec le témoignage laissé par l'artiste : ils

(1) *Schubert raconté par ceux qui l'ont vu,* souvenirs, lettres, journaux intimes, etc., réunis et traduits par J.-G. Prod'homme.

avouaient avoir observé en lui la présence d'une dualité que l'on rencontre rarement dans la nature du type humain. Néanmoins, il ne semble pas que cette dualité ait représenté pour eux quelque chose de monstrueux ou même qu'elle ait revêtu à leurs yeux l'apparence d'un phénomène inexplicable. Il ne faut pas perdre de vue cette vérité que ce qui nous paraît extraordinaire n'est presque jamais ce qui s'accomplit en notre présence — car l'exceptionnel se trouve alors en quelque sorte mêlé au flux de la vie, assimilé et accordé au rythme de la durée — mais bien ce qui, émergeant en dehors de toute connaisance immédiate ou successive, s'impose en tant que somme. D'où, la facilité, d'une part, avec laquelle le prodige de la création est tenu pour naturel par celui qui en est le témoin, et, d'autre part, la difficulté avec laquelle ceux qui ne l'ont pas vu s'accomplir paviennent à l'intégrer à l'ordre humain. Le miracle réside rarement dans l'immédiat, presque toujours dans l'histoire.

Il existe au sujet de Schubert une légende à vrai dire assez grossière. En voici à peu près l'argument : inculte, illettré, niais par surcroît, Schubert aurait écrit ses œuvres sans avoir conscience de leur valeur, sans discerner leur beauté; entièrement dépourvu de sens critique, médiocre technicien, il aurait joué un rôle d'intermédiaire presque inconscient. Une inspiration extérieure à lui-même (?) lui aurait dicté des pages immortelles, ainsi qu'une foule d'autres plus périssables, entre lesquelles il eût été incapable d'établir une hiérarchie, une prééminence de la beauté. Pour ces mystiques zélateurs de la grâce (les mêmes qui font de Beethoven un démoniaque et un visionnaire), Schubert serait un exemple frappant de la « séparation des pouvoirs », la preuve vivante d'une réalité spirituelle capable de se manifester en dehors de l'homme et se plaisant parfois à choisir le truchement dérisoire de celui-ci, afin de mieux rendre sensible à nos sens grossiers sa « révélation ».

Autre proposition, d'apparence moins abrupte : Schubert aurait été un musicien invraisemblablement fécond, doué de plus de facilité que d'invention, et qui n'aurait

atteint à la perfection que par sursauts, par chance, à la manière d'un tireur plus riche de munitions que d'adresse et qui parviendrait, pourvu qu'il ait mille cartouches à brûler, à mettre dix ou vingt fois dans la cible.

Ces deux façons de poser le problème ont ceci de commun qu'elles font bon marché, l'une comme l'autre, de la personnalité du musicien, de son don d'exception, de son pouvoir d'organisation et de réflexion sensible. Ici comme là les réussites de Schubert seraient dues à des conditions mal déterminées, mal définissables, en tout cas non assemblées par lui-même, indépendantes de sa volonté. Or, on l'accordera, je pense, ce manque de discernement et l'abondance où maints exégètes semblent voir je ne sais quel auxiliaire ou quel corollaire de la grande création, sont si loin d'éclaircir le débat qu'ils posent deux énigmes au lieu d'une. Il resterait à expliquer, si l'on adopte cette façon de voir, d'abord à quelle source mystérieuse s'alimente pareille profusion chez un musicien dénué d'expérience humaine et que rien d'extérieur à lui-même ne stimule; ensuite comment — la comparaison du tireur n'ayant que l'apparence de la vérité — la fécondité peut occasionnellement engendrer la perfection. Comment il se fait, par exemple, que la musique de ballet de *Rosamunde* montre autant de grâce et d'harmonie qu'*Orphée* ou que *Dardanus,* et par quel prodige cette production « involontaire » se place au rang des plus pures créations de l'art.

A la vérité, on oublie trop aisément que l'expression est une projection de la personnalité, une forme de l'émanation vitale. Ses victoires et ses échecs dénoncent une plus ou moins grande disposition à capter les multiples correspondances qui relient l'être sensible à l'univers, comme aussi une faculté d'organisation plus ou moins lucide.

Le drame essentiel de l'artiste se résume en la conquête de cette disposition ou en son impuissance à y parvenir. Et tout le travail — conscient ou inconscient — du créateur consiste à se mettre en état de recevoir pour restituer, à attirer sur soi pour réfléchir. Les uns — Gluck, Beethoven, Wagner — recherchent méthodiquement, par un

effort de la volonté et de la réflexion, le lieu où leur production épanouira sa vie propre, réalisera son sens, atteindra à la généralité sans cesser d'exprimer une nature individuelle. Les autres, — Haydn, Mozart, Schubert, — sont prédisposés d'instinct à s'y établir; ils rallient ce lieu d'établissement par intuition, peut-être par détermination psychique. Et tantôt ils le trouvent et tantôt ils le perdent. La réflexion n'est pas chez eux si constamment présente, si tenace et si vigilante, qu'elle leur conseille de s'y retrancher comme dans un bastion. D'où leur souplesse, l'opportunisme (dépourvu de calcul conscient) avec lequel ils compensent une mobilité dont ils sentent le danger, cette façon de se fuir qu'ils ont en se livrant au jeu sonore et, conséquence directe, leur faculté de parcourir un registre plus étendu, plus varié, d'aborder des tons et des genres très divers, leurs incessantes métamorphoses. Leur propension enfin à discourir sans cesse — qui trahit une inquiétude, un tremblement devant la loi inexorable, — à être parfois à côté de la question (tant pis, pourvu que l'activité ne faiblisse pas), à produire du moins bon, à jouer la gratuité, quitte à décevoir, et cela à cause de cette aimantation perpétuelle qui jamais ne laisse en repos leur esprit, à cause de cette nostalgie d'une patrie perdue qui est en eux-mêmes et qu'il leur faut déterminer sans relâche, fût-ce en allant seulement « du côté de... »

Une telle vue, je pense, n'a rien que de recevable. Elle divise les grands créateurs en deux groupes : les *volontaires*, utilisant l'aide de l'expérience et le secours incessant de la réflexion; les *intuitifs*, plus richement doués peut-être, pour lesquels l'expression, davantage qu'un goût, est une nécessité, un besoin aiguillonnant et stimulateur. Elle oppose, sans pour cela nier qu'ils aient été les continuateurs les uns des autres, Mozart et Beethoven, Schubert et Wagner. Si elle ne nous apprend rien sur la nature véritable de l'instinct créateur, elle nous montre du moins comment les deux types principaux de créateurs réagissent à son appel et par quelles voies ils gagnent le lieu où leur vocation trouve son emploi. Prenons, si l'on veut, l'exemple de Beethoven. Le maître des *Symphonies*

est certes un infatigable ouvrier, mais il n'est pas un producteur permanent. Le besoin d'exprimer ne se manifeste chez lui qu'au terme de périodes de recueillement parfois assez longues. Il y a dans sa vie de vastes silences, que l'on attribue communément à des difficultés d'ordre matériel, lesquelles ont existé sans doute, mais non plus paralysantes, plus despotiques que les difficultés du même ordre rencontrées par le fécond Mozart sur sa route; sans doute, serait-il plus juste d'attribuer ce mutisme prolongé aux soins requis par une minutieuse organisation rationnelle et architecturale de l'œuvre d'art que Beethoven porte en lui et dont il a besoin d'éprouver de cent manières qu'elle correspond à son besoin intime. Ce scrupule explique du même coup que chaque œuvre de Beethoven soit non seulement d'une densité et d'une signification extrêmement fortes, mais encore qu'elle affirme un renouvellement, une démarche toujours distincte et de signe particulier.

Pour ce qui est de Mozart, il apparaît talonné par le besoin de produire, en dehors de toute considération extérieure, de toute influence agissante. L'essentiel pour lui n'est pas de s'éprouver en vivante correspondance morale avec lui-même, mais avec le lieu où réside la détermination créatrice de son art. Il s'agit, semble-t-il, pour lui d'une nécessité *préétablie,* sans rapport immédiat avec les circonstances, d'une sorte de perpétuelle sollicitation vers un centre idéal, — et c'est là sans doute la raison pour laquelle l'art mozartien est généralement si détaché et d'essence si « exemplaire ». Un air de *Don Juan* n'a pas la même valeur psychologique qu'un menuet de *divertimento,* mais il est d'une qualité à peu près égale; l'évidence de la réussite peut ne pas apparaître également éclatante, mais la création de l'une et de l'autre page n'en est pas moins issue d'une certaine invariabilité productrice dont l'intensité dépend d'un facteur identique.

Avec Schubert le problème se complique. Le problème, et non le cas. Le cas est manifestement, à très peu de chose près, le même que celui de Mozart; mais si la nécessité créatrice relève du même ordre, les conditions dans les-

quelles celle-ci se trouve placée sont infiniment moins favorables. Si l'on conçoit sans trop de peine que l'épanouissement du génie mozartien ait résulté d'une détermination préexistant à son accomplissement, d'une recherche de position impliquant une mise en action incessante, il n'en va pas de même pour Schubert : ce que l'on peut connaître de sa nature et de ses goûts préfigurait un destin autre que celui dont son œuvre porte témoignage. Le phénomène mozartien trouve un terrain propice à son développement et pour ainsi dire tout préparé; il réalise de façon magistrale la conciliation d'éléments depuis longtemps en coexistence virtuelle et comme en attente d'une discipline, d'un style destiné à les unir. A Salzburg, puis à Vienne, l'auteur d'*Idoménée*, en composant sans trêve, en mettant inlassablement en jeu les atouts dont il dispose, ne se contente pas de satisfaire un besoin de production inhérent à sa seule nature : il tient compte, dans une mesure souvent importante, d'une disposition collective, d'un vœu de convergence général. Il y a dans le cas de Mozart une part de fatalité — et c'est à cela que je pensais en parlant de « détermination créatrice préexistant à l'accomplissement ». Mozart recueille, coordonne, organise. Non seulement la fortune l'a établi au point précis de maturité où la synthèse devient brusquement possible, mais il n'est gêné par aucun précurseur ou devancier immédiat dont il soit obligé de tenir particulièrement compte, — je veux dire dont il ne puisse pas ne pas faire intervenir l'autorité décisive et diminuer d'autant la liberté d'appropriation dont il dispose (2).

Que la position de Schubert s'établisse sous le signe d'une chance aussi exceptionnelle, il s'en faut de beaucoup. Schubert est presque l'exact contemporain, non par l'âge, mais par la production, de Beethoven. Il est son voisin immédiat. Il est inclus dans le règne beethovenien, soumis à son rayonnement direct, et cela sans bénéfice, sans la ressource de pouvoir tirer parti des conquêtes du

(2) Ni Bach, ni Haendel lui-même, quoique moins oublié, ne comptent dans la seconde moitié du XVIIIe siècle autrement que comme des phénomènes isolés, mal assimilables et, somme toute, en marge du goût public.

maître : d'abord parce que ces conquêtes sont exclusives et n'admettent aucun prolongement; ensuite parce que, même si elles supportaient d'être exploitées, ce serait par le moyen d'une méthode réclamant plus de talent que de génie et telle que Brahms, soixante ans plus tard, au terme d'une préparation presque aussi philosophique que musicale, en tentera l'application. Rien n'est aussi étranger à la nature de Schubert qu'une telle discipline et, d'ailleurs, ceci ne fait aucun doute, s'y astreindre du vivant même de Beethoven, à l'époque de son plus haut rayonnement spirituel (3), eût été une tentative immanquablement vouée à l'échec.

A ces conditions adverses, s'ajoute l'empêchement constitué par la relative médiocrité du personnage de Schubert, par son absence de forte structure morale et intellectuelle. Considérons-le de plus près. Il n'a pour lui et en lui que cette disposition naturelle à l'expression en laquelle nous avons reconnu le signe essentiel de l'artiste créateur, que ce sens des correspondances grâce auquel l'homme restitue à l'univers le potentiel mystérieux dont il est le lieu de convergence. Mais ce pouvoir est chez lui tout épars et diffus. Il apparaît une somme, sans doute exceptionnelle, d'émotions, d'impressions, de souvenirs, d'intuitions et de prémonitions diverses propres à se réfracter dans l'ordre sonore, mais il n'est pas certain qu'à l'épreuve cette richesse se révèle utilisable. Par destination native, Schubert semble voué à n'être qu'une sorte de dispensateur, séduisant peut-être, mais non capital, quelque chose comme un notable compositeur de seconde zone, tel que l'histoire de la musique en compte un certain nombre et dont le rôle consiste à entretenir, à maintenir une certaine température, en attendant quelque prochain révélateur. Un Schutz, un Clementi, un Hummel, un Méhul, un Chabrier, un Rimsky-Korsakov.

Il sera cela parfois. Il sera surtout autre chose.

Ici intervient, transformée en chance, la disgrâce de sa

(3) Qu'il ne faut pas confondre avec celui de sa gloire temporelle; on sait dans quel isolement s'écoulèrent les dernières années de la vie de Beethoven.

condition subalterne. Ce Beethoven, dans l'ombre duquel tout le condamne à s'étioler, c'est grâce à lui qu'il se libère. Beethoven lui ouvre un mode que ni Mozart ni Haydn ne pouvaient lui faire connaître et qui est précisément celui dont son génie a besoin pour s'épanouir. Il lui enseigne que la « musique pure » n'a pas tout dit, que l'expression a le droit, le devoir peut-être, de solliciter l'inconnu, la fantaisie, le mystère et qu'il y a un « pittoresque » humain dont l'accent peut traduire une éternelle vérité. Et cette révélation décisive, qui découvre au premier des romantiques de merveilleuses perspectives, se double d'une révélation non moins essentielle, que Beethoven lui-même avait à peine pressentie : celle d'un profond courant émotif, issu des sources de la conscience collective, — le trésor de la chanson populaire, traductrice de sentiments simples et vrais, délaissée depuis deux siècles et davantage au bénéfice d'un art aristocratique et savant.

Double appel impérieux, enseignements reçus de la vie et non de l'école. L'un — celui de Beethoven — immédiat, flagrant, enflammant l'imagination et le cœur, jetant dans l'âme, à l'heure où bouillonnent les juvéniles aspirations, le désir de la passion, la fièvre du mystère, la hantise d'une magie sonore évocatrice de grandeur et de poésie; l'autre, celui de l'art populaire (4) (auquel, par le cadre et le sujet autant que par l'esprit peuvent être rattachées les productions de Zumsteeg, précurseur direct de Schubert dans le domaine de la ballade et du lied), appel prophétique à la fois neuf et très ancien, dont le tour et l'accent éveillent en l'esprit du jeune apprenti le sentiment d'une affinité latente et comme d'une nostalgique conformité : voilà ce qui, ébranlant à peu près simultanément la sensibilité de l'enfant vers sa treizième ou quatorzième année, va déterminer sa vocation et le révéler à lui-même (5).

(4) Art, c'est-à-dire poésie et musique à la fois. Au vrai, depuis Johann-Adam Hiller et Peter Schulz, l'école berlinoise, représentée surtout par Zelter et Reichardt, avait moins emprunté textes et musique au folklore qu'elle n'avait tenté la création d'un art individuel, mais demeuré conscient de ses origines et susceptible d'être assimilé par le public à celui de la tradition populaire.

(5) On aurait tort, du reste, d'imaginer cette révélation comme je ne sais quelle bouleversante commotion, quel foudroiement « romantique »,

Telle est, à mon sens du moins, la seule explication valable qui se puisse proposer de la détermination de Schubert, je veux dire du phénomène de sa production établi en regard de ses ressources et de sa nature. On voit dès lors sur quel plan s'établit ce phénomène et ce qui le sépare radicalement de la réussite de Mozart, synthèse merveilleusement intelligente et sensible d'éléments déjà définis et qu'il s'agissait avant tout d'utiliser selon une exacte entente de leurs propriétés. Les forces en présence desquelles Schubert se trouve placé sont non seulement mal connues, mais mal connaissables, rebelles à l'analyse, indécomposables peut-être; elles sont une agglomération psychique et sentimentale, un réservoir de fluides vitaux où circulent des courants contraires, un domaine redoutable dont le vouloir beethovenien n'a capté (jusqu'en 1815 tout au moins) que les caractères périphériques, une couleur dramatique plutôt qu'une tonalité morale. Ce qui du romantisme sera le domaine secret et magique, personne ne l'a encore exploré, personne peut-être, devinant qu'il recèle des tentations qui sont autant de pièges, n'a voulu s'y laisser glisser, par crainte de l'abîme. Or c'est de cette ombre que Schubert va se faire l'hôte. Il n'en sera pas, à proprement parler, l'explorateur; encore moins en organisera-t-il la conquête. Il se borne, parce qu'il ne peut faire autrement, peut-être parce qu'il est faible, à franchir le seuil béant. Il se livre, en somme, attiré par la prescience d'une mystérieuse entente, d'une affinité dont l'origine lui échappe. Son entreprise a l'apparence d'une plongée, et à tel point privée de volonté, de curiosité même, qu'elle ressemble davantage à un geste de renoncement, à un geste panique, qu'à une inquisition réfléchie.

au sens convenu du terme. Celui qui évoquera, comme nulle voix humaine ne l'a su faire, l'inexprimable nostalgie du romantisme allemand, ressemble, même à l'heure de l'adolescence, moins à Novalis qu'à tel sage écolier promis à l'avantageuse médiocrité d'une existence bourgeoise. Jamais on ne décèle chez lui la moindre trace d'une mystique de l'attitude. Dès le jour où sa conscience s'éveille à la beauté, elle s'approprie sans gloriole ni jactance les prestiges que celle-ci lui découvre; si de telles épithètes se peuvent appliquer à ce qui est, par nature, flamme, fantaisie et fulgurante entrevision, cette beauté lui est naturelle, familière et fidèle. Etat d'exception pour tout autre, elle est pour lui le climat où son génie normalement s'épanouit et se prépare aux missions fécondes.

Mettre l'accent sur cette tendance intime — la plus intime de la nature de Schubert, la plus complice de son art — ce n'est pas décrire le personnage tout entier. Parallèlement au guetteur d'inconnu coexiste en lui, et jusqu'à la fin, un discoureur, un conteur intarissable, plus proche de l'éloquence du XVIIIe siècle que de celle du siècle nouveau. Les premières symphonies, plusieurs sonates de piano, la plupart des grandes ballades, témoignent de cet aspect, révélateur à la fois du côté « pédagogue » de Schubert et de sa fertilité inventive; il épanche là sa sociabilité aimante, sa naïveté aussi, ce qu'il y a en lui de jovial, de présomptueux, de mal mûri et qui mêle, assez bizarrement parfois, le fruste savoir scolastique à la grâce naturelle, la formule à l'aveu. Il y fait la leçon et, dans le même temps, s'entraîne, éprouve avec intempérance l'ampleur de sa respiration, sa propension heureuse à tout exprimer, sans discernement ni feinte.

Est-ce tout? Non, bien sûr. Il existe aussi un Schubert bucolique, flâneur, un être de grâce et de mélancolie légère — et c'est là le plus populaire des aspects qu'on lui prête; le Schubert des *laendler*, de *Heidenröslein*, du quintette de *la Truite*. Le romantique tempéré des guinguettes de banlieue, le poète attendri des « schubertiades », l'artiste nonchalant qui, tandis que ses amis jouent aux quilles ou lutinent la servante, rêve dans un coin du tableau, l'oreille attentive au cor du postillon, au murmure du ruisseau.

On pourrait encore surprendre d'autres aspects. Peu importe : ces profils ne sont ici évoqués que pour montrer la faible cohérence, le fond mouvant, l'impressionnabilité d'une nature mal saisissable entre toutes. De doctrinaire nulle trace chez Schubert. Et tacticien, il ne l'est pas davantage. Il est impropre à tirer le meilleur parti de ses ressources. A peine semble-t-il — hors du domaine du lied où le texte lui impose des limites — capable de subordonner le discours au sujet. Tantôt il développe intarissablement (disons plutôt qu'il juxtapose et que les « divines longueurs » peuvent, selon l'humeur du moment, prendre figure de redites et de bavardage) ; tantôt il tourne

court, lâchant pour une oiseuse exploitation de lieux communs une idée miraculeusement neuve. Partout où ne le fascine pas le sortilège romantique, partout où il ne se trouve pas porté en plein courant, en pleine dérive solennelle du fleuve de légende et de poésie, on peut dire que Schubert est indécis, fade, et bredouille sans parvenir à dire fortement l'essentiel. Il se peut qu'il n'ait pas conscience de ses échecs (ou qu'inversement il prenne ses victoires pour des échecs), mais quelque chose en lui doit en avoir conscience, — cette hâte fébrile qui le pousse sans relâche à ajouter les expériences aux expériences; quelque chose en lui multiplie les occasions, afin de rendre plus vraisemblable la chance d'une réussite. Et les créations de s'amonceler, tantôt énormes, tantôt réduites au schéma de l'esquisse. Celle-ci? celle-là? laquelle est valable? Moins qu'à quiconque il lui appartient de le savoir.

§

Ce que l'on vient d'exposer définit, tant bien que mal, une position initiale et se borne à en déduire les plus proches conséquences. En Schubert nous avons jusqu'ici montré moins un des maîtres du romantisme qu'une nature placée dans certaines conditions et sensible à certaines sollicitations. Après ce repérage sommaire, passons aux signes distinctifs.

Et d'abord le rappel de quelques faits, d'un raccourci assez éloquent :

Schubert naît en 1797. Mis à part ses essais d'apprenti, sa production s'étend de 1814 à 1828. Soit quatorze ans. C'est-à-dire la moitié du temps de production de Mozart, considéré comme invraisemblablement court en regard de l'abondance de l'œuvre. Or il n'est pas certain qu'en vingt-huit ans Mozart ait composé davantage que Schubert en quatorze.

De cette production torrentielle nommons les pages capitales : *Gretchen am Spinnrad* (1814), *Erlkönig* (1815), la messe en *la bémol* et la *Symphonie inachevée* (1822), *Die schöne Mullerin* (1823), le quintette avec deux violoncelles et la symphonie en *ut majeur* (1828).

Classement arbitraire? Sans doute, comme le sont tous les classements d'art. La liste pourrait aussi bien s'établir comme suit :

Gretchen am Spinnrad (le premier chef-d'œuvre en date et qui reste indiscutable), *Der Tod und das Mädchen* (1817), le trio en *si bémol* (1826), les impromptus op. 142 (1827).

Ou encore :

Les *Harfnergesänge* (1816), le quatuor en *la mineur* (1824), l'*Octuor* (1826), *Schwanengesang* (1827).

Ou, par exemple :

Prometheus (1819), *Die junge Nonne* (1825), le quatuor en *ré mineur* (1826), *Winterreise* (1827).

On pourrait ainsi continuer longtemps. Si extraordinaire est la fécondité de la production schubertienne, si saisissantes les perspectives soudain entr'ouvertes par des pages presque inconnues que, si éclectique que puisse être notre choix, nous aurons toujours laissé dans l'ombre quelque chose qui peut avec raison être cité comme essentiel. De même que sur d'autres points, le débat reste ici ouvert. Ce que l'on entend seulement marquer, c'est que les créations typiques s'échelonnent au long de la carrière. Les premières années en fournissent des exemples aussi nombreux que les dernières. Tout au plus doit-on noter que si, dans le domaine du lied, Schubert a, dès l'âge de dix-sept ans, trouvé son accent définitif, sur le plan de la musique instrumentale sa science et l'ampleur de sa conception marquent d'année en année un progrès constant.

Autre trait distinctif : la rapidité d'exécution. Les plus beaux lieder naissent en un jour. Parfois même plusieurs d'entre eux sont l'œuvre d'une seule journée; c'est le lieu de rappeler la prodigieuse année 1815, avec ses 144 lieder et, dans le cours de cette année, les dates du 25 août avec six lieder et du 15 octobre avec huit lieder. Rapidité et infaillibilité. Schubert ne retouche guère. Par contre, il lui arrive de reprendre cinq ou six fois, et sous une forme entièrement différente, le même sujet; plutôt que de s'atte-

ler à des modifications de détail, il préfère donner une version nouvelle (6).

Enfin l'examen attentif de cette œuvre immense permet de formuler une conclusion qui, il n'y a pas encore bien longtemps, eût passé pour erronée : celle de l'universalité du génie de Schubert. Je n'entends pas travestir en mérites éclatants ses défaillances et ses erreurs. Je dis seulement que la stricte justice oblige de reviser certain jugement qui a eu trop longtemps cours et au terme duquel Schubert était, aux dépens du reste de sa production, considéré comme le maître incontesté du lied. Sans parler de l'*Inachevée,* des œuvres comme la symphonie en *ut,* les trios, trois des quatuors au moins, le quintette, l'octuor, maintes pages de musique chorale — tant religieuse que profane — maintes pièces de piano aussi et l'étonnant duo pour violon et piano (op. 162) s'établissent à la même hauteur que vingt ou trente des lieder les plus célèbres. Et si l'on tient à observer une équitable proportion, on conviendra même que, dans ce domaine de la musique instrumentale, le déchet est peut-être moindre que dans celui de la musique vocale. Ce n'est guère qu'au théâtre que l'échec de Schubert apparaît mérité.

Il faut faire bon marché, une fois pour toutes, de ce préjugé qui, limitant Schubert à un genre, assimile son pouvoir à celui d'un Wolf ou d'un Duparc. On est au contraire fondé à prétendre que, parmi les musiciens romantiques, ce « primaire » s'affirme l'un des plus richement doués. Et d'autant plus évident apparaît ce don multiple que Schubert ne possède pas, comme Weber, comme Mendelssohn, comme Liszt, comme Schumann lui-même, les moyens techniques propres à créer l'illusion de la variété; il traite une matière infiniment plus brute que ne le sera celle de ses successeurs. Artisan plus élémentaire, il montre néanmoins une inspiration plus diversifiée, plus riche et, au total, plus authentique.

(6) C'est le cas, par exemple, de la *Sehnsucht* de Goethe, dont le texte inspira cinq fois le compositeur.

En face du « fait artistique » (7) « l'état humain » — ou ce que nous en pouvons connaître :

Une vive sensibilité, une intelligence moyenne, une culture médiocre, une volonté quasi nulle. A cela se résume le bilan. Et, bien sûr, sur les quatre termes qu'il comporte, l'un — la culture — n'est pas un terme constant : il représente une valeur qui, au long des années, va s'améliorant. A trente ans Schubert est moins inculte qu'à vingt (âge où il quitte l'enseignement!) Il a pris contact avec les poètes et les peintres; il s'est affiné (8). On peut même, jusqu'à un certain point, estimer que ce gain intellectuel implique un bénéfice artistique, car il fournit au musicien des sujets d'analyse dont les réserves de sentiment elles-mêmes ne sont pas sans tirer profit. Faisons-lui la part belle : disons-le doué de plus de finesse que le *Tagebuch* et la *Correspondance* ne nous autorisent à lui en attribuer. Tout cela ne nous mène pas loin. Je vois un petit bourgeois d'Autriche — assez près du menu peuple artisan, mais socialement bourgeois quand même et de comportement bourgeois, malgré sa bohême — un petit bourgeois sentimental, rêveur, distrait, pacifique; réservé, sauf dans le cercle de ses amis; bon, d'une bonté un peu pusillanime; de vues assez courtes et disposé à préférer un plaisir vulgaire à une entreprise comportant des risques; humble à ses heures, mais sans style; autodidacte timide et maladroit; esprit critique moins que quiconque et manifestement inapte, en dehors de la musique et de la poésie, à reconnaître les vraies valeurs intellectuelles; nonchalant avec cela, organisant tout à la diable ou plutôt laissant toutes

(7) Si l'inspiration l'emporte, et de beaucoup, sur la mise en œuvre, l'originalité de l'accent est, par contre, souvent atténuée par un souci formulaire malencontreux, qui semble jouer un rôle compensateur. Les développements deviennent redites ou se satisfont d'une facile éloquence. Le parti inouï que Schubert tire de la modulation ne défend pas certaine monotonie de s'établir sur les plans successifs où il porte l'expression. Pourtant, prenons-y garde : cette monotonie même conserve quelque chose d'ample, de vaste, je ne sais quel pouvoir de réserve ou d'attente qui empêche l'oreille de devenir tout à fait inattentive.

(8) Chacun peut observer, dans la série chronologique de la correspondance, les progrès de l'expression; que l'on compare, par exemple, les lettres du troisième voyage à Gmunden à celles de 1819; cette plus grande aisance est d'ailleurs connexe à celle de la composition dans le domaine de la musique instrumentale.

choses s'organiser en dehors de lui-même et le destin disposer de son génie; avec des intuitions, de brèves flambées d'indignation ou d'enthousiasme; des projets plein la tête, mais ne se donnant jamais la peine de les mûrir, de les établir en relation cohérente les uns avec les autres; affectif en continuelle disponibilité et que le pressentiment, le plaisir, l'inquiétude bercent sans jamais l'ébranler aux racines de l'être, sans dissiper ce fond de rêverie — d'apathie — en lequel semble résider sa nature intime. En bref, un perpétuel adolescent qui s'accommode de songer sa vie, qui retarde de lui imposer une loi et se satisfait du moment présent parce qu'il y puise des compensations assurément médiocres, mais suffisantes pour lui conseiller de temporiser; un être de charme et d'amitié, auquel manquent plus que tout le goût de l'ambition, la passion de la doctrine, le désir de s'affirmer...

En somme, en face de l'exceptionnel, dont l'œuvre atteste cent fois le signe, rien que d'ordinaire. En face du prodige, rien que de quotidien.

Tels sont les deux « faits » : fait artistique et fait humain. Mis en regard l'un de l'autre, ils montrent peu de traits conciliables. Pourtant, est-ce bien sûr?

On s'achoppe, par exemple, à l'invraisemblable fécondité de Schubert comme à un phénomène presque miraculeux en soi et rendu plus inexplicable encore par ce que l'on sait de la faible énergie de l'homme. Mais il faut observer que la création d'art met en jeu une forme d'énergie sans rapport avec celle que l'on manifeste devant les circonstances. Le même homme peut apparaître veule, indécis, et se révéler par ailleurs un créateur persévérant et volontaire. Le phénomène n'est ni plus ni moins étrange que celui qui, sur le plan moral, permet à une nature médiocre, basse et vile, d'exprimer par le canal de l'art, des sentiments sublimes. Ce dédoublement, soit de l'être volontaire, soit du personnage moral, est fréquent chez les artistes créateurs, et l'on pourrait dire, non sans raison, que c'est l'inverse qui constitue l'exception. Dans le cas de Schubert, il faut du reste tenir compte de l'émulation à laquelle, dès ses débuts, le musicien se trouve porté par

le spectacle de l'activité ambiante : où sont, dans l'Autriche, dans l'Allemagne et dans l'Italie du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e], les compositeurs inféconds? La musique y est un langage spontané, un mode de correspondance sensible utilisé sans relâche pour l'accomplissement d'un besoin collectif. D'autre part, la notation musicale est fort loin d'avoir atteint à la complexité qu'elle revêt de nos jours. Essentiellement mélodique et linéaire, elle présente une sobriété graphique qui favorise le rebondissement de la pensée. D'ailleurs (et je ne pense pas seulement aux compositeurs médiocres) elle ne craint pas, soit par complaisance, soit pour aller plus vite, de recourir aux lieux communs et aux clichés. Au fond, elle est une sorte de journal sonore que l'oreille écoute à peu près comme l'œil parcourt les nouvelles; ou, si l'on veut, une marchandise, mi-spirituelle, mi-matérielle, intarissablement livrée aux besoins de la consommation, lesquels sont énormes. Un opéra se bâcle en quinze jours et c'est, le plus souvent, au cours de répétitions que l'auteur s'avise d'ajouter l'air qui fera florès, de refondre un *finale,* de récrire un rôle. Schubert n'agit pas autrement que ses maîtres et que ses rivaux. J'ajoute, pour mémoire, que la moitié de sa production est constituée par des lieder, c'est-à-dire par des pièces en général fort courtes, réduites à une ligne vocale et à un accompagnement peu complexe.

Sons doute le rappel de ces choses ne livre-t-il pas la clef de l'énigme, mais il aide à mieux prendre conscience de la nature réelle de celle-ci et à situer avec plus de précision le lieu où elle réside. Oui, si l'on envisage la qualité de sa production, la fécondité de Schubert reste prodigieuse; si on ne la juge qu'en tant que phénomène éruptif, elle est seulement supérieure — supérieure, mais dans un rapport concevable — à celle de la plupart des compositeurs de son époque. Elle n'est en tout cas pas inconciliable avec la figure humaine de son personnage.

On s'étonne, par ailleurs, de découvrir chez Schubert une finesse esthétique et une mesure aristocratique bizarrement juxtaposées à l'intelligence très moyenne et à la culture rudimentaire de l'homme. On a tort de se récrier :

la culture de Schubert n'est pas si nulle qu'on l'a prétendu; Grillparzer, qui avait le droit de se montrer difficile, n'en faisait point fi. Quant à l'intelligence, on la jugera à sa vraie valeur quand, au lieu de s'attacher à deux ou trois réflexions banales du *Tagebuch* (ce sont toujours les mêmes que l'on cite), on se donnera la peine d'en lire d'autres, et la *Correspondance* des dernières années, et certaines poèmes, sans parler du document singulièrement révélateur intitulé *Mon Rêve* (9). D'autre part le goût et la science technique de Schubert peuvent-ils être dits éminents? Ils sont rares — et c'est bien autre chose. Ils sont, comme son intelligence, tout intuitifs; ils délibèrent et choisissent en dehors de tout dogmatisme. Le système harmonique — si hardiment précurseur — des grands lieder se meut librement, sans souci d'obéir davantage aux principes traditionnels qu'à une hantise de recherche novatrice; comme est tantôt intuitif et tantôt raisonné l'emploi de la modulation. Et sans doute est-il plus exact, en ce domaine tout au moins, de donner à la divination psychologique le pas sur l'application réfléchie. Cependant que, dans sa musique à développements — ses sonates, ses quatuors, ses symphonies — où le génie de l'improvisation est obligé de se muer en un démon industrieux, Schubert est surtout novateur dans le détail et original par l'invention mélodique.

Enfin — et ici le miracle cesse tout à fait — il existe une concordance indéniable entre une part de l'œuvre de Schubert et certains goûts familiers que l'étude de sa biographie a mis en évidence. Le bonheur de l'amitié, le plaisir de la flânerie et du jeu chantent mélodieusement dans les valses, les *laendler*, les menuets, les marches. Reflet fidèle, et que l'on sent si intensément vrai, que l'on ne peut guère évoquer le personnage de Schubert sans du même coup la bonhomie et le charme cordial de ces pages d'importance pourtant secondaire. De même qu'à l'ouïe du nom de Mozart s'éveille aussitôt dans la mémoire le thème dé-

(9) Cette page montre combien, chez Schubert, les ressources psychiques sont corollaires de la conscience discriminatrice et susceptibles, en l'enrichissant, de l'élever au-dessus d'elle-même.

licat d'un menuet plutôt que l'ample remous dramatique du finale de *Don Juan*. Tant il est vrai que souvent la présence humaine se trahit dans une inflexion confidentielle mieux que par l'appareil de la grandeur.

§

Voilà donc les « faits » conciliables. C'est peu. C'est quelque chose. Ne les négligeons pas. Ils aident à ne pas perdre pied; ils renseignent et, jusqu'à un certain point, rassurent. Réunis, ils constituent une base d'entente assurément sommaire, mais dont la réalité n'est pas sans valeur, surtout dès l'instant où l'on fait intervenir dans le débat les deux puissants éléments de propulsion que furent pour Schubert l'exemple de Beethoven et la découverte des ressources du lied.

De cela nous avons déjà parlé. N'y revenons que pour marquer qu'il s'agit là d'une rencontre décisive et de portée incalculable, en ce sens qu'elle livre pour un demi-siècle et davantage les destinées de la musique occidentale à la domination de l'ordre romantique. Carl-Maria von Weber au théâtre, mais Schubert davantage, à cause d'un pouvoir de propagation plus ample et d'une profondeur d'accent plus intime, plus proche des sources du sentiment, réalisent ce que ni le génie beethovenien, plus logique et discipliné, ni le pittoresque émotif, mais insuffisamment marqué d'un style, de la chanson populaire, n'eussent sans doute suffi à faire éclore, C'est par eux, et par eux seuls, que l'épidémie romantique, depuis trente ans latente, se propage. Ni l'un ni l'autre, on le sait, ne sont d'ailleurs destinés à voir son triomphe. Ils meurent alors que paraissent assurés — superficiellement, ils veulent le croire — celui de Rossini, et, plus réellement, encore que de façon moins visible — mais cela ils l'acceptent sans amertume — celui de Beethoven. Quand, en novembre 1828, Schubert se résigne à la mort, peut-être emporte-t-il avec lui la persuasion qu'il a poussé hors de la grande voie classique une pointe tout à fait vaine et que l'inutilité de sa tentative détournera tout imitateur de s'engager sur ses traces; peut-être se rassure-t-il en pen-

sant, comme à la part la mieux assurée de durer, à celles de ses œuvres où il a le moins innové, où il a étouffé dans le respect d'un style nourri de formules impersonnelles ces étranges confidences, ces mystérieuses évocations surgies de la rêverie, de l'attente, du pressentiment de la mort. Comment savoir? Et comment aurait-il pu se douter que sur ses pas quelques hommes allaient marcher (tous marqués du signe du génie, mais tous ses héritiers, ses tributaires, tous révélés à leur vraie vocation par lui-même, et dont l'œuvre témoignerait magnifiquement du rayonnement de son exemple?

EMMANUEL BUENZOD.

CORRESPONDANCES DE LA SOLITUDE

—

I

L'ALCHIMISTE

A Charles Brouard.

Je suis le soleil noir des nuits silencieuses,
Le principe de l'ombre en sa forme anxieuse,
Le chemin du rayon qui le rendra tangent
A la fatalité sur le cercle du temps.

Je suis l'attente obscure et lente des levailles,
L'invisible raison du ciel dans les batailles,
La liquéfaction du sang figé des saints
Et le soufre éternel pour de secrets desseins.

D'une ère redressée architecture neuve,
Mon caprice dément les savoirs et les preuves.
Je m'humilie afin de mûrir mon labeur,
Etant moi-même autant la Loi que serviteur.

Je décide du peuple, arme et borne sa fronde,
Renverse les tyrans, sacre les rois du monde :
Des diamants de leur couronne je suis l'eau
Aussi bien que la flamme en veilleuse aux tombeaux.

II

ALTERNANÇES MARINES

La lune ni le vent ne rythment l'harmonie
Du sable et du reflux aux luttes amphibies;
Mais, tels le jour et l'ombre, ou la terre et les eaux,

Des mouettes nacrées succèdent aux corbeaux.
Comme un rite de danse à d'égaux intervalles
Réanime l'élan au cœur d'une figure,
L'oiseau des noirs coteaux et de la mort impure
Jalonne, à coups de bec, de creux, la mer étale
(Brillantes moules bleues nées d'un flot oublié),
A l'écume se rétracte, saute, inquiet,
Et monte, cloche noire aux bouts d'ailes humides.
C'est l'instant où jaillit en une fougue égale
L'oiseau des lointains gris et des forêts de mats,
Achevant dans le ciel l'élan du flot rapide
Pour venir se poser, feu d'un Saint-Esprit froid,
Au flux poissonneux, lourd de rivalités d'ailes.

L'ambition des proies fait des marées nouvelles.

III

JOURNEE DE LA MER

Nous irons au matin vers les flots descendants
Cueillir, dans leur volute, ainsi que sous des branches,
La bivalvée en fleur, enfantine chair blanche,
Imposant un baiser à la mer sous ses dents.

La mer surgit de ses lointains presque brumeux,
Lançant en avant-garde un coursier écumeux.
Comme un ciel bordé d'anges aux têtes rieuses
Le bord reçoit, plus chaud, ces ailes oublieuses.

Frères de tout oiseau, ses monstres écailleux
Sautent de vague en vague aux abîmes noirs-bleus
Des grands ciels effondrés depuis des centenaires
Dont le large trompa les voiles solitaires.

Le soir remaille d'or sur le sable de sang
Le filet des miroirs que le flot, s'abaissant,
Légua pour que le ciel contemplât son visage.
Et le jour, reliquaire ou vengeur va, naissant
Sur les remords des pas de la vague au rivage.

IV

SIRENE

Goutte de mer portant le monde dans ta tête,
Par quel orgueil très vain dévastes-tu le jour
Où nous pourrions donner aux palombes d'amour
Le mil des soirs de fête?

Ton ombrageux désir, faut-il qu'il vive ou meurre?
Le temps passe, trésor dont s'empare chaque heure,
Et tu gémis alors que tu pourrais jouir.
Souviens-toi des lys blancs cueillis parmi les vierges.

Lourde de leur brassée et suivant sur la berge
Le lac que tu savais prometteur de tempêtes,
Tu vis leur fleur candide de flammes rougir
Et tu soudas l'anneau nouveau
— Te maîtrisant et volontaire,
Folle en secret jouant la sage —
L'anneau dont tu voulais river mon esclavage.

Triste, triomphes-tu, maintenant, solitaire?

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

NAPLES HIER

SOUVENIRS

—

Peut-être est-il déjà trop tard pour l'évoquer... Car, chaque jour, un peu d'elle disparaît... Bientôt, la Naples que notre génération a connue et aimée ne sera plus; une Naples nouvelle l'aura remplacée, qui ne ressemblera guère à sa devancière... Avant qu'elle ne s'effondre tout entière sous la pioche des démolisseurs, jetons cependant sur elle un dernier regard, — un regard de tendresse et, tout de même, de regret...

Non point que la Naples fasciste, qui n'en est encore qu'à ses débuts, ne s'annonce fort belle. Ce qui frappe d'abord le voyageur, ce sont les immenses travaux, tout neufs, dont elle témoigne. L'Italie d'aujourd'hui a de grands urbanistes, qui sont gens de goût très sûr. Les percées qu'ils ont faites à Naples le long du port et de la Villa, les dégagements par lesquels ils ont su mettre en valeur plusieurs des monuments qui sont la parure de la vieille cité, les « sventramenti », qui ont inondé de soleil des ruelles empuanties, les merveilleuses promenades aménagées au centre d'un quartier charmant, sur la crête du Pausilippe, font grand honneur à ceux qui en ont eu l'idée et reçu mission de les réaliser.

Mais Naples n'est plus Naples, — et c'est à celle d'hier que je voudrais ici dire adieu. Car celle-là avait bien du charme et dégageait tant de douceur... N'était-ce point un peu, sinon beaucoup, pour ses défauts mêmes que nous l'aimions?...

§

Sans doute, tout le passé ne mourra point. Naples demeurera une belle ville d'art, pleine d'histoire. Que de témoins n'a-t-elle pas conservés des civilisations successives qu'elle a connues? D'abord, elle fut grecque : *Neapolis* a été l'un de ses premiers noms, par opposition à *Paleopolis,* la vieille ville qu'avait fondée une colonie cumaine, — et de *Neapolis* quelques vestiges épars sont demeurés. Elle fut romaine, et pendant longtemps on y vint goûter la douceur de vivre. Somptueux domaines du Pausilippe, quelles orgies, quels drames aussi évoquent vos murs écroulés, au milieu de cette nature éblouissante qui, elle, a survécu! Il n'y a point que Pompéi et Herculanum, il n'y a point que Baia et les Champs Phlégréens, Capri ou Ischia qui témoignent, en Campanie, de ce que fut la vie romaine... Naples même est toute remplie de souvenirs. Virgile, Tacite, Martial, Juvénal, Pline, nous ont tant parlé d'elle qu'ils y semblent encore présents... C'est dans ses murs que Brutus et Cassius ont conspiré contre César. Après le meurtre, c'est à Nisida que Brutus a fait ses adieux à Porcia; c'est là qu'elle s'est donné la mort quand elle apprit la défaite de Philippes. A Megaris, le Castello dell' Uovo d'aujourd'hui, Cicéron a rencontré Brutus; près du cap Misène, dans le palais d'Hortensius, Néron a fait tuer Agrippine. Tragédies, luttes politiques, drames de la débauche, menus faits de la vie intime, extraordinaires travaux publics, ou d'intérêt général, qui témoignent d'une vigilante et soucieuse administration de ces amants de Naples que furent Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Hadrien, en qui se mêlaient, comme chez tant d'hommes de toutes les époques, la dépravation la plus honteuse et des éclairs de génie, voilà ce que Naples fait revivre encore aujourd'hui dans l'esprit de celui qui la visite avec quelque classique ferveur...

Et puis Rome disparut. Et Naples connut d'innombrables maîtres... De la chute de Byzance à l'Unité, quelle succession, j'allais dire, quelle cascade de princes de tous ordres et de toute provenance!... Lombards, Normands,

Souabes, Angevins au XIVe et au début du XVe siècle; Aragons à la fin du XVe; Espagnols au XVIe et au XVIIe; Français et Bourbons au XVIIIe et au XIXe... Et parmi ces maîtres divers, que de tyrans et de brutes!... L'histoire napolitaine n'est presque toujours qu'une scandaleuse et douloureuse chronique...

Pendant soixante-quinze ans, les Souabes avec Henri VI, Frédéric II, Conrad, Manfred, — Henri VI, le Cyclope sanguinaire, Frédéric, une sorte de monstre dont Innocent IV faisait ainsi l'oraison funèbre : « Que les cieux tressaillent d'allégresse, que la terre se réjouisse, puisque la foudre et la tempête suspendues par Dieu sur votre tête se sont converties en frais zéphir et en rosée fécondante...» Le « frais zéphir », c'était Conrad, puis ce fut Manfred, le beau prince aux cheveux blonds. Mais le Pape s'aperçut bien vite que le « zéphir » allait déchaîner la tempête, et ce fut lui qui appela à son secours les Angevins.

Ils entrent à Naples : Charles d'Anjou et la reine Béatrix, dans de splendides carrosses dorés, entourés, nous dit la légende, « d'une grande foule de demoiselles, d'un cortège de lions, d'éléphants et de dromadaires ». Une fois entrés, les Angevins demeurent plus de deux cents ans. Longue période troublée et diverse. Avec les deux Jeanne, le scandale; avec le roi Robert, une sage et édifiante administration. Les Aragons, qui leur succèdent et garderont le pouvoir jusqu'en 1503, ne seront ni meilleurs ni pires, mais les Espagnols, eux, s'en donneront à cœur joie. Deux siècles durant, les vice-rois n'auront qu'un but, vivre somptueusement tandis que le peuple criera la faim... Jamais il n'y eut dans l'histoire de Naples temps plus lamentables. Les impôts pesaient sur tout et sur tous : on taxait les fruits, les chapeaux, les souliers, le pain, les raisins secs, les olives, les légumes, le cuir, la soie, le vin, le sucre, les viandes salées. Sous la vice-royauté du marquis de Carpio, il fut défendu d'introduire de nouvelles inventions dans l'industrie de la soie, — la principale à Naples à l'époque, — avec ordre de n'exposer sur le marché que des étoffes travaillées à la mode ancienne. Sous le comte d'Ossate, les élus de la ville pu-

blient, par ordre du prince, un ban plus sévère qu'un règlement de prison :

Sous menace de peines pécuniaires et corporelles, et autres châtiments laissés à notre volonté selon les bans anciens, il est interdit d'acheter des filets de porc la nuit, mais seulement le jour et après les 19 heures; ou d'acheter des poissons ni sur mer, ni sur terre, ni pendant la nuit, mais qu'il aille le chercher aux pierres à 11 heures du soir, ou dans le carême à 1 heure avant midi, et les autres vigiles à 2 heures de l'après-midi.

Suivaient sept autres prescriptions du même genre. Quand les gens se plaignaient, on leur coupait la tête. L'un des vice-rois, Medina, se vantait de ceci : « J'ai laissé cet Etat dans une telle condition qu'il n'y a pas quatre familles en mesure de donner un bon dîner. »

Mais la Cour, elle, s'offrait « bon souper, bon gîte et le reste ». Ce fut l'époque des débuts de *Pulcinella.* En 1636, le vice-roi Monterey dépense 500 ducats pour faire venir à Naples une troupe de théâtre espagnole. Les vice-reines donnent — grande nouveauté — des bals masqués, dont quelques-uns restèrent longtemps fameux, — celui de la duchesse de Medina, par exemple, où figurèrent, nues, vingt des plus jolies Napolitaines. Une autre fois, sous Ossuna, vingt-cinq courtisanes sont mandées au Palais où un somptueux festin leur est servi, et « son Excellence, dit la chronique, voulut les voir et plaisanter avec elles ». Quelques-unes des plaisanteries de d'Ossuna nous ont été rapportées. Cet aimable prince dépensait un certain jour 5.000 ducats à faire remplir douze chars des mets les plus appétissants : il lance alors à l'assaut trois cents hommes, vêtus seulement d'un caleçon et enduits de poix!... Une autre fois, il fait jeter au peuple des fruits, de l'argent, des colliers d'or en morceaux, et du haut d'un balcon il regarde la foule « se précipiter, non sans coups de poing et de pied, se traitant les uns les autres comme des chiens enragés, au grand divertissement de son Excellence et des dames... » Charmante époque, n'est-il pas vrai?

Charmante époque, qui se prolongera même bien au delà de ceux qui en avaient été la cause première, puisque, comme si Naples était vouée à une perpétuelle misère, elle continuera de subir, sous les autres maîtres qui la conquirent, les mêmes brutalités et les mêmes vexations. Quand le peuple se soulevait, la chaîne, un jour détendue, se resserrait plus étroitement... Et 1860, s'il apporta la liberté, n'assura cependant pas une félicité sans nuages... Que de lois, depuis l'Unité, firent la prospérité du Nord, mais accrurent la misère du Sud!...

La longue histoire de Naples est tout entière écrite dans les admirables monuments qu'elle a conservés. Le peuple ne mangeait guère à sa faim, mais la noblesse occupait de somptueux palais et, pour racheter ses péchés, couvrait la ville d'églises. Que de délicieux vestiges de l'art normand, de l'art arabo-sicilien, et surtout, à San Domenico Maggiore, à Santa Chiara, de ce gothique apporté par les Angevins et adapté par des artisans délicats et habiles! San Giovanni a Carbonara, avec ses riches monuments funéraires, est, lui, un beau musée de la Renaissance. L'arc de triomphe du Castel Nuovo, si finement travaillé, avec ses portes de bronze d'une ciselure plus délicate encore que celles du baptistère de Florence, les palais Carafa et Sanseverino, avec leurs façades et leurs frises richement sculptées, les chapelles, les médaillons, les statues, dues au délicat ciseau de Rossellino et de Maiano, la Porta Capuana, à l'arc simple et harmonieux, ont été les précurseurs de cet art, si riche et si fécond, qui a fleuri à Naples au XVIe siècle, et dont Mormanno, Fontana, surtout Giovanni da Nola et Santa Croce ont été les meilleurs interprètes.

A leur tour, le XVIIe et le XVIIIe siècle ont vu éclore et se développer un art pictural essentiellement local, qui est loin d'être sans mérite. Jusque-là, Naples n'avait guère connu que la peinture toscane ou flamande.

Au XVe siècle, de nombreux artistes florentins, comme Lippi, qui peignit les admirables fresques de la vie de Saint-Benoît dans le cloître de SS. Severino e Sosio, des artistes flamands, s'y étaient établis; plus tard, surtout

des Siennois, comme Marco del Pino. Mais au XVIIe et au début du XVIIIe siècle, une véritable école napolitaine se forma. Stanzioni avec sa *Cène*, son *Bruno et les Chartreux*, son *Jésus chez Pilate* à San Martino — Falcone, grand peintre de batailles, — Ribera, le tumultueux Ribera, avec son admirable *Communion des Disciples* du chœur de San Martino, — Mico Spadaro avec ses tableaux réalistes, — Salvator Rosa avec ses paysages pleins de lumière, doivent faire pardonner à Naples d'avoir enfanté plus tard, dans la deuxième moitié du même siècle, Luca Giordano, Jacopo del Po, Solimena, qui furent les fervents disciples de cet art baroque dont les outrances nous choquent si profondément, mais qui — il faut l'avouer — s'adaptent si bien, sont si conformes aux goûts et au tempérament mêmes du pays. Le baroque, du reste, n'eut qu'un temps, et les Bonito, les Mozillo, les peintres allemands aussi, comme Raphael Mengs, Angelica Kauffmann, Tischbein, auxquels Naples fit un accueil empressé, ne tardèrent pas à restaurer son renom artistique, de même qu'en architecture et en sculpture les Vanvitelli et les Medrano surent, par leur classicisme, faire oublier les excès des Sammartino, des Queirolo, des Corradini, même de Bernin, qui avaient poussé à l'extrême les fantaisies et les défauts du baroque.

Et au XIXe siècle, Naples a compté encore de grands et féconds artistes, au sens le plus vrai du mot. Sans parler de son admirable fabrique de porcelaines de Capodimonte, Camuccini et Benvenuti, peintres romantiques, plus tard l'école naturiste de Pausilippe qui suivit la manière inaugurée en France par Rousseau et Corot, en Angleterre par Constable et Bonington, plus tard encore Morelli, — les sculpteurs d'Orsi, Ximenes, surtout Gemito, qui, dans le marbre et le bronze, a immortalisé les types du bas peuple, ont continué d'assurer à Naples une renommée artistique dont elle est justement fière, mais que trop peu d'étrangers lui concèdent, comme si son golfe tout seul méritait l'enthousiasme, et que Florence et Rome eussent l'exclusif privilège de séduire l'esprit.

Voilà ce que les siècles passés ont accumulé dans cette

ville où, pour beaucoup, le présent seul semble avoir des droits. Parmi les innombrables voyageurs qui continuent chaque année de la visiter, combien se souviennent de ce qu'elle fut, combien soupçonnent son histoire, recherchent les souvenirs des temps révolus? Pour beaucoup, — j'allais dire pour tous, — le site enchanteur où elle s'épanouit est l'unique attrait... Or, je crains bien que, demain, beaucoup de ce qui faisait le charme de celui-ci n'ait disparu. La nouvelle Naples conservera toutes ses belles reliques, legs d'une longue et diverse histoire, mais elle perdra ce qui faisait d'elle l'un des lieux les plus « romantiques » du monde...

§

Naples, patrie d'élection du romantisme, j'allais dire du romanesque!... Qu'on le veuille ou non, il y a des lieux qui parlent aux sens, où l'imagination s'éveille chez les plus positifs des êtres, des lieux qui distillent la tendresse, des lieux où l'amour semble épars dans l'atmosphère. De tout cela, je le sais bien, le fascisme sourit, parce qu'il est plus épris de réalités concrètes que de rêveries sentimentales. Et il a raison. Et il a raison de protester contre le faux pittoresque, la prétendue « couleur locale », de faire une guerre sans merci aux *bassi* bariolés de linges multicolores « qui faisaient bien », aux *vicoli*, boueux et suintants, empuantis par l'innombrable et miséreuse population qui y vit. Mais il y a des raisons que la raison ne peut pas comprendre... Taudis et ruelles étaient immondes, et ils étaient presque beaux; les mendiants étaient infects, — et ils devenaient presque sympathiques... Jamais les vers de Rostand ne trouvèrent plus juste emploi :

O Soleil, toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont...

Et cette Naples de misère, cette population en haillons concouraient — ô absurdité, mais absurdité vraie! — au même titre que le golfe harmonieux, les collines verdoyantes des alentours, le Vésuve et son panache de

fumée, le pin parasol du faux tombeau de Virgile, à créer la plus passionnée des atmosphères...

Qui ne s'y est pas laissé prendre? Ce n'est pas en vain que la légende s'est perpétuée qui veut que Naples se soit construite à l'endroit même où la sirène Parthénope, n'ayant pu retenir Ulysse, se serait précipitée dans les flots. Plus accessibles que lui à la tentation, Mme de Stael, Chateaubriand, Lamartine, Shelley, le grand ami de Byron, Casimir Delavigne, Taine, philosophe sévère, René Bazin, romancier du devoir, ont cédé à ses charmes et vanté en des pages amoureuses ses multiples attraits : Graziella... la banale et sentimentale petite fleur bleue... l'émoi devant la beauté sensuelle... l'oubli momentané des mille tourments de la vie dans la douceur de la poésie et du rêve...

Fini, tout cela, — demain, sinon déjà aujourd'hui. Fini, le romantisme larmoyant. La rue propre, nette; la maison saine, aérée; le travail productif, au lieu de la paresse misérable. Naples sera régénérée, refaite physiquement et moralement par le fascisme.

§

La rue propre, la maison saine... J'ai évoqué plus haut *bassi* et *vicoli*... Dans ces pages de souvenirs, comment ne pas rappeler l'effroyable misère de ces lieux? Qui ne se souvient de ces intérieurs sordides, garnis de quelques mauvais meubles boîteux, où s'entassaient des familles entières, pêle-mêle avec les animaux les plus divers? Et quand vous alliez dans les quartiers les plus misérables, au Porto, au Pendino, près de la Piazza del Mercato ou de la Vicaria, le spectacle était pire encore. Il y avait là des ruelles aux pavés disjoints où stagnaient des eaux noires et grasses, mélanges de savons et de lessives, de soupes et de macaronis, si étroites, bordées de maisons si hautes, à sept ou huit étages, que le soleil n'y pénétrait jamais. Ce qu'étaient ces maisons qui cachaient le ciel, il faut les avoir visitées pour s'en douter. Les murs, jamais nettoyés ou ravalés, s'effritaient sous l'action de l'humidité qui, inlassablement, les rongeait; les escaliers étaient

vermoulus et branlants; les chambres, des tanières d'où se dégageaient des senteurs de fromages pourris et de lard corrompu, d'huiles rances et de vieux cuir, de plomb fondu, d'acide sulfurique et de haillons. Là-dedans, avec un cube d'air qui souvent ne dépassait pas 70 à 80 mètres, huit ou dix malheureux vivaient, travaillaient, mangeaient, dormaient. C'était là qu'on trouvait des *locande* où l'on couchait pour un sou; les lits étaient occupés par deux ou trois loqueteux que mordaient rats et insectes... Les rez-de-chaussée étaient le plus souvent en contre-bas : le plancher avait disparu depuis longtemps. Le bois, pourri par les eaux ménagères qui, débordant des conduites engorgées, tombaient en cascades des étages supérieurs, avait été gratté, déchiqueté, réduit en bouillie, finalement mangé par les poules, les chèvres, les brebis, parfois l'âne, même le porc, qui étaient les compagnons nécessaires des infortunés humains, lesquels avaient dès lors pour tout plancher la terre poisseuse qu'engraissaient les ordures quotidiennes... Couleur locale, disaient quelques-uns... Plutôt sinistre et douloureux tableau, qui écœurait, — moralement et physiquement.

Demain, aujourd'hui déjà, plus de *lazzaroni,* de mendiants, rêvassant au soleil... Spectacle non moins affligeant du reste, mais spectacle, avouons-le, très beau, qui a bien souvent enchanté, par sa fantaisie même, le flâneur curieux et insouciant... Qu'il était aimable, en effet, le petit peuple de Naples, aimable malgré tous ses défauts! Certes, il était un peu voleur, très superstitieux et plus encore impulsif et rancunier. J'ai vu de près ce qu'était la fameuse *camorra* — de l'histoire ancienne, à présent — et ai connu des camorristes notoires... Quel extraordinaire milieu! Cochers de fiacre, marchands de poissons, maquignons, usuriers, tenanciers de tripots et de loteries clandestines, payaient une dîme, menue ou imposante, moyennant quoi la Camorra leur assurait des clients, ou réglait entre eux les querelles! Bien plus, nombre de petits bourgeois, fort honnêtes du reste, avaient, eux aussi, recours à ses services : cambriolages, lettres anonymes, débiteurs récalcitrants, relevaient, si l'on peut

ainsi dire, de sa compétence. Et ce qui en relevait aussi — hélas! — c'étaient les meurtres, les violences de toutes sortes, les enlèvements savamment et minutieusement préparés : le *sfregio,* avec lequel on tailladait agréablement un visage innocent, ou non, était l'une des armes préférées de la gent camorriste.

Mais la grouillante rue napolitaine n'était pas fréquentée que par de savantes brutes, habiles à manier le rasoir. Il était tout plein de charmantes qualités, le *popolano* que vous croisiez! Il était bon enfant, jovial, sentimental, d'une exubérante piété; il était fin, artiste, malin, intelligent, et, si, à l'inverse du Créateur, il flânait d'ordinaire six jours et ne travaillait que le septième, il savait, tout de même, quand il le fallait, s'atteler fermement à la besogne... Et la rue, qui était presque son domicile, où il errait en chantonnant, musardant aux étalages, prêt à jouer de bons tours et à se gausser de tout, était, elle aussi, — et malgré tout ce qui eût dû l'enlaidir, — un lieu de délices!... Je revois l'effet pittoresque d'une tomate rouge sur un sac de farine, les chevaux empanachés d'un invraisemblable carrosse, les boutiques ambulantes des vendeurs d'eau fraîche, en bois peint, vert pâle ou bleu, avec des cuivres bien brillants et des amoncellements de citrons jaunes au milieu de bouteilles multicolores. Je revois ces échoppes presque appétissantes où, pour un sou, on achetait une tranche de *pizze,* ou bien des *fragaglia,* ou bien quatre ou cinq *panzarotti.* Le *pizze* est une sorte de galette assaisonnée de tomate, d'ail et de poivre; les *fragaglia,* de petits poissons frits, que les vendeurs agrémentent de piments; les *panzarotti,* des beignets avec un morceau d'artichaut, ou un trognon de chou-fleur. Mais, avec un sou, on pouvait encore avoir bien d'autres douceurs du même genre! On avait des châtaignes bouillies, des épis de maïs; on avait six poires véreuses, une livre de figues passées, un melon jaune un peu pourri, ou deux tranches de pastèque avancées... Pour deux sous, on pouvait choisir entre un plat de macaroni, un morceau de poulpe bouilli avec des piments, une soupe de *maruzze,* — ce sont d'abominables colimaçons, — une portion de

friture mélangée de morceaux de graisse de porc, de fressure et d'oignons. Pour trois, quatre ou cinq sous, — une fortune, — on avait une salade de *broccoli* ou de tomates et d'oignons crus, ou bien un *rotolo de monnuzaglia,* sorte de gâteau noirâtre, fait de déchets de spaghetti, ou bien encore une tranche de *suffreto,* lourde pâte composée de rognons de porc, cuits dans l'huile avec des tomates et des piments rouges. De ce dernier plat, le goût était simple à préciser : dans la bouche, on eût dit de la dynamite.

Mais, n'est-il pas vrai, on ne doit discuter ni des couleurs, ni des goûts... On ne doit non plus contester une des vertus — et combien belle — de ce pittoresque peuple, qui lui était aussi familière que l'air qu'il respirait ou le soleil dont il se chauffait : je veux dire la charité. J'ai connu de très pauvres femmes qui s'entr'aidaient l'une l'autre, avec une générosité touchante, pour nourrir leur marmaille. Que l'une d'elles mourût à la peine, et vite les voisines prenaient soin des orphelins. Bien mieux, nombreux étaient les *bambini* qu'on allait chercher à l'*Annunziata,* l'hospice des Enfants trouvés. Ces *figli della Madona,* suivant la jolie expression populaire, étaient élevés par leurs parents adoptifs avec une tendresse toute spéciale. On recueillait un mendiant; on allait à l'hôpital consoler une amie malade; on partageait avec un enfant la tranche de *pizze* du déjeuner, parce qu'en passant il l'avait regardée avec des yeux gourmands. Les prisonniers n'étaient même pas oubliés : l'amant, qui avait joué du couteau et que la police avait mis pour quelque temps à l'ombre, était visité et choyé : on ne mangeait pas un jour sur deux pour lui apporter en cachette quelque friandise qu'il aimât... Quant aux institutions charitables, aux « œuvres pies », elles étaient innombrables. La plus ancienne remontait à 1270. Cette année-là, le 20 juillet, Charles d'Anjou avait fait don à trois gentilshommes français d'un terrain sur la Piazza del Mercato, tout près de l'endroit où, sur son ordre, quelques mois auparavant, Conradin et ses compagnons avaient été exécutés. Une église et un hôpital furent construits. Comme les trois gentilshommes avaient une dévotion particulière l'un pour

saint Denis, l'autre pour saint Martin, le troisième pour saint Eloi, quand ils durent baptiser leur hôpital, ils mirent dans un calice d'or les noms de leurs trois patrons, et, après la messe, les tirèrent au sort. Ce fut saint Eloi qui sortit. *L'Ospedale di San Elegio* fut la première maison de secours médicaux fondée à Naples.

L'exemple des gentilshommes français fut suivi. En 1304, deux Napolitains, qui combattaient en Toscane pour Robert d'Anjou, étaient faits prisonniers au siège de Montecatini. On les enferma au château. Ils firent le vœu d'édifier, s'ils obtenaient leur libération et pouvaient rentrer à Naples, une église à la Madone de l'Annunziata. En 1322, un échange de prisonniers entre les Pisans et le duc d'Anjou permit leur rapatriement. Ils tinrent aussitôt leur promesse. Ils s'adressèrent à un gentilhomme ami, qui leur donna un terrain hors de la ville, que le peuple appelait *Malo passo,* le « mauvais pas », parce que les meurtres et les vols y étaient fréquents. L'église fut construite. Une confraternité y fut attachée, dans laquelle entrèrent les plus nobles barons et feudataires du royaume : cette confraternité fonda un hôpital pour les pauvres infirmes. Une nuit de neige, — il y en a aussi à Naples, — l'un de ses membres trouvait une fillette, abandonnée sur la chaussée, dont les langes portaient ces mots : *Buttarsi per poverta.* « Jetée là par pauvreté. » L'enfant fut recueillie : ce fut la première *figlia della Madonna,* qu'abrita l'Annunziata, l'hospice des Enfants trouvés.

Depuis, les hôpitaux et refuges pour enfants pauvres, les maisons de secours pour les enfants de condamnés, pour les enfants invalides aussi, se sont multipliés. Asiles pour mendiants, refuges de nuit, dortoirs, furent de tous temps mis, avec une générosité sans pareille, à la disposition de tous les malheureux. Les malades trouvaient des soins dans une vingtaine d'hospices; trois asiles recevaient les femmes en couches; trois hôpitaux soignaient spécialement les enfants en bas âge; trois associations visitaient et secouraient les pauvres, à domicile. Il y avait plus de trente établissements où les infirmes étaient assis-

tés. Et je devrais citer encore toutes les œuvres qui distribuaient, avec un inlassable dévouement, de l'argent, des vêtements, des vivres; celles qui prêtaient quand la misère étaient trop grande, mais qu'un avenir meilleur était proche; et les cuisines économiques ou même gratuites; et les institutions de défense où les pauvres gens, lésés ou menacés dans leurs intérêts, trouvaient des conseils et un appui; et ces institutions de bienfaisance dotale, où les jeunes filles sans ressources pouvaient trouver une dot, et vingt autres œuvres généreuses, où le bien était fait largement, mais, ce qui est mieux encore, dignement et tout bas. Oui, la charité à Naples est dans le sang...

Quoi d'étonnant dès lors que le plus positif, le plus blasé, le moins imaginatif des hommes y devînt aisément un sentimental? Le romantisme qui se dégageait de Naples ne tenait pas seulement à son ciel lumineux, ou à l'extraordinaire physionomie de son peuple, produit de toutes les races diverses qui avaient foulé son sol, façonné ses mœurs, fait son histoire et son art; il tenait aussi à l'âme même de ce peuple, aux exceptionnelles vertus naturelles dont il témoignait, et qui séduisaient d'autant plus qu'elles se détachaient sur un fond d'instincts troubles, avec lequel elles formaient le plus curieux des contrastes. Le romantisme de Naples tenait beaucoup plus à sa chatoyante diversité qu'à l'harmonie de son site...

§

Les mœurs nouvelles que le fascisme a introduites à Naples ne détruiront certes pas ces vertus auxquelles je viens de faire allusion. Naples demeurera aussi belle; mais, parce que les contrastes y seront moindres, parce que défauts légers ou vices profonds en seront peu à peu chassés, parce qu'elle sera plus grave, elle perdra de son incomparable séduction... Ce sera une grande cité, travailleuse et active, quelque chose comme Milan sous un ciel bleu. Ce sera une ville nouvelle, bien percée, bien construite, où la fantaisie n'aura plus de place, et où le progrès apposera chaque jour sa marque... Jetons sur la Naples d'hier un pleur discret, mais saluons — avec joie

tout de même, une joie embuée de larmes, — l'aurore de celle qui se lève... Je dis avec joie, parce qu'à l'époque actuelle, moins que jamais, on ne peut vivre d'amour et d'eau claire... La pauvreté de Naples était lamentable. C'est l'honneur du fascisme d'essayer de détruire cette misère, de faire que le peuple prenne le goût du travail régulier et rémunérateur. L'heure n'est plus au *farniente*. Nos successeurs vivront à Naples moins « romantiquement » que nous-mêmes : ils n'y verront plus que commerçants affairés et ouvriers en cote de travail. Mais cela n'a-t-il pas aussi sa beauté?...

ERNEST LÉMONON.

LE SOTTISIER DE BOUVARD ET PÉCUCHET

—

Le manuscrit de *Bouvard et Pécuchet* s'arrête — interrompu par la mort de Flaubert — au moment où les deux bonshommes organisent une conférence qu'ils vont donner à l'Hôtel de la Croix d'Or. Le nom de l'auberge est le dernier mot de la dernière phrase rédigée; mais on possède le sommaire très détaillé de ce chapitre final, et, grâce à cela, toutes les éditions du roman posthume indiquent quelle en devait être la fin, une fin devenue légendaire :

Ainsi tout leur a craqué dans la main. Ils n'ont plus d'intérêt dans la vie. Bonne idée, nourrie en secret par chacun d'eux. Ils se la dissimulent. De temps à autre, ils sourient quand elle leur vient, puis enfin se la communiquent simultanément : *Copier comme autrefois.* Confection du bureau à double pupitre. (Ils s'adressent pour cela à un menuisier. Gorju qui a entendu parler de leur invention, leur propose de le faire. Rappeler le bahut.) Achat de livres et d'ustensiles, sandaraque, grattoirs, etc. Ils s'y mettent.

Ils s'y mettent... Nous savons que le roman ne devait pas finir ainsi, qu'il devait avoir un second volume. Remarquons combien cette seconde partie, quelle qu'elle ait dû être, et par le seul fait de son existence ne pouvait que modifier le sens de la première. Voici deux hommes qu'on nous a présentés comme deux grotesques, deux imbéciles. Un héritage leur a permis de s'installer à la campagne. Ils ont successivement tout entrepris et

tout manqué. Ils ont cru qu'il suffisait de quelques lectures pour devenir agriculteurs, médecins, historiens, chimistes, géologues, que sais-je encore, et ils n'ont trouvé au bout de leurs expériences que désillusions; ils passent pour fous dans le voisinage. Mais on s'est grandement trompé quand on a cru voir dans ce livre d'un humour si amer le procès de la science. Flaubert, dans une lettre à son amie d'enfance Gertrude Tennant (16 décembre 1879), l'a dit très nettement : « Le sous-titre pourrait être : *Du défaut de méthode dans les sciences.* » Ce que le romancier condamne, ce n'est point la science, mais les gens qui croient possible de tout acquérir, de tout comprendre, dans le domaine de l'esprit, sans préparation; c'est ceux qui resteront toujours, quel que soit le bagage dont ils encombrent leur esprit, dépourvus de culture, ceux qu'on a nommés, depuis, des *primaires*. Il n'est pas douteux que la conclusion du livre, si Flaubert avait pu l'achever, eût rendu toute méprise impossible. Mais le juger sommairement n'est pas la seule erreur qu'on ait commise.

Copier comme autrefois. Soit, mais quoi? Les notes de Flaubert ne le disent point; cependant on lit dans sa *Correspondance :* « Mon second volume est presque entièrement fait de citations... » Evidemment, puisque les deux personnages copient. Copier, c'est reproduire, ce n'est point rédiger, inventer. Or, on a voulu que cette « copie » de Bouvard et de Pécuchet fût *Le Dictionnaire des Idées reçues,* dont le texte a été retrouvé parmi les papiers de Flaubert, dans les dossiers utilisés par lui pour son dernier roman. On sait que ce *Dictionnaire* est un très vieux projet, conçu — ou précisé — pendant le voyage en Orient avec Maxime Du Camp, en 1850. Dans une lettre datée de Damas, le 4 septembre, Flaubert dit à Bouilhet :

> Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des Idées reçues;* ce livre complètement fait et précédé d'une bonne préface... de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité.

Ce *Dictionnaire,* Flaubert ne cessa, toute sa vie, d'en amasser les définitions. Il l'a utilisé dans toutes ses œuvres, et Descharmes a pertinemment montré (dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*) que les personnages grotesques de *Madame Bovary,* de *L'Education sentimentale,* bien avant que les personnages de *Bouvard et Pécuchet* y puisent leurs répliques les plus sottes, doivent aux définitions du *Dictionnaire* le sel de leurs discours.

D'autre part — Descharmes l'a très bien dit aussi — puisque les deux bonshommes ne peuvent copier que des textes imprimés, des textes déjà composés au moment où ils se mettent à l'ouvrage, c'est ailleurs que dans le *Dictionnaire* qu'il faut chercher la matière de leur copie, c'est dans un dossier fait de citations, un *sottisier,* dont Maupassant a publié de nombreux extraits, trouvés dans les papiers de Flaubert. Mais il ne semble pas que Maupassant ait découvert le fil qui pouvait le guider dans ce labyrinthe de notes. Les unes, en effet, ont été déjà utilisées pour de précédents romans. D'autre part, il faut se garder de confondre le *Dictionnaire des Idées reçues* et le sottisier. Bref, nulle question n'est mieux embrouillée.

Certains se sont demandé comment deux personnages grotesques, deux imbéciles, et qui ont si déplorablement raté toutes choses, peuvent composer un sottisier. Ce choix de sottises ne suppose-t-il pas bien de l'esprit critique, bien des connaissances qu'ils n'ont point?... Il est vrai. Dans le sottisier figurent des choses comme celles-ci : (c'est Maupassant qui le rapporte) : en lisant le discours de réception de Scribe à l'Académie française, Flaubert s'arrêta net devant cette phrase qu'il nota immédiatement :

> La comédie de Molière nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV? Nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi? Nous parle-t-elle de la révocation de l'Edit de Nantes?

Il écrivit au-dessous de cette citation : « Révocation de l'Edit de Nantes, 1685. — Mort de Molière, 1673. »

Mais si le sottisier est fait de telles citations, ceux qui le composent possèdent assez de connaissances et assez d'esprit pour dépister des sottises échappant au commun des hommes. Et il y a bien une contradiction entre l'idée première de Bouvard et de Pécuchet grotesques, à peu près illettrés, presque imbéciles, et l'idée de deux copistes composant un florilège de la sottise humaine. Ou bien alors il faut admettre que nos deux bonshommes, de tout ce qu'ils lisent, n'admirent que l'absurde ou le sot, et vont droit à la niaiserie comme l'abeille à la fleur. Mais comment ne commettent-ils pas d'erreurs? Comment se gardent-ils du péché bourgeois le plus commun, et qui est précisément de prendre pour une sottise toute pensée originale, grande, généreuse?

Il suffit de lire attentivement *Bouvard et Pécuchet* pour trouver la réponse à cette énigme. Comme nous l'avons montré, Descharmes et moi, Bouvard et son compère évoluent. Les deux pauvres esprits du début, s'ils n'acquièrent point la méthode, parce qu'il est bien difficile, passé la quarantaine, d'acquérir une discipline qu'on n'a point subie dès le jeune âge, du moins, dans tout le fatras qu'ils amassent, trouvent une nourriture spirituelle qui fortifie leur entendement et développe leurs connaissances. De tout leur entourage, ils deviennent quand même les plus intelligents. Et cela est si vrai que Flaubert écrit :

> En songeant à ce qu'on disait dans leur village, et qu'il y avait jusqu'aux antipodes d'autres Coulon et d'autres Marescot, ils sentaient peser sur eux toute la lourdeur de la terre...

Cela est si vrai que Flaubert les dote « d'une faculté pitoyable », — celle dont il souffrit lui-même si cruellement, — « ils voient la bêtise et ne la tolèrent plus ». Cela est explicitement dit. Mais cela eût été dit plus explicitement encore, on n'en peut douter, si Flaubert avait pu relire, coordonner les différents chapitres de son roman, ajuster le tome premier, rédigé, au tome second, encore à l'état de notes et d'ébauches point dégrossies, quand la mort est venue.

On oublie trop souvent, en effet, quand on parle de *Bouvard et Pécuchet,* que ce roman, tel qu'il est, n'est qu'une ébauche, et que Flaubert n'eût point consenti qu'il fût publié sous cette forme. On connaît ses scrupules. Ils peuvent sembler excessifs; on a le droit de penser que la littérature française eût été privée d'une œuvre de première importance si on les avait respectés. Mais enfin ce roman, nous ne saurons jamais ce qu'il eût été dans sa forme définitive en deux volumes. Nous savons seulement qu'il n'eût pas été exactement semblable au *Bouvard et Pécuchet* que nous possédons. Tous les autres écrits de Flaubert le prouvent : jusqu'aux réimpressions des tirages successifs, Flaubert corrige, améliore son texte, et point seulement pour les détails de ponctuation : pour les mots et les tournures qui lui semblent mauvais. Or, *Bouvard* n'avait été mis au net que pour les neuf premiers chapitres. Le dernier — le dixième — est resté à l'état de brouillon et le sommaire de la fin de ce chapitre, on l'a vu tout à l'heure, n'a même pas été développé. Il est donc certain que ces touches qui manquent et qui eussent effacé les disparates, qui eussent gradué les effets, expliqué plus nettement l'évolution des deux personnages principaux, tout ce travail de la dernière heure, Flaubert l'aurait accompli pour ce livre-là comme il fit pour les autres. En outre, le second volume aurait précisé le sens du premier.

Il était nécessaire de rappeler ceci, et l'on m'excusera d'y être revenu, avant d'aborder le sujet même de cet article. Il faut se souvenir encore que la satire, dans *Bouvard et Pécuchet,* n'est pas à l'état pur, que les deux bonshommes ne sont pas des « types » sociaux, comme Bournisien, comme Frédéric Moreau ou Jacques Arnoux; que, dans ce roman, Flaubert tente de faire du « comique d'idées », comme il dit lui-même, et qu'en conséquence ses deux héros apparaissent comme des prétextes à faire accepter au lecteur beaucoup de philosophie. L'auteur a livré toute sa pensée dans cette phrase : *Ils souffrent de la bêtise et veulent se venger.* Ils y goûtent,

selon le mot de Faguet, des « charmes atroces », — ceux-là mêmes que Flaubert a éprouvés.

Se venger. Voilà le sens du sottisier. Nous savons déjà, par ce qui en a été publié, qu'il contenait maintes citations de haut goût. Pour le composer, Flaubert fit appel à la collaboration de quelques amis; on savait, parmi ses intimes, quel prix il attachait aux trouvailles qui pouvaient enrichir sa collection. Mais ce fut surtout Edmond Laporte qui lui apporta les plus belles.

Bénévolement, Laporte s'était chargé de maintes recherches pour Flaubert. On voit dans le livre de Descharmes combien utile au romancier fut cette « collaboration », le mot est de Flaubert lui-même, et il ne signifie point que Laporte ait pris part au travail de rédaction des *Trois Contes* et de *Bouvard,* mais bien qu'il apporta l'aide la plus intelligente et la plus efficace à son ami, lui épargnant de fastidieuses recherches, dépouillant pour lui des centaines de volumes indigestes, sachant y trouver précisément ce qu'il fallait, accomplissant en un mot la tâche ingrate, mais sans prix, d'un secrétaire qui serait en même temps un *alter ego,* une sorte de double prenant pour soi ce qu'il y a de plus fastidieux dans le métier d'écrivain. Laporte a été cela : les lettres de Flaubert le prouvent. Il existe un dossier constitué par lui, et qui est fait de notes amassées pour le sottisier de *Bouvard et Pécuchet.* Laporte avait fait, jadis, des études médicales. Flaubert le chargea donc de ramasser dans les ouvrages de médecine en usage au temps où est située l'action du roman, les éléments du sottisier médical de *Bouvard.* Ces notes sont prises sur des feuilles de format écolier, portant au verso d'autres notes pour une *Histoire de Grand Couronne,* entreprise par Laporte et abandonnée.

Sur une feuille servant de chemise, on lit :

BOUVARD ET PÉCUCHET.

« Ces citations relevées par moi devaient figurer dans le volume annexe de *B. et P.*, qui n'a jamais été publié. (Les indications mises en marge sont de la main de

Flaubert. Elles se rapportent à la classification projetée du deuxième vol.).

Voilà qui est clair et qui apporte une solution définitive au petit problème d'histoire littéraire posé par l'état d'inachèvement de *Bouvard et Pécuchet.*

Quelles sont les annotations marginales de Flaubert, sur ces citations?

Beauté du style, ou par abréviation : *Beauté.*
Beautés du peuple.
Contradictions.
Style médical.
Belles idées.
Bas. Exaltation du bas.
Anecdotes.

Et voici quelques exemples :

« Médecins de villages et de hameaux, ce ne sont jamais ceux-là qui observent en courant et à la légère. La Faculté de Paris n'en fournit pas du tout dans ce sens » (Raspail, *Histoire de la Santé et de la Maladie,* 1846. *Introd.,* p. LXII). Flaubert a inscrit en marge : *Exaltation du bas.*

« La maladie des pommes de terre a pour cause le désastre de Monville. Le météore a plus agi dans les vallées, il a soustrait le calorique. C'est l'effet d'un refroidissement subi. » (Id. *Ibid.* III, p. 22.)

« Le préjugé populaire finira par l'emporter sur l'incrédulité scientifique, et l'observation des bonnes femmes aura raison sur les théories des savants. Quand il s'agit d'observations naïves, la science, trop outrecuidante de sa nature, est toujours en arrière du bons sens public. » (Id. *Ibid.* III, p. 98). En marge : *Exaltat. du bas.*

« Blankoort, en Hollande, vanta comme le meilleur dissolvant le thé, que ses concitoyens venaient d'importer de Chine. Decker (1678), renchérissant sur Blankoort, prescrit de 50 à 200 tasses de thé par jour, afin de nettoyer le marais du pancréas, siège de la fièvre. » (Daremberg, *Hist. Dict. Médic.,* p. 571). En marge : *Beauté style.*

« Les mamelles de la femme peuvent être regardées comme un objet d'agrément et d'utilité. » Murat et Patissier : *Dictionn. des Sciences médicales*). En marge : *Style médical.*

« Les cuisses sont principalement remarquables dans les femmes par leur plénitude voluptueuse, leur poli et la douceur de leurs contours. » (Moreau de la Sarthe : *Histoire naturelle de la Femme,* p. 305, 1803). En marge : *Style médic. après les mamelles.*

« Le sujet est admirable! Je demande que le livre réponde pleinement au sujet : la femme, cette plus belle moitié de nous-même, cette tige essentielle du genre humain, cette fleur de la nature vivante, y paraît dans toute sa puissance, dans toute sa fragilité. » (Menville de Ponsan : *Histoire Philosophique et Médicale de la Femme,* 1858). En marge : *Style médical.*

« La femme, cette fleur de la nature vivante, cette tige essentielle du genre humain, a une mission importante à remplir sur la terre. Elle est destinée à être la compagne de l'homme. » (Id. *Ibid.*). En marge : *Beauté style médic.*

« La bière, mal fabriquée, cause des vertiges. L'insanité morale de Paris vient peut-être de là. » (Max Simon, *Du vertige nerveux et de son traitement,* 1858, p. 110.) En marge : *Belle idée.*

« Les vices de l'éducation adoptée pour nos jeunes filles, la préférence accordée aux arts de pur agrément, la lecture des romans, donnent aux jeunes personnes une activité précoce, des désirs prématurés, des idées de perfection imaginaire qu'elles ne trouvent nulle part. » (Article *Folie, Dict. des Sciences médicales*). En marge : *Beauté style médical.*

« Pas d'occupation après le repas, s'abstenir des passions vives et des affections tristes, se récréer par ces études agréables qui n'ont besoin ni de la méditation, ni de l'état sédentaire du corps, par exemple l'étude théorique des arts, l'histoire naturelle, etc., qu'il s'ins-

truise en voyageant, qu'il parcoure la France et l'Italie... » (Article *Goutte, Dictionn. des Sciences médic.*). En marge : *Beauté style médical.*

« La culture trop assidue des Beaux-Arts, le dessin des formes masculines, athlétiques, l'étude d'une musique tendre et mélodieuse, la fréquentation trop continue du muséum... » (Causes de la Nymphomanie, Louyer et Vilermay, *Dict. des Sciences Médicales*). En marge : *Style médical; mettre après les romans.*

« On devrait observer le cours des maladies abandonnées à elles-mêmes, car les médicaments le troublent. » (Trousseau, *Clinique médicale,* I., p. 247).

« Plotin mourut pour n'avoir pas voulu prendre de lavement, ne croyant pas qu'il fût de la bienséance, ni de la pureté d'un vieux philosophe d'employer un tel remède. » (Richerand, *Idées populaires*). En marge : *Anecdotes.*

« Un mari meurt tout à coup parce que sa femme lui a pété dans la bouche ». (Raspail,*Histoire de la Santé et de la Maladie,* p. 168). En marge : *Anecdotes.*

« Peut-être que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. » (Pomme : *Traité des Affections vaporeuses des deux sexes,* 1769, II, p. 441).

« L'acte génital, nous le répétons, est de la plus haute importance; nous ne saurions trop recommander aux époux dans leur propre intérêt et dans celui de leur progéniture, d'y apporter une sérieuse attention. » (Debay : *Vénus féconde,* p. 87). En marge : *Style médical.*

« L'auteur de cet article a donné ses soins à une dame de soixante-dix ans, accablée d'une énorme obésité, fatiguée par un exomphale irréductible, et qui était obsédée par la plus dégoûtante fureur utérine. Sage et modeste jusqu'à l'âge de soixante-huit ans, elle devint tout à coup d'une horrible impudicité. L'offre de sa fortune était l'un des moyens de séduction les moins ridi-

cules qu'elle employait. Les plus obscènes pratiques lui étaient familières pour apaiser la férocité de ses besoins. » (*Dictionn. des Sciences médicales,* article *Rêves*). En marge : *Beauté du style et beauté de la vieillesse.*

« Le premier qui revint de Germanie avec des culottes fut Alerius Coenia. » (*Dictionn. des Sciences médicales,* article : *Culottes*). En marge : *Beauté.*

« Un abbé s'imaginait être un grain d'orge dans les dernières années de sa vie. Il raisonnait fort bien, mais ne voulait jamais sortir de sa maison dans la crainte d'être mangé par les poules. » (Réveillé-Parise : *Etude de l'Homme dans l'état de santé et de maladie,* II, p. 159). En marge : *Anecdotes.*

« Un officier de marine, M. G. porta pendant plus de vingt ans sa constipation sur les mers lointaines, sur divers continents et dans les îles. On n'apprendra pas sans surprise extrême que, embarqué sur un vaisseau destiné pour Gorée, et qui se trouvait alors dans la rade de l'île d'Aix, le malade, ayant pris un purgatif avant qu'on mît à la voile, ne le rendit que lorsque le bâtiment fut arrivé dans la rade du Sénégal. » (*Dictionnaire des Sciences médicales.* Article : *Constipation*). En marge : *Anecdotes.*

« Avec sa sagesse accoutumée, la nature n'a placé dans le corps humain de tissu adipeux que là où la graisse était utile, et au contraire, il manque aux parties où il aurait été nuisible. » (Adelon : *Physiologie de l'Homme,* III, p. 576). En marge : *Belle Idée!*

§

Ce dossier (je n'en donne que des extraits) n'eût certainement pas été tout entier utilisé par Flaubert. Beaucoup de citations que j'ai éliminées font sourire au moment qu'on les lit, mais n'offrent point un intérêt bien grand : naïvetés, bizarreries de style, leur accumulation est, en vérité, fastidieuse.

Et c'est là sans doute le grand danger qui menaçait l'ouvrage de Flaubert. Comment le lecteur eût-il sup-

porté la masse énorme de ces sottises? Ce « réquisitoire formidable », comme dit Maupassant, cette anthologie de la bêtise, du mauvais style, de la prétention, du fatras pompeux, et qui semble un répertoire pour M. Homais, on en peut déguster l'ironie à petits coups, mais à doses massives; l'effet n'eût-il pas été insupportable aux plus résistants? Maupassant croit que Flaubert, « pour rendre moins lourd et moins fastidieux ce recueil de sottises, aurait intercalé deux ou trois contes, d'un idéalisme poétique, copiés aussi par Bouvard et Pécuchet ». Et il cite *Une Nuit de Don Juan,* un conte dont le plan a été découvert dans les papiers de Flaubert. Mais nous savons (on l'apprit depuis que Maupassant a écrit sa Préface) que ce plan fut rédigé dès octobre 1850, à Rhodes, pendant le voyage en Orient. D'autre part, et pour les raisons qu'on a dites, il n'est pas probable que Flaubert ait fait *rédiger* des contes ou des romans, des ouvrages d'imagination, à ses *copistes.* Mais on trouve encore dans le dossier de Laporte quelques citations qui, tout en ne présentant point le caractère de sottises, de naïvetés, des autres pièces, n'en sont pas moins étranges ou grotesques et qui eussent peut-être servi d'intermèdes. Ainsi :

Sur deux touffes de lys, figurez-vous la rose
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper.
Tel est ce sein, ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature,
Demi-globe enchanteur dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour!

(COLLARDEAU, *Les Hommes de Prométhée.*)

En marge, de la main de Flaubert : *Littérature.*

Evidemment, de telles trouvailles dégagent, elles aussi, bien de la gaieté...

RENÉ DUMESNIL.

MEMORANDUM D'UN ÉDITEUR

BOURGES ET APOLLINAIRE

ANECDOTIQUES

—

Quel écrivain consciencieux et quel homme délicieux! Et, cependant, le début de nos relations ne présageait rien d'heureux ainsi que la correspondance qui suit l'indique.

Monsieur Elémir Bourges, à Samois.

29 mai 1901.

J'ai acheté il y a quelques mois à la librairie Savine ce qui restait des volumes de son fonds et les traités passés entre Savine et ses édités. Je suis donc devenu votre éditeur, chose qui m'est des plus agréables et qui est une des causes de mon achat.

Comme j'ai écoulé ce qui restait du *Crépuscule des Dieux*, mon intention est de rééditer ce volume aussi vite que possible et d'essayer un petit relancement. Avant de procéder au tirage, je viens vous prier de m'indiquer les corrections que vous désirez faire à cet ouvrage, désir que vous avez indiqué à Savine à différentes reprises si j'en juge par la correspondance que j'ai en mains.

A propos de cette correspondance, puis-je vous demander ce qu'il est advenu de l'ouvrage que vous aviez en préparation et dont vous parlez à Savine en novembre 1885? Vous lui disiez être à ce moment au chapitre 3 sur les onze dont serait composé l'ouvrage (1).

(1) S'agissait-il déjà de *La Nef* ou des *Oiseaux s'envolent, Les Fleurs tombent*? Je ne sais.

Je serai fort heureux de commencer avec vous des relations suivies que je m'efforcerai de vous rendre aussi agréables que possible.

Croyez, Monsieur, à ma parfaite estime.

P.-V. STOCK.

P.-S — Huysmans, Descaves, Geffroy, les Margueritte, etc., vous donneront les renseignements que vous désirerez sur moi et sur ma maison.

A cette lettre il répondit par celle-ci :

Samois, 30 mai 1901.

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant des choses obligeantes que vous voulez bien me dire. Quant au *Crépuscule* et à votre désir de le rééditer, que ne m'avez-vous écrit plus tôt! Me voilà lié de parole avec Fasquelle. N'ayant avec la maison Savine ni traité, ni convention verbale, l'écoulement de l'édition me laissait libre à son égard. Je ne sais trop d'ailleurs, Monsieur, si vous n'avez pas à vous féliciter de cette circonstance. Mes éditeurs n'ont jamais tiré grand profit de leur bonne volonté à mon égard.

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Par courrier je lui rétorque ceci :

31 mai 1901.

Monsieur E. Bourges, à Samois.

Nos relations que je voulais agréables commencent mal, très mal : par une difficulté. Vous vous êtes mis dans un très mauvais cas en promettant à M. Fasquelle une chose qui appartient à Savine, c'est-à-dire à moi maintenant. D'ailleurs M. Fasquelle, si vous lui expliquez la situation, ne fera que s'incliner, il ne voudra pas vous lancer dans un procès fort désagréable.

Au résumé, le syndic de la faillite Savine (autorisé par les créanciers) m'a vendu ce qui était la propriété de Savine et, comme je vous l'ai dit déjà, le *Crépuscule des Dieux* était parmi les ouvrages qui m'ont fait faire cette acquisition.

J'ai sous les yeux la transaction intervenue entre vous et

le mandataire de Savine (Me Philipon) à la date du 8 février 1895 aux termes de laquelle Savine abandonnait les poursuites qu'il vous intentait pour la publication (illicite suivant lui) que vous veniez de faire, chez Armand Colin, de votre volume *Sous la Hache* dont lui, Savine, se prétendait propriétaire. Pour l'abandon de son droit, pour sa renonciation à la propriété, au droit d'édition de *Sous la Hache*, vous lui avez souscrit un billet de 300 francs payable fin mars 1895, billet que vous lui avez soldé par un envoi, en espèces, de pareille somme à la date du 25 mars.

Par contre, Savine conservait :

1° le droit d'écouler ce qui lui restait d'exemplaires de *Sous la Hache* et

2° son droit d'éditer, *exclusivement, Le Crépuscule des Dieux* à charge par lui de vous verser 0,35 par exemplaire pour droit d'auteur.

L'affaire me paraît extrêmement simple et peu contestable. J'étais si certain de mon droit que j'avais prévenu l'imprimeur et commandé mon papier pour une nouvelle édition; je voulais même la tirer sans vous prévenir et vous faire la surprise de vous envoyer vos droits, en vous proposant de les modifier, ceux faits lors de votre convention avec Giraud en 1887 étant ceux établis pour un débutant. Ce qui m'a fait vous écrire c'est votre lettre à Savine, lettre dans laquelle vous lui dites : « Vous avez peut-être trouvé dans un des tiroirs de Giraud un exemplaire du *Crépuscule des Dieux* avec des corrections. Je vous serais fort obligé de me le garder pour le jour encore bien lointain, malheureusement, où on pourra faire une seconde édition. Je n'ai jamais eu de traité avec Giraud. Tout s'est passé de vive voix. »

Tout cela me semble très probant. Ayez donc la complaisance de me dire comment vous entendez régler cette situation. Prenez rendez-vous avec M. Fasquelle, voyez-le et dégagez-vous avec lui; votre engagement antérieur avec Giraud-Savine prime le sien.

Désolé de commencer ainsi nos relations, néanmoins veuillez me croire votre très dévoué

P.-V. STOCK.

Samois, 1er juin 1901.

Ne vous fâchez pas, Monsieur. Je ne crois pas que cela en vaille la peine. Vous semblez croire que j'ai eu de propos délibéré l'intention de vous frustrer. Mais j'ignorais entièrement que vous eussiez acheté quoi que ce fût de Savine. Rien de tout cela ne fût arrivé si j'avais su cette circonstance. Reconnaissez que vous auriez bien pu, au moment de l'acquisition, en prévenir ceux qui passaient sous votre tutelle.

J'ai déjà informé M. Fasquelle de vos prétentions sur le *Crépuscule*. Je lui communiquerai votre seconde lettre. Je suis peu belliqueux de ma nature. Je pense qu'il ne le sera pas plus que moi.

Il m'est aussi désagréable qu'à vous, Monsieur, de voir nos relations, qui devraient être cordiales, commencer avec des menaces de papier timbré.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

ÉLÉMIR BOURGES.

3 juin 1901.

Monsieur Bourges, à Samois.

Je ne me fâche pas et si nos relations ne sont pas ce qu'elles devraient être, ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas acheté le fonds Savine sous un boisseau; cet achat a été annoncé par moi à diverses reprises, notamment au journal officiel de la librairie du 9 février. Dans ce numéro cette annonce tient 4 pages et votre ouvrage y figure en caractères plus forts, comme il a été fait pour les ouvrages que je juge importants. Si cette annonce a pu vous être inconnue, elle n'a pu échapper à M. Fasquelle et je suis surpris qu'il ne vous en ait pas fait part.

Le temps m'a fait défaut pour aviser individuellement les 5 à 600 auteurs édités par M. Savine. D'autant que, souvent, leurs adresses me sont inconnues. C'était votre cas; je tiens la vôtre de M. Victor Margueritte et j'ai adopté la méthode d'aviser les intéressés quand l'occasion m'est offerte de le faire.

En attendant de vos nouvelles, recevez mes salutations empressées.

P.-V. STOCK.

Au reçu de ma lettre Bourges prend le train et vient me voir. Toutes les difficultés sont aplanies et nous tombons d'accord pour établir une situation nette par un nouveau traité dont nous arrêtons les conditions; traité que je fais mettre au net, que je lui envoie dès le lendemain et qu'il me retourne aussitôt avec le mot que voici :

Samois, 5 juin 1901.

Mon cher Monsieur Stock,

Je vous renvoie le traité signé. On m'a domicilié par inadvertance à Sannois au lieu de Samois, mais je pense que l'erreur est sans importance.

Sitôt que j'aurai des épreuves je les corrigerai. Vous pouvez compter qu'il n'y aura pas de retard de mon fait.

Veuillez croire à mes meilleurs sentiments.

ÉLÉMIR BOURGES.

§

Ainsi que je le répéterai plus loin — à propos de *La Nef,* — Bourges, très absorbé par son œuvre et surtout par « l'écriture » qu'il voulait impeccable et dont il n'était jamais satisfait, était absent, fort loin des matérialités de la vie; il oubliait souvent les faits « terre à terre », même s'ils le touchaient directement, auxquels il avait pris part. Dans les dossiers de Savine, j'ai trouvé des pièces qui prouvent que les prétentions de Savine étaient parfaitement justifiées. A défaut d'un traité régulier, il y avait un brouillon de contrat dont toutes les clauses ont été remplies, de part et d'autre, des reçus, des lettres et, au surplus, la transaction du 8 février 1895, dont je parle, qui, elle, établissait nettement la situation.

Son absence de mémoire, ses distractions en ces sortes de choses, sont un des côtés curieux de son caractère. Il était de très bonne foi et d'une scrupuleuse probité, mais « dans les nuages » dans la vie courante.

Puisque paraissent dans cet essai les noms de Gi-

raud et Savine, je crois utile de dire ce qu'ils étaient afin d'éclairer les faits.

Savine, fortuné à cette époque, avait le goût des lettres; il lisait beaucoup, écrivait et, connaissant l'espagnol, le catalan et le basque, il traduisait des ouvrages d'auteurs espagnols ou catalans (Narcis Oller, Juan Valera, Jacinto, Verdaguer), mais ne trouvant pas d'éditeur pour les publier, il fonda, à l'instigation de son ami Charles Buet, une librairie à la tête de laquelle il mit Giraud, dont il se sépara au bout de quelques années et, dès lors, officiellement, son nom, non plus comme auteur mais comme éditeur, figura sur les publications de sa librairie.

Voici un pneumatique de Bourges à Giraud au sujet du roman *Sous la Hache,* publié en 1885, dédié à Paul Bourget et paru un an après *Le Crépuscule des Dieux,* quoique écrit avant; pneumatique qui indique que le titre *Sous la Hache* a été choisi par l'auteur au dernier moment.

25 septembre 1884.

Mon cher Monsieur Giraud,

J'ai trouvé un titre qui, je pense, nous satisfera tous les deux. C'est : *Sous la Hache.*

Cela répond infiniment mieux à l'idée générale du livre que Rose-Manon ou la Grande Jacquine, car, justement, dans le roman, je n'ai pris parti ni pour l'une ni pour l'autre, et ce serait démesurer l'importance d'un des personnages que de donner son nom pour titre général.

Sous la Hache me paraît concis et saisissant et préférable à toute autre chose. Je m'y tiens.

En attendant de vous revoir, mon cher Monsieur Giraud, je vous serre la main bien cordialement.

E. BOURGES.

Puis, en janvier 1895, voici que la librairie Armand Colin, à l'insu de Savine, met en vente une édition de *Sous la Hache,* et Savine de mettre en branle les huissiers et de leur faire noircir du papier timbré. Des

entrevues ont lieu entre l'auteur et l'éditeur. Bourges écrit ceci à Savine :

Samois, 3 février 1895.

Mon cher Monsieur Savine,

Si j'ai cédé à Giraud la moitié des droits de reproduction de *Sous la Hache* dans la *Vie Populaire,* c'est qu'il l'y avait fait lui-même recevoir, et que c'était par son entremise que le roman avait été reproduit. Dans ces conditions, il était juste qu'il eût sa part. Pour toute autre reproduction, j'aurais certainement refusé le partage.

Mes conditions chez Colin ont été 1500 exemplaires tirés, et 500 francs de droits d'auteur. Comme je ne veux à aucun prix perdre mon temps à me débattre dans cette affaire, si vous jugez, en votre âme et conscience, avoir éprouvé un préjudice, je ne refuse pas de m'accommoder avec vous, bien que mon droit pour moi soit incontestable, et que j'aie agi en toute honnêteté. Grasilier (2) a soldé, je le sais, quantité d'exemplaires de *Sous la Hache* et du *Crépuscule.* Il ne doit donc plus guère vous en rester. Ne me traitez pas en homme d'affaires, mais loyalement, en confrère.

Veuillez recevoir l'assurance de mes meilleurs sentiments.

E. BOURGES.

Finalement, le 8 février 1895, un arrangement intervient, par lequel Savine abandonne ses droits sur l'édition de *Sous la Hache* (dont il pourra cependant écouler les exemplaires qu'il possède encore) contre trois cents francs (un billet à ordre à l'échéance du 31 mars). Savine conserve la propriété du droit d'édition du *Crépuscule des Dieux.*

La vente de ces deux ouvrages chez Giraud-Savine-Grasilier est asez curieuse et anormale.

(2) Grasilier cité par Bourges a été, lui aussi pendant quelques années, le prête-nom intérimaire de Savine à la tête de sa librairie.

Le Crépuscule des Dieux a été tiré à		1650 ex.
L'auteur en a reçu..............	40 ex.	
Le service à la Presse..........	124 ex.	
Il en restait lors de mon achat..	111 ex.	
Grasilier en a soldé	1035 ex.	1310 ex.
Il n'en aurait donc été vendu que .... au prix normal.		340 ex.
Sous la Hache a été tiré à................		1100 ex.
A l'auteur	40 ex.	
A la Presse....................	125 ex.	
Restait	29 ex.	
Soldé par Grasilier.............	100 ex.	294 ex.
La vente aurait été de .... au prix normal.		806 ex.

§

Lors de sa visite du 4 juin 1901, Bourges m'avait remis un exemplaire corrigé du *Crépuscule des Dieux* que, dès le 5 juin, j'avais envoyé à l'imprimeur.

L'ouvrage tiré à 11 exemplaires sur papier de Hollande et à 2200 exemplaires sur papier ordinaire (marqués moitié nouvelle édition et moitié deuxième édition), fut remis en vente fin septembre 1901 et un service fut fait à la Presse et Bourges réglé de ses droits d'auteur.

Samois, 1er octobre 1901.

Mon cher Monsieur Stock,

Je reçois votre chèque et vous suis bien obligé de votre exactitude.

Le livre se vend-il un peu? Je le souhaite pour vous et pour moi. Je crois que jusqu'à présent il n'a pas paru grand'-chose dans les journaux et revues.

Mille cordialités de votre tout dévoué.

E. BOURGES.

§

Et nos relations, très suivies, devinrent très amicales, au point qu'un jour, en 1902 ou 1903, il me confia un

manuscrit à placer et intitulé *Contreras*. Qu'était-ce que ce *Contreras*, je ne le sais plus; je m'imagine que ce devait être la première partie de *La Nef*, car il me le fit offrir au prince Brancovan, sans doute en vue de sa publication dans la revue *La Renaissance latine*, dont le prince était le directeur.

Voici la correspondance échangée à ce sujet :

Versailles, rue des Réservoirs, 22.

Mon cher Monsieur Stock,

Je vous remercie bien de votre lettre. Voilà donc mon manuscrit qui court après Brancovan. J'espère au moins qu'il ne l'oubliera pas en Roumanie. La baisse des prix est fâcheuse, mais il faut bien s'y résigner. Si vous pouviez avoir 2.000 francs, je serais tout à fait content.

A vous bien cordialement.

E. BOURGES.

Versailles, rue des Réservoirs, 30 mars.

Mon cher Monsieur Stock,

Je dois aller samedi à Paris et reprendrai chez vous mon manuscrit, si d'ici là on vous l'a rendu.

Quoique nous ayons échoué, je vous suis bien reconnaissant de votre démarche, et vous remercie bien sincèrement de la peine que vous avez prise.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments tout dévoués.

E. BOURGES.

En effet, ma tentative fut vaine et je rendis ce manuscrit de *Contreras* à Bourges.

A propos d'une traduction possible en langue allemande du *Crépuscule des Dieux*, je lui avais demandé une biographie complète de lui pour servir de préambule à l'édition étrangère, et voici ce qu'il me dit :

Versailles, 11 mai 1904.

Mon cher Monsieur Stock,

L'étude la plus copieuse qui ait paru sur moi a été publiée dans le *Mercure*, il y a sept ou huit ans, me semble-t-il.

Je croyais que toute œuvre non traduite dans un délai de 10 ans tombait par cela même, en Allemagne, dans le domaine public. C'est du moins ce que m'avait écrit, non sans ironie, une traductrice de Munich, avec qui l'affaire n'a pas eu de suite, à ma connaissance du moins. Une autre traductrice, Viennoise celle-ci, m'a écrit en juillet dernier, pour me demander l'autorisation de traduire le *Crépuscule.* Je lui ai répondu que je l'autorisais pour ma part, mais que, quant aux conditions pécuniaires, c'est à vous qu'elle devait s'adresser. Je lui demandais en même temps s'il en était en Autriche comme en Allemagne où après un délai de dix ans... Elle ne m'a pas répondu là-dessus, mais, en février dernier, m'a écrit que sa traduction était terminée et « se trouvait déjà chez un éditeur en Allemagne », sans plus de détails.

En même temps elle publiait une étude sur moi dans la *Neue Freie Presse.* Est-il exact qu'au bout de dix ans, toute traduction soit licite, et ne s'adresse-t-on aux auteurs que par politesse? C'est ce qui m'a paru. Cette traductrice se nomme Vera Demelié, IV Favoritenstrasse 10, Vienne (Autriche).

Au reste, c'est peut-être avec son éditeur que vous êtes en train de négocier. Je n'ai pas attaché grande importance à tout cela, car même après l'apparition d'un livre, ce que donnent les éditeurs étrangers est si minime que j'ai vu Paul Margueritte toucher 50 francs je crois, pour je ne sais plus quel roman.

M. Dauze est venu me voir dimanche — il cherchait des logements à Versailles — et m'a dit que vous étiez d'accord et les conditions du traité. J'en suis très content, sauf que, comme dit Jehan Frollo dans *Notre-Dame,* voilà qui est longtemps attendre un écu (3 ans).

Je vous serre la main bien cordialement.

E. BOURGES.

Versailles, rue des Réservoirs, 22,

§

27 mai 1904.

Mon cher Monsieur Stock,

Je vous fais mille excuses. En déménageant ma biblio-

thèque, je n'avais pas trouvé ce numéro du *Mercure,* et ce n'est que ce matin que j'ai fouillé le dernier endroit où il pouvait se trouver. Je n'ai pas été plus heureux, mais en revanche, j'ai déniché un article de la *Revue Bleue* et un de la *Revue Universelle* qui feront tout aussi bien l'affaire. Je les mettrai pour vous à la poste aujourd'hui même.

Veuillez excuser mon retard. J'étais dans un tel désordre et si occupé des mille vétilles d'un déménagement, que j'ai remis de jour en jour à fouiller dans le capharnaüm où j'entasse mes papiers de rebut...

A vous bien cordialement.

E. BOURGES.

Versailles, 8 avril 1904.

Mon cher Monsieur Stock,

J'ai été grippé toute la semaine, c'est ce qui m'a empêché d'aller à Paris; mais je compte vous voir demain *samedi.* Nous nous entendrons pour la publication de *La Nef* (3), car j'arrête là mes tentatives auprès des Revues, et compte publier directement le volume.

A vous bien amicalement.

E. BOURGES.

Fin juillet 1904, Bourges m'apporte enfin une partie du manuscrit de la première partie de *La Nef,* dont depuis bien des mois il était question entre nous. Cette partie de manuscrit (81 pages), je l'envoie le 30 juillet à l'imprimeur; le reste m'a été remis par fragments, et la fin je l'ai envoyée le jour même où elle m'a été donnée, c'est-à-dire le 10 septembre, à l'imprimerie. Entre temps, il avait été décidé que cela ferait un volume ordinaire du format in-18; mais l'auteur s'étant montré très difficile au point de vue de la présentation du livre, je dus lui soumettre maints spécimens de pages composées en caractères différents, ayant plus ou moins de lignes à la page, de lettres à la ligne et un interlignage de un, deux ou trois points.

(3) Il s'agissait là de la première partie de cette œuvre proposée vainement, pour première publication, à diverses revues.

Versailles, rue des Réservoirs, 22,
20 juillet 1904.

Mon cher Monsieur Stock,

Il est fâcheux que le caractère ci-inclus soit si maigre. Cela fait des pages toutes grises qui ont l'air imprimées avec de la poussière. Si on pouvait avoir des lettres de même dimension, mais plus pleines et plus noires, je serais tout à fait content.

C'est ce qui m'avait séduit dans le caractère Grasset. Je crois qu'interligné à 21 ou 22 lignes, il aurait bien fait, même dans l'in-18. Nous craignons trop de noircir, de remplir les pages. Et pourtant, voyez les magnifiques manuscrits du XV[e] siècle, gorgés, fourmillants et débordants.

Merci beaucoup et tout à vous.

E. BOURGES.

§

27 juillet 1904.

Mon cher Monsieur Stock,

L'elzévir fera l'affaire, en effet. Il est très bien, surtout en recommandant qu'on le tire aussi noir que possible.

Je vous suis bien reconnaissant de la peine que vous vous êtes donnée pour tâcher de m'avoir du Grasset. Merci beaucoup...

Mille bonnes amitiés.

E. BOURGES.

La première partie de *La Nef* a été tirée à 2200 exemplaires formant deux éditions, plus 20 exemplaires sur papier de Hollande. En outre pour la *Société des XX*, l'ouvrage a été réimposé et il a été tiré ainsi pour elle 23 exemplaires in-8°. Le dernier bon à tirer est du 29 octobre 1904.

§

A la mi-mai 1910, Bourges entre dans mon cabinet et me dit :

— Je vous apporte un manuscrit qui n'est pas de moi.

— Je le regrette.

— Ce sont des nouvelles.

— Oh! un volume de nouvelles!...

— Ne vous récriez pas, elles sont très bien, très originales et leur auteur est un garçon de grand talent. Ce manuscrit je vous demande de le lire vous-même, aussi rapidement qu'il vous sera possible, et de donner votre réponse à Guillaume Apollinaire, que vous ne devez pas ignorer vraisemblablement et dont voici l'adresse : 15, rue Gros.

— Je vous promets, mon cher Bourges, de lire moi-même ce manuscrit; je vais l'emporter chez moi ce soir et le lirai cette nuit. Apollinaire aura ma réponse demain.

Ce manuscrit avait pour titre : *Phantasmes*. Après notre première entrevue et d'un commun accord, à ce titre fut substitué celui de *L'Hérésiarque et Cie*.

Dès le lendemain, j'écrivais à Apollinaire de venir me voir. Notre entente fut immédiate et le 19 mai nous signions notre traité.

Je ne l'avais vu et ne le connaissais que par ce qu'on disait de lui : homme mystérieux et inconnaissable, folie et bon sens mêlés, mystificateur, bourré d'un fatras d'anecdotes, extravagant, désordonné, etc. Que sais-je encore?

Rien de tout cela ne m'est apparu chez lui. J'ai rencontré, au contraire, un garçon charmant, pondéré et ne répondant point — avec moi du moins et devant moi — à l'homme complexe qu'on dépeignait de façon si baroque; chez moi et avec moi, il était presque timide.

Ce n'était pas du tout, mais pas du tout, l'écrivain au caractère paradoxal et aux dires abracadabrants que je m'étais imaginé d'après les racontars venus jusqu'à moi et que la légende continue à propager.

Très ouvert, très compréhensif, plein de bon sens, très fin, je suppose, puisqu'il est apparu sous le jour où ils l'ont dépeint, qu'Apollinaire se rendait compte de ce qu'il pouvait ou devait être, de l'aspect qu'il devait avoir dans tel ou tel milieu, suivant l'ambiance et les circonstances.

Souvent le hasard a fait que Bourges et lui se sont trouvés réunis dans mon bureau et, alors, la conversation devenait fort élevée sur les sujets que l'on devine : littérature, peinture, sculpture, musique, etc., et moi, auditeur presque muet, j'éprouvais une grande joie à les entendre. Là encore, Apollinaire n'était nullement paradoxal, bien au contraire; ce n'était chez lui que finesse et bon sens; en outre il était d'une grande déférence envers son aîné qui, lui, parlait bas, était toujours courtois et d'une douceur extraordinaire; les deux hommes, d'ailleurs, semblaient avoir une très grande sympathie l'un pour l'autre.

Bourges n'avait pas les mêmes idées en littérature, ni les mêmes goûts en art que G. Apollinaire. Sans être « pompier », il était plus classique et n'était pas à l'avant-garde : ni cubiste, ni dadaïste.

Mes rapports avec Apollinaire ont été, jusqu'à sa pitoyable et prématurée disparition (9 novembre 1918) extrêmement cordiaux, amicaux, confiants, affectueux.

Pendant la guerre (il s'était engagé pour sa durée) tant dans le Midi (à Nîmes, il me semble, où il faisait son apprentissage de soldat) que sur le front, il n'a pas manqué de me donner de ses nouvelles et toujours avec bonne humeur. A son retour du front, trépané et le dessus du crâne fermé par une composition — de l'ébonite je crois — qui remplaçait les os enlevés, il me rendait fréquemment visite.

Du front délicatement, voulant m'éviter l'édition d'un volume de nouvelles en pareille période, il m'écrivit ceci :

5 février 1916.

Mon cher Ami,

J'ai l'intention de faire paraître un volume de nouvelles si je trouve un éditeur.

Je l'intitulerai *Le Poète assassiné*. Voulez-vous me refuser cet ouvrage de façon que je puisse chercher un éditeur (4)?

Je n'ai pas eu le temps dans ma courte permission de

(4) Par notre traité, j'avais un droit de préemption sur ses deux premiers ouvrages.

revenir l'après-midi, mais lors de ma prochaine permission je reviendrai vous voir longuement.

Croyez-moi votre auteur dévoué.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Je lui répondis :

Paris, le 9 février 1916.

Mon cher Apollinaire,

C'est entendu; sans que nos conventions soient modifiées, je vous autorise bien volontiers à publier ailleurs que chez moi un volume de nouvelles.

Bien amicalement vôtre.

P.-V. STOCK.

Son accusé de réception de ce mot fut :

11 février 1918.

Mon cher éditeur et ami,

Je vous remercie de votre lettre et en profite pour redresser l'orthographe de mon nom (5). On a presque eu de la peine à me trouver.

G. APOLLINAIRE.

§

Le 19 mai, après lecture, son manuscrit de *L'Hérésiarque* en mains, je lui fis quelques petites observations de détail. Apollinaire, consentant et docile, reprit son manuscrit qu'il me rapporta, mis au point, le 20 juillet; le volume fut mis en vente le 20 octobre 1910.

Pour cet ouvrage, j'usais de tous mes moyens pour qu'il obtienne le prix Goncourt; vainement d'ailleurs, car ce fut le livre de Louis Pergaud, *De Goupil à Margot*, qui remporta la palme.

Au sujet de *L'Hérésiarque* et pour ce prix convoité, ayant relancé Bourges, voici la lettre intéressante qu'il m'adressa :

(5) Distrait, avais-je libellé l'adresse au nom d'Apollinaire ou mal orthographié son véritable patronyme : Wilhelm de Kostrowitzky?

Vendredi [début de novembre 1910].

Mon cher Monsieur Stock,

Vous pensez bien que personne plus que moi ne désire le succès d'Apollinaire.

J'ai déjà signalé le livre à mes camarades, en disant les qualités que j'y trouvais et que je voterais pour lui.

Je rechargerai là-dessus à notre prochain dîner, mais jusque-là, il ne me semble pas qu'il y ait lieu de faire aucune démarche. Cette agitation peut être nuisible. Le malheur, c'est que j'ai toujours été de la minorité (sauf pour l'année de Miomandre (6). J'aime la littérature romanesque, poétique et imaginative. Mes camarades, élevés dans le giron du naturalisme, sont pour le document, les monographies réalistes. Nous sommes tous de bonne foi. Et il est très difficile de changer d'un coup de baguette des préjugés et des gens envieillis. Puissé-je y réussir cette fois, mieux que je ne l'ai fait pour Suarès (7)!

En tout cas, le jour de notre dîner je passerai chez vous vers 7 heures moins le quart.

Bonnes amitiés.

ÉLÉMIR BOURGES.

J'arrive maintenant à l'édition définitive de *La Nef*. Je vais être forcé d'entrer dans les détails, car déjà une légende se forme qui est complètement inexacte et cela grâce, je pense, à Bourges lui-même. Comme je l'ai dit et démontré précédemment, Bourges, parfait honnête homme, était dans les nuages, absorbé par son œuvre et surtout par l' « écriture » de cette œuvre qu'il voulait impeccable, il perdait le sens des réalités de la vie courante et des faits matériels, terre à terre, de cette vie. Et il était de bonne foi.

Ce qui me fait écrire ceci, c'est le chapitre que M. Aristide Marie a consacré à Bourges dans son ouvrage *La Forêt symboliste* (8).

(6) 1908. *Ecrit sur de l'eau.*

(7) André Suarès, *Le voyage du Condottiere* (en 1906) auquel on a préféré le livre des frères Tharaud : *Dingley.*

Mais en 1935 la Société des gens de lettres lui attribue son grand prix aors que l'Académie Française lui décerne son Grand Prix de Littérature.

(8) Firmin-Didot, juillet 1936.

M. Aristide Marie semble avoir fréquenté de très près Bourges, alors qu'il était à Samois; ce qu'il a écrit, de très bonne foi, lui a été inspiré vraisemblablement par les dires de Bourges et, surtout, par la correspondance adressée par l'auteur de *La Nef* à son ami intime Armand Point.

Or, les erreurs imprimées par M. Aristide Marie, imputables presque sûrement à Bourges lui-même, sont nombreuses et un peu inexplicables.

A la page 86 de *La Forêt symboliste*, il y avait ceci :

Cette *Nef* cependant doit encore se heurter à maints écueils, avant de toucher le port. Stock a été déclaré en faillite, avant la guerre. En février 1920, Bourges reste quatre mois sans recevoir d'épreuves.

On peut encore lire page 84 du même livre :

La Nef est terminée, et, le 15 septembre 1914, il porte chez Stock son manuscrit, dont une partie était déjà imprimée.

Pages 85 et 86 :

Quatre ans après, le 20 octobre 1919, il peut jeter sur la montagne enfin escaladée un regard triomphant, et il crie : Hosannah!

Autant de phrases, autant d'inexactitudes; il est incompréhensible que Bourges ait pu commettre de pareilles erreurs, affirmer des faits aussi faux et cela dans le moment même où ce qu'il relate de façon si fantaisiste s'accomplissait!

Présentons donc les choses sous leur vrai jour.

Je dis *il y avait* (à la page 86 : Stock a fait faillite, etc.) parce que, dès l'apparition du livre de M. Marie, j'ai protesté contre cette inexactitude et j'ai obtenu — très facilement, je me plais à le reconnaître — que cette malencontreuse phrase diffamatoire et fausse disparaisse. Auteur et éditeur ont fait le nécessaire pour me donner satisfaction.

Passons maintenant aux autres inexactitudes.

Le manuscrit de *La Nef*, dans sa forme définitive, m'a

été apporté par Bourges le 8 juillet 1919 et pas du tout en 1914; je l'ai envoyé le jour même à l'imprimeur qui l'a reçu le lendemain 9 juillet. D'accord avec Bourges, l'ouvrage devait former un gros volume in-16 et paraître en septembre 1919. Mais Bourges a fait sans cesse des corrections sur les épreuves et si nombreuses que, un peu honteux des frais qu'il m'occasionnait ainsi, il m'a prié de faire revenir une partie de son manuscrit pour le retoucher encore le 5 novembre 1919; il me l'a rendu définitivement dans la dernière quinzaine de décembre 1919; nous sommes loin, comme on voit, du 15 septembre 1914!

Si Bourges n'avait pas été indécis, s'il m'avait en juillet 1919 apporté un texte définitif, s'il n'avait pas, sur les épreuves, remanié et tant fait de corrections, son livre aurait paru en septembre 1919 comme l'imprimeur s'était engagé à le livrer. Mais, pour moi, les événements contraires avaient marché : la vente de ma librairie était chose qui venait d'être décidée; je n'avais donc nul intérêt à engager pour les frais de cette édition (droits d'auteur, papier, impression, brochage) une somme allant entre 11 et 12.000 francs, alors que la recette (la vente des exemplaires) serait réalisée par d'autres. Néanmoins, le 19 mai 1920, je fis clicher les 12 feuilles dont j'avais les bons à tirer de Bourges, afin de dégager les caractères mobiles et permettre ainsi à l'imprimeur de continuer la composition; car, à cette époque, la linotypie n'était pas encore employée dans beaucoup d'imprimeries.

Voici d'ailleurs les lettres de Bourges qui sont la preuve des incessantes et nombreuses modifications apportées par lui jusqu'au dernier instant à son texte :

Paris, le 10 septembre 1919.

Mon cher Monsieur Stock, je voudrais bien une 3e épreuve. Puisque nous faisons un livre de luxe, il faut viser à une correction du texte irréprochable.

Mais surtout il faudrait obtenir que l'imprimeur roulât plus vite. Quatre feuilles en deux mois, car c'est à peu près

vers le 10 juillet que vous lui avez envoyé le manuscrit! Et nous avons 28 feuilles. Voyez où ça nous mènerait.

Bien amicalement à vous.

ÉLÉMIR BOURGES.

3 novembre 1919.

Cher Monsieur Stock, voici le manuscrit de la scène XXVI remaniée, et tout le dernier paquet d'épreuves.

J'espère que nous recevrons sans trop de retard la 3e épreuve de ce qu'il reste à *mettre en pages.*

Mille amitiés.

ÉLÉMIR BOURGES.

Paris, 5 novembre 1919.

Mon cher monsieur Stock,

Mis en éveil par ma scène XXVI, je viens de relire toute *la Nef.*

Il serait sage pour éviter des frais de remaniement et de corrections trop considérables, de redemander à l'imprimerie toute la fin de mon manuscrit, à partir de la scène XX, *La chaîne d'or de Zeus,* et y compris cette scène. Je ferai rapidement les corrections nécessaires, pendant qu'ils tireront la première partie, et je vous ferai tenir les scènes corrigées au fur et à mesure, de manière à ne pas interrompre le travail.

Ayez la bonté, quand vous aurez reçu le manuscrit, de vouloir bien m'en prévenir. Je passerai aussitôt le prendre.

Tout à vous, bien cordialement,

ÉLÉMIR BOURGES.

Paris, 2 décembre 1919.

Mon cher Monsieur Stock, voici 8 scènes corrigées de *La Nef.* Il m'en reste 5 à revoir, c'est-à-dire à peu près 120 pages, que je ne tarderai pas à vous apporter.

En tout cas l'imprimeur a de quoi marcher. Voyez s'il ne serait pas à propos de lui demander un peu plus de hâte.

Au début de ma revision ,j'ai été pris de la crampe des écrivains. Impossibilité absolue d'écrire. Ma femme et un ami m'ont prêté leur aide. De là, les écritures différentes.

Amitiés les plus cordiales.

ÉLÉMIR BOURGES.

Bourges, très bel écrivain, que l'aile de la renommée n'a pas touché de son vivant, a été en tant qu'homme très éprouvé. Il avait une adoration : sa fille Sita, et c'est pour qu'elle puisse continuer fructueusement ses études que le père quitta sa retraite de Samois pour habiter Versailles, puis Paris.

Et sa fille, minée par la tuberculose, mourut le 7 mars 1915; il fut profondément atteint par ce malheur, que son ami Edmond Jaloux a rapporté dans le très bel article qu'il a consacré à Bourges dans le *Temps* du 12 février 1932 et dont voici quelques lignes :

Le destin s'acharna d'ailleurs cruellement sur lui comme pour se venger du mépris qu'il avait à son égard. Dans les premières semaines qui suivirent la déclaration de guerre, il perdit sa fille, Sita, qu'il adorait et que la tuberculose tenait éloignée depuis des années. Ce fut pour lui un coup terrible. Il m'a raconté lui-même, beaucoup plus tard, que dans la nuit qu'il passa à veiller son corps il eut le sentiment qu'il allait devenir fou. Tournant en rond, épouvanté par son propre état intérieur, il cherchait à tout prix une diversion à ses pensées. Il s'empara alors d'un exemplaire de Spinoza et se remit à le lire. Et à mesure que les froides, les pures explications du grand philosophe lui rendaient de nouveau sensibles les effets et les causes, il reprenait, non pas quelque futile consolation, mais la force d'accomplir les devoirs qui lui incombaient encore.

Pour ajouter quelque chose de dérisoire à cette douleur, il se trouva que les journaux, mal renseignés, firent une confusion et annoncèrent la mort d'Elémir Bourges. Les amis étaient loin et dispersés; les notices nécrologiques furent écrites en hâte par des gens qui ne connaissaient pas ses livres. Il eut l'amertume de lire en quels termes négligents et dédaigneux il avait été expédié dans l'autre monde. Il avait alors un trop profond chagrin pour attacher grande importance à ces propos, mais il est singulier qu'à l'homme qui avait donné comme sous-titre à une des parties des *Oiseaux s'envolent et des Fleurs tombent* le proverbe espagnol : *Todo es nada :* « tout n'est rien », un accident du sort ait voulu prouver quel néant était sa propre renommée.

E. Bourges est mort le jeudi 12 novembre 1925, Mme Bourges le 12 mars 1931 et sa belle-sœur, qu'il chérissait beaucoup, Mlle Zdenka Braunerova, le 23 mai 1934.

§

Ma librairie vendue le 21 février 1921, mes successeurs reprirent les travaux d'impression commencés par moi, mais ils adoptèrent la proposition heureuse que leur fit Bourges, en juin ou juillet 1921, de renoncer au format in-16 pour présenter l'œuvre en un beau volume pour les bibliophiles, dans le format in-8. Ils conservèrent les caractères précédemment choisis, mais abandonnèrent tout ce qui existait déjà et on recomposa tout l'ouvrage de bout en bout. Le superbe volume a paru en mars 1922.

A quelqu'un qui lui faisait visite et lui parlait de cette œuvre magistrale il dit : « Je n'ai jamais aimé que la philosophie ». Et il a ajouté : « J'aurais aimé faire mon œuvre sur la Mythologie germanique, mais là il y avait déjà Wagner; alors, j'ai pris comme motif la Mythologie grecque. »

A un de mes successeurs, M. Delamain, il a fait la proposition de publier son œuvre capitale en in-8 d'un air lugubre « d'enterrer le volume dans une belle édition limitée ». Il n'espérait pas le succès et il a dit à M. Delamain, en le quittant : « La gloire est le soleil des morts. »

Ce disant, le bel et probe écrivain qu'a été Elémir Bourges semble avoir été bon prophète pour lui-même.

P.-V. STOCK.

NOCTURNE

—

...Un récent diplôme de licencié m'avait mis d'humeur à visiter l'Archipel.

Je tenais, toutefois, à l'aborder en rupture de savantes croisières et de touristes polyglottes rituellement pâmés.

Il me fallait la Grèce à moi seul : virginale et fidèle aux traditions d'une mer homérique, battue par la charge écumeuse des chevaux marins, caressée du souffle d'Eole, dormante aux chansons des sirènes; avec des promontoires à vif, où les ors d'un péristyle ionien pussent vibrer sous leur fond de saphir.

Bref, tout le faste classique, serti d'ordre, de mesure et de clarté...

Je déchantai à bord du caïque insulaire, où je m'étais embarqué par souci de pittoresque.

L'événement me livrait aux déboires d'une nuit plus sombre que l'Erèbe, entre les rides d'une bâche empestée de saumure, et meurtri de la nuque aux reins par les traverses de la carène qui ruisselait, peinait, geignait sous les assauts du plus endiablé sabbat de la saison!

Abandonné des dieux propices, je voguais aux enfers en sinistre équipage de pêcheurs d'éponges à turban, demi-nus, qui souquaient sur la rame comme une chiourme de barbaresques prise en chasse.

Du coup, j'avais conquis la solitude. Mais elle me laissait écœuré, maugréant, guettant, de sous ma toile rugueuse, les lumignons d'Apanomeria qui piquaient, toujours plus haut, un vide de hurlantes ténèbres.

L'accostage prit des allures de catastrophe.

La mer nous achevait par ruades, comme excédée d'un fardeau humain qui vociférait, à présent, bondissait à

la voile en péril, au gouvernail en détresse et finissait, à bout de souffle, sur le miracle de doubler sans accroc la jetée d'un port minuscule.

J'étais dans l'île de Santorin.

En vérité, je ne me sentais nulle part au monde.

Sauf l'appui stable où reposaient mes pieds, rien de consistant ne semblait m'accueillir.

Autour de moi persistait l'opacité du vide que parcouraient, en bouffées, les fracas amortis du ressac, quelques appels de l'équipage et, d'entre les lumières, là-haut, des plaintes haletantes... d'orgue de barbarie!

Cette atmosphère fictive me dédoublait.

Je projetais autour de moi des bribes de cauchemars anciens où s'ajustait l'espace sans dimensions de ces lieux singuliers. L'ombre se faisait complice de ces formes qui déforment et participent au plus pur de l'enfance...

Ce furent les lueurs du zénith qui donnèrent le premier signe de vie. Elles me parurent frémir, puis s'étirer en languettes sinueuses, rougeâtres, rappelant ces coulées de lave qui rayonnent après le coucher du soleil.

Et, sur une base de rumeurs marines, l'altitude éparpillait au large des mélopées chorales, des flonflons, des rires...

L'énigme n'était plus en moi-même.

— C'est la fête de la Vierge...

Saisis au vol, ces mots remirent en branle la réalité concrète.

Je rentrai dans le temps — nous étions le 16 août dans l'espace, — ces chants réunissaient citadins et campagnards en une réjouissance terminale.

Ces reptiles de feu n'étaient que torches brandies par les danseurs de farandole qui descendaient au port.

Tout s'expliquait, mais tout, aussitôt, se compliquait à l'approche du cortège.

Sous les traînées sanglantes des feux de résine, les visages en saillie exprimaient une sorte de contrainte, d'épuisement, d'application à poursuivre, en de vains simulacres, une allégresse périmée déjà.

Depuis quarante-huit heures que s'allongeait la solennité en folles beuveries, en une pléthore de bienveillance mutuelle, l'humaine réaction se faisait ressentir.

La barque fleurie ne courait plus que sur son erre et des regards s'échangeaient qui en disaient long sur le secret des cœurs,... et des paroles aussi!

Mes vagues notions de grec moderne captaient certains brocards aggravés de coups-d'œil meurtriers, ou de rires à venger au couteau.

Ainsi défilaient-ils, hommes et femmes, la main dans la main, me livrant au passage des replis d'âme qu'un éblouissant soleil eût estompés sans doute. Mais, ce soir d'entre les soirs, la magie caricaturale de brandons plaquait de pourpres éhontées des visages pleins d'aveu.

Les cœurs débridés se vidaient de leur détresse.

Un éclair me jetait la grimace d'un furieux sourire qu'engloutissait la ténèbre pour faire place au chanteur qui soufflait sa rancune à plein gosier...

Et d'autres, et d'autres encore, que trahissaient tour à tour les torches implacables contre quoi venait boucler la farandole...

Autour de moi, pourtant, un renouveau d'ardeur guettait la liesse en déroute.

Mes pirates, ravis de l'aubaine, ne songeaient qu'à corser le plaisir de leur fruste et naïve jubilation.

Un à un des torses bronzés s'inséraient parmi les couples de la chaîne.

Ils ravivaient la cadence, redoublaient les clameurs et, pour gagner au plus court les tavernes, ils refoulaient la ruée bondissant vers les lacets de la falaise, où je ne distinguai bientôt plus que des ombres prolongées par la lumière des torches qui suivaient en contre-bas, escortées d'orgues ambulantes et d'accordéons poussifs.

. . . .

La mer, à nouveau, reprenait sa romance, la solitude sa torpeur...

Et ce fut alors que l'obscurité me ménagea le plus grand jeu de ses intrigues.

Une silhouette féminine, toute blanche, tombée sans

doute de la ronde en folie, marchait vers moi, portant une lanterne archaïque.

Levé à bout de bras, le falot m'éclaira sans ménagement.

On me considérait en détail.

Puis, on prononça ces mots :

— Etranger qui viens de la mer, depuis des jours et des jours je t'attends.

Et la lanterne retomba.

Le décor, ce tutoiement, l'allure sibylline de la phrase, modulée en français alangui d'inflexions hellènes, tenaient de l'opéra-comique.

J'esquissai un sourire.

La vierge à la lampe se révélait extraordinaire de joliesse et de costume, autant que de propos.

Légèrement échancrée à la gorge, une sorte de tunique neigeuse lui tombait aux chevilles.

Mais son visage ne me livra d'abord que deux yeux immenses, ingénus, ravis d'avoir atteint le terme d'une longue espérance. Des yeux qui m'attiraient hors du siècle, au fil d'un songe incohérent où j'abordais, nouvel Ulysse, les rives enchanteresses d'une Calypso élève des Mères Dominicaines.

Pour prolonger l'illusion, jadoptai sa syntaxe emphatique :

— Tu m'apparais, jeune fille, comme un rayon de lumière chaleureuse, au sortir d'une vague de ténèbres!

Mais elle secouait la tête.

Sa voix devint grave, didactique, nuancée toutefois d'indulgence :

— Je ne suis ni lumière, ni chaleur... Et que sais-tu de la Mer, ignorant? Elle est *blanche*... Blanche d'écume vitale qui bouillonne sous l'ardeur *rouge* du Feu... Leurs noces se consomment dans les abîmes du *Noir*... C'est de là qu'ils remontent à leur Source Eternelle!

Etait-ce une invite? — Cette nature spéciale ou désaxée par l'isolement, prêtait-elle à bonne fortune?

Ne sachant que dire, je lui tendis la main sans qu'elle se dérobât. Mais, répondant à ma pression, elle cherchait

visiblement à m'attirer, non point contre elle, mais vers une retraite plus intime.

— Viens, dit-elle, le Feu et l'Eau nous attendent.

C'était frugal, mais l'allégorie flattait mon espoir. J'évitai de rompre un silence qui, du moins, ne me desservait pas.

Peut-être cherchait-elle une anfractuosité sablonneuse de la falaise, puisque nous suivions la plage.

Ramenée à mi-corps, sa lanterne la mettait en lumière.

Elle réalisait le profil des médailles : pureté, volonté, calme des traits durables, et encore un je ne sais quoi d'absent qui vidait ses prunelles à la manière des effigies antiques.

Elle devait ruminer une idée fixe, ou poursuivre un dessein mûri d'avance, où mon rôle risquait de n'être qu'accessoire si je ne mettais quelque amour-propre à forcer les événements.

Pourquoi tarder davantage, me soufflait le sot respect humain qui fouaillait ma retenue coutumière?...

L'instant d'après, je l'eus dans mes bras, ployée à reculons et sans autre défense qu'une horreur assez folle de ses yeux, rivés aux miens, pour dissiper, à jamais, l'équivoque!

La commotion fut telle que je reculai.

Que faire, sinon de vagues excuses suivies d'une retraite précipitée vers le port?

Il n'en fut rien.

Elle réagit avec vigueur. Crispés sur mon bras, ses doigts durs comme fer me remirent en chemin.

J'eus recours à un ton d'aigreur familière:

— Ecoutez, mademoiselle, j'ai fini de rire...

Un léger mouvement de ses épaules suspendait l'anachronisme.

Son regard fut, à nouveau, sur moi, si lourd du poids mort des siècles que je m'abandonnai au reflux temporel, au rythme de cet ascendant suranné que m'imposait toute sa personne.

Sous un dernier envol de nuages, un quartier de lune

nous dressait, à présent, un décor olympien : la haute falaise d'Apanomeria, striée de laves sombres, vers qui obliquait l'énigmatique créature.

La plage était coupée d'une sorte de faille rocheuse. Toujours en tumulte, les flots s'y bousculaient avec fracas, pour se perdre dans le cône d'ombre d'une caverne, dont ils blêmissaient l'orifice d'écumes soulevées comme par un immense piétinement.

Nous y entrâmes. Il fallut s'engager sur une mince margelle en bordure de crevasse. Un faux pas, c'était la chute dans une manière de cataracte à rebours avec la certitude d'être fracassé!

Je ne me guidais plus que sur la mince figurine, autour de quoi l'embrun dessinait un halo, et la tunique, à contre-jour de la lanterne, une enveloppe diaphane où se découpait un buste de nymphe, des hanches galbées, des cuisses nerveuses et longues de chasseresse : le tout strictement dévêtu, mais revêtu d'un chaste anonymat qui distingue les statues divines...

Au jugé, l'excursion tournait court.

La sente, devenue montueuse, tendait à rejoindre la voûte. Elle allait s'étranglant contre une saillie rectangulaire de roche, sur quoi mon guide braquait le faisceau lumineux.

— C'est ici qu'Elle attend!

Je m'approchai. Le basalte portait en creux les vestiges d'une inscription millénaire, rongée par l'érosion marine.

De l'ensemble illisible, quelques lettres subsistaient, dont l'index fuselé de ma compagne soulignait l'importance.

Je déchiffrai péniblement :

ΑΦΡΟΔ ΙΠ ΠΟΔΑΜΕΙΑ (1)

— Eh bien quoi? éclatai-je avec brusquerie.

J'étais furieux.

Avoir fait ce trajet à l'issue d'une traversée pénible, pour troquer de tendres perspectives contre un piège paléographique : cela passait les bornes!

(1) Aphrod[ite] Hippodamie.

Je fis mine, à nouveau, de rebrousser chemin.

L'entrée de la grotte se découpait, là-bas, au clair de lune. J'étais affamé. Les auberges d'Apanomeria allaient clore, à cette heure, après deux jours et deux nuits de plein feu. J'avais sommeil et hâte de retrouver ma valise, en perdition sur le quai où tenter un ultime noctambule. Le monde antique m'exaspérait surtout. L'heure était passée des rétrospectives et des fredaines!...

Quand un vieil homme capitule, c'est qu'il est las; un jeune n'en fait autant que par blessure de vanité.

Une jolie femme ignore ces deux faiblesses!

Le malheur voulut que la jolie en question me retînt en me blessant davantage :

— Ignorant, ignorant!... Que t'a-t-on appris en France?... Tu regardes sans voir, tu lis sans comprendre!

— Que voulez-vous comprendre à ce rébus? En cherchez-vous la date? — Je vais vous la dire!... A quelque chose près l'inscription doit remonter à 230 avant notre ère. Elle est sans doute postérieure au séisme qui fit coupure entre la pointe actuelle Nord-Ouest de Santorin et l'île Thérasia... Sur ce, bonsoir!... Et merci pour la douche : je suis trempé!

Je parlais vite, pour garder le dernier mot; et fort, pour couvrir le fracas des vagues.

Il eût mieux valu me taire!

Elle invoquait le ciel :

— Aphrodite Hippodamie, l'entends-tu? L'entends-tu assigner des dates au Prodige Permanent?

La seconde d'après, elle fut contre moi, belliqueuse, prête à glisser dans le tumulte d'en bas, me brûlant le visage de son photophore qu'elle secouait avec frénésie :

— Mangeur de dates!... Et connais-tu l'heure où l'Aphrodite-Chevaline jaillit, blanche d'écume, de l'Océan des Possibles divins?... As-tu marqué le siècle où l'étreinte du Feu lui conféra le germe des formes et de la vie?

— Tout à fait exacte, répliquai-je au hasard. On ne devrait dater que les registres d'état-civil...

A quoi bon la contrarier? Comment, surtout, lui tenir rigueur?

Je me voyais en butte à une visionnaire atteinte de quelque délire cosmogonique où Freud aurait reconnu un complexe de sexualité aux abois!

Il me restait à jouer l'atout d'une mythologie calquée sur nos communes faiblesses.

— Aphrodite, risquai-je, est-elle si loin?

— Elle est partout, fit l'illuminée! Elle est là derrière, ajouta-t-elle en me montrant une plaque votive, qui nous attend pour les noces du Feu!

— Mais la grotte est sans issue?

— Je te l'ai déjà dit : Tu regardes sans voir!

Et voici qu'elle m'entraînait, par delà l'inscription, vers la limite de l'étroite plate-forme où s'amorçait la rotonde terminale.

Il fallait un flair de prospecteur pour deviner que la fente géologique formait un brusque coude à gauche. Elle avait repris sa direction et sa largeur naturelles : la ligne Est-Ouest sur quelques décimètres d'écartement, au fond de quoi l'eau de mer, presque étale, brillait en assez lointain contrebas.

La vestale d'Aphrodite me tendit la lanterne, troussa son péplum jusqu'à mi-jambes et gagna l'ouverture aux parois à pic.

— Vous êtes folle!... Vous allez vous noyer!

— « Probablement, si tu ne m'éclaires pas! » Et sans discuter davantage, s'accotant des mains aux murailles, elle enjamba la crevasse avec un flegme de somnambule, s'assura d'une aspérité sous la pointe de son pied droit, en fit autant du gauche et progressa de la sorte, écartelée sur le vide.

Elle put aborder ainsi quelque terre-plein dissimulé dans l'ombre où je ne distinguais plus que sa blancheur, devenue vaporeuse et immobile. Elle m'attendait.

Il n'y avait pas à hésiter.

La lanterne suspendue à ma ceinture, je renouvelai le manège, somme toute assez facile pour un fervent d'alpinisme.

Comme je le prévoyais, j'atteignis une assez vaste niche formée de parois perpendiculaires, au milieu desquelles

j'eus la stupeur d'apercevoir, très loin par-dessus ma tête, une étoile, déconcertante de solitude.

La chambre rocheuse se prolongeait donc en évent, sur une hauteur d'environ cent cinquante mètres, à en juger par l'amas de filin qui gisait à mes pieds : de quoi se relier au plateau de la falaise où devait aboutir l'orifice supérieur.

La jeune fille allumait, cependant, une lanterne de secours.

Intrigué d'abord, je devins vaguement inquiet.

De quoi s'agissait-il?... Par quel prodige d'astuce et d'énergie avait-elle pu dévaler, en secret, de là-haut, cette lourde caisse qu'elle détachait d'une extrémité de la corde?... Vers quelles profondeurs du sous-sol allait-elle m'entraîner?... Où menait cette sorte d'escalier volcanique, en blocs polis par les suintements de la faille dont ils obliquaient une paroi qui longeait le canal d'eau dormante, toujours plus près de sa surface?... Comment pouvais-je aider cette Erinnye, sauf à porter, d'une main, le falot qu'elle me tendait, et, de l'autre, un côté du coffre, tandis que, munie de sa propre lanterne, elle s'engageait devant moi dans l'éboulis, moitié portant, moitié traînant, par la seconde poignée, ce qui paraissait contenir un outillage de mineur?

Je hasardai le ton plaisant :

— Serait-ce une descente aux enfers que nous jouons-là?

Sa riposte fut peu rassurante :

— Je m'appelle Eurydice.

— Joli nom.

Le temps de faire glisser la caisse d'une assise énorme me mit sur la réserve :

— N'étant pas Orphée, je n'aurais aucune chance de vous tirer du Tartare.

— Il n'en est pas question!... Orphée, fils du Soleil, a retrouvé ses dons divins. Il nous attend là-bas pour nous rendre à la Lumière par la vertu de l'Anadyomène!

Son symbolisme bifurquait, d'autant plus néfaste, à mes yeux, que la malette ne me disait rien de bon.

— Vos dieux sont donc en peine d'outils, que vous trimbalez cet arsenal?

Nous étions parvenus au bas des gradins, tout contre le niveau maritime de la faille, laquelle se trouvait coupé net par un mur de lave tuyautée, barrant l'infiltration du flot.

Eurydice hocha la tête vers l'obstacle.

—Voici l'adversaire!... .Voici les laves inertes du Bas : puissances d'obscurité!... Elles roulent et s'accumulent pour retenir l'Onde en peine du Feu divin qui la propage!

Désignant le coffre, elle ajouta :

— Artifices de l'homme!... Autres puissances d'obscurité!... Elles fracturent et dispersent! Elles multiplient le nombre par le nombre jusqu'à nous saturer d'une illusion cosmique sans autre remède que la mort!

La sibylle devenait inquiétante!

Cette crise de neurasthénie, à trois cents pieds sous terre, pouvait tourner au drame.

Mes nerfs flanchaient. Mon genre badin n'était plus que prétexte à dissimuler un malaise incoercible.

— Laissons ces potentats se débrouiller tout seuls. On ne gagne rien à vider les querelles des gens en place.

Un coup d'œil dédaigneux me fit biaiser :

— Sans compter qu'il fait frais, ici... Nous sommes trempés. Je n'ai rien mangé depuis ce matin. Apanomeria s'éloigne...

— Apanomeria, dit-elle, est là-haut, sur nos têtes.

— Vite, prêtez-moi des ailes!

Encore un regard hostile, mais qui devint songeur, puis caressant.

Le pas qu'elle fit vers moi mêlait son souffle au mien... Et sa voix prit les modulations qui charment.

— Ecoute!... Il ne faut pas tromper une grande espérance : celle du Feu, celle de l'Eau!

Et plus bas :

— S'ils s'aiment, nous nous aimerons!

— C'est vrai?

— Pour toujours!

Je demeure encore persuadé que jusqu'à un certain point elle ne mentait pas.

Mais, en ce temps-là, j'éprouvais l'ivresse sans mélange de la première victoire, la généreuse émulation des êtres jeunes à se surpasser dans le domaine du cœur.

Elle devina que je capitulerais sans conditions :

— Te voilà tout feu, prêt à secourir ton frère!... Et moi, toute fluide de tendresse, je vais délivrer ma sœur Eau!

Malgré le recul des ans, je n'arrive pas à déterminer — non certes l'étendue de ma faute, car hélas!... mais les circonstances exactes qui me ravirent tout pouvoir de réflexion et de jugement.

Dois-je incriminer mes déboires nautiques, mon état de lassitude ou l'ambiance paradoxale qui m'accueillit au débarquer? — Mais, encore, cette rencontre d'Eurydice, à la fois fortuite et préconçue, n'avait-elle pas de quoi désorienter un garçon timide, mal averti des ruses féminines, se faisant un point d'honneur de n'apparaître ni benêt, ni dupe? — Ne fut-ce pas, plutôt, quand vint m'éblouir ce leurre inespéré d'un amour éternel, que je perdis le contrôle de mes actes? — Non, ce fut après, lorsque nous eûmes gravi l'amas de laves styliformes, qui obstruait la crevasse.

Cette fois j'étais à pied d'œuvre. Et la tâche qu'on me proposait eût paru un défi au bon sens pour tout autre qu'un gamin, savamment drogué de sensations et d'espoirs!

Nos deux lanternes, braquées sur l'autre versant me découvraient, en contre-bas, une excavation circulaire creusée dans la masse meuble des scories. Un pic de terrassier gisait, au fond du trou, sur ce qui paraissait un sous-sol de basalte.

— C'est vous, Eurydice, qui avez fait cela?

— Toute seule; avec la pioche et mes mains qui saignaient!

— Pourquoi?

— Pour savoir... J'ai trouvé... Depuis, je t'attends... Il faut un homme pour délivrer la flamme... D'ailleurs,

j'étais trop faible... Le bloc du bas est plus lourd qu'une porte de cachot, sous quoi frémit le prisonnier céleste. Derrière cette dalle, depuis des siècles et des siècles, le Feu guette son heure. Il se consume en vains efforts pour joindre l'Eau, sa blanche épouse, prisonnière de la roche où nous sommes... A toi la dalle!... A moi la roche!. Aux amants immortels de s'unir!...

Je m'égarais moi-même croyant qu'elle s'égarait. Ma main tenta une diversion vers sa taille, tandis que je murmurais à son oreille :

— Alors nous, Eurydice?... Nous autres mortels?

Que n'ai-je entrevu les restrictions secrètes du long regard qui me semblait la promettre toute entière? C'est là ma très grande faute. Je n'y augurais qu'abandon alors qu'il traduisait des contraintes inhumaines. Mais pouvais-je envisager, à l'âge et dans l'état où j'étais, qu'une femme pratiquât cette bienveillance inexorable des Euménides?

Elle fit mieux... Elle me prit aux épaules. Il y eut, d'elle à moi, un baiser. Un seul : mais si profond, si riche de volupté, de promesses et de virginale fraîcheur, que je me demande encore à présent s'il ne valait pas d'encourir l'atrocité qu'il déclanchait

— Et maintenant, va, chère étincelle!... Cours enrichir l'immensité du feu!

Un bandeau d'amour me cachait les victimes ; le charme de la voix détournait le sens des paroles; le goût de ses lèvres me sevrait d'inquiétude.

Comment ne pas obéir?

Et, que risquions-nous, en vérité? Il faudrait des jours, des semaines peut-être pour creuser une issue à la pesanteur de flots marins... D'ici là, je me faisais fort d'apaiser son exaltation, de l'induire en des jeux plus doux, sinon, d'alerter le voisinage...

Mais, ces bonnes raisons d'aujourd'hui me vinrent-elles alors?

A quoi pensais-je au juste en me laissant glisser le long des cippes d'ébène, sous l'effluve de regards enchanteurs? — Peut-être à rien qui ne fût allégresse!

L'amour aplanissant toutes choses, une vague curiosité me hâtait d'accomplir un vœu, qui devenait le mien sans dommage pour personne.

. . . .

Parvenu au fond de l'entonnoir, mon premier geste fut de donner de la pioche contre le bloc erratique de lave, qu'il s'agissait de dessertir.

En un haut-le-corps de stupeur, je levai les yeux vers Eurydice, demeurée au sommet du barrage. Elle souriait.

L'écho interminable, vertigineux, qui rôdait aux flancs d'un abîme sous-jacent devait lui être familier.

— Entends-tu comme c'est mince, me lança-t-elle?

— Et sous la dalle?

— Le vide.

— Et sous le vide?

— Le Feu!

— Qu'en savons-nous?

— Chut!... Ecoute!... Il va gémir!

Elle se tint quelques secondes immobile, l'index sur les lèvres : pâle effigie du silence.

Et voici qu'elle reculait par la pente opposée... Elle s'enfonça jusqu'aux genoux; ses hanches, sa poitrine, ses épaules sombrèrent tour à tour; le viatique d'un baiser s'envola de ses doigts; il surnagea un dernier reflet de sa lanterne : puis, plus rien.

J'étais seul, en proie au mutisme écrasant de toutes choses inertes...

Ce fut alors que m'envahit le *Son!...*

Un barissement étouffé des assises plutoniennes me pénétra : non point par mes oreilles, — inaptes à saisir la gravité de son registre vibratoire, — mais par la plante de mes pieds!

Dès lors, une sorte de fureur sacrée me mit en fièvre. La convoitise de l'inconnu décupla mes forces.

A furieux coups de pic, j'entamai le bétonnage naturel où s'enfouissait la dalle.

Je m'acharnais sans ordre ni répit.

Lourde tâche pour un novice. Elle se prolongeait,

m'épuisait. Je poursuivais en brute, sans la moindre précaution, dans une sorte de vertige causé par la résonance de certains coups.

Je fis si mal que j'en vins à percer le soutènement inférieur de la roche. Elle tressaillit...

Le temps de bondir en arrière, et le bloc de basalte écrasant son alvéole entamée, s'enfonça, bascula dans un crissement de scories et disparut ! ...

... Quatre, cinq, six, sept... Rien!

Je me jetai à plat-ventre, la tête au bord du trou...

Toujours rien!... L'épouvante...

Si!... Du noir absolu des sous-sols surgit un point livide qui s'étala en cycle phosphoré, se réduisit, s'éteignit : muet comme un phénomène astronomique.

Trois secondes encore et je perçus un semblant de déglutition caverneuse qui me prit aux entrailles... Ce fut tout! Le silence rejoignait l'ombre!

Je demeurai sur place, pantelant, abruti, terrassé par l'emprise reptilienne du gouffre.

Il me semblait compter mes battements de cœur, en des coups répétés qu'ils communiquaient au sol. A moins que... Je dressai l'oreille... Non! Ce devait être Eurydice en train d'attaquer, plus haut, le barrage rocheux!

Une sueur m'inonda l'échine.

La vision d'un cataclysme possible m'apparut en coup de foudre :

L'intarissable réservoir des mers, crevé en cet endroit, s'engouffrerait par le trou béant... Une cataracte de mille mètres au moins allait perforer, comme un projectile, la pâte de matières ignées, provoquant une explosion gigantesque! Folle!... Cette femme ne pouvait être que folle!...

« Apanomeria est là-haut, sur nos têtes, avait-elle déclaré! » — Elle voulait donc... Et moi? De quel délire néronien m'étais-je rendu complice? Et les coups qui se précipitent, là-bas!... Allons donc!... Moi aussi, je divague!... Ce n'est pas en cinq minutes qu'elle va percer cinq mètres de basalte!

Cet apaisement relatif se traduisit par des appels : « Eurydice! Eurydice! »

Pas de réponse.

Aux coups de pic succédaient des crissements de taraud.

Je haussai les épaules.

Le cratère bayait à mes pieds de toute sa gueule édentée, peut-être inoffensive... Et pourtant, pourtant...

Je me penchai, l'oreille tendue.

Plus de doute : le feu rendait un gémissement!

Il fallait voir. Un genou en terre, je me penchai sur l'extrême bord. Et je vis...

C'était comme une très lointaine strie rougeâtre, noyée de brouillard.

Le massif nord de l'île, présumé paisible, allait-il se ranimer?...

La réponse m'arriva : hésitante, d'abord, sous forme de souffle tiède; puis tout à coup, brutale, corrosive, aveuglante : mince filet de vapeur, pernicieux comme un dard empoisonné!...

Je fus debout, hurlant, tournoyant, les deux paumes sur mes yeux brûlés, les bronches gazées, mon sens d'équilibre en déroute!

Un pas au hasard et je donnai du pied contre la lanterne...

Ma douleur s'aggravait d'épouvante!... Le trou! La lanterne!... Où étais-je? Et la lumière? Projetée dans l'abîme! Il s'en fallait d'un rien que je la suive!

Par réflexe, je m'aplatis contre le sol. Et, palpant, à tâtons, le talus circulaire, ma main rencontre le falot!... Eteint? Non! A le braquer sur mon visage, j'en reçus la chaleur rayonnante.

J'ouvris avec effort mes yeux qui ruisselaient. Rien n'apparut! Pas même une ombre claire!... J'étais aveugle (1)!

— Eurydice! Eurydice!!... Eurydice!!!

(1) Les phénomènes de cécité temporaire produits par certains gaz volcaniques furent également constatés en 1866 lors des grandes éruptions des îles Kaimeni (Santorin et ses éruptions, Fouqué, Paris, 1879).

M'entendait-elle seulement?

J'avais noté qu'au sortir de la caverne, un assez fort courant d'air suivait le sens de notre marche.

Je fis face à la brise qui m'évitait l'asphyxie en rabattant les fumerolles délétères sur quelque issue postérieure de la faille.

Et mon calvaire commença.

A quoi bon la lanterne? Je n'avais pas trop de mes deux mains pour me hisser le long du déblai de scories, au risque d'un éboulement qui me précipiterait dans l'oubliette!

Ce fut avec un cri de délivrance que je heurtai du front la première pile de basalte.

Mais l'épreuve devint plus sévère encore pour l'apprenti aveugle que j'étais.

Il me fallut gravir en force, par rétablissements successifs, quatre murailles superposées, visqueuses, faites d'ondulations sans prise, qui me repoussaient, de plus en plus haut, vers l'entonnoir infernal.

Je soufflais court, par pénibles saccades; mes yeux perclus semblaient pleurer du sang.

Par deux fois, je ne dus la vie qu'à mes phalanges crispées à bout de bras sur l'arête coupante d'un gradin.

Quand j'atteignis le sommet, mon épuisement fut tel que je hélai, de nouveau, Eurydice.

Mais toujours pas de réponse.

J'eus, cependant, la joie d'entrevoir des lueurs dansantes, parmi les brumes où cuisaient mes paupières écarquillées.

J'insistai :

— Je n'y vois plus, Eurydice! Aidez-moi à descendre.

Elle réagit enfin :

— Et la dalle?

— Tombée au fond du puits.

Sa clameur de triomphe m'irrita.

— Vous m'avez fait faire un joli coup! J'ai cru y rester! Les gaz ont failli m'aveugler pour de bon! Nous n'avons plus qu'à filer au galop!

— Non!!

— Si!

— Non!

J'avais oublié sa démence!

Il s'agissait maintenant d'arracher par force cette malheureuse aux miasmes souterrains!

Comment y parvenir dans l'état d'impotence où j'étais, alors qu'il me fallait déjà entamer cette descente, à reculons!

Le souci m'absorbait au point que je manquai une assise.

Je fus projeté rudement sur le rebord inférieur.

A peine m'étais-je ressaisi que le choc d'une brûlure contre la joue me dressa en sursaut.

Une lueur rampait sur la roche.

Forçant mon regard amorti, je distinguai une flamme qui grésillait. Mes mains, plaquées à l'entour, rencontrèrent un cordon! Le tirant à moi, j'amenai un sachet,... une cartouche!

Horreur! Eurydice avait miné le barrage!

Des mains, des genoux, j'écrasai la mèche en feu. J'écumais, je jurais : entendant à peine la folle qui hurlait :

— Scélérat!... Sacrilège!... Qu'Aphrodite t'étouffe!... Tu vas mourir!... Nous rejoindrons l'Amant!... Trois, entends-tu? Il y en a Trois! Trois! Trois!!

Agrippée à mon dos comme une panthère, elle me frappait d'autant de coups furieux sur la nuque!

Trois mines, vraisemblablement!

Nous étions perdus!... La ville entière allait périr dans une poussée de vapeurs torrides!

Un brusque tour de reins et je pus l'empoigner.

Elle n'était plus qu'un nœud de fibres en révolte...

L'effort de la lutte nous projeta au pied de l'assise de base où nous échappâmes, par prodige, à une chute dans la crevasse inondée!

Simultanément, nous fûmes debout, face à face.

Sa lanterne, suspendue à la paroi, me la découvrait, tache grise, dans un brouillard fuligineux.

J'esquivai le corps-à-corps qui nous eût fait choir

dans le canal, et, lançant, à toute volée, ma droite contre l'assaut de cette ombre si frêle, si redoutable, je la plaquai sur les marches montantes!

Elle gémit; ne bougea plus.

Je me précipitai vers les mèches.

Deux brillaient encore, que mes yeux, lavés de larmes, commençaient à distinguer, parmi les colonnes de basalte.

Arracher la première, la piétiner, me hisser à nouveau sur le barrage pour atteindre la seconde, fut l'affaire d'un instant.

Mon poing levé allait écraser l'ultime menace lorsque je fus saisi à la cheville :

— « Je le tiens! Je le tiens, le maudit!... Hâte-toi, Feu sacré! Hâte-toi! Cours! Vole!... Aah!!...

C'était horrible! A coups de talon ferré, je broyais les mains délicates!

Autant frapper du fer contre le fer! Elle ne lâchait pas prise!

En une traction désespérée, je m'efforçais de parvenir jusqu'au niveau du feu. Je soufflais, je soufflais de tous mes poumons déchirés. La flammèche s'inclinait, grésillait, poursuivait sa course inexorable, à quelques pouces de l'explosif!

Cramponné à la margelle, j'eus le réflexe suprême de ramener sous moi ma jambe libre jusqu'à coincer mon genou sur l'assise inférieure.

Lentement, je gagnai quelques centimètres, parmi les imprécations de la démente, que je soulevais malgré ses efforts convulsifs.

D'une main, brusquement dégagée, je happai le cordon par le bout enflammé que j'écrasai dans ma paume. En retombant, j'arrachai tout : dix centimètres de mèche avec le sachet de dynamite que je lançai, au juger, dans l'eau de la faille...

Notre vie à pile ou face!

Mais j'entendis le plongeon sauveur, tandis que je glissais en arrière, cédant aux saccades des mains crispées... J'étais à bout.

Je demeurai inerte, le corps brisé, les sens en déroute, sans pouvoir me ressaisir!

Une brusque appréhension me ranima.

Mes jambes pendaient à vide, mes pieds trempaient dans l'eau de la faille.

Eurydice avait disparu.

Sa lanterne brillait toujours contre la muraille.

Au-dessus de ma tête, un frôlement me la dénonça, en train d'escalader le barrage.

Elle marmottait des mots sans suite.

Bras et jambes fauchés, je tentai la persuasion :

— Où allez-vous, Eurydice?... Restez ici, je vous en prie!... Où êtes-vous? clamai-je une dernière fois. Eurydice!... Revenez...

Un rire épouvantable m'interrompit :

— L'entends-tu, Héphaistos?... L'entends-tu, Feu divin?... Le mortel jaloux me pourchasse! Il ignore que je suis eau, fuyante, insaisissable! Voici l'écume immaculée, avide de son époux céleste!... Oui, oui, j'aperçois ta lumière! Tes lèvres altérées de ma fraîcheur, O mon Feu bien-aimé! Je viens! Je viens! Je suis à toi!...

Ses cris se perdaient au delà des gradins.

Un effort frénétique me mit sur pied.

Je hurlai :

— Eurydice!... Eurydice!

Je n'étais plus irrité, mais désespéré!

Ce qui me restait de forces s'en fut à me hisser au sommet des colonnes, d'où j'aperçus ma lampe qui veillait, abandonnée, au bord du puits.

Tout n'était qu'immobilité, silence...

Il n'y avait plus personne...

— Où êtes-vous, clamai-je une dernière fois? Eurydice!... Eurydice!

Au fin fond de la faille, un cruel écho se moquait : Eurydice! Eurydice!

Mais une réponse me parvint :

Ce fut la plainte assouvie des entrailles abyssales, alors qu'une volute livide, couronnant l'orifice dantesque, consumait le feu de la lanterne!

Me méprise qui voudra, mais je fus balayé vers la voûte du ciel par une panique sans nom.

Du solide gaillard que j'étais, il ne restait plus qu'un faisceau de réflexes, tirant à miracle, de muscles surmenés, les prouesses d'un chevreuil aux abois.

La descente des cippes fut bâclée en voltige. La lanterne d'Eurydice, abandonnée. Les gradins montueux franchis en quatre bonds!

Mon passage de la crevasse inondée eût surclassé le champion des équilibristes aveugles.

Je doublai le tournant de la caverne comme un cheval de manège. Et, du coup, plus rien ne me guida que la découpure claire de l'orifice.

Au pas de course, sur les pointes, je me ruai par la margelle traîtresse, avec la sérénité d'un stadiste en pleine forme...

La plage enfin! Le grand air! Et les cieux illuminés d'étoiles, avec le croissant paisible...

Je tombai roide sur le dos, toutes forces humaines abolies, les regards perdus dans la douceur bienveillante des constellations, jusqu'à ce que...

. . . .

...jusqu'à ce que mes yeux se fussent rouverts à de plus vivantes clartés.

Glorieuse revanche de mon lyrisme, transi par les phantasmes de l'ombre, une Hellade idéale surgissait devant moi.

Une porte-fenêtre ouverte encadrait l'indigo vibrant de la mer des Cyclades, ses îles rêvées, où chaque promontoire marque le pas d'un dieu, ses voiles triangulaires cinglant vers les plages moutonneuses, au sein d'une transparence matinale, cristalline...

Où étais-je? — Couché dans un petit lit, dans une petite chambre toute simple, toute fraîche et monacale, en son décor de papier à fleurettes où régnaient un crucifix, un bénitier avec sa palme, une image du Sacré-Cœur, une autre de la Vierge...

Un murmure discret secoua ma torpeur.

Par la porte entrebâillée j'aperçus un coin de cotte

bleue, l'aile émouvante d'une cornette de saint Vincent de Paul : ma patrie retrouvée!

La religieuse, près du seuil qu'elle venait de quitter, s'entretenait avec un tiers invisible.

— Alors, ma Bonne Mère, vous en êtes toujours contente?

— Pourquoi pas?... Ce pauvre Zacchario soigne notre jardin à ravir.

— Oh! c'est un excellent travailleur. A la Compagnie des mines, on me le disait encore hier... Reste cette malheureuse affaire de dynamite, escamotée avec une caisse d'outillage... Il en était responsable, malgré tout.

— Matériellement, oui; moralement, non! Il résulte de l'enquête que sa remise était bien fermée.

— Sans doute. Vraie ou fausse, il y a eu effraction.

— Retirez « fausse », Docteur!... Zacchario n'est pas homme à user d'une supercherie pareille... L'ingénieur l'a congédié pour l'exemple, mais non pour indélicatesse... A ce compte-là on pouvait, huit jours plus tard, m'imputer la disparition de notre petite Eurydice!

— En aucune façon! Ses proches exigeaient qu'on la laissât vaguer à sa guise.

— Pourquoi nous opposer au seul bonheur de cette innocente?... Tout Santorin respectait Eurydice... Son âme était douce, et si limpide...

— Je sais, je sais... Sait-on jamais toutefois? Enfin!... L'Orient professe pour la démence un respect débonnaire... C'est le mal sacré... Les Immortels vaticinaient par les lèvres du fol... Il m'a toujours semblé que cette petite errait en compagnie des dieux!

— Nous savons, cher Docteur, que vous êtes païen.

— Comment ne pas l'être en un climat pareil?

— Parlez pour vous!

— Je songe à Eurydice... Son brave homme de père, que j'ai connu, était un singulier personnage. Pas fou, certes, — tant s'en faut — mais... singulier... Il inculquait à la pauvre gamine des notions effarantes : mystères antiques, travail secret du globe, que sais-je? L'ambiance y prête à Santorin. Bref, le bonhomme est mort et vous

avez mis l'enfant au catéchisme. C'est égal! Qui dira le ravage produit dans ce cerveau malléable par les rudiments, mal assimilés, d'un savoir dangereux?

— Grâce au Ciel, la douce folie de notre chère orpheline perpétuait son état angélique!... J'en parle, hélas! au passé, car il n'y a plus guère d'espoir... On a battu l'île pendant huit jours.

— En voilà quinze qu'elle ne donne pas signe de vie.

— Depuis le lendemain de l'Assomption! Vingt-quatre heures plus tard, les pêcheurs transportaient ici notre jeune malade qu'ils avaient trouvé, en délire, sur la plage.

— Oh! celui-là est hors d'affaire... Fièvre cérébrale assez bénigne... Des excès probablement. Ah! jeunesse! Mais je réponds de lui... Dans quelques heures il nous expliquera...

Les causeurs s'éloignaient.

Je n'ai rien expliqué du tout.

A quoi bon?... A quoi bon même — après dix ans de silence — vous avoir confié, aujourd'hui, ce qui doit rejoindre quelque Loi Universelle, en marge de l'Espace et du Temps?...

LUDOVIC DE GAIGNERON.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Armand Le Corbeiller : *Pierre Corneille intime*, Société française d'éditions littéraires et techniques, Edgar Malfère, directeur. — Louis Rivaille: *Les Débuts de Pierre Corneille*, Boivin. — Jean Schlumberger : *Plaisir à Corneille (Promenade anthologique)*, Gallimard. — Héron de Villefosse : *Saint Louis, imagé par Pierre Luc. Jeanne d'Arc, imagée par Jean-Jacques Pichard*, Libr. Gründ. — Robert Burnand : *François Ier, imagé par Pierre Noël. Henri IV, imagé par Pierre Noël; Louis XIV, imagé par Albert Mazurier; Napoléon, imagé par Jean-Jacques Pichard*, Libr. Gründ. — Revues.

Lorsque la présente chronique paraîtra, le gouvernement, l'Université, l'Académie, la Comédie Française prépareront activement — du moins, nous le présumons — la commémoration du tricentenaire du *Cid;* ainsi Corneille, un peu oublié, tombé dans une sorte de désaffection du public, retrouvera-t-il, pour une brève période, la faveur de l'actualité. La difficulté principale, pour les organisateurs de cette commémoration, consistera à en fixer la date. On ignore encore, en effet, quel mois et quel jour de l'an 1636 ou 1637 fut représentée, sur le théâtre du Marais, la fameuse tragédie. Les contemporains (mémorialistes, anecdotiers, nouvellistes, pamphlétaires même engagés dans la bataille du *Cid*) ne se sont point souciés de les mentionner dans leurs proses. Guillaume des Gilberts, sieur de Montdory, premier interprète du rôle de Rodrigue, s'est borné, dans une lettre à Jean-Louis Guez de Balzac (18 janvier 1637), à constater l'immense succès de la pièce. Seul Jean Chapelain, l'académiste, nous a laissé la possibilité de dater approximativement la susdite représentation. Il écrivait, le 22 janvier 1637, à François de Faudoas d'Averton, comte de Bélin, seigneur manceau qui s'intéressait fort au théâtre : « Depuis *quinze jours,* le public a été diverti du *Cid* et des *Deux Sosies* [de Rotrou] à un point de satisfaction qui ne se peut exprimer. »

Le propos de Chapelain, s'il n'est point un propos en l'air, permet donc de ramener à l'après-midi du 7 janvier 1637, la première du *Cid*. En l'absence de tout autre document plus probant, on doit s'en tenir au témoignage de cet épistolier qui commentait d'ordinaire avec quelque exactitude les faits d'ordre littéraire.

A défaut de précisions sur les initiatives de Montdory, l'intelligent comédien à qui le poète normand avait confié son destin dramatique, le tricentenaire du *Cid* nous a, du moins, valu quelques publications sur Corneille et son œuvre, en particulier un **Pierre Corneille intime** dû à la plume de M. Armand Le Corbeiller. Avions-nous beaucoup à apprendre sur l'intimité de Corneille? Nous ne le pensons point. Tout ou à peu près tout de ce que l'on en pouvait découvrir — c'est-à-dire fort peu de chose — nous en avait été déjà révélé et même des imaginatifs avaient ajouté des légendes fallacieuses aux trouvailles des érudits pour corser de romanesque une biographie assez morne en définitive.

Il semble donc bien que M. Armand Le Corbeiller, dont la bibliographie est assez succincte et qui fournit des sources d'archives en négligeant d'en indiquer les cotes, a souhaité nous rappeler des images sorties de notre mémoire plutôt que d'enrichir celle-ci de faits nouveaux. Cependant nous avons plaisir à dire que son livre, un peu romancé, négligemment corrigé (beaucoup de noms propres estropiés), contenant dans ses citations bon nombre de vers faux, est d'une lecture attrayante, surtout dans ses cent cinquante premières pages. On y voit Corneille plongé dans son milieu originel, faisant corps avec lui et en recevant une imprégnation profonde.

Si M. Armand Le Corbeiller n'est pas rouennais — et cela nous étonnerait — il a su, par une étude minutieuse de la vie rouennaise au XVII[e] siècle, non seulement reconstituer les cadres où s'écoulèrent la jeunesse et, en partie, la maturité de son héros, mais encore l'atmosphère morale où se forma l'esprit de ce dernier. Dans son travail se succèdent les tableaux de ville, de campagne, de port, de collège, de fêtes publiques, d'intérieur, tableaux traités avec un sens aisé du pittoresque et desquels se dégage une agréable impression de

terroir. De plus, M. Armand Le Corbeiller excelle à peindre les physionomies de bourgeois, de magistrats, de fonctionnaires royaux. Tout cela est assurément nouveau, curieux, vrai sans doute et différencie singulièrement son ouvrage de ces biographies doctorales où le décor et la vie restent d'ordinaire réduits à des linéaments.

Quiconque ignore dans quelle sombre maison de la rue de la Pie naquit et vécut Corneille juvénile, quelle gêne constante éprouva sa famille, quelle austérité de mœurs observait cette famille, quel milieu de bourgeoisie rigide et sans élan formait ses relations, s'explique mal la rustauderie, la timidité, la cupidité même du poète. M. Le Corbeiller donne la clef de bien des vertus et des défauts de son personnage.

Corneille, quand il mourut, à l'âge de soixante-dix-huit ans, n'avait pas, à proprement parler, connu le vrai bonheur. Ses études à peine achevées, il occupa, par nécessité, des emplois peu fructueux où il ne rencontra que déboires et ennui. Il fut contrarié dans ses amours et ne put, pour cause de pauvreté, épouser la jouvencelle qu'il avait choisie, cette Catherine Hue qui lui inspira *Mélite* et en fut l'héroïne cachée. Il se sentit, dans son pays de traitants et de négociants, même aux heures les plus exaltantes de sa gloire, toujours environné de ce mépris que les réalistes témoignent aux aligneurs de rimes. Le triomphe survenu, il dut soutenir contre les jaloux ameutés cette abominable bataille connue sous le nom de querelle du *Cid*. Dans son travail même de créations, il subit des contraintes intolérables; il n'était, en effet, nullement partisan de cette règle des trois unités, imposée au théâtre par Richelieu, et à laquelle il se soumit avec chagrin.

Les succès, longtemps répétés de ses œuvres, n'améliorèrent point sa situation matérielle qui resta sans cesse difficile. La gêne dans laquelle il se débattit, plus pénible dans sa vieillesse, rendue voisine de la misère par la suspension des largesses royales, lui fit sentir lourdement le poids de la vie. Elle excuse quelques-unes de ses dédicaces peu reluisantes, celle par exemple adressée à cet affreux coquin de Montauron qui avait la vanité généreuse.

L'homme, physiquement laid, bredouilleur, emprunté, mal fagoté, incapable de briller parmi les compagnies galantes,

ayant beaucoup souffert, quoi qu'il en ait dit, du dédain des belles, se retrancha dans les joies de son foyer, de ce foyer créé sans amour, mais où, du moins, régnait la sérénité. Contrarié dans ses élans de sentimental et peut-être de sensuel, il obéit, avec amertume, à la raison. Une foi ardente, cette foi qui le conduisit à traduire en vers des textes pieux, le soutenait dans sa tâche aussi bien que dans ses renoncements. Elle contribua à maintenir sur les hauteurs son âme façonnée par la sévère éducation et les vertueux exemples de ses ascendants rouennais.

Du *Cid,* dans son livre, M. Armand Le Corbeiller nous entretient succinctement. M. Louis Rivaille, de son côté, qui a fait coïncider la publication d'une thèse sur les **Débuts de P. Corneille** avec le tricentenaire de cette pièce, arrête ce travail à la date de 1634. Pour lui le *Cid,* aboutissement d'une longue méditation, d'une pratique acharnée du vers, d'une expérience, couronnée de succès, de la scène, reste hors de cause. Ce qu'il nous présente dans son livre, c'est la gestation du génie qui engendrera la tragédie dans sa forme définitive et qui, au surplus, donnera, à la république des lettres, une formule nouvelle de la tragi-comédie.

M. Louis Rivaille ne mesure ni sa peine ni son temps. Il est un bon ouvrier de l'érudition et de l'histoire, consciencieux, méticuleux, soucieux de vérité, évitant de s'embarquer dans l'hypothèse, fournissant des références peu nombreuses, mais sûres, utilisant une dialectique serrée pour étayer ses certitudes. Son livre n'intéressera pas les esprits frivoles. Il est écrit dans une langue aisée et correcte. Il surabonde de texte (800 pages in-8°). Il eût gagné à être allégé de répétitions nombreuses, des conclusions ou résumés, par exemple, qui terminent chaque chapitre et font double emploi avec la conclusion générale. Il ne contient aucun document inédit, mais il abonde cependant en vues nouvelles, en précisions aussi de dates et de faits et, par là, il mérite l'attention.

Tentons de résumer brièvement ce livre, gros effort de compréhension et d'analyse. M. Louis Rivaille considère comme le travail de débutant de Corneille les six premières pièces : *Mélite, Clitandre, la Veuve, la Galerie du Palais, la Suivante, la Place Royale,* que le poète construisit, avant l'âge

de vingt-huit ans, dans la maison de la rue de la Pie, à Rouen, et fit représenter, de 1629 à 1634, dans l'ordre chronologique présumé où nous les citons. M. Louis Rivaille s'efforce tout d'abord d'établir cet ordre chronologique et il semble qu'il le fonde sur des documents assez précaires. Il recherche ensuite quelles troupes jouèrent les comédies susindiquées. Recherche à peu près vaine, en l'absence de documents; elle aboutit à nous confirmer ce que l'on supposait déjà, c'est-à-dire que la troupe de Le Noir, dite troupe des comédiens du Prince d'Orange, à laquelle appartenait Montdory avant d'en devenir le chef, interpréta *probablement* les six premières pièces de Corneille débutant.

Dans quels décors ces pièces furent-elles situées? Nouvelle énigme que M. Louis Rivaille ne parvient à résoudre qu'en se référant à quelques détails de texte. Le public fit-il bel accueil à des œuvres qui, manifestement, lui faisaient entendre un accent nouveau et lui offraient un spectacle fort différent de celui qu'il contemplait d'habitude? Sur ce point encore peu ou pas de témoignages contemporains. Il se faut contenter des dires de Corneille lui-même. Par bonheur, le poète semble sincère quand il signale, sans vanterie, ses premiers succès.

M. Louis Rivaille examine quels événements amenèrent le Rouennais à la poésie et à l'art dramatique. Il conclut que Corneille fut conduit à la poésie par l'amour. On le savait déjà par Corneille lui-même. Catherine Hue fut-elle la bénéficiaire de cet amour et l'héroïne de *Mélite?* M. Louis Rivaille le nie sans arguments bien valables. Pour lui, le poète, auquel il attribue, en contradiction avec tous les faits, des goûts mondains, chercha, en écrivant des vers, à se donner quelque prestige dans la société qu'il fréquentait et à suppléer de la sorte, pour plaire à une dame inconnue, à son défaut d'élégance. Hélas! les vers nuisaient plutôt qu'ils ne servaient en ce temps lointain dans les ruelles provinciales. Ils ne remplaçaient aux yeux d'une inhumaine, ni la fortune ni le bel air.

M. Louis Rivaille étudie avec soin les sujets des six premières comédies de Corneille et constate, que, sauf un, ils sont identiques entre eux. Le sujet de *Clitandre,* en effet, offre, avec celui des autres comédies, des variantes notables. Cor-

neille aurait, dans cette œuvre, mis en scène le maréchal de Marillac dont Richelieu faisait, à cette époque, instruire le procès. G. Charlier avait précédemment signalé cette particularité de la pièce. Ne pourrait-on en déduire que le cardinal, l'ayant connue, avait gardé quelque ressentiment contre Corneille?

Celui-ci, selon M. Rivaille, aurait, jusqu'à son premier voyage à Paris, ignoré la règle de l'unité de temps et ne l'aurait pas appliquée dans la plupart de ses travaux originels. Il se serait ensuite efforcé de composer des pièces dites régulières et d'observer les disciplines imposées par Richelieu. Nous croyons cependant que le poète ne se soucia des « trois unités » que dans la mesure où celles-ci ne nuisirent pas à ses œuvres et que, s'il feignit de s'y soumettre, il n'en reconnut positivement jamais l'utilité.

Dans la suite de son travail, M. Louis Rivaille étudie avec beaucoup de soin la pensée et l'art de Corneille. Nous ne pouvons l'accompagner, faute de place, dans cette étude. Bornons-nous à signaler qu'il nous ouvre des horizons curieux en nous précisant que son héros empruntait, dès l'origine de sa production théâtrale, « sa conception de la vie et de la pensée humaine non à l'observation directe de la réalité, mais aux théories tranchées de la scolastique, telles qu'il les avait reçues des maîtres de sa jeunesse, les jésuites ». De là, sans nul doute, l'attitude de doctrinaire, si le mot n'est pas trop fort, que l'on surprend dans ses tragédies de la maturité.

Le mot sans doute paraîtra excessif à M. Jean Schlumberger qui vient de publier, sous le titre **Plaisir à Corneille,** un recueil de morceaux, choisis dans toute l'œuvre du poète et reliés entre eux par des textes en prose qui aident à les comprendre et à les admirer. M. Jean Schlumberger a voué, cela se sent, une vénération au père de la tragédie. Il souhaite propager cette vénération qu'il voit décliner dans l'esprit des Français. Il croit que le culte de l'art cornélien contribuerait, à l'heure présente surtout, à revigorer l'héroïsme dont notre nation éprouve l'obscur besoin. Peut-être a-t-il raison, peut-être a-t-il tort. Quoi qu'il dise, dans une espèce de parallèle entre l'influence de Corneille et celle de Racine, l'une stimulant la virilité, l'autre les appétits de jouissance et de raffi-

nement, nous ne sommes pas très sûrs que Racine ait sur Corneille la suprématie dans la période que nous traversons. Beaucoup de snobs louent l'auteur d'*Andromaque* pour obéir à la mode sans aucune conviction et sans l'avoir jamais lu. Au XVIIe siècle déjà, les opinions étaient fort partagées sur les deux poètes. Mme de Sévigné préférait Corneille. Boileau, ami très intime de Racine, ne pouvait souffrir les démoralisantes peintures de passions que celui-ci traçait d'une plume diligente et tirait de ses expériences personnelles.

Que Racine cependant plaise mieux que Corneille, cela se comprend un peu. Il est plus près de la réalité que son rival et ses vers donnent mieux que ceux du rouennais le sentiment de la poésie.

M. Jean Schlumberger est un bon guide. La « promenade anthologique » qu'il permet à ses lecteurs d'accomplir dans le jardin cornélien ne les décevra pas.

A l'instant où nous donnions le bon à tirer de cette chronique, nous avons reçu six albums d'histoire destinés, à l'occasion des étrennes, à combler d'aise les enfants, à les instruire et à leur plaire. Ils atteindront aisément leur but. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place et de temps, les commenter longuement.

M. Héron de Villefosse a écrit le texte de deux d'entre eux : **Saint Louis** et **Jeanne d'Arc,** imagés par MM. Pierre Luc et Jean-Jacques Pichard, décorateurs riches d'imagination. M. Robert Burnand s'est chargé, de son côté, de présenter, dans leur gloire respective, **François Ier, Henri IV, Louis XIV** et **Napoléon,** avec la collaboration de MM. Pierre Noël, Albert Mazurier et Jean-Jacques Pichard, illustrateurs de qualité. Ces écrivains ont ingénieusement combiné, dans leur prose, avec les événements généraux d'une époque, la biographie de leurs héros et mélangé l'anecdote à l'histoire. Leurs évocations, faites avec beaucoup d'intelligence et de soin, sont rendues plus attrayantes par des planches aux riants coloris où sont reconstituées, dans un style pur, par des artistes consciencieux, les physionomies pacifiques ou guerrières de l'existence ancienne. Certaines de ces planches insérées dans une typographie soignée, prennent l'aspect d'enluminures.

Revues. — *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1936. De M. Paul Hazard : *Un romantique de 1730 : l'abbé Prévost;* De M. J. Koscziusko : *Diderot et Hagedorn;* De M. A. Farinelli : *Le Romantisme et l'Espagne;* De M. J. F. Mc Dermott : *Voltaire and the freetinkers in early Saint-Louis;* De M. Ph. J. Ward : *Mme de Genlis in England;* De M. C. Sprietsma : *Douze lettres inédites de Silvio Pellico;* De M. G. Rees : *A french influence ou T. S. Eliot, Remy de Gourmont.* — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, avril-juin 1936. De M. L. Bigard : *Le comte Réal;* De Mme de Gourmont : *Les deux duchesses de Duras;* De M. E. Léry : *Les erreurs que l'on continue à propager sur l'histoire de Versailles;* De M. C. Montjean : *La troupe de Molière à Saint-Germain-en-Laye.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Yves Gandon : *Blason de la Mélancolie*, s. n. d'éditeur. — Louis Perceau : *Le Libertin Veilli et Autres Stances*, Georges Briffaut. — François Pradelle : *Le Dit du Grand Pin*, Louis Staude. — Thyde Monnier : *Or Moi, Bateau Perdu...*, Messein.

Blason de la Mélancolie, poèmes par Yves Gandon...

Le soir, ô mon amour, tombe comme une pierre;
Le monde, avec le jour, perd sa divine odeur.
La tristesse est comme un charbon sous ma paupière.
Qu'avez-vous fait de moi, fièvre, désir, ardeur?

Encore un jour qui choit à ce trou vaste et sombre,
Avec les vœux d'hier, nains chétifs et tortus.
Un vent de mort balaye les derniers fétus.
Mais sur quel bord fleuris-tu donc, ô fleur de l'ombre?

Ce « flos umbrae » attire, inquiète, enivre et déçoit sans cesse l'exaltation du bon poète. Il connaît et subit les déserts, comme il dit, de mirage et de nausée. Il rencontre dans sa vie tant d'heures de froid, de brouillard et de givre qu'il ne croit plus à son bonheur, qu'il croit à peine à son amour. Cependant il s'attendrit d'un sourire, d'un rayon même pâle et incertain du soleil. Il renaît alors, et contre son désir il chante. D'un cœur mélancolique et doux, il chante, parce qu'une force invincible l'y pousse, mais il résiste, il résiste en vain, et le besoin du rythme l'emporte, qu'il s'efforce de démentir et au moins de refréner; il dit alors en une prose

musicale et cadencée ce qu'il ne consent pas à laisser s'envoler dans l'essor plus lyrique de ses vers. Comme le dit admirablement son préfacier, qui n'est autre que Léon-Paul Fargue :

Confidences, murmures, secrets, bruits d'ailes, tracasseries de la solitude, nostalgie voilée, ombres, pochades d'amour, regrets, confessions d'après nature, raccourcis, malices, abeilles, clairons, chuchotements, tout ce qui se dégage de ces poèmes, de cette invisible saison, pour se grouper en une musicalité savante et discrète, appartient corps et âme à la poésie.

Le Libertin vieilli et autres Stances, par Louis Perceau, donnent très curieusement une impression qui ne se rencontre guère dans les œuvres de notre temps, et l'idée qu'elles sont autant que possible proches de la perfection. Perfection technique, dans une forme, il est vrai, serrée, ancienne, réglée et prudente, perfection dans l'accord de la pensée qu'elles expriment et de la forme où cette pensée est exprimée. Pour atteindre à ce résultat, le procédé de cet excellent poète est fort simple. Non seulement il publie ce qu'ont pu être et donner la poésie du moyen âge, la poésie du XVIe siècle et de la Pléiade; il est volontairement aveugle aux apports, élargissements, transformations techniques du XIXe siècle et du XXe. Volontairement, car s'il les méconnaît, il ne les ignore pas, certaines de ses épigraphes sont prises à l'œuvre de Renée Vivien, Charles Baudelaire, Armand Silvestre, Edmond Haraucourt, Pierre Louys, Desbordes-Valmore, Emile Chevé, Théo Hannon, Alfred de Musset, Henri Cantel et même Aurélien Scholl. Il a lu sans doute tous les poètes, mais ses préférences vont à Malherbe, Maynard et Racan. C'est son droit, nul ne songe à le lui contester, mais il prétend que la poésie, selon lui une *imitation,* ne peut exister qu'à la condition de se soumettre aux règles strictes que ces trois grands poètes s'étaient imposées, et qu'elle doit, en outre, être toujours claire par la simple raison que Corneille n'a rien écrit qui ne fût clair. Je ne puis m'empêcher de songer que des raisonnements de ce genre sont un peu ingénus et trop simples. Il serait vain de discuter. Il suffit de constater que Louis Perceau, malgré son goût de « l'imi-

tation », préserve dans ses stances sa personnalité, que sa manière demeure aisée, son style d'une éloquence à la fois presque pompeuse et visant à la familiarité, son rythme net et précis, ses images suffisamment choisies :

Ton corps souple a gardé la fraîcheur du printemps,
Et ta chair généreuse est toujours parfumée,
Mais déjà perce en toi l'angoisse inexprimée
D'atteindre avant qu'il soit longtemps,
Les tristes jours d'hiver où l'on n'est plus aimée.

André Mary, poète docte, érudit, épris d'un renouveau savant de la langue poétique retrempée aux sources nationales et provinciales, est le héraut et le garant de ce qu'il appelle « l'école gallicane ». L'image double de la Croix Saint-André et de l'Hercule aux chaînes d'or, ou Ogmios, figure, paraît-il, sur l'étendard de l'Ecole gallicane. Ecoutons le chef de l'Ecole présenter son disciple François Pradelle, de qui vient d'être publié le premier livre : « **Le Dit du Grand Pin** est un long poème de quarante-quatre strophes de douze, treize, quatorze et quinze vers d'un rythme particulièrement savant et difficile, au moins dans la première partie : c'est la fameuse strophe d'Hélinant ou plus exactement des *Lunettes des Princes* de Jean Meschinot, puisque le vers est ici le décasyllabe. Je note tout de suite que le Grand Pin de Macé, ornement du domaine paternel, est plutôt un sapin de la variété *picea excelsa :* François Pradelle, qui est un esprit attentif et précis, le sait aussi bien que tout autre, mais la tradition familiale disait le Grand Pin de Macé, et il a suivi la tradition... C'est autour de cet arbre fameux par sa hauteur et sa beauté que le poète anime tout le monde des animaux familiers et décrit les jeux de l'enfance, et surtout fait comparaître pour les chanter dignement « les chers-tenus des Filles de Mémoire », les poètes « de nos huit siècles d'or »...

Maurice Du Plessys, « le dernier de la lignée, parmi les défunts » s'exprime, ou, pour dire comme le poète, « parole » comme suit :

PARQUE, MERCI ! Tu n'es point tant fatale
qui pour un jour a descellé ma dalle,

et toi, salut! Te soit Dieu non grigou,
puis flamboyant que, céleste vestale,
nourrit d'amour Cibèle Occidentale.
Bûcheux hardi, quand tu serais marcou,
Ne fiers cet arbre ou c'est fait de ton cou :
l'écorce rouge éloignât tout à coup
ta hache impie, ô titubant Vandale,
comme aux enfers les fruits faisaient tantale,
et c'est ta mort qu'eût gémi le hibou
puisque ton fer, soulevé de scandale,
te fit subir la perte capitale...

La même langue est parlée (*parolée*) au cours du poeme par Alfred de Vigny, Jacques Delille, Jean de La Fontaine et Ronsard, de qui, néanmoins, l'œuvre originale peut être tenue pour moins impénétrable à des lecteurs non « gallicans ». Le morceau cité s'accompagne de deux gloses ou explications : *Marcou* est, non pas un poète actuel et vivant, mais « le septième enfant mâle d'une famille, en Sologne... Le marcou guérit les écrouelles ». — « *Fiers,* frappe »... dont, à la rigueur, on se doutait. Mais d'autres strophes comportent des gloses bien plus nombreuses.

Il est, à coup sûr, respectable de concevoir et de réussir des poèmes construits comme celui-ci, et on ne saurait trop s'incliner devant le désintéressement et la science scrupuleuse du poète. Mais n'est-ce un jeu d'amateurs de se restreindre ainsi à ne parler qu'un idiome interdit à la plupart des esprits même éclairés de notre temps, et M. Mary, et M. Pradelle s'imaginent-ils que la plus profonde érudition philologique ait d'autre intérêt que d'éclairer les sources et variations premières de la langue; ont-ils l'espérance que le temps reviendra où l'on puisse parler ou écrire jamais comme on le fit aux siècles du passé? Entreprise désespérée, et sans doute inutile. Les textes d'autrefois existent; aimons-les, étudions-les. Ne poussons pas l'imitation jusqu'à chercher à les supplanter de parodies et de contorsions modernes. Inférieure est la langue de notre temps? Je ne le pense pas, mais admettons. On ne l'amendera pas en la ramenant en arrière, et les changements valables sont œuvre de patience et de durée; ils ne peuvent se pratiquer brusquement par

une décision des savants. Et le jeu, par conséquent, demeure superficiel.

Misère des femmes trop tôt confiantes en l'amour, et trop tôt, et rudement, désabusées, la dure expérience de la vie les accable, mais l'espoir n'est pas mort en elles. Elles se sont vouées à une image et elles attendent, impatientes ou farouches, le retour des anciennes heures. **Or Moi, Bateau Perdu...,** qui repêchera cette carcasse à jamais ivre, sans doute, des cieux ouverts au vogueur? Qui me baignera encore « dans le poème de la mer infusé d'astres et lactescent »? Eternelle agonie des âmes, avec des cris qui s'étouffent, le poète vous évoque, avec de la pitié pour les pauvresses, ses pareilles, et un amour à jamais aux aguets. Parfois des accents généreux et spontanés s'élancent, mais la voix n'est pas tremblante, au contraire elle se montre tendre avec rudesse :

Je ne veux plus aimer que mes sœurs de misère :
âmes obscures, mains durcies par le labeur,
regards noirs pleins de haines et de peurs.
O vos regards sur nous les heureuses, mes sœurs...

. . . .

Je veux crier vos cris, je veux pleurer vos pleurs
je veux dresser vers vous le flambeau de mon cœur
et vous, tenez, voici la part de mon bonheur,
Mangez, aimez, vivez, mes sœurs.

Il y a là du pathétique provoqué par beaucoup de tendresse.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Elvire Pélissier : *Jeux de vilains*, Mercure de France. — Henri Troyat : *Grandeur nature*, Librarie Plon. — Jean Blanzat : *Septembre*, Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *L'apôtre Judas*, Mercure de France. — Robert Randau : *Lucifer et son hôte*, Editions Guiauchenain. — La Varende : *Nez-de-cuir, gentilhomme d'amour*, Editions Maugard.

Quoiqu'il se passe en France, en Auvergne, c'est au récit de Mary Webb, *Sarn*, que m'a fait penser **Jeux de vilains** par Mme Elvire Pélissier. Comme l'œuvre anglaise, traduite par M. de Lacretelle (cette œuvre a ceci de commun avec lui que le patois y abonde, en sa forme originale), le roman de Mme Pélissier est un roman rustique, mais non de caractère

naturaliste, malgré le réalisme de son pittoresque. Si les personnages en sont vrais, d'une vérité humble et rude, l'atmosphère où ils baignent, je ne dirai pas les transfigure, mais les enveloppe de mystère et de poésie. Rien, dans celle-ci, de la grâce bucolique ou idyllique des romans champêtres de George Sand, qui se souvenait d'être fille d'un pays voisin de l'*Astrée*. Comme Mary Webb, Mme Pélissier a le sentiment profond des affinités qui unissent par des liens secrets, ignorés d'eux, les hommes et les femmes d'aujourd'hui à ceux d'autrefois, dans les campagnes. C'est, du reste, ce sens d'une continuité obscure dans les âmes, en dépit des changements extérieurs, apportés par « le progrès », qui confère à son livre un caractère singulier. Roustant, dit Sicouëtte, s'est épris, sur le tard, d'une bonne femme, un peu sorcière, et déjà trois fois veuve, la Bregéraude, qui tire le plus clair de ses maigres revenus d'un bouc. Autant de saillies, autant de piécettes qui tombent dans la poche de son tablier. Or, la bête puante est insupportable aux narines de Sicouëtte. Si la Bregéraude se défaisait de son bouc, le délicat l'épouserait. Mais, se séparer de son « Martin », de son cher « biquet » pour un homme (tous des brutes et des ivrognes), bernique! Ça lui ferait « trop deuil ». Des camarades de Sicouëtte se décident donc, un beau matin, à castrer l'ennemi. (Jeux de vilains...) L'animal meurt de l'opération renouvelée d'Origène et d'Abélard, et la Bregéraude, privée de son gagne-pain, le cœur brisé, l'esprit troublé par l'idée d'une intervention diabolique, part pour la ville et se loue dans une blanchisserie. Elle en sortira, enfin, après avoir vu sa patronne en proie aux fureurs de Vénus, pour épouser, en désespoir de cause, le constant Sicouëtte. Mais les farceurs, qui avaient débarrassé celui-ci du bouc, lui font la blague de mettre une nouvelle bête dans l'étable de la maison conjugale, le lendemain même de ses noces... Il croit, à son tour, à quelque miracle. Il faut dire que le gaillard, qui a vu la Bregéraude arracher à la mort un noyé, la suppose capable d'avoir ressuscité son biquet. Elle s'en défend : c'est aux forces qu'elle évoque, en les redoutant, qu'elle attribue cette étonnante réincarnation ou cet avatar... Aussi bien, se félicite-t-elle d'être délivrée du démon qui l'obsédait, depuis la mort de son compagnon à

cornes — et peu importe si tout se réduit à une vulgaire intervention des hommes. Cela n'infirme pas la réalité de ses dons exceptionnels, ni ne saurait nous faire douter de l'influence de l'occulte. Rien d'artificiel, autrement dit rien de merveilleux, on le voit, dans le mystère qui enveloppe, comme je le signalais plus haut, le roman de Mme Pélissier. Tout s'y peut expliquer par ce que nous savons, *scientifiquement,* des phénomènes qui se produisent autour de nous et en nous. En outre, il y a de la gouaille, sinon de l'humour, dans ce roman, et très étroitement mêlée à l'émotion la plus humaine, au sentiment le plus vif de la nature. Faut-il mettre sur le compte d'un défaut de composition l'épisode, un peu long, du séjour de la Bregéraude à Thiers, et qui semble rompre l'unité matérielle du roman de Mme Pélissier? Il reste, cependant, dans la tonalité générale de celui-ci. Il s'accorde à son harmonie interne, à cause de la fatalité passionnelle qu'il accuse. Il aide, enfin, à préciser le caractère de la Bregéraude, à nous révéler que son acceptation de la vie est surtout faite de pitié.

Il y a, je crois, dans l'œuvre de tous les romanciers, ce que l'on pourrait appeler un thème majeur, et qu'il est aisé de découvrir même chez les plus universels, comme Balzac et Dickens. Ils l'accusent dès leurs premiers livres, et M. Henri Troyat me semble bien être obsédé par celui de l'attitude du fils envers son père, de la lucidité critique de la jeunesse à l'égard de ses aînés, ou de la rivalité qui oppose les générations nouvelles à celles qui les ont précédées. L'auteur de *Faux-jour* et du *Vivier* doit avoir, a, sans doute, des souvenirs dont il ne saurait autrement se délivrer que par l'évocation de l'enfance se dégageant de l'ombre projetée sur son rayonnement par la tutelle familiale, ou se libérant de ses enthousiasmes, de ses sensualités puériles par le sentiment du ridicule, par la reconnaissance précoce des destins avortés... **Grandeur nature,** le nouveau roman de cet écrivain très doué, nous montre un cabotin déjà mûr, Antoine Vautier, chez qui il s'en faut que le talent soit à la hauteur de l'enthousiasme artistique. C'est une sorte de Delobelle, le célèbre personnage de *Froment jeune et Risler aîné,* comme on sait, et qui ne trouve de consolation à ses échecs que dans la

pieuse admiration de son épouse. Par malheur, son fils Christian, un gamin de douze ans, fort déluré, se trouve choisi pour jouer au cinéma le rôle de Jack dans un film tiré du roman d'Alphonse Daudet, et, du premier coup, l'éclipse, par un succès foudroyant, dans le cœur de sa femme... Rien, pas même l'amour d'une pauvre fille naïve et tendre, avec laquelle il fait une tournée en province, ne console l'infortuné de sa perte de prestige; et il lui faut vider la coupe d'amertume jusqu'à la lie. *Grandeur nature* pourrait s'intituler : « Jaloux de son fils »; et c'est par ce sentiment, dont il a honte, que Vautier s'accorde au thème cher à M. Troyat. Que pense du bonhomme le petit Christian? Rien de flatteur, assurément. On soupçonne, du reste, plus qu'on ne connaît les impressions du gamin à l'égard de son père; et c'est bien, cette discrétion, ce qu'il y a de plus fort, à mon sens, dans le roman de M. Troyat auquel on pourrait autrement reprocher d'être conçu dans la manière grossissante et simplificatrice qui a fait si longtemps ses preuves... M. Troyat est bon observateur des mœurs, et sa peinture du monde des petits théâtres et du cinéma — qui excite toujours la curiosité du public — a du pittoresque. Elle rappelle l'impressionnisme d'Alphonse Daudet, à qui j'ai fait allusion, plus haut, à deux reprises, et qu'il est certain que notre auteur a beaucoup pratiqué. Les effets sont infaillibles dont M. Troyat use avec une maîtrise qui étonne chez un écrivain encore si près de ses débuts. Mais ils ne sont pas imprévus. Tel est l'inconvénient de cette conception du roman où un personnage nous apparaît dominé par une passion unique, et que l'on sait qui dominera tyranniquement toute sa vie. Mais M. Troyat évite le double écueil de la sensiblerie et du mélodramatique. Il a de l'esprit, à défaut d'humour, et il conte avec vivacité.

Qu'ils fabriquent de la féerie ou qu'ils fassent de la psychologie, nos jeunes romanciers sont, pour la plupart, tout aussi intellectualistes les uns que les autres. Il semble bien que ce soit l'imagination qui leur manque le plus — et la sensibilité. Leur sagesse précoce effraye un peu. C'est qu'elle est sèche, je ne dirai pas d'essence puritaine, mais janséniste, et tout à fait digne du temps où régnait la pensée de Des-

cartes. Je les voudrais moins raisonnables. Même quand ils rappellent à eux leurs souvenirs d'enfance, à l'exemple de M. Marcel Arland — qui a, du moins, le mérite d'être *spirituel* au sens où l'entendait Baudelaire — c'est à travers un espace d'une limpidité telle, ou d'une si pure transparence, que toute ombre s'y dilue, que tout mystère s'y évapore... On n'a plus devant soi que des figures de passions, analogues aux figures de pensées des philosophes, et — au mieux — que des images platoniciennes. Ainsi, c'est une sorte de traité de la jalousie — ce monstre qui crée lui-même ses monstres et se laisse dévorer par eux — que M. Jean Blanzat a écrit dans **Septembre,** son nouveau roman. Ce récit, élégamment dépouillé, est conçu, cependant, comme un portrait de La Bruyère. Aucun des traits du jaloux ne manque à la physionomie de René — le héros de M. Blanzat -- qui parle à la première personne, comme Adolphe et comme Dominique, naturellement. Ce jeune inquiet, qui fait son examen de conscience ou qui s'analyse en souffrant, établit, par petites notes, son diagnostic. Il ne s'épargne pas et ne nous épargne pas, chemin faisant, les réflexions morales, les généralisations psychologiques. Il a de la lucidité, de la tenue. Il se surveille pour ne pas s'abandonner à la déclamation, pour ne pas faire de grands gestes, et s'il peint, c'est par touches rapides; s'il dessine, plutôt, c'est d'un crayon fin, simplificateur ou stylisant. Il n'a pas besoin de se voir pour connaître comment il est dans ses heures de crise. Ainsi note-t-il, par exemple, les effets de la jalousie sur son visage, en présence de la mère de sa malheureuse femme qu'il soupçonne d'aimer son ami : « Quand elle eut vu ma figure tendue, *mes paupières légèrement contractées* (*sic*), ma bouche au pli amer, écrit-il, quand elle eut remarqué ma respiration rapide », etc... Inutile d'insister sur ce que décèle d'artifice une telle façon de vouloir atteindre et de prétendre cerner la réalité vivante. Il y a bien de la finesse dans tout cela, pourtant. Une certaine force, même. Mais les moyens d'exprimer la vérité sont autres, et sont ailleurs.

Sous le titre de la première d'entre elles — la plus importante, et qui a presque les dimensions d'un roman — M. Charles-Henry Hirsch a groupé trois nouvelles dans

L'apôtre Judas. Il y révèle la diversité de son talent, fait, surtout, d'abondance et de fougue. L'inspiration de sa nouvelle œuvre est, il est vrai, philosophique, ici; réaliste, là; satirique, enfin. Faire la lumière dans l'âme ténébreuse de Judas, (l' « Issachariote », comme l'appelle, en érudit, M. Hirsch) c'est une difficulté qui a dû tenter plus d'un esprit; et l'on a vu, récemment, M. François Mauriac se pencher sur ce problème. Hugo a consacré à celui qui a vendu l'Homme-Dieu un de ses plus beaux poèmes. Mais il y a un mystère dans la trahison de Judas, et dans les circonstances matérielles même où elle s'est produite. Pour perdre Jésus, l'apôtre n'avait pas besoin de le désigner aux gardiens du Temple, en l'embrassant. Jésus ne se déguisait pas; il était assez connu — assez *évident* — pour qu'on pût se saisir de lui à Gethsémani, sans la complicité de personne... Aussi, M. Hirsch a-t-il vu, dans le rôle joué par Judas, une prédestination. Si le misérable a trahi, c'est qu'il le devait; c'est que, « à travers les siècles des siècles futurs », il fallait qu'il fît de son acte odieux « le symbole des infamies causées par la convoitise de l'or »... Belle idée. Juste, sans doute; mais qui simplifie, en le sublimant, le problème psychologique posé par la complexité du plus aimant, peut-être, des douze... Le second récit de M. Hirsch, *La puissance du souvenir,* a l'accent des meilleures nouvelles de Maupassant; mais c'est du Maupassant épique, et aussi lyrique. L'image, en tout cas, est saisissante, du Bourguignon brutal que l'on voit, ici, après la perte d'une femme adorée, se reprendre à la tendresse et faut-il dire? *s'humilier,* un soir de Noël, par la naissance d'un fils qui lui est donné, « dans une crèche », à l'exemple du divin enfant... *L'Homme au Bouddha,* enfin, emprunte son ironie à la ressemblance qu'établit discrètement M. Hirsch entre son égoïste collectionneur et la divinité des adorateurs panthéistes...

Comme Goethe dans *Faust,* Flaubert dans *La Tentation,* M. Robert Randau nous donne, aujourd'hui, la somme de ses conceptions philosophiques ou de ses méditations sur la vie dans **Lucifer et son hôte,** qui est plus un poème, et conçu dans une forme dramatique, qu'un roman, à proprement parler. Mais c'est à Rabelais qu'il s'apparente par la verdeur

de son style, la richesse de son vocabulaire, la truculence de ses intentions satiriques. Il fait la liquidation des idées et des principes sur lesquels nous vivons; il n'entreprend pas de construire un système quelconque ni de proposer des remèdes à la folie et à la sottise générales. Une farce, et grossière, voilà ce que représente, à ses yeux, l'existence de millions d'hommes. Et il ne se charge pas de nous dire qui lui a donné le branle, à quelles fins elle se prolonge... Croit-il à la civilisation, au progrès? J'en doute. Il s'amuse ou se donne l'air de s'amuser pour n'avoir pas à trahir son indignation ou son affliction. Dogmes, politique, richesses, honneurs, ambitions, il dénonce la vanité de tout; il met tout dans le même panier. C'est un beau massacre. Rien ne trouve grâce devant lui, si ce n'est ce qui échappe à toute prise : le désintéressement — seule pureté libératrice. M. Randau est un artiste, et un érudit sensible. Son livre fera le régal des esprits libres (s'il en reste) et des lettrés.

C'est encore dans ce pays d'Ouche qui sert de décor aux contes qui lui ont valu le prix des Vikings, que M. La Varende a situé son roman **Nez-de-Cuir,** *gentilhomme d'amour.* Le souvenir de Barbey d'Aurevilly s'impose à l'esprit du lecteur de ce roman, de caractère épique, où l'histoire, en se faisant anecdotique et locale acquiert le plus singulier relief. « M. d'Aurevilly fouette ses phrases comme un toupillon, un rabot sous la peau d'anguille, et jusqu'à ce qu'elles ronflent », dit avec pittoresque et justesse Nez-de-cuir, le héros, mutilé pendant la campagne de France (1814), de M. La Varende. J'ajouterai que l'auteur de *L'Ensorcelée* ne se détend jamais, ne baisse jamais le ton. M. La Varende sait être plus sobre, plus familier; plus direct aussi. Si, comme son glorieux aîné, il veut surtout que « les horizons se reconnaissent », il ne dédaigne pas, pour cela, « la vérité exacte ». Son récit intéresse par mille détails expressifs, en dehors de ces moments pathétiques où s'animent, seulement, les « chroniques » de Barbey d'Aurevilly. Il y a du Téniers dans M. La Varende, mais sans les « magots », honnis par le Roi-Soleil; et son Tainchebray, ex-coureur de femmes, converti au renoncement par l'amour après la mutilation qui l'a défiguré, est un type qui se grave dans la mémoire.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Arthur Eddington : *Nouveaux sentiers de la science*, traduction Guénard, Hermann.

James Jeans et Arthur Eddington sont deux grands astrophysiciens anglais, qui consacrent une notable part de leur activité à l'initiation du grand public : l'un et l'autre écrivent avec talent et bonhomie; l'un et l'autre sont malheureusement piqués par la tarentule du prêche, ce qui nous fait penser à des versets de la Bible insérés entre les lignes d'une table de logarithmes... Opinion unanime en France, puisque le physicien chrétien André George a pu leur reprocher d'avoir « trop cédé à l'envie de confirmer, par l'exemple de la très récente physique, leurs convictions spiritualistes ou religieuses » (1).

Au fur et à mesure de leur parution, nous avons examiné, dans cette chronique, les exposés tant de Jeans (2) que d'Eddington (3); aujourd'hui, ce dernier nous donne la rédaction des conférences qu'il fit en avril et mai 1934 à la Cornell University, sous le titre **Nouveaux sentiers de la science**, important ouvrage dont la traduction est satisfaisante et où l'auteur s'est appliqué à rester aussi compréhensible et concret que le sujet pouvait le comporter :

Comme de coutume, malgré mes efforts de simplification, je dois soumettre l'attention du lecteur à une rude épreuve (p. X). A mon avis, le but de ce genre de livre doit être d'exprimer une pensée exacte dans un langage inexact. L'auteur a abjuré les termes techniques et les symboles mathématiques, qui constituent le moyen homologué d'assurer l'exactitude de l'expression, et il est ramené à des méthodes plus indirectes, pour faire naître, dans l'esprit du lecteur, l'idée qu'il désire lui transmettre. Il ne réussira pas toujours. Il ne pourra jamais réussir sans la collaboration du lecteur (p. 364).

Ce gros livre n'est pas sans défauts. Certaines erreurs de détail auraient pu être facilement évitées, comme des contra-

(1) *La Vie intellectuelle*, publication des Dominicains de Juvisy, 10 mai 1931.
(2) *Mercure de France*, 15 décembre 1931, pp. 628-632; 15 octobre 1933, pp. 420-421; 15 avril 1935, pp. 370-371.
(3) *Ibid.*, 15 février 1930, pp. 162-165; 15 novembre 1930, pp. 154-158; 15 août 1934, pp. 142-145.

dictions sur la chaleur (pp. 179-180), une application fautive (p. 90) des relations d'incertitude et un certain flottement dans la critique de « l'éther » (pp. 49, 61, 142, 199, 238), identifié tantôt à *vide*, tantôt à *champ*. D'autres imperfections sont plus graves, comme les verbiages (p. 115) sur la liberté humaine ou le chapitre nettement tendancieux (pp. 92-117) relatif au « déclin du déterminisme »; on pourrait lui opposer la phrase de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet (4). » Signalons également la personnification païenne de Dame Nature : la Nature qui décide (p. 14), les plus habiles stratagèmes de la Nature (p. 25), la Nature qui n'a pas besoin de se protéger (p. 131), etc.; il est curieux de voir un quaker se plonger dans les délices de la mentalité prélogique!

Mais, à côté de ces faiblesses, qui font sourire, que d'excellents développements, que de remarquables suggestions sur l'énergie subatomique, sur les galaxies et sur le ciment mathématique qui synthétise les deux infinis, le grand et le petit!

La révolution de la pensée est née de la physique (p. 24). Le vieux dualisme de l'esprit et de la matière ressemble à celui d'un homme, qui, ayant reçu des instructions, partie sous forme écrite, partie sous forme orale, se sentirait incapable de les combiner, à cause de la nature incompatible des ondes sonores et de l'encre (p. 23) [5]. Nous ne pouvons séparer la théorie de l'Univers de celle de l'atome (p. 289). Les astronomes, qui étaient partis à la recherche de l'inconcevablement grand, rencontrent aujourd'hui les physiciens de l'atome, qui étaient partis à la recherche de l'inconcevablement petit (p. 288). Dans la théorie de la relativité, l'observateur part à la recherche de la vérité, armé d'une règle à mesurer; dans la théorie des quanta, il part armé d'un crible (p. 348). L'énergie subatomique existe abondamment dans tout ce que nous voyons et dans tout ce que nous touchons. Seulement, elle est cadenassée d'une manière si sûre que, pour tout le bien qu'elle peut nous procurer, elle pourrait tout aussi bien se trouver dans l'étoile la plus lointaine — à moins que nous ne sachions trouver la clef du cadenas. Nous avons beau savoir que l'armoire

(4) *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, I, 16.

(5) Encore qu'Eddington conclut dans un sens opposé, cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'édification d'une science unitaire, à l'extension de l'esprit scientifique à l'étude de l'homme et de la société.

est fermée : nous sommes irrésistiblement poussés à regarder par le trou de la serrure, comme des enfants qui savent où sont rangés les pots de confiture (pp. 209-210).

Le point central — et la partie réellement neuve — du livre concerne les *constantes universelles* (6), qu'Eddington commence par énumérer : la charge de l'électron, la masse de l'électron, la masse du proton, le quantum d'action, la vitesse de la lumière, la constante de la gravitation, la constante cosmique (p. 299); Eddington y joint ultérieurement (p. 328) le nombre total des électrons contenus dans l'Univers; il aurait pu leur ajouter le rapport de la circonférence au diamètre dans la géométrie euclidienne. Ces constantes ne sont pas toutes indépendantes, et l'auteur, en exposant familièrement *la théorie des groupes* (pp. 331-361), retrace l'histoire du fameux nombre 137, appelé souvent « nombre d'Eddington », qui est en relation avec le nombre des termes symétriques dans un tableau de seize lignes et de seize colonnes; le nombre d'Eddington détermine la charge de l'électron, à partir du quantum d'action et de la vitesse de la lumière.

Par une anicroche insignifiante — sans conséquence sérieuse pour l'évolution de l'Univers — quelques blocs de matière de dimensions défectueuses se sont formés accidentellement. Ceux-ci échappent à la protection purifiante de la chaleur intense et à l'action également efficace du froid de l'espace. L'homme est l'un des résultats (7) de ce défaut fortuit de précautions antiseptiques (p. 403).

Certes, on peut affirmer (p. 411) que l'homme doit être « quelque chose de plus qu'une machine à effectuer des mesures scientifiques »; nous ajouterions, notamment : « une machine à penser sans passions ». Mais, si Eddington l'avait dit, ç'eût été de l'autocritique...

MARCEL BOLL.

(6) Nous avons traité cette question dans notre opuscule *Matière, électricité, radiations* (Delagrave, 3e édition). Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1929, pp. 429-431.

(7) Le texte porte « l'un des tristes résultats » (idiosyncrasie pessimiste sans rapports avec la question).

SCIENCE SOCIALE

E. L. Guernier : *Le Destin des Continents. Trois continents. Trois civilisations. Trois destins.* Alcan. — Mémento.

Le livre dont je vais parler sort de l'ordinaire. Son titre mystérieux pique tout d'abord la curiosité : **Le Destin des Continents. Trois continents. Trois civilisations. Trois destins.** Qu'a bien voulu dire l'auteur, M. E. L. Guernier, dont on connaît d'autres sérieux et suggestifs ouvrages : *L'Afrique, champ d'expansion de l'Europe, Les grands courants modernes des migrations humaines* et aussi *l'Agonie du régime parlementaire?*

L'idée centrale de M. Guernier est celle-ci : le monde est trop grand pour qu'on puisse arriver à organiser un régime économique s'adaptant à toute la planète (d'où la faillite du libéralisme économique qui a construit un champ universel d'action dont les dimensions dépassent les forces normales de l'*homo economicus*) et les diverses nations sont trop petites, car aucune ne peut se passer des autres et aucune ne se trouve à la fois dans les deux hémisphères, les véritables équilibres économiques s'établissant entre l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral. Alors il faut dessiner sur la mappemonde des fuseaux verticaux qui permettront des cycles harmonieux durables sous une formule d'autorité et de hiérarchie gardienne de ces climats économiques. Et ces fuseaux seront au nombre de trois : l'un comprenant l'Europe et l'Afrique, l'autre l'Asie et l'Australasie, le troisième les deux Amériques. Le cycle asiatique, le plus ancien, le plus stable est caractérisé par la tendance au plus bas salaire. Le cycle européen plus souple, plus varié, se caractérise par la mesure et la modération (solidité du droit romain en dépit du droit tribal germanique) aboutissant au salaire moyen. Le cycle américain, dernier venu, a créé son climat économique sous le signe de la liberté, même excessive, aboutissant au haut salaire. Et à son ouvrage, en sus du planisphère donnant les trois fuseaux côte à côte, l'auteur a joint les cartes économiques de chacun de ces fuseaux qui sont, toutes les trois, fort intéressantes à étudier.

Mais, tout de suite, vous viennent à l'esprit des objections.

Pourquoi les échanges latitudinaires seraient-ils absurdes et les longitudinaires excellents? Deux centres productifs sur le même degré peuvent être différents de production agricole ou industrielle et avoir intérêt à se mettre en rapports. Pourquoi, d'autre part, empêcher les fuseaux de communiquer entre eux? Les Etats-Unis boréaux peuvent avoir intérêt à commercer avec l'Afrique australe, comme l'Argentine avec le Japon, ou la Nouvelle-Zélande avec l'Angleterre. Cette dernière, au surplus, n'est-elle pas, en tant que *british empire*, à cheval sur les deux hémisphères? En outre tous ces fuseaux actuellement s'entrepénètrent, et les climats dont parle l'auteur sont loin d'être réalisés, sauf pour l'Afrique qui n'a guère de relations économiques qu'avec l'Europe. Mais déjà pour l'Europe, l'Afrique n'entre que pour un dixième environ dans son mouvement total. Et quant à la progression de la part de chaque Amérique dans le commerce de l'autre, ira-t-elle jusqu'à l'accaparement? Certainement non. La loi de Monroe n'empêchera pas les relations latitudinaires, pas plus que l'exclusivisme japonais, et l'Europe n'acceptera jamais de perdre ses marchés dans les autres fuseaux en se contentant de l'Afrique comme débouché à son immense production, car l'Europe dépasse encore de beaucoup les autres pays (60 % du commerce d'importation mondial et 51 % du commerce d'exportation mondial, l'Amérique n'arrivant qu'à 18 % et 25 %, l'Asie à 13 % et 13 %, l'Afrique à 5 % et 6 %, l'Australasie à 2 % et 3 %).

Quoi qu'on puisse penser, d'ailleurs, de cette idée centrale de l'auteur, il faut reconnaître qu'en elle-même elle est intéressante, et en outre que les considérations qui l'entourent sont souvent très curieuses. M. Guernier, par exemple, explique le mal économique et social dont nous souffrons par la substitution du capitalisme collectif et nomade au capitalisme individuel et stable dont nos pères avaient longtemps vécu. Ce dernier, basé sur l'épargne et ne recourant au crédit que dans les limites de cette épargne, constituait un régime très souple et très résistant à la fois. Mais le cours des événements, accroissement de la population, émigration, inventions mécaniques, besoin de capitaux, lui portèrent des coups mortels; en Amérique notamment les émigrés juifs et alle-

mands devinrent l'élément dominant; or ces deux races avaient le même caractère psychologique : l'orgueil d'être le peuple élu, l'instinct de la vie nomade, le besoin de conquête, la folie de l'avenir, de la spéculation, du gaspillage, toutes qualités opposées aux nôtres qui sont de stabilité, de paix, de droit juridique, et que nous tenons de Rome. Et ce fait que les Juifs et les Allemands ont la même mentalité expliquerait leur opposition dans l'état hitlérien comme leur alliance dans les autres; aux Etats-Unis notamment ces deux races ont fait dominer le capitalisme collectif, nouvelle formation tribale d'énergie, qui est vite devenu le capitalisme vagabond parti, après la guerre, à la conquête de l'Europe, et qui, en Amérique même, a engendré le capitalisme spéculateur effréné que caractérisa la création du supercrédit devant aboutir au gigantesque krack de 1929.

Cette théorie du capitalisme se double d'une intéressante aussi théorie du libéralisme. Celui-ci n'est pas né du développement normal des événements économiques, il est une création de l'esprit réagissant contre l'autoritarisme antérieur; la liberté de pensée, bonne en elle-même, a engendré la liberté d'agir et c'est de leur confusion, nous dit l'auteur, qu'est né le chaos moderne; la liberté simplement politique de 1789 se mua en liberté économique de 1848, et celle-ci, appuyée sur l'individualisme d'un côté, sur le capitalisme de de l'autre, bouleversa le monde, car le monde avait perdu ses anciens statuts économiques (esclavage, servage, corporation) et avait tout au plus gardé son statut domestique (encore la famille a-t-elle été fort ébranlée elle aussi); tout alors s'est trouvé matérialisé dans le salaire, l'employeur estimant qu'en le payant à l'ouvrier il avait satisfait à la totalité de ses devoirs sociaux, et l'ouvrier, une fois son salaire touché, n'ayant plus qu'un désir : jouir de la vie, d'où cabaret et alcoolisme; l'employeur aussi d'ailleurs; et ainsi le libéralisme a conduit le monde économique à perdre le contrôle de ses actes et à ne plus harmoniser la production et la consommation. Cette perte de contrôle, c'est tout le drame de la société moderne, et l'œuvre qui d'abord importe, c'est de rétablir cette harmonie disparue de la consommation et de la production.

Toutes ces considérations sont du plus haut intérêt, et l'on voit que le livre de M. Guernier sort de la moyenne des banalités ou des stupidités dont j'ai trop souvent à rendre compte. Je ne dis pas qu'elles soient d'une exactitude complète et je crois qu'il ne serait pas impossible d'harmoniser également la liberté et l'autorité, l'individu et la corporation, le petit capitalisme et le grand, avec cette concession que dès qu'il y a liberté il peut y avoir abus, mais la dignité de l'homme est de ne pas reculer devant la responsabilité de ses actes. Il y aurait un livre à écrire (un de plus!) sur la crise moderne, sur la réhabilitation de la juste et saine liberté, sur la condamnation de toutes les folies autoritaires : socialisme, communisme, terrorisme, etc., et sur la réalisation des harmonies dont je parlais; je ne sais pas si je l'écrirai, maintenant que j'ai fini mon œuvre littéraire (quelque trente ou quarante volumes qui dorment dans mes tiroirs, attendant l'éditeur qui les réveillera), d'autant que l'âge avance et que le temps finit par manquer pour les grandes œuvres; mais je me réjouis, en attendant, qu'au milieu des absurdités marxistes de pure phraséologie, paraissent des livres remarquables comme celui dont je viens de parler. M. Guernier, Français d'Afrique du Nord, s'apparente à un de ses compatriotes, M. Gautier E. F. (que n'énonce-t-il ses prénoms, il y a tant de Gautier!) l'auteur de *Genséric,* qui est lui-même un esprit très curieux, très savoureux et très différent, quoique professeur, de la grisaille sorbonnique d'ici, et il y a autour d'eux bien d'autres esprits remarquables comme en littérature Robert Randau, et cela fait plaisir de voir que l'Afrique française du Nord commence, grâce à eux tous, à jouer son rôle dans le grand mouvement intellectuel du monde!

Mémento. — Paul Painlevé : *Paroles et écrits,* publiés par la Société des Amis de Paul Painlevé, Editions Rieder. Ce fut, sinon un grand homme d'Etat, du moins un grand savant et un grand patriote, il ne faut pas oublier que ce fut lui, pendant la grande guerre, qui nomma Foch et Pétain, tout en nous débarrassant de Malvy. Dans ce volume, on lira avec fruit bien des pages, notamment son discours aux fêtes du tricentenaire de Pascal le 8 juillet 1923. Dix ans plus tard, le 29 octobre 1933, c'est lui qui mourait en traduisant un passage du second *Faust* de Gœthe, le chant du

veilleur sur la tour. — Jean Coutrot : *Les leçons de juin 1936. L'Humanisme économique,* Editions du centre polytechnicien d'études économiques. Un avant-propos de Georges Guillaume donne quelques détails sur l'auteur, chef d'usine et qui connaît par expérience tous les problèmes de direction ouvrière. Aux trois systèmes d'aujourd'hui, capitalisme, socialisme, communisme, qu'il déclare également rudimentaires et périmés, M. Jean Coutrot oppose et propose un humanisme économique caractérisé par le plus grand respect de la personne humaine, et cette conception est en effet tout à fait louable, mais elle laisse entier le problème du capitalisme et de l'anticapitalisme entre lesquels il faut choisir, et scientifiquement, puisque cette chronique est de science sociale, l'anticapitalisme est le dernier mot de l'absurdité. On peut d'ailleurs penser avec l'auteur et son préfacier que « la haine contre les hommes, point faible de systèmes qui veulent respecter la liberté humaine » (je ne comprends pas très bien) peut être combattue, et même réduite, mais je me demande si on y parviendra autrement que par une solide organisation d'ordre public désarmant toutes les forces de haine. — Jean Desthieux : *L'Humanisme de la Méditerranée,* rapport général présenté au Congrès de 1935. Académie méditerranéenne, Monaco. Ici, le mot humanisme est pris dans un sens différent, non pas humanitaire, mais civilisationnel. M. Jean Desthieux pense en effet que, la civilisation étant née sur les bords de la Méditerranée, toutes les cultures qui se sont manifestées sur ces bords sont pleinement civilisées! Or, ceci se heurte au double fait que la Judée et l'Islam, ayant tout subordonné au monothéisme surhumain, n'ont pas créé de civilisations véritablement humaines; tant que les musulmans ont été forts, la Méditerranée a été un champ d'exploitation de corsaires pilleurs et massacreurs, au lieu d'être un domaine de rayonnement intellectuel comme avec Athènes et Rome. Il n'en est pas moins permis d'espérer que l'Islam évoluera suffisamment pour prendre sa place dans notre civilisation helléno-chrétienne et qu'alors le mot humanisme méditerranéen deviendra un programme de haut idéal. Los à l'Académie méditerranéenne de Monaco si elle le réalise! — Hilde Rigaudier-Waiss : *Les Enquêtes ouvrières en France entre 1830 et 1848,* préface de C. Bouglé, Alcan. Un ouvrage très sérieux et qui fait honneur au centre de documentation sociale de l'Ecole normale supérieure. Les figures de deux grands enquêteurs sociaux du temps de Louis-Philippe, Buret et Villermé, sont mises en juste lumière. — Dans la *Revue des études coopératives,* une bonne étude de M. Benoist de Beaulien sur le Portugal au point de vue économique : depuis

que M. Salazar est à la tête du pays, le progrès est en marche. — Dans l'*Evolution nord-africaine,* M. Charles Collomb insiste sur le très grand danger que fait courir à l'Algérie française la propagande de la Troisième internationale et de l'Association des Oulémas. — Dans la *France active,* M. Roland Gilles-Normand expose que le Communisme est le fourrier du Fascisme (ce périodique donne régulièrement une intéressante chronique de notre collaborateur Auriant sur les « Activités littéraires »). — *L'Espoir français* montre qu'une prochaine dévaluation du franc devient fatale : en quatre mois, mai-septembre, l'encaisse-or de la Banque a diminué de 12 milliards (le mouvement continue), les dépôts des Caisses d'épargne ont diminué de 2 milliards, le déficit des budgets de l'Etat est évalué à 30 ou 35 milliards, la régression du tourisme étranger représente une perte annuelle de 8 milliards, la production industrielle diminue partout, il n'y a que les impôts qui vont augmenter et terriblement! L'œuvre de nos politiciens s'avère catastrophique, et le franc sera bientôt à un sou. Il est vrai que cela simplifiera les calculs. Cent francs ne vaudront plus que cent sous, ce sera très clair.

HENRI MAZEL.

PEDAGOGIE

Léon Dubreuil : *Paul Bert,* Paris, Alcan, 1935, 288 pages in-16 carré. — Edmond Vermeil, professeur à la Sorbonne : *Charles Andler,* Paris, Bulletin de l'Union pour la vérité, octobre-novembre 1935, 100 pages in-16.

Je serais bien surpris si, d'ici quelques lunes, le problème d'une « éducation patriotique et nationale » ne s'imposait pas à l'opinion publique. Un ancien président de la République, un maréchal de France, un général fameux, des académiciens, un ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, des directeurs de la Natalité, des maîtres de l'enseignement supérieur, un ancien inspecteur de l'enseignement primaire et le président des associations des parents d'élèves de l'enseignement libre sont en train de se liguer ensemble pour patronner « un vaste travail de redressement intellectuel, moral, civique et national »

Il est probable que nous aurons l'occasion d'y revenir ici. En attendant, il n'est sans doute pas inutile de rappeler l'histoire et les efforts des éducateurs patriotes qui se sont déjà livrés à ce travail et nous ont légué leurs leçons.

M. Léon Dubreuil est un érudit qui, depuis vingt-cinq ans, se spécialise dans la monographie. Il vient de nous donner un

Paul Bert très vivant, où la sobriété du style met en relief les faits et les idées. D'aucuns trouveront sans doute que le récit est morcelé à l'extrême, et qu'il y a quelque chose de trop artificiel dans ce découpage en vingt-quatre chapitres de cinq à dix-huit pages chacun, où l'on ne voit pas bien pourquoi un même groupe d'événements est partagé en deux chapitres, et l'ordre chronologique interrompu deux fois pour des retours en arrière qui n'étaient pas inévitables. Mais il faut avouer que c'était une tâche fort difficile de condenser en si peu de pages la vie et l'œuvre d'un homme qui fut en même temps un savant, un philosophe et un polémiste, et mena de front, durant plus de quinze années, l'activité de l'éducateur avec celle du citoyen et de l'homme d'Etat.

C'est la guerre de 1870 qui « jeta Paul Bert dans la mêlée politique, sans le détourner de ses préoccupations habituelles ». Docteur ès sciences naturelles, en médecine et en droit, il voulut mettre au service de la nation, non seulement le résultat de ses recherches scientifiques, mais encore et surtout la valeur que ces connaissances avaient donnée à son esprit. Dès 1863, à l'âge de trente ans, il déclarait :

Avant d'être naturaliste, je me sens citoyen et j'applaudis à cette loi de Solon qui notait d'infamie tout citoyen resté inactif au sein des discordes civiles.

Remonté dans sa chaire de Sorbonne, le 18 mars 1871, il déclarait à ses élèves que « deux nécessités dominaient les autres problèmes : la revanche et la régénération ». Pour assurer la première, il demanda que la préparation militaire fût obligatoire dans les écoles. La seconde, il la confiait à l'instruction rendue obligatoire, laïque et gratuite, en particulier à l'enseignement des sciences et de la morale civique ,orné de la culture littéraire.

Pour lui, le « ministère de l'Education Nationale » était « le premier de nos services publics »; d'autre part, il donnait comme devise aux instituteurs : *Par l'Ecole, pour la Patrie!* Mais il ne séparait jamais du culte de la Patrie « l'amour de l'idéal », de cet idéal que « chacun peut admettre et qui ne s'oppose ni à l'idée de paix, de liberté de conscience, ni à l'idée de justice, qui est la base de la morale et de la démocratie ».

L'histoire de cette époque héroïque, « sur laquelle, dit justement l'auteur, beaucoup ne savent plus grand chose », est passionnante comme une bonne épopée. On y voit s'agiter toutes les questions qui sont peut-être à la veille d'inquiéter à nouveau notre pays, et qu'on aurait pu croire définitivement réglées. Que de temps, de peine et de trouble on s'épargnerait, si l'on n'oubliait pas les choses du passé!

Bien qu'il ne l'affiche pas le moins du monde, on devine cependant que la sympathie de M. Dubreuil va tout droit à Paul Bert et à son œuvre politique. Je crois que cet exposé, dépouillé de toute recherche d'éloquence, est bien de nature à entraîner aussi la sympathie de tout lecteur qui n'est pas incapable de sentir ce qui est généreux.

J'oserai en dire autant du « portrait psychologique et moral » de **Charles Andler,** professeur de langue et littérature allemande à la Sorbonne, que vient de brosser l'un de ses anciens élèves et successeurs, M. Edmond Vermeil, à la demande de l'*Union pour la Vérité,* fondée par M. Paul Desjardins et dirigée actuellement par M. Georges Guy-Grand. Celui-là non plus n'a pas estimé que sa tâche d'éducateur dût se calfeutrer à l'intérieur d'une salle d'école; il a voulu être et il a été vraiment « un des guides de la conscience française dans le premier tiers du XXe siècle ».

Ce qu'il représente avant tout à nos yeux, dans les temps graves où nous sommes, c'est l'Européen de l'Ouest, c'est le Français qui, plus jalousement que personne, a su veiller sur l'héritage que la pensée occidentale se doit à elle-même de sauver et de maintenir, sur l'incomparable trésor que constitue un humanisme fortement individuel et capable en même temps de s'épanouir comme de lui-même en exigence impérieuse de justice sociale et de solidarité créatrice dans le travail commun.

Pour Andler, « être occidental c'est savoir que la valeur d'une société n'est consacrée que par celle des individus qui la composent » ; « être professeur », c'est accomplir « un effort ininterrompu pour réaliser en soi une perfection humaine et faire naître cet effort chez autrui ».

M. Vermeil a fortement insisté sur cet « individualisme » que son maître regardait comme le trait caractéristique de l'Occident et, en particulier, de la France. Alors que l'Alle-

mand « croit l'ensemble métaphysique antérieur dans l'existence et la dignité aux êtres individuels qui y plongent leurs racines », le Français, l'Occidental, « croit les âmes individuelles irréductiblement distinctes et considère les ensembles sociaux comme une œuvre mentale qui, tissée par les individus morts et vivants, les unit et leur survit, s'imposant aux derniers venus par simple héritage, sujet à d'incessantes modifications ».

Tout comme Paul Bert, Charles Andler a eu « la passion de l'idéal et du droit », mais une passion qui s'alliait et obéissait à l'étude raisonnée « de la vie, de la famille, de la réalité sociale, du travail organisé et des problèmes tragiques qui s'y rapportent ». Il a été un « clerc » intransigeant, qui se révoltait contre la tyrannie des partis politiques, fondée sur l'ignorance et la brutalité des masses et sur la cupide et féroce ambition des chefs. Avant de participer à une action commune, il voulait voir clair dans les buts et les moyens. C'est pourquoi il s'est heurté au romantisme téméraire des Barrès et des Jaurès. De tels caractères sont rares, même parmi les éducateurs.

Il paraît que cette rareté atteint aussi la valeur et la conscience professionnelle des maîtres chargés du haut enseignement. J'ai été vivement ému de lire, sous la plume de M. Vermeil, docteur de Sorbonne, une phrase comme celle-ci :

> Dans les facultés de France ou d'Allemagne, je n'avais malheureusement rencontré que médiocrité ou négligence.

Et moi qui avais toujours nourri une sorte de vénération religieuse à l'égard des épitoges à triple rang d'hermine!

Il est vrai que cela se passait avant 1903. Le prix de la fourrure et du parchemin a bien augmenté depuis.

Par contre, il semble que le vocabulaire se soit enrichi, apparemment du moins. M. Vermeil, savant germaniste comme son maître, n'hésite plus à parler de « l'aspect agonal » qui l'emporte dans la situation européenne, de « l'Esprit totalitaire » et de « la volonté totale hypostasiée » qui règnent dans « la collectivité allemande ». Je doute qu'il soit indispensable de les faire aussi régner dans la langue française.

Mais un scrupule aussi mesquin ne m'empêche nullement

de goûter comme il convient l'étude « synthétique » de mon éminent collègue, et de souhaiter vivement « l'ouvrage exhaustif » dont il évoque l'espoir.

Z. TOURNEUR

DÉMOGRAPHIE

Une victoire de la colonisation française en Tunisie. — Les journaux métropolitains ont passé sous silence les résultats du recensement de la population de la Tunisie en 1936. Tâchons de réparer cette omission, car ces résultats sont, pour l'élément français établi en Tunisie, particulièrement réjouissants.

D'après le dénombrement, effectué le 12 mars 1936, le chiffre global de la population musulmane de la Tunisie est de 2.335.623 unités, au lieu de 2.159.151 en 1931. L'augmentation atteint donc 176.472 unités.

La population israélite comprenait 56.248 membres en 1931; elle se chiffre aujourd'hui par 59.485. L'accroissement s'élève à environ 3.000 unités.

Quant à la population européenne, elle passe de 195.293 personnes en 1931 à 213.205 unités au recensement de 1936. La hausse monte à 18.000 individus.

Dans l'ensemble, la population totale de la Tunisie était, au 12 mars 1936, de 2.608.315 âmes, au lieu de 2.410.692 en 1931. L'augmentation est d'environ 200.000 habitants.

Pour donner une idée exacte de cette prodigieuse croissance, il faudrait la transposer sur le plan français : c'est comme si la population française avait progressé de presque quatre millions d'âmes dans les cinq dernières années.

Il sied de s'arrêter au mouvement de la population européenne dans la Régence.

A quelles nationalités appartiennent les 213.205 Européens qui résident en Tunisie? (Nous donnons entre parenthèses le chiffre de leur population en 1931.)

L'élément français vient en tête avec 108.068 unités (91.427). Les Italiens sont 94.289 (91.178). Les Maltais les suivent très loin avec 7.279 individus (8.643), puis viennent les contingents espagnols, 323 unités (449), et grec, 454 (463). Enfin les autres Européens, parmi lesquels de nombreux Russes, sont au nombre de 2.792 (3.133).

De la comparaison de ces chiffres il ressort que, entre 1931 et 1936, le nombre des Français a augmenté de 16.641 unités et celui des Italiens de 3.111 unités. Alors que longtemps l'élément italien fut prépondérant dans la Régence, l'élément français prend le dessus nettement, et définitivement, semble-t-il.

Cette magnifique poussée de la population française n'est pas due uniquement à notre politique de naturalisations, elle est en premier lieu l'aboutissement de la fécondité des ménages français établis en Tunisie. Les excédents de naissances y sont de règle et la natalité française est même plus forte que la natalité italienne.

Aujourd'hui toutes les villes tunisiennes, sauf la capitale, marquent une prédominance de la population française. Quelle est donc la situation particulière de Tunis?

En 1931, Tunis dénombrait 202.405 habitants, dont 87.205 Européens, 89.801 Musulmans et 25.399 Israélites.

En 1936, le chiffre de la population de Tunis s'est accru de 21.000 unités environ. On a en effet recencé 220.000 habitants, mais on estime que 3.000 personnes ont échappé, pour diverses raisons, aux formalités obligatoires.

Les Français, qui étaient 33.649 en 1931, sont aujourd'hui 42.700, en hausse de 9.000 unités. La population italienne garde le premier rang, encore que son avance soit singulièrement compromise : elle passe de 46.457 à 49.878. L'élément maltais tombe de 5.529, en 1931, à 4.850. Les divers Européens gardent les mêmes chiffres : 1.570 en 1931, 1.572 en 1936.

Au total on a enregistré à Tunis 99.000 Européens, alors que la population musulmane ne s'élève, en 1936, qu'à 93.000 unités, la population israélite à 27.400.

De plus en plus l'élément européen a tendance à refouler l'élément indigène et Tunis devient, comme Alger, une métropole à majorité européenne.

Il résulte des chiffres que nous avons indiqués que nos efforts d'assimilation se heurtent à Tunis même à un bloc italien compact, qui se laisse malaisément entamer.

Il n'en est pas de même à la campagne et dans les villes

de province, où l'élément français triomphe sur toute la ligne.

En effet, alors que la population italienne, en dehors de Tunis, marque une légère diminution, passant de 44.721 unités à 44.411, la population française monte de 57.778 à 65.368.

Que ne pouvons-nous enregistrer d'aussi glorieuses et pacifiques victoires sur le sol métropolitain!

AMBROISE GOT.

ETHNOGRAPHIE

Dr Stephen Chauvet : *L'île de Pâques et ses mystères*, Editions Tel, 4°, 86 pages, 68 planches. — The Bantu tribes of South-Africa, vol. IV, I et vol. IV, II, Cambridge, Deighton Bell; et Kimberley, Alexander McGregor Memorial Museum, 4°, LXXX et XL planches. — W. M. Halliday : *Potlatch and totem, and the recollections of an Indian agent*, London and Toronto, J. M. Dent, 8°, ill. — L. S. S. O'Malley : *Popular Hinduism*, Cambridge University Press, pet. 8°.

Que **l'Ile de Pâques,** avec ses monuments énormes et ses inscriptions figuratives, constitue un problème difficile, est connu depuis longtemps, dès même la découverte; car à ce moment déjà il fut impossible de se procurer des explications directes. M. et Mme Routledge frétèrent spécialement un navire pour aller l'explorer en 1915, et j'ai rendu compte ici, en son temps, du bel ouvrage qui mettait enfin au point certains détails antérieurement mal décrits et mal dessinés. Cependant il restait encore à chercher... et à trouver. Le docteur Stephen Chauvet s'est donné la peine de revoir tous les documents anciens et d'obtenir des renseignements sur tous les objets provenant de l'île de Pâques qui sont conservés dans les divers musées du monde.

Il faut avouer que les renseignements sur les Pascuans modernes sont bien maigres; et que ce qu'on a pu recueillir n'est pas assez caractérisé pour pouvoir les situer sociologiquement et ethniquement parmi les autres insulaires de ces régions. L'auteur est par suite obligé de consacrer son effort à décrire et à interpréter les sculptures sur pierre et sur bois. Il apporte ici du nouveau, dans le chapitre intitulé *Valeur séméiologique des statuettes humaines archaïques;* j'en avais une série au musée de Neuchâtel que j'ai dû examiner de près et suis d'accord avec le docteur Chauvet pour affirmer qu'elles représentent bien des vivants, et non pas des

morts; tout ce qu'on regardait comme anomalies s'expliquerait par une déshydratation des modèles, laquelle s'explique à son tour par le fait que l'île ne contient ni rivière, ni fruits. Les artistes si réalistes de cette île auraient donc rendu exactement le type local, qui avait été modifié par une perturbation des glandes endocrines.

C'est un bien joli exemple (c'est pourquoi je l'ai signalé) de l'avantage pour une science du point de vue suggéré par une science voisine. Mais on peut se demander tout de même si ces artistes primitifs n'ont pas exagéré certains caractères morphologiques dans un but magico-religieux; car chez d'autres peuples on l'a fait, soit vers le comique, soit vers la fixation de traits réguliers (Egyptiens, Grecs). On lira avec intérêt ce que l'auteur dit de la décadence de cet art et de la mode nouvelle qui s'est imposée aux indigènes par suite de la demande étrangère.

Puis vient le problème de l'écriture. Elle est évidemment à base figurative, ensuite géométrisée. On est arrivé assez tôt à interpréter ces caractères; mais c'est sur leur origine que la discussion continue. Le docteur Chauvet voudrait les rattacher aux écritures de l'Asie méridionale et les regarde même comme plus anciens que l'écriture récemment découverte à Harappa et à Mohenjo-Daro, dans la vallée de l'Indus. J'ai étudié cette écriture aussi; mais je crois que de nombreuses similitudes, dans les écritures diverses, sont dues : 1° à l'identité des prototypes figuratifs; par exemple, il n'y a pas beaucoup de manières de dessiner un oiseau schématique; 2° à la régularisation technique, qui implique la tendance à inscrire tous ces signes dans des carrés ou des rectangles; 3° à la matière, surtout quand elle est du bois; même l'ébène et le bois de teck ont des fibres; les pierres ont des cristaux; il y a réaction tendantielle dans le même sens, universellement.

Pour le problème linguistique je suis incompétent; depuis que Marcel Mauss a découvert, grâce aux documents rapportés par M. Leenhardt, que le néo-calédonien et d'autres dialectes voisins ont des *tons*, tout comme l'annamite par exemple ou le suédois, le problème des filiations et des classements est tout entier à reprendre.

Une bonne bibliographie et un recueil de reproductions parfaites terminent ce beau volume; on voit bien sur celles des statuettes le goître caractérisé, l'affaissement de l'abdomen et les aplatissements musculaires qui sont la preuve de l'explication séméiologique du docteur Chauvet.

§

Le Musée de Kimberley continue la publication de ses beaux fascicules sur les **Bantous de l'Afrique du Sud,** illustrés de photos de A. M. Duggan-Cronin. Le tome IV, section I, est consacré aux Bantous de la nation Thonga-Shanga; la section II du même volume aux Vachopi de l'Afrique orientale portugaise. Les deux volumes ont des introductions de H. P. Junod, qui habite ces régions depuis une quarantaine d'années et auquel on doit des monographies excellentes. Dans chaque fascicule, bibliographie complète. Les héliotypies permettent l'étude à la loupe des détails (costumes, scarifications, techniques); chaque planche est accompagnée d'explications détaillées.

Il se publie depuis quelques années beaucoup d'albums ethnographiques; mais je n'en vois pas qui soient aussi beaux, aussi exacts et aussi utiles que ceux du Musée de Kimberley.

M. Halliday a vécu pendant de longues années, comme administrateur et juge, dans la Colombie britannique. L'ouvrage qu'il publie sur le **Potlatch et le totem** dans ces régions est une contribution importante à nos études. On sait à peu près ce qu'est un totem; mais le mot *potlatch* doit être expliqué ici. C'est un système de redistribution périodique des biens, richesses, objets de tout ordre accumulés par un individu, parfois même par toute sa famille, au cours de la période. Certains chefs de clan ou de groupe, par le mariage de leurs enfants, par leur autorité, par le commerce, accumulent un certain « trésor »; mais la coutume veut que cette accumulation, non seulement ne puisse pas rester toujours entre leurs mains, ou passer à leurs parents ou descendants. Il y a donc des réunions où ces richesses sont remises en circulation par un système de cadeaux réciproques stric-

tement réglementé. Bref, c'est un moyen découvert par de prétendus sauvages pour éviter « la concentration des capitaux » décrite par Marx et ses disciples.

Sur les Kwakiutl, les Haida, les Tlinkit et autres tribus de la Colombie britannique, existent déjà de bonnes monographies, de Boas, Swanton, Hill Tout, etc.; mais ce volume a l'avantage de présenter la vie de ces Indiens sous un aspect plus vivant et plus familier. De plus, on saisit ici sur le vif les conséquences du contact des deux (ou trois) civilisations. Sans doute, l'auteur a conservé ses points de vue européens, notamment en matière de moralité; mais la vie dans de telles régions, si dures, pendant tant d'années, lui a fait admettre que certains éléments indigènes de stabilité sociale doivent être conservés pour permettre à ces peuples de survivre.

Au même point de vue s'est placé M. O'Malley dans son livre sur l'**Hindouisme populaire** en tant que religion des masses. La plupart des ouvrages sur les religions de l'Inde décrivent celles des théologiens et des philosophes; les religions populaires ne sont étudiées que dans les ouvrages de folklore (de Crooke, par exemple) ou dans les traités sur les castes et les classes de l'Inde, notamment dans les grands Recensements. Toute cette littérature spéciale, déjà très riche, est peu accessible au grand public. C'est à lui que s'adresse à l'auteur en décrivant tour à tour les croyances, les idéals, les influences morales, le culte, les esprits, les prêtres. On saisit ainsi sur le vif le mécanisme mental et affectif qui, dans cet immense continent, a déterminé la superposition de milliers de contradictions.

Un fait intéressant, auquel l'auteur a consacré un chapitre spécial, est que les déifications continuent à se faire de nos jours comme anciennement. Le fait s'est produit pour des Anglais (Henckel, Nicholson, Pole, Dixon, etc.) et des Portugais, dont les tombes sont devenues de véritables sanctuaires. Le cas du colonel William Wallace, mort en 1809 et regardé comme un *sat purush*, ou homme saint, est l'un des plus typiques; chaque année on lui apporte des fruits, on sacrifie un coq; un missionnaire américain qui tenta de sup-

primer ce culte mourut promptement du choléra. Il est vrai qu'un autre missionnaire américain, le docteur J. E. Clough, fut sanctifié de son vivant par ses propres convertis. En somme, c'est ce qu'on fit en France sous les Mérovingiens...

A signaler aussi le dernier chapitre, sur le sectarisme et la tolérance dans les masses de l'Inde, vraiment peu encourageant. Mais l'Espagne!

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

G. Visconti-Frasca : *La guerre décisive*, Berger-Levrault. — Maréchal Caviglia : *Les trois batailles de la Piave*, Nouvelle Revue critique. — G. Reibell : *Le Calvaire de Madagascar*, Berger-Levrault. — Colonel Charbonneau : *La Pacification du Sud-Marocain*, Lavauzelle. — Marcel Dupont : *Le général Fournier-Sarlovèze*, Hachette. — Colonel de Conchard : *Le maréchal Brune*, Figuière. — H. Tribout : *Le général Poncelet*, G. Saffroy. — Au sujet de Réformes militaires. — Mémento.

Le succès de l'armée italienne en Ethiopie devait naturellement attirer l'attention sur l'ouvrage du général Visconti-Frasca : **La guerre décisive.** On est porté en effet à y rechercher les raisons d'un tel succès. S'il y a, cependant, un rapport direct entre les principes énoncés par cet officier-général et les méthodes employées par le Commandement italien, il est d'autre part tout un ordre de faits qui leur sont étrangers, tout en ayant contribué dans une large part à la victoire. Je n'en citerai qu'un. Préparée de longue main, dans le plus grand secret, cette expédition, montée avec un véritable luxe de forces matérielles et morales, aurait abouti à la réussite, mais au prix de plus grands sacrifices (car elle n'aurait pu s'achever avant le retour de la saison des pluies), si l'adversaire, par sa sottise, ne lui avait grandement facilité sa tâche, en construisant lui-même une route carrossable de Dessié à Addis-Abéba. Ce détail, parfaitement connu de l'état-major italien et de quelques spécialistes, était ignoré du public. Aussi, l'étonnement fut grand de voir les avant-gardes italiennes motorisées, après leur arrivée à Dessié, se présenter presque aussitôt devant la capitale du Roi des Rois.

Le Négus avait eu la marotte de faire figure d'un souverain parfaitement à la page des derniers progrès de la civilisation européenne. Il l'a chèrement payée. Son embryon de

Garde royale, son demi-quarteron d'avions, ses automobiles, sa T. S. F., n'ont fait que travailler à sa déconfiture, en ruinant ses sujets. Sa mésaventure comporte une moralité, en dénonçant une fois de plus la malfaisance de ce qu'on appelle aujourd'hui le commerce libre des armes.

Revenons au livre du général Visconti-Frasca. M. Mussolini, dans un article, reproduit en tête de l'ouvrage, le définit congrûment « fort, organique et intégralement fasciste », ce qui, en langage courant, signifie qu'il contient les conditions propres à donner la vie à un organisme, si compliqué qu'il soit, à condition de lui donner pour base une discipline consentie, mais exaltée jusqu'au fanatisme. Nous avons connu nous-mêmes ce fanatisme avec nos armées du Premier-Empire. Je pense que M. Mussolini ne prendra pas en mauvaise part un tel rapprochement. Mais nous avons fait aussi l'expérience de l'évanouissement complet de cet état d'esprit, lorsque certaines conditions organiques aussi essentielles n'étaient plus remplies : insuffisance du Commandement, défectuosité des procédés tactiques, etc. Si l'on excepte cet esprit fasciste qui sert à l'auteur de condiment pour animer ses conclusions, il n'est, d'une manière générale, rien de nouveau dans son exposé sur le rôle qu'il entend assigner à l'armée italienne. Sous d'autres vocables, on retrouve les *strosstruppen*, le *groupe de combat*, les *canons d'accompagnement*, les rapports qui doivent exister entre la politique et la stratégie. Ce livre a cependant pour nous, Français, un intérêt plus particulier, car l'auteur y analyse, avec une parfaite indépendance d'esprit, les procédés tactiques employés par notre Commandement pendant la guerre de tranchées. Ce jugement, venant d'un étranger, mérite d'être connu :

Rappelons les événements dans leurs grandes lignes : Février 1915, offensive de Champagne, on tire 100.000 obus, c'est-à-dire 18 coups par mètre de tranchée. Quiconque a servi dans les postes de commandement des grandes unités ou des groupes d'artillerie se rappelle les zones d'action attribuées aux batteries, zones délimitées par des cercles colorés sur les cartes topographiques au cours de la préparation des offensives. Ces couleurs, en se recoupant sur la carte, s'entrelaçaient tellement qu'elles finissaient par

faire disparaître la surface de la terre, et avec elle, l'ennemi! à la façon des flots du déluge biblique! Celui qui doutait de l'irrésistible résultat de cette avalanche était vu d'un mauvais œil et relégué au rang des défaitistes professionnels..., etc. (p. 38).

Nous nous bornons à ces quelques lignes, dont le développement est tout à fait remarquable.

Nous ne ferons que signaler l'étude détaillée et si personnelle de M. le Maréchal Caviglia, qu'il intitule **Les trois batailles de la Piave.** Depuis longtemps, l'opinion publique en Italie considère que la victoire de Vittorio-Veneto, conséquence de la dernière de ces batailles, mit fin virtuellement à la Grande Guerre en obligeant l'Autriche à déposer les armes. L'auteur de cette étude, ancien commandant de la VIII[e] armée, qui joua un rôle capital dans la préparation de ce succès, apporte aujourd'hui l'autorité de son nom à une thèse particulièrement flatteuse pour l'amour-propre italien. Il écrit (p. 91) :

Ainsi la victoire de Vittorio-Veneto démontra que, du point de vue purement militaire, ni l'intervention de l'armée américaine, ni la réalisation intégrale du plan Foch n'étaient indispensables pour arracher la victoire à l'Allemagne.

Et, page 167 :

...C'est en Italie, et par les Italiens, que la bataille décisive avait été gagnée. Elle termina du même coup et la lutte en France, et la guerre. Il n'en reste pas moins que l'armée allemande ne fut pas battue. Si elle l'avait été, comme par nous l'armée autrichienne, aucune volonté, aucune force humaine n'aurait pu empêcher les Français et les Anglais d'aller à Berlin.

Si surprenantes que soient de pareilles affirmations, il nous paraît prématuré d'entamer le débat à leur sujet. Italiens et Français, qui avons fait la guerre, nous sommes encore trop près des événements, les uns et les autres, pour les juger sans passion, avec l'impartialité désirable. Les historiens de l'avenir seront seuls qualifiés pour décider si les affirmations de M. le Maréchal Caviglia sont vraiment fondées.

§

A l'occasion de l'anniversaire de notre établissement à Madagascar, a paru l'histoire de l'expédition de 1895, qui

fut « la plus meurtrière du XIX[e] siècle ». C'est une page assez triste de notre histoire militaire. Pour nous la faire connaître en détail, un des derniers survivants de cette expédition, le général Reibell, sous le titre **Le Calvaire de Madagascar,** en expose, avec une courageuse franchise, les erreurs, les misères, les vicissitudes de toute sorte qui l'illustrèrent si fâcheusement. Les qualités d'esprit et de cœur, dont l'auteur donne des témoignages, presque à chaque page, rendent malgré tout ce livre attrayant. S'il réussit à mettre en valeur le dévouement inlassable de certains, il se montre justement sévère pour d'autres. Il faut lire ce livre.

Un ouvrage, qui a trait à des événements plus récents, peut servir de point de comparaison avec le précédent, pour mesurer, non pas le progrès, mais l'évolution accomplie depuis 1895. Il s'agit du grand ouvrage du Col. G. Charbonneau sur la **Pacification du Sud-Marocain et du Sahara occidental** en 1934-35. Le but de l'expédition, après avoir assuré, avec le concours de l'aviation, la pacification de l'Anti-Atlas, avait pour but de traverser une région désertique de 1.400 kilomètres, et d'établir la liaison avec l'Afrique occidentale française. L'expédition, motorisée, comprenait des autos-mitrailleuses, coûtant, au dire de l'auteur, 400.000 francs la pièce, d'autres 300.000 francs. L'emploi de ces magnifiques engins n'excluait d'ailleurs pas la nécessité des méharis et des chevaux, destinés à les désensabler. Que nous voilà loin des modestes voitures Lefèvre de l'expédition 1895. L'auteur, en terminant son exposé, ne peut s'empêcher de rappeler le propos d'un homme d'Etat anglais : Le Coq Gaulois aime à gratter le sable. Mais il paraît que la pacification du Maroc est désormais assurée — acceptons-en l'augure.

M. Marcel Dupont, après son Murat qui mérite de devenir classique, a obéi à une veine moins heureuse, en nous donnant la biographie du **Général Fournier-Sarlovèze,** appelé de son temps le plus mauvais sujet de l'armée. Napoléon l'a toujours tenu en parfait mépris, tout en utilisant le « sens cavalier » qu'il possédait au plus haut degré. Fils d'un cabaretier comme Murat, il n'a pas eu dans sa jeunesse les bons exemples que l'on peut puiser aux foyers les plus humbles. Tout devait l'orienter vers une existence d'aventurier, avec

une absence complète de scrupules. L'auteur de cette vie mouvementée, déconcertante par ses excès et ses repentirs, n'indiquant jamais ses sources, il est difficile d'y séparer l'histoire de la légende. Cependant son récit est plaisant, animé, parfois endiablé. Mais un homme que le maréchal Bessières appelait un « général sans conscience » méritait-il vraiment de tenter un historien?

Le colonel Vermeil de Conchard, en nous donnant son étude sur le **Maréchal Brune,** dont il est un des descendants, semble avoir voulu nous informer plus particulièrement que le Maréchal était issu, non du peuple, mais d'un milieu de bonne bourgeoisie. Dont acte. Cependant, le futur maréchal, les mauvais jours venus, imprima lui-même une feuille, destinée à répandre les idées révolutionnaires. De là, la légende qui le fait débuter dans la vie comme ouvrier-imprimeur. Légende qui ne l'a pas empêché d'être considéré comme une des grandes figures militaires du Premier Empire et il a la gloire, assez rare d'ailleurs, d'avoir eu raison contre Napoléon, à deux reprises dans sa carrière, en signant la Convention d'Alkmaar et plus tard celle de Stralsund, qui lui valut sa disgrâce. Celle-ci reste à son honneur.

Une figure telle que celle du **Général Poncelet,** de M. H. Tribout, diffère du tout au tout des précédentes. Fait prisonnier pendant la campagne de Russie, Poncelet employa les loisirs de sa captivité de Saratoff, en plein pays cosaque, à jeter les fondements de son *Traité des propriétés projectives des figures,* qui devait le rendre illustre, pour devenir plus tard, ainsi qui l'appelle le préfacier, M. d'Ocagne « le Père de la mécanique industrielle ». Ce n'est pas mal pour un militaire.

§

Il n'est pas possible encore de porter un jugement définitif sur les réformes qui viennent d'être apportées à notre organisation militaire. Cependant, leur nouveauté mérite l'attention. La constitution d'un ministère de la Défense nationale a été réalisée, cette fois, dans des conditions nouvelles, qui semblent propres à lui assurer la viabilité. Le journal *Le Temps* la juge d'une manière très objective comme suit :

Dans le domaine de la Défense nationale, l'œuvre de coordination paraît avoir été abordée avec le plus de logique, et, espérons-le, avec succès. Très prudemment, le Décret ne parle que de coordination; à aucun moment, il ne paraît envisager une fusion comme celle prévue par le Décret de 1931, qui n'avait pas reculé devant la mise en commun d'organes constitutifs des trois départements (guerre, marine, air), et qui, à l'épreuve, s'était révélé inapplicable. Le décret semble s'être inspiré d'un récent exemple britannique... (13 juin).

Espérons donc que ce qui est bon en Angleterre et en Italie le sera également chez nous. La création d'un **Centre de hautes études de Défense nationale,** où seront rassemblés des officiers des trois armes, ne peut que préparer à trouver enfin la formule du commandement unique, que réclamait récemment le Maréchal Pétain. La nationalisation des Industries de guerre, qui mettra fin, il faut l'espérer, au commerce libre des armes, ainsi qu'aux bénéfices exagérés réalisés par ces industries, doit être prise comme une œuvre de moralité publique. L'interdiction aux officiers, mis en congé ou demandant leur retraite par anticipation, d'occuper des emplois chez les fournisseurs de l'Etat mettra fin à des abus, qui ne peuvent que porter tort au bon renom de notre corps d'officiers.

MÉMENTO. — Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui les ouvrages suivants : J. Goulven : *Lyautey l'africain* (Impr. Imblot, Nancy; G. Lyautey : *Lettres de Madagascar;* C[t] Lefebvre des Noëttes : *De la Marine antique à la Marine moderne.*

JEAN NOREL.

LES REVUES

Commune : lettres de guerre d'Henri Barbusse à sa femme. — *Corymbe:* fable bambara à morale pacifiste. — *Etudes :* l'influence du terroir sur M. Paul Claudel. — *Scripta :* trois poèmes en prose de Mlle Béatrix Beck. — *La Muse française :* d'un article de M. Henri Mazel sur Ernest Raynaud. — Mémento.

Pour commémorer le dix-huitième anniversaire de l'armistice, **Commune** (novembre) a publié quelques lettres d'Henri Barbusse. Le grand écrivain les adressa, durant la guerre, à sa femme. Elles sont contemporaines de la révélation du *Feu,* ce livre admirable dont l'honneur social est d'avoir devancé,

dans le monde entier, tous les témoignages littéraires de combattants authentiques sur les horreurs de la guerre et le martyre du soldat. Dès mars 1916, quand le mot d'ordre de tous les chefs de la propagande, à l'arrière, chez toutes les nations belligérantes, était l'exaltation de la guerre, Barbusse a une vue nette de la réalité :

...Maintenant où le sort est jeté — écrit-il — où l'humanité se déchire elle-même de toutes les forces de sa stupidité et où il ne nous reste qu'un seul objectif à envisager : sortir victorieux de l'aventure. Je m'en ferai probablement aussi beaucoup plus après, quand il s'agira d'éviter le retour de nouveaux conflits — retour fatal si on ne change pas radicalement la conception actuelle des nationalités.

Ces lignes datent de vingt ans. Nous en sommes au point prédit par Henri Barbusse. Fin octobre de la même année, *le Feu* paraît en feuilletons dans un journal quotidien, *l'Œuvre*. L'effet sur le public est énorme. Malgré les suppressions exigées par la censure, l'auteur se dit heureux de voir sa pensée répandue. Il mande à sa femme :

Ici, je cause beaucoup avec les soldats. Puisque tous les malades sont de vrais soldats, la plupart ont été blessés et renvoyés au front, quelques-uns plusieurs fois. Je fais, je l'avoue, de la propagande. J'ai la grande joie de constater combien tout ce que je dis sur l'Internationale — cette grande remise au point de toutes les grandes idées morales en balayant les obstacles qu'apportent la routine, les partis pris, les idoles — trouve d'écho dans des êtres qui, comme ceux du *Feu*, ont fait la grande guerre avec leurs mains et sont les prolétaires des batailles. Et j'ai ainsi cette satisfaction supérieure de constater que j'ai tout dit dans mon dernier chapitre et que j'ai exposé la situation sociale présente et le devoir de l'avenir d'une façon qui me paraît n'avoir laissé dans l'ombre aucun point. Il m'arrive parfois, dans la conversation, de citer des phrases de *l'Aube*, qui me viennent naturellement à la bouche quand je parle de ces choses auxquelles j'ai tant pensé toute ma vie, et les soldats écoutent, croient et disent : « C'est vrai, tout de même », et ce ne sont pas là, émanant d'eux, de vaines paroles.

Le 21 mai 1917, une autre lettre. Elle contient ce texte :

Oui, mon petiot, vous avez raison : il y a un devoir à accomplir et il faut parler. Ce devoir m'a toujours tenu au cœur, mais il

m'apparaît maintenant beaucoup plus que jamais impérieux et important, d'abord parce que les grands événements actuels rendent toutes les réformes possibles, et ensuite parce que la vogue du *Feu* me donne à présent la certitude d'être entendu. Ne nous absorbons pas à déplorer le malheur et les deuils de la guerre — essayons de nous servir de cela pour améliorer la vie sociale et préserver l'avenir. Vous-même qui ne travaillez pas effectivement à ce progrès, mais qui m'encouragez à le faire, pensez-y davantage, et tournez votre attention de ce côté-là, au lieu de vous replier sur vous-même et de déplorer l'irréparable.

Je viens de recevoir une lettre qui m'a beaucoup touché : une institutrice de vingt ans, d'un petit village de l'Ardèche, qui me dit que la lecture du *Feu* l'a consolée d'un deuil épouvantable (qu'elle ne précise pas) où la guerre a plongé tous les rêves de sa vie; elle reprend courage en pensant que ceux qui sont tombés sont tombés utilement, si du présent cataclysme doit surgir une modification heureuse des futures destinées humaines. On ne peut pas refaire de la vie, mais on peut éviter de la mort.

Cet « avenir à préserver », c'est l'aujourd'hui même. Si l'union « contre la guerre » ne se réalise pas, dans chaque nation de l'Europe et sur l'heure même, le fléau renaîtra des cendres qu'il a laissées, pour tuer plus atrocement, plus aveuglément, plus de malheureux humains qu'il n'en tua entre août 1914 et novembre 1918.

§

Les noirs d'Afrique, si l'on en juge d'après leur littérature orale, commencent à comprendre la tragique vanité de la guerre. Un collaborateur de **Corymbe,** M. René Bouscayrol, a recueilli dans la brousse du Soudan des chansons et des contes dus à des conteurs ou chanteurs de la race Bambara. Le numéro de septembre-octobre de la revue donne la traduction littérale ci-après d'un de ces récits verbaux. Il propose à nos cerveaux de blancs et d'Européens une leçon qu'il leur serait utile d'assimiler :

LA HYÈNE PART EN GUERRE

(*fable*)

Toutes les bêtes sauvages de la brousse, tous les oiseaux qui volent, tous les insectes, se sont réunis pour faire la guerre.

La Hyène est allée chez le forgeron pour lui faire battre un

bâton de fer; puis elle a fait coudre six sacs en peau d'éléphant dans lesquels elle mettra les cadavres de ses ennemis.

— Le lion et l'éléphant se reposaient sous un baobab.

— La Hyène commandait aux autres animaux.

Elle donna l'ordre au singe rouge d'aller surveiller les adversaires; mais un bourdon pénétra dans les narines du singe et le piqua.

Le singe dit à la Hyène :

« Les ennemis possèdent des alênes pour nous piquer le derrière ! »

La Hyène tua le singe rouge et le mit dans un de ses sacs.

Elle donna l'ordre au singe noir d'aller guetter l'ennemi.

Le même bourdon piqua le singe noir qui parla comme le singe rouge.

La Hyène tua le singe noir et le mit dans le même sac.

— On fit un sacrifice et on plaça les cendres dans deux lourds récipients qui furent attachés aux ailes de l'oiseau « guende-kala ».

La Hyène donna l'ordre à l'oiseau d'aller les briser sur la tête des deux ennemis. Le « guende-kala » alla briser les récipients sur la tête des deux chefs ennemis dont les troupes prirent la fuite.

— Mais la Hyène peureuse se sauva poursuivie par le hibou qui l'exhortait à continuer la guerre !

Elle se réfugia dans un trou dont l'oiseau de nuit garde la seule issue.

Quand la Hyène voulut sortir, l'oiseau dit : « Nous allons nous battre ! » La Hyène resta au fond du trou. L'oiseau, fatigué d'attendre, s'arracha des plumes et les piqua dans la terre devant le trou pour faire croire à la Hyène qu'il restait là.

— La Hyène demeura ainsi pendant 4 ans dans ce trou.

— Un âne, un jour, vint lui demander ce qu'elle faisait.

« Il y a 4 ans que nous guerroyons et que le Hibou me contraint à rester là.

« Mais non, ici il n'y a que des plumes », répondit l'âne, tu peux sortir !

. . . .

Lorsque la Hyène affamée fut sortie, elle dévora l'âne.

§

Etudes (5 novembre) contient un bel article de M. Pierre Deffrennes intitulé : « La terre où Péguy tomba... ». Villeneuve-sur-Fère est un village inclus en cette terre. Au chevet

de l'église, « dans une maison qui est aujourd'hui presbytère », naquit M. Paul Claudel, au hasard d'un des postes occupés par son père, fonctionnaire du gouvernement. Cette circonstance est occasion, pour M. Deffrennes, de tracer un beau portrait spirituel de l'auteur de *L'Otage :*

Des plus hauts sapins des Vosges pour le côté paternel et, pour le côté maternel, des confins de la Picardie, les ascendances de ce poète cyclopéen, par un mystère du sort, sont venues se rencontrer sous ce ciel plein de mesure. Le ciel a agi, sans doute, mais le sang ne concordait pas avec le ciel. Après cinquante ans d'une carrière littéraire dont la fidélité, l'unité, la fécondité — pour ne rien dire de son indépendance trop éclatante — furent incomparables, le génie claudien semble à peine plus acclimaté qu'au premier jour dans l'atmosphère traditionnelle de la poésie française. Désaccord qu'il ne faudrait pas pousser au drame, mais dont la source est assurément beaucoup plus profonde que la volonté de l'écrivain ou que celle des lecteurs moyens de France; drame d'autant plus ressenti, nous le savons, qu'une inspiration ausi splendidement sincère, aussi puissamment impétueuse ne peut pas ne pas s'accompagner du besoin de gagner les âmes et d'être reçue. Reçu, Claudel l'a bien été, notons-le, et même avec une ferveur aussi exceptionnelle que son génie, et sinon par les foules, du moins par les âmes en multitude; mais il n'a pas été porté sur la liste commune et incontestée dressée par les juges officieux de la gloire littéraire française. Le drame, ici, a tourné au vaudeville. Je ne sais, du reste, mais il semble que cet esprit fulgurant ait si peu de rapport avec les clartés limpides du climat natal, qu'il n'a pas d'abord saisi le malentendu. Toujours, dans les lettres françaises, et au premier rang, on compta des génies absolument étrangers à l'ordre commun, comme si cet ordre, d'essence exquise et un peu étroite et formelle, n'avait point de place pour les vertus entières et spontanées : Gargantua, Alceste, le Neveu de Rameau, Balthazar Claës, Tête d'Or — et si je connaissais de plus grands noms (et surtout de plus chrétiens), je n'hésiterais pas à les aligner avec celui-ci.

Sur la langue magnifique de M. Paul Claudel, M. Deffrennes écrit :

...Cette langue, mis à part les tours de syntaxe inspirés de Lucrèce ou d'Eschyle, est fille de cette terre-ci. Au don d'intuition verbale de Rimbaud, qui fut ici l'initiateur, elle apporte un

corps de langage humain un peu lourd, mais d'une densité incomparable.

Ivors, Cœuvre, Violaine : villages ou hameaux de cet horizon, dont les noms élaborés par la race ancienne vivent si fort à l'oreille du poète qu'il en fait les noms de ses personnages. Il attache une âme à ces sons. Vous pouvez du reste les retrouver dans la direction de Villers-Cotterets. Mieux : il est un drame claudélien où tout le pays même a été incorporé, et dans ces profondeurs qui nous ont paru les plus émouvantes, dans son passé chrétien et dans l'héritage de ses églises; le plus connu, sans doute, et le plus pondéré : c'est *l'Annonce faite à Marie.* Aussi fut-il écrit ici, dans la vibration des angélus montant de cette terre...

Plus loin, M. Deffrennes rend à M. Paul Claudel cet hommage auquel nul lettré ne saurait contredire sans risque pour son crédit intellectuel :

...Je ne distingue pas beaucoup de poètes dans l'histoire littéraire de la France en regard de celui-ci, poète magnifique de terroir, qui trouve le moyen d'être en même temps le poète de la chrétienté.

§

Scripta (octobre à décembre) est une petite revue de Saint-Lô (Manche). En supplément à ce fascicule, elle offre à ses lecteurs une représentation du buste d'Octave Feuillet qui décore le foyer du Théâtre municipal de cette préfecture. La revue a une collaboratrice, Mlle Béatrix Beck, avec qui elle est actuellement dans l'impossibilité de correspondre. Si nous intervenons en ce mystère, c'est qu'il y a du talent ou, du moins, la preuve du don poétique, dans les trois brefs poèmes en prose que voici, le troisième en particulier :

L'ASSASSIN

L'assassin fiche le glaive entre les deux épaules et le sang coule par le trou du manteau. Le parcours des veines sur la chair de poule, comme les fleuves sur la carte, c'est difficile à retenir. La victime tombe dans le néant sans regimber.

LE VERRE

L'eau n'a pas de goût, l'air n'a pas de couleur. Et l'eau et l'air ont la même couleur. A travers le verre on voit l'air qui a la

même couleur que l'eau et le verre. Et si on appuie en pleurant son visage aux vitres, l'eau, l'air, le verre dansent.

L'OGRE

Je voudrais être la nourriture dans ta bouche écarquillée de plaisir. Ah! laisse-moi te dévorer comme un ogre doux. Je veux t'enfiler vive dans mon long ventre. La mort ne nous y reprendra pas tra la la! car nous aurons des enfants qui auront des enfants à la queue-leu-leu jusqu'à ce qu'ils aient rejoint le commencement de l'éternité et bouclé la boucle. Hurrah! des petits moi, des petits toi. Tu es douce comme une plume, fraîche comme une herbe. Ta voix est claire comme si tu avais avalé un ruisseau. Moi sur toi! Notre corps est fort contre la mort.

§

M. Henri Mazel, dans **La Muse française** (15 novembre) adresse un adieu émouvant à notre très cher et regretté collaborateur Ernest Raynaud. L'homme et l'œuvre sont là dignement salués par un pair et un contemporain dont les lecteurs du *Mercure* savent le cœur, l'esprit et la culture. Il montre justement Raynaud étranger aux deux influences les plus actives lors de ses débuts littéraires : celles de Verlaine et de Mallarmé. Il avait fait preuve d'une « lumineuse intelligence poétique » dans « ses charmants premiers recueils » quand lui, l'indépendant, subit l'ascendant de Moréas, son aîné de huit ans et, de douze, le cadet de Mallarmé. Ainsi, Ernest Raynaud s'incorpora à la naissante école romane, dissidence du symbolisme, bientôt école nettement adverse et ronsardisante. Ce fut un moment de la carrière du maître et du disciple. L'un donna bientôt son chef-d'œuvre : *Les Stances;* l'autre, *la Tour d'Ivoire* et *la Couronne des Jours.*

Plus tard, sur ses vieux jours, il se mit — note M. Henri Mazel — comme les magistrats de notre ancien régime, ce temps si policé, si exquis, si mort à jamais, à traduire en vers des poètes latins, sinon Horace à qui trop de fervents se sont attaqués, du moins Virgile, celui des *Bucoliques*, et le chœur moins connu des *Poetæ minores* des IIe et IIIe siècles (auxquels il joignit Fracastor qui est du XVIe) et, parmi eux, il s'attacha plus spécialement à Titus Calpurnius, l'ami de l'empereur Probus, et c'est là un nouvel aspect de notre poète qu'il ne faut pas laisser dans l'ombre.

...Ce m'est une grande satisfaction dans le chagrin que j'éprouve de la mort d'Ernest Raynaud, de dire combien étaient remarquables chez lui le poète, l'humaniste, le critique, le chroniqueur, le mémorialiste, et aussi combien était digne d'amitié et d'estime l'homme, si bon camarade, si bon citoyen, si bon Français!

Apollon pourrait dire lui aussi : « Il y a beaucoup de maisons dans la demeure de mon père. » Chaque poète trouvera la sienne. Je vois celle d'Ernest Raynaud, elle ressemble au palais de Versailles au soleil couchant :

> Le soir, où traîne éparse au vent l'âme des roses,
> Baigne d'or leur feuillage et les lointains flottants;
> Le faîte du palais s'éclaire de feux roses;
> Une vitre frappée en a frémi longtemps...

C'est là assurément, ou dans quelque « Plaisant domaine » analogue où « son juste orgueil se mire au rêve des statues » que le cher ami poursuit ses rêves. Les Muses l'auront accueilli avec joie. Verlaine et Moréas seront venus à sa rencontre; Moréas l'aura présenté à Platon et à Phidias; et Verlaine l'aura pris par la main pour le conduire à un autre qu'il ne convient pas de nommer : « Qu'un silence sacré, comme dit Carlyle, qu'un silence sacré médite cette matière sacrée !... »

Mémento. — *Le Divan* (novembre) : de M. Henri Martineau, un portrait d' « Eugène Marsan ». — « Cybèle », poème de Mme M.-L. Boudat. — « Stendhal et Livia » par M. F. Michel.

Revue des Deux Mondes (15 nov.) : Général Debeney : « Le problème de la couverture. » — « L'exposition de 1855 » par M. R. Isay. — « Souvenirs des cafés littéraires » par M. Hugues Delorme. — « Fulda et Nuremberg » par M. R. d'Harcourt.

Revue de Paris (15 nov.) : « Petits poèmes japonais » de M. Paul Claudel. — M. Camille Mauclair : « Le bolchévisme et l'art français ». — « Léon Tolstoï » par M. Marcel Thiébaut. — « La guerre d'Espagne » par M. Bertrand de Jouvenel.

Le Correspondant (10 nov.) : Mgr E. Barthès : « Visions et impressions de guerre ». — « Sous les cyprès », poèmes de M. J. A. Marchand. — « La littérature et le projet Jean Zay », par M. J. Morienval.

Le mois (oct.-nov.) : M. G. Poupet : « Hugo Wolf, le musicien fou de poésie ». — « Explication de l'Espagne » par M. L. Lonay. — *** : « Progrès du cinéma scientifique et pédagogique.

La Revue universelle (15 nov.) : « Mussolini et son peuple » par M. R. Benjamin. — « Une année d'exposition : 1878 » par M. Daniel Halévy. — M. Tristan Derème : « Petit art dangereux de composer des vers ».

La grande revue (octob.) : Mme Aurel : « La politique, c'est le crime ». — De M. E. Aegerter : « Guillaume Apollinaire et la Poésie contemporaine ». — « L'intelligence et l'amour : Marcelle Sauvageot » par M. Jacques Bompard.

Europe (15 nov.) : « Soir de mobilisation » par M. Roger Martin du Gard. — « Hommes sans destin » par M. A. Robin. — M. Tristan Tzara : « Sur le chemin des étoiles de mer », poème. — M. Aragon : « Ne rêvez plus qu'à l'Espagne ». — « Espagne! Espagne! » par M. J. R. Bloch.

Les cahiers du Plateau (nov.) . Une bien curieuse exégèse de M. Fernand Verhesen sur l'ariette verlainienne : « Il pleure dans mon cœur ».

Carrefours (n° 2 s. d.) : « La maison des images », poèmes de M. A. Yergath. — « Chez le marchand de muse », poèmes de M. Ahmed Rassim. — De M. H. Soulon une étude sur le poète Supervielle.

Arts et Idées (nov.) : Une lettre de M. André Gide. — M. L. Combelle : « Dialogues sur notre époque ». — « Délire », poème de M. Chirac. — « Baudelaire contre Voltaire » par M. Alain Bernard.

Cahiers du Sud (nov.) : Poèmes de John Donne, leur présentation par M. Léon Gabriel Gros et ,du même : « D'une poésie concrète ». — « Suicide de Sappho » par Mme M. Yourcenar.

Esprit (1er nov.) : « Alerte à la culture dirigée » par divers. — « La question d'Espagne inconnue » par M. de Semprun Gurrea. — « Double refus » par A. M. V.

Combat (nov.) : « Sortirons-nous de l'abjection française? » par M. Thierry Maulnier. — « La machine à botter les culs », par M. Robert Brasillach. — « Mme Bovary ou la femme coupée en morceaux » par M. René Vincent.

Revue bleue (7 nov.) : « Au crépuscule du front populaire » par M. Y. Georges Prade. — « Lamartine » par Albert Thibaudet. — « Nicolas Boileau amphitryon », par M. G. Thierry.

Feuilles vertes (oct.-nov.) : « Conscience », poème de M. Louis de Gonzague Frick. — « Pour une nouvelle création du monde ou les Tournesols », ce double titre domine treize lignes dues à la plume de Mme Marguerite Clerbout. — M. Armand Lanoux donne une alerte « Complainte pour les filles de Nancy ».

La nouvelle Revue critique (nov.) : « Souvenirs sur Eugène Dabit », de M. Louis Le Sidaner. — « Les drogues », poèmes de M. Jean Wencker. — « Jean Desthieux », par M. J. L. Vancille. — « Le théâtre d'Henri Mazel » par M. Georges Jamati.

L'Alsace française (10 nov.) : M. J. A. Jaeger : « Deux dimanches

d'octobre... ». — Dr C. Legrand : « Un cas de mysticisme pendant la guerre ». — M. G. Bergner : « L'exemple d'Eugène Le Roy ».

Le feu (15 oct.) : « Valère Bernard » par M. J. A. d'Arbaud. — « Lionel des Rieux » par M. Y. G. Le Dantec. — « Méditations cézaniennes à Aix » par M. G. Bazin.

La Revue hebdomadaire (7 nov.) : M. Patrick de Ruffray : « Psichari et l'esprit militairement militaire ». — « Jardin secret », poésie de M. Ch. Mauban. — (14 nov.) : « La génération littéraire de 1914 » par Albert Thibaudet. — Une très belle étude de M. Emile Ripert : « Louis Le Cardonnel, poète et prêtre de l'Eglise catholique ».

Le Goéland (27 octobre) numéro spécial, très curieux, dédié à la mémoire de Jehan-Rictus, rédigé par MM. Léon Bocquet et Théophile Briant.

Les Humbles (sept.-oct.) : « Après le 30 juin de Staline. Dossier des fusilleurs », par MM. A. Breton, G. Henein, Marcel Martinet, Parijanine, J. P. Samson, Victor Serge, M. Wullens et Mme Magdeleine Paz.

Crapouillot (nov.) : n° spécial rédigé par M. Francis Delaisi et renseignant sur : « Les Financiers et la démocratie ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un Rimbaldien. — La littérature « au revolver » (*la Française*, 14 novembre). — M. de Lacretelle, benjamin des Quarante (*Candide*, 19 novembre). — Un lycéen écrit... (*le Jour*, 23 novembre). — Voix de femme dans la mêlée (*le Journal*, 25 novembre). — Plaidoyer pour les jeux rustiques et divins.

— Pourquoi ne fais-tu pas des vers pour le peuple, comme Stuart Merrill?

Ainsi disait Roger Salengro à un camarade, étudiant comme lui. C'était à Lille, vers 1910.

Chez le futur homme politique, alors, un homme de lettres se dessinait. Sensible à l'œuvre de Stuart Merrill, Roger Salengro s'affirmait, d'autre part, Rimbaldien. Collaborateur de *Lille-Université*, journal des étudiants, il disait dans une prose lyrique intitulée *A ne pas lire*, signée R. Hess :

Je chanterai Glatigny quittant Pont-Audemer pour suivre des comédiens et Rimbaud courant en Afrique trafiquer la poudre d'or.

Il disait plus loin :

Je chanterai ceux qui s'en vont sur le trimard, ivres de soleil,

par les routes, par les steppes, vers le ciel, vers la mer, vers l'espace, les échines sur lesquelles aucun harnais ne va, ceux qui meurent de froid l'hiver, d'insolation l'été, de faim toute la vie. Je chanterai Gorki et flétrirai la pudibonderie yankee que sa concubine choqua. Je chanterai la Gueuse-à-la-Faulx, qui fauche les gars de la Bohême.

Telle *Chronique* est signée Salengro tout court; telle suite d'échos Frepelipes; une autre, Herr-Hess. La *Chronique* a trait à la mort accidentelle de Catulle Mendès, et là l'étudiant traite en pamphlétaire de Barrès, Lemaître, Richepin. Parmi les échos, celui appelé *Patelin de province* n'est pas sans vigueur :

On dirait un troupeau de bâtisses — blanches, ensoleillées, souriantes — parqué sous la tourelle trapue d'une église maussade, renfrognée et farouche.

L'ensemble sue par tous les pores le calme, le silence et l'union. Eh bien! décalottez ce pâté de maisons ainsi qu'on enlève la coupole appétissante, dorée et savoureuse d'un vol-au-vent : à l'intérieur, les boulettes se font la guerre, les quenelles s'entretuent, les champignons se bataillent et les écrevisses se dévorent. Il y a là-dedans des Capulets et des Montaigus, des Jaurès et des Clemenceau, des Briand et des Gustave Hervé.

A la suite de quoi, un mot bien amusant :

Un notable me disait :

— Nous avons fondé un Cercle...

— Pourquoi?

— Afin d'en exclure le Docteur.

Nous n'aurions pas fait ici allusion, même indirectement, les journaux les plus divers sous les yeux, au drame qui coûta la vie à l'ancien collaborateur de *Lille-Université*, si l'évocation, d'un point de vue tout littéraire, de la jeunesse estudiantine de Roger Salengro, n'avait permis qu'une certaine atmosphère y gagnât en sérénité.

§

Le Notaire Peytel a-t-il tué?

Si ce n'est pas la question du jour, c'est la question du *Journal*. Un camelot m'a remis, à l'entrée du métro, un fascicule qui annonçait, sous ce titre, un roman de M. Etienne

Gril. Celui-ci est un bon écrivain, et volontiers nous le louerons d'apporter au feuilleton une note historique, littéraire, prenant pour personnages Alphonse de Lamartine et sa femme par exemple. On est bien aise, même, de trouver le poète autrement que dans les bras d'Elvire. Voici le début, sympathique :

Le 1er mai 1838, M. et Mme de Lamartine terminaient leur dîner, lorsqu'ils entendirent la sonnette de la porte d'entrée; l'instant d'après, la servante venait annoncer la visite de M. Sébastien Peytel.

Mais que cela est significatif des goûts du public, qu'un grand quotidien, appelé à faire un effort, choisisse pour accrocher le passant — le lecteur, — pareil titre : *Le Notaire Peytel a-t-il tué?*

Ne dirait-on pas, — mais si : on dirait, — l'annonce d'un fait-divers haut en couleur. Ce n'était pas assez, pour ce cher public, de se demander : « Qui a tué Mme Garola? », voyageuse du rapide 759; encore faut-il, pour qu'il s'attache à son journal, qu'on lui suggère : *le Notaire Peytel a-t-il tué?*

§

Mme Henriette Sauret, bonne mère, en a marre de la littérature du crime... N'a-t-elle pas découvert le petit Jérôme, son fils, occupé à donner aux exploits de Jack l'Eventreur le temps qu'il aurait dû plus logiquement employer à effeuiller *rosa*, la rose, ou à apprendre la langue de Shakespeare et de Shirley Temple? Devant ce scandale, l'auteur des *Forces détournées* écrit de certaines publications... enfantines, dans **la Française** :

Voici quelques échantillons des titres de ces « contes d'action » que dévorent les garçonnets au sortir de l'école ou du lycée et parfois même derrière leur pupitre, en étude : *Le Radeau de la Mort, Le Chef des Tueurs rouges, Les Pas sanglants, Attaque nocturne, La Cloche de la Vengeance, Cambriolage...*

Et les images, ah! les jolies images pour enfants sages :

Tous ces récits sont copieusement éclairés d'images horrifiantes à plaisir, du reste grossières et sans art : hommes brandissant des haches, des couteaux; ivrognes armés de bouteilles; cam-

brioleurs perforant des coffres-forts, bandits en train de bâillonner, de pourfendre, d'assommer. Et, aux poings, aux poches, à la ceinture, partout et toujours le revolver, le *browning*, le *parabellum*.

(*Parabellum, parabella,* cela aussi, cela surtout se décline...)

Ces gravures répugnantes, ces complaisantes représentations de crimes, de massacres, vous poursuivent comme des hantises; l'on n'y a point ménagé la couleur et l'on n'y gaze aucun détail : le sang des victimes y est bien rouge et leurs blessures convenablement béantes; tout y est disposé pour tirer l'œil des gamins et pour le retenir.

Et Mme Henriette Sauret de conclure :

Nous avons maintenant la littérature « au revolver », charmante création de notre époque.

Non pas, dirons-nous. La littérature « au revolver » est née avec celui-ci. Pourquoi écrire :

Dans notre enfance nous lisions les contes d'Andersen, nébuleux, tendres, mystérieux, mystiques; les contes de Schmid, un peu trop sermonneurs, mais tout gonflés de l'amour de la nature, exaltant sans cesse le bonheur d'être bon, charitable... et très amusants tout de même..., nous lisions Jules Verne, André Laurie, Christophe, Hector Malot.

Sans doute... sans doute... Mais nous lisions, aussi, *les Aventures de Nick Carter,* d'auteur inconnu, mais nous n'étions pas indifférents aux feuilletons qu'amorçaient des fascicules bariolés... Et j'ai pleuré de dépit, dans la cour du lycée Henri IV, un camarade terriblement indiscret s'étant avisé de me dévoiler *le Mystère de la Chambre Jaune* comme j'étais aux prises avec les angoissantes délices des premiers chapitres. Il ne faudrait pas médire, au reste, des romans policiers d'un Gaston Leroux. On ne peut pas toujours lire les *Provinciales.* Sous réserve que nos enfants ne se mêlent pas de chercher, fût-ce chez les maîtres du genre, des raisons d'oublier les Classiques. Est-ce bien certain, au fait, que la littérature « au revolver » fasse des criminels? Si ceux-ci sont nombreux, ils restent la minorité. Les prisons refuseraient du monde, si les lecteurs, cent mille, deux cent mille, des publications que dénonce Mme Henriette Sauret passaient de la lecture aux actes...

Et n'est-ce point s'exagérer le danger, que de réclamer avec M. André Arnyvelde, en compensation de la publicité faite au crime, l'affichage, dans chaque mairie, chaque semaine, d'un *Tableau d'honneur?* Reléguer les drames à la dernière page du journal, d'accord, mais verrait-on, à la *une*, en manchette, cette nouvelle : *Une femme exemplaire : Mme Bonnesoupe n'a pas tué son mari.*

Ou, au tableau des gens de bien :

Jérôme est un bon petit garçon : il n'a pas fait feu sur ses parents.

Ce serait revenir aux citations à l'ordre du jour des feuilles locales :

Un acte de haute probité : Mlle Lapincette a trouvé une boucle de ceinture et elle l'a portée au commissariat. Le chien du commissaire a félicité cette petite fille modèle.

Encore que ce serait préférable à cette mention-ci :

Deux morts, dix blessés.

M. Misenpage, à l'occasion de ses noces d'argent, sème la terreur au sein de sa famille. Revenu de sa confusion, il confesse : « Je n'avais pas huit ans que je lisais Butor le tueur ou la nappe sanglante. »

§

Les impression de l'enfance vous ont profondément marqué. Souscrivez-vous à l'opinion d'Alphonse Daudet : « A dix-sept ans, l'intellectuel est achevé d'imprimer » ?

A cette question, que M. Gaëtan Sanvoisin lui a posée pour **Candide**, M. Jacques de Lacretelle, benjamin de l'Académie française, a répondu :

Il y a du vrai dans cette remarque. Toutefois, il ne faut pas exagérer l'empreinte du premier âge, bien que les sensations que nous enregistrons dans cette période tendre et si réceptive aient des prolongements durables, d'une délicatesse extrême.

Les impressions d'enfance de M. Jacques de Lacretelle relèvent, lui-même le rappelle, de la famille qui a précédé l'auteur de *l'Ecrivain public* sous la coupole, son arrière-grand-père, Jean-Charles Dominique, universitaire, historien;

son arrière-grand-oncle, Pierre-Louis, journaliste, député, les deux frères s'étant partagé deux fauteuils.

A Cormatin, où je suis né, on me montrait, dans mon enfance, qui s'en émerveillait, la pièce où Lamartine, en séjour chez mon grand-père, acheva un chapitre de l'*Histoire des Girondins*.

Ma foi, j'ai passé une nuit qui ne fut pas autrement lyrique, à Bergues, dans la chambre où Lamartine (*le Notaire Peytel a-t-il tué?*) improvisa la *Réponse à Némésis*. L'alexandrin de Lamartine hante moins M. Jacques de Lacretelle que ne fait tel autre. M. Gaëtan Sanvoisin remarquant : « Vous avez été élevé au milieu des livres. » — « Oui, répond M. de Lacretelle à qui un alexandrin, mais de Baudelaire, vient à l'esprit :

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque...

Et l'alexandrin, voire le vers libre de Henri de Régnier?

— Vous avez beaucoup connu votre prédécesseur? — Beaucoup, non. C'était un homme, vous le savez, qui se livrait à peine et n'encourageait pas les autres à se livrer davantage. Il respectait scrupuleusement l'être privé. Mais je l'approchai alors que j'étais bien jeune encore. Je lisais ses romans, ses poèmes. Son œuvre fut une de mes lectures de début. Emporté par l'admiration, je me rendis chez lui, je fus reçu, je lui exprimai mon goût passionné de son œuvre, je lui demandai de me dédicacer plusieurs de ses livres, ce à quoi il consentit. J'avais seize ans.

§

Un jeune élève du lycée Louis-le-Grand, après lecture d'un livre consacré aux Cadets de l'Alcazar, a envoyé au **Jour** une note où on lit :

Ah! qu'on voudrait voir tous les jeunes de chez nous adopter ce petit ouvrage comme livre de chevet...

On ne songe pas à méconnaître l'intérêt historique du récit; pas davantage à nier le talent de deux collaborateurs qui comptent parmi les meilleurs écrivains. Mais qu'est-ce donc que la tragédie de l'Alcazar, sinon un épisode de guerre civile? A ce coup de téléphone, qui dénonce ses auteurs : « Votre fils est notre prisonnier... Si vous ne vous rendez pas, nous le fusillerons », le colonel Moscardo a répondu : « Je ne me rendrai jamais », et un feu de salve a retenti,

qui annonçait son deuil. Nous n'aurons pas assez de larmes pour pleurer le fils, mais faut-il qu'on admire le père, qui, lui, vit toujours, sans qui l'enfant ne serait pas mort, qui disait à l'instant de la délivrance au général libérateur : « Ici, rien à signaler. »? (Peuh! rien qu'une cerise au fort de la saison...). Et c'est un jeune homme de chez nous, un lycéen, qui voudrait qu'on fît d'une relation, nécessairement horrifiante (beaucoup d'héroïsme s'est dépensé là, j'entends bien), un livre de chevet? Nick Carter, au secours!... Le défenseur de l'Alcazar ne pouvait pas en décider autrement, dira-t-on. Peut-être. Récrions-nous, alors, contre les circonstances qui mettent un père dans pareille alternative, contre un temps inhumain, si inhumain qu'il n'y a plus place pour le cœur, et recueillons-nous devant la dépouille du petit Moscardo, qui faisait ses études d'ingénieur à Madrid, qui avait dix-huit ans, et qui, coincé entre deux partis, a payé les fautes de ses aînés.

Assez de massacres, de tueries, de représailles; assez de fils, de maris, d'amants tombés et qui ne se relèveront plus! clame Mme Huguette Garnier dans **le Journal...** Il est des jours où on ne peut s'empêcher de crier : « assez! »

Assez! On voudrait que le jeune correspondant joignît sa voix à cette voix de femme. A tout le moins, qu'il ne s'exaltât pas, les yeux rivés à l'Alcazar. Ah! vive Lacretelle : ses seize ans regardaient du côté de la rue Boissière, il prenait son mot d'ordre chez Henri de Régnier.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Premières auditions : *Symphonie en fa* de M. Philippe Gaubert et trois mélodies, du même auteur. — Henri Tomasi : *Cantu di Cernu.* — Henri Barraud : *Concert di Camera.* — Louis Beydts : *Fanfare pour la XI[e] Olympiade.*

On attendait l'ouvrage que **M. Philippe Gaubert** vient de donner en première audition à la Société des Concerts. On l'attendait parce que, parvenu à ce point d'une carrière où se trouve aujourd'hui l'auteur du *Concert en fa* et des *Inscriptions pour les portes de la Ville,* il est naturel de se résumer, de donner comme une synthèse de sa production antérieure, de laisser librement s'épanouir sa personnalité

dans une œuvre de musique pure de vastes proportions et qui, se rattachant au passé par sa forme, montre mieux la position de son auteur dans la chaîne ininterrompue des œuvres et des hommes. On l'attendait avec autant de curiosité que de sympathie : l'auteur est un des musiciens qui ont rendu les plus éminents services à son art; il s'est dévoué à mettre en lumière les ouvrages des maîtres anciens et modernes; il lui a fallu bien souvent sacrifier ses propres travaux à la défense et à l'illustration des productions d'autrui. Au concert aussi bien qu'au théâtre, il s'est révélé un chef d'orchestre de haute valeur après avoir brillé comme virtuose. Et tant de labeur ne l'a nullement empêché de prendre sa place au premier rang des compositeurs de l'école française. Mais n'eût-il pas eu le moindre titre à notre reconnaissance qu'il eût certainement imposé sa *Symphonie en fa* comme il l'a fait — et parce que son nouvel ouvrage est de ceux qui n'ont besoin d'aucune recommandation pour conquérir les suffrages. Il suffit qu'on l'entende. Et pourtant il n'est pas de ceux, non plus, qui cherchent à séduire et gagnent la confiance et l'estime par des moyens déloyaux, qui cherchent à séduire en se conformant au goût des snobs, en modelant leur visage au caprice de la dernière mode, qui, caduque demain, les vieillira plus vite, par un juste châtiment. Non, cette symphonie a les belles qualités de franchise et de netteté, d'honnêteté que la critique a louées précisément dans les autres œuvres de M. Philippe Gaubert. Elle exprime même mieux qu'aucune autre sa personnalité complète. Après avoir entendu sa *Symphonie en fa,* on connaît mieux M. Philippe Gaubert et, certainement, on l'aime davantage : c'est la raison du chaleureux accueil qui lui fut fait lorsqu'il revint au pupitre après l'avoir dirigée. Les bravos saluaient l'auteur d'abord; mais aussi le chef. Et l'orchestre se joignait au public pour acclamer son président.

La *Symphonie en fa* est en quatre parties. Encore qu'elle soit de construction libre, qu'elle s'écarte très librement aussi du ton de *fa majeur* qui lui donne son titre (le second mouvement est en *ré bémol,* le troisième en *si bémol*), encore que chacun des mouvements ait ses propres thèmes, sa vie et son indépendance, d'un bout à l'autre cet ouvrage garde quelque

chose de classique par son ordonnance, par l'équilibre de ses proportions, par le souci manifeste de son auteur (mais qui ne le gêne à aucun moment, et à vrai dire n'apparaît qu'à la réflexion), de ne tirer de ses thèmes et de ses idées que des développements mesurés. Mais, à côté de ces qualités d'ordre et de proportion, qualités éminemment architecturales, les qualités de détail ne semblent pas moins louables. Elles se manifestent dès l'abord par le choix des thèmes, puis par l'orchestration. Je n'entrerai point dans le détail : une analyse musicale est toujours assez vaine quand le lecteur n'a pas la partition sous les yeux et ne peut suivre le critique. Mais on sait quel maître « coloriste » est Philippe Gaubert. Il s'est surpassé dans sa *Symphonie,* soit que, dans le premier mouvement, il se plaise à faire sonner aux cors le thème principal après avoir fait murmurer par les cordes une lente introduction d'allure recueillie; soit que dans l'*adagio* (deuxième mouvement) il fasse accompagner le violon solo par deux violoncelles, après que la flûte a chanté une phrase grave et recueillie; soit que, dans le *scherzo,* ce soit le hautbois (M. Bleuzet fut, comme de coutume, un étonnant virtuose) qui, délicieusement, spirituellement, expose un thème d'une grâce malicieuse; soit enfin que quatre cors, puis la trompette, dessinent en *fa mineur* une marche funèbre qui sert de prélude au quatrième mouvement avant que s'épanouisse dans un tutti magnifique le thème initial qui, pour la conclusion, ramènera le ton de *fa majeur* du début.

Encore que la *Symphonie en fa* soit de vastes proportions, elle a paru courte. Présentée splendidement par l'orchestre de la Société des Concerts, la voilà partie pour une longue tournée à travers les programmes des associations symphoniques.

Le dimanche suivant, Mlle Germaine Cernay — dont la voix et la science du chant sont hors de pair — présentait à la même Société trois *Mélodies* sur des poèmes tirés de *La Verdure dorée.* On y retrouve la même richesse instrumentale que dans la *Symphonie,* mais d'une légèreté qui laisse admirer comme il convient la grâce flexible de la mélodie. Au même concert, Mlle Yvonne Lefébure a joué le *Concerto* pour piano de M. Maurice Ravel en très grande pianiste.

§

On ne saurait trop louer le bel effort de **M. Albert Wolff** aux Concerts Pasdeloup : des programmes qui font une large place à la musique contemporaine, des exécutions précises, conduites avec cette intelligente souplesse et cette autorité qui ont valu depuis longtemps à M. Albert Wolff d'être regardé comme un de nos meilleurs chefs d'orchestre, tout devrait attirer un public nombreux aux séances du samedi après-midi à l'Opéra-Comique. L'une des dernières nous a révélé trois ouvrages remarquables. Les quatre mélodies corses de **M. Henri Tomasi** sont d'inspiration populaire. Très habilement, le compositeur a su leur conserver toute la saveur originale et ce goût de terroir spécial qui s'allie si heureusement au dialecte. La première, *Cantu di Maluncunia,* évoque la tristesse du retour dans un pays d'où est partie la femme aimée; la deuxième, *Il Mercante in fiera,* est comme une chanson de métier plaisante, ironique, volubile, et nous fait entendre le boniment d'un marchand forain; la troisième, *Sirinatu,* est le chant d'un amoureux qui implore la Vierge et la supplie d'inspirer à sa bien-aimée amour pareil à celui qu'il ressent pour elle; la quatrième enfin, *Lamentu Serenata di Spanettu* raconte les tribulations de Spanettu, petit âne folâtre dont la mort laisse son maître inconsolable. Je disais tout à l'heure que M. Tomasi a su garder à ces chansons leur parfum de terroir. Mais il ne s'est cependant point borné à les transcrire telles que le folklore les lui donnait. Je ne sais dans quelle mesure il en a modifié les éléments, mais ce qui est certain, c'est qu'il les a parées d'un accompagnement à la fois discret, léger, spirituel ou tendre, profondément évocateur et qui prolonge et qui complète le dessin mélodique de ces chansons. Mlle Martha Angelici les a interprétées avec un art accompli, une simplicité charmante, et une voix d'un timbre délicieux.

Le *Concert di Camera,* de **M. Henry Barraud,** est, comme le veut le titre, écrit pour orchestre réduit. Mais M. Henry Barraud est de ceux qui savent, avec des moyens réduits, dire beaucoup de choses; il est un des mieux doués, un des plus savants aussi, de nos jeunes compositeurs, et rien de ce

qu'il écrit n'est indifférent. Ce dernier ouvrage, composé de trois mouvements, *prélude et fugue, aria* et *finale*, est remarquablement écrit. La qualité des idées, la sobriété des développements, le parfait équilibre des sonorités, tout concourt au plaisir de l'auditeur. La fugue est magistralement traitée, après le prélude en forme de canon. S'il y a une justice — et pour tardive qu'elle soit quelquefois, on ne saurait douter que les œuvres finissent par prendre le rang qu'elles méritent — nous aurons de nombreuses occasions d'applaudir ce *Concert di Camera* et je suis sûr que chaque audition nouvelle nous le fera aimer davantage encore.

M. Louis Beydts a écrit sur les lettres composant le mot *sport — mi, si, la, ré, fa dièze* — une *Fanfare pour la XIe Olympiade*, et il en a confié l'exécution à quatre trompettes, six saxophones, quatre cors, quatre trombones, deux tubas, quatre timbales, batterie complète et cloches. Développée avec grande clarté, cette fanfare utilise avec une rare aisance cet orchestre de cuivres, beaucoup plus varié, beaucoup plus moelleux qu'on ne pourrait croire au premier abord. L'ouvrage est largement développé avec un fréquent rappel du thème initial qui l'éclaire. Il a eu lui aussi le plus vif succès.

Rugby, de M. Arthur Honegger, trouvait naturellement sa place après cette invitation aux jeux du stade. Et nous eûmes encore deux plaisirs de qualité rare : la charmante suite d'orchestre tirée par M. Emmanuel Bondeville de son *Ecole des Maris* (dont on attend impatiemment la reprise, car c'est bien un des ouvrages les plus plaisants qu'on ait donnés à l'Opéra-Comique depuis de longues années), et puis enfin une incomparable et très émouvante exécution du premier acte d'*Ariane et Barbe Bleue*, avec Mme Suzanne Balguerie, magnifique Ariane, noble et humaine, à la voix splendide, vaillamment secondée par Mme Madeleine Vhita, par M. Vieulle, et par un chœur féminin qui sut donner au « chant souterrain » toute sa mystérieuse poésie.

Ai-je dit assez le mérite de M. Albert Wolff dans tout cela? Mettre sur pied un tel programme, en assurer une exécution comme celle qui fut donnée, n'est-ce point mériter la reconnaissance de tous les musiciens?

RENÉ DUMESNIL.

ART

Jongkind. — Van Dongen. — Groupe de la Galerie Druet. — Inguimberty. — Guy Arnoux. — Touchagues. — Gimmi. — Antral. — Brianchon. — Chapiro. — Holy. — Auguste Lepère.

L'aquarelliste **Jongkind** a conquis peu à peu la grande renommée et une faveur que l'on peut croire unanime, surtout en France. On sera reconnaissant à la Galerie Guy Stein d'accorder de l'importance à Jongkind peintre, aquafortiste et dessinateur.

Quelques magnifiques eaux-fortes nous montrent que l'artiste savait conduire son trait avec une sûreté que les autres impressionnistes ne possédaient pas; et nous remarquons souvent que c'est par la vivacité de son dessin et par sa précision que ce subtil coloriste arrive à saisir l'insaisissable et à capter l'instant fugitif des saisons et des jours.

Quel que soit l'intérêt de certaines peintures, notamment celles de la période de Honfleur, nous avouons notre prédilection pour ces extraordinaires petites aquarelles où quelques taches transparentes sur un morceau de papier, avec le trait de crayon lisible sous les rehauts, nous permettent d'évoquer la nature — une nature humanisée — dans ses spectacles les plus grandioses. Le frémissement d'un arbre dans la plaine, la course des nuages, le reflet d'une voile sur le miroir des eaux, nous sont suggérés avec une sorte de sensualité dans l'inspiration et de fluidité dans l'exécution qui permettent de placer l'aquarelliste Jongkind dans la lignée des grands maîtres, entre ses ascendants hollandais et ses descendants français. Pourtant, nous ne serons pas sans remarquer que, si jusqu'à sa mort nous retrouvons le même amour de la vie, la même juvénilité, son évolution picturale ne s'exerce pas dans un sens très heureux. Et ses œuvres les meilleures restent celles des années 1860 à 1870, alors que le peintre était dans la force de l'âge et dans la plénitude de son talent.

Tout ce qu'il y a d'irritant chez le personnage épris de mondanités tapageuses et tout ce qu'il y a de factice dans un certain aspect de sa manière de peindre risquerait de troubler l'amateur dans son jugement sur **Van Dongen.** Son

exposition de la Galerie de l'Elysée permet pourtant de se rendre compte qu'il est l'un des peintres les plus authentiques et les plus doués de notre temps. Parce qu'il semble esquisser tous les sujets avec une facilité qui tient du prodige, parce qu'il fait preuve des plus curieuses audaces de couleur, nous ne devons pas méconnaître la richesse d'un tempérament exceptionnel.

Les audaces de Van Dongen n'ont rien de gratuit, elles ne donnent jamais la pénible impression d'épices surajoutées sans raison. Tout est commandé par un instinct profond, et cette joie exaltée, répandue avec une générosité de grand seigneur sur le papier ou sur la toile, est le résultat d'un travail qui nous paraît éminemment « sérieux ». Pas plus que nous ne reprocherons à l'art culinaire d'accommoder un gibier un peu faisandé, nous ne saurions tenir rigueur à Van Dongen de certaines déliquescences, puisqu'il traduit la vie avec une allégresse, une spontanéité, une verdeur dont nous ne connaissons pas de plus éblouissant exemple. Ce qu'il y a de moderne et d'éphémère dans son œuvre ajoute à sa saveur.

Les **groupes de la galerie Druet** sont fort éclectiques. On pourrait leur reprocher de réunir des peintres que rien ne paraissait devoir porter à exposer sur la même cimaise. On doit reconnaître pourtant que ces artistes sont de qualité. Au « cinquième groupe » nous rencontrons d'harmonieux et sobres paysages de Lotiron d'une matière solide et composés avec une véritable maîtrise, des toiles d'Hélène Marre, pleines d'élégance, faites de touches rapides et sûres, des compositions de Cochet d'une intelligence aiguë et sensible et des paysages de la haute Provence où le subtil pinceau de Coubine fait vibrer une mystérieuse lumière argentée. Jacques Lestrille, qui est toujours le benjamin des groupes où il expose, fait preuve d'une personnalité accusée. Peu perméable aux influences de ses aînés — ce qui déconcerte quelques-uns — il obtient des effets rares, d'une matière précieuse et dense et d'une grande liberté d'allure.

Inguimberty est un peintre colonial fort séduisant. Ses

toiles rapportées d'Indochine, où des corps d'indigènes aux belles couleurs palpitent dans des jeux d'ombre et de soleil, dégagent beaucoup de charme. Certains effets semblent un peu faciles sans doute, mais le peintre se trouve à l'aise même dans les plus grands morceaux qu'il traite avec une aisance très agréable.

Deux imagiers aussi différents qu'on puisse imaginer : **Guy Arnoux** (Galerie Charpentier) et **Touchagues** (Galerie Pascaud). Le premier, tout inspiré de la tradition de l'imagerie populaire, représente avec talent de robustes et joyeux gaillards empruntés aux récits militaires de l'histoire de France. Son œuvre paraît vibrer au rythme des tambours, des clairons et des chansons de route. Touchagues est un intellectuel raffiné. Dans ses bouquets délicats aussi bien que dans ses portraits de contemporains, il fait preuve d'une fantaisie où l'esprit et l'humour caricatural le disputent à la vérité et à la finesse.

Gimmi (Galerie Rodrigues-Henriques) est un de ces peintres travailleurs qui, pour n'avoir pas cherché à étonner le public en renouvelant chaque année leur manière, ont connu, après un moment de gloire saluée par tous les critiques, une sorte d'indifférence bien injustifiée. Ses œuvres d'aujourd'hui possèdent pourtant une qualité qu'il n'avait jamais atteinte. Ce solide zurichois semble poussé vers les ciels latins. Il traduit dans ses plus délicates nuances les paysages des Alpilles et nous en restitue avec l'atmosphère transparente la poésie et le mystère. Parce qu'il connaît la subtilité des demi-teintes et qu'il sait jouer avec les accords de tons les plus rares, Gimmi n'en construit pas moins solidement ses tableaux. Le peintre des mélancoliques arlequins bleus et des nus pâles comme des clairs de lune se révèle à cette exposition paysagiste de grande classe.

L'exposition **Brianchon** (Galerie Druet) est sans doute celle qui permettra le mieux de se rendre compte d'une des tendances les plus caractéristiques de la jeune peinture contemporaine. L'influence de Bonnard est certes très forte, mais les deux peintres font preuve de personnalités distinctes et

par certains côtés opposées. Brianchon aime les tonalités sourdes et ses oppositions de tons les plus audacieuses, les plus imprévues restent d'une discrétion et d'une distinction qui confondent l'amateur le plus raffiné. Il reste toujours d'un goût parfait. Un tableau de Brianchon est une surface plane, un jeu de couleurs dont les rapports sont combinés avec un art si sûr qu'ils se suffisent à eux-mêmes, et qu'ils nous procurent, indépendamment de tout autre sentiment, loin de tout sujet, une suffisante délectation. Un vêtement féminin, un tapis, quelques tentures lui permettent de composer une œuvre qui enchante les yeux. Et si notre intelligence est malgré tout satisfaite de ce qui pourrait ressembler à des images purement décoratives, c'est parce que nous sentons que le peintre possède, au delà de sa vision d'enchanteur, un esprit qui vibre aux spectacles de la vie. Nous n'en voulons pour preuve que ces paysages de champs de courses où se détachent sur les verts profonds qu'il affectionne les silhouettes sombres, étonnamment vivantes, de quelques cavaliers.

Pour terminer nos visites aux multiples expositions de rentrée, nous nous arrêterons à la galerie Shoeller où **Antral** — particulièrement dans ses aquarelles, traitées de façon à la fois si simple et si poussée — évoque avec quelques justes nuances la froide lumière des villes pluvieuses et des ports; à la galerie Bonaparte où **Jacques Chapiro** montre des toiles et des gouaches qui dénotent une sincérité émouvante et beaucoup d'amour — discrètement exprimé — pour la couleur; à la galerie Marseille toute illuminée par la fraîcheur des coloris qu'**Adrien Holy** sait distribuer avec une profonde sensibilité; nous y remarquerons en particulier des paysages nordiques où la limpidité de l'atmosphère est évoquée avec la mystérieuse poésie dont ce peintre a le secret.

Il ne nous faudra pas manquer, enfin, la rétrospective d'**Auguste Lepère,** surtout connu par ses gravures d'un métier assuré, d'une technique artisanale qui lui a permis de former ou d'influencer tant de graveurs contemporains. Les peintures qui sont ici rassemblées nous intéressent surtout dans la mesure où elles se rapprochent du dessin coloré.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un drame inachevé de Pouchkine. — Le septième volume de la nouvelle édition des œuvres complètes d'Alexandre Serguéevitch Pouchkine, que publie actuellement l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. à l'occasion du prochain centenaire de la mort du grand poète russe, a ceci de particulièrement intéressant qu'il contient un certain nombre d'œuvres dramatiques inachevées ou inédites de Pouchkine, entre autres le plan détaillé, accompagné de notes, d'un drame dont le sujet lui avait été inspiré par la légende concernant la prétendue papesse Jeanne.

Le manuscrit du drame de Pouchkine se trouve à la Bibliothèque de l'Etat, à Leningrad. Il fait partie d'un fort cahier, dont les autres feuillets sont consacrés aux brouillons des *Pensées de route* (« Mysli na dorogué ») et au plan des *Scènes du temps de la Chevalerie* (« Szeny iz rytsarskihk vremion »). Vu que ces deux dernières œuvres de Pouchkine avaient été composées par le poète durant les années 1834-1835 et que l'encre avec laquelles elles avaient été écrites est la même que Pouchkine employa pour dresser le plan de sa *Papesse Jeanne*, on peut en déduire que ce drame fut ébauché à la même époque.

Voyons maintenant quelles étaient les sources de Pouchkine et quels furent les documents historiques et littéraires dont il se servit pour écrire son drame. Remarquons, préalablement, que la forme dramatique, adoptée en définitive par Pouchkine, ne le fut qu'après que le plan initial eut été déjà établi, ce qui ressort des notes accompagnant le manuscrit, ainsi que de la remarque qui se trouve à la fin : « Il faut mieux en faire un poème. »

La plus ancienne version de la légende sur une femme-pape se trouve dans le traité d'Etienne de Bourbon: *De septem donis spiritus* (début du XIIIe siècle). Cette version eut une large diffusion grâce à la *Chronique des souverains pontifes* (*Chronica summorum pontificum imperatorumque ad septem aetatibus mundi*) de Martin dit le Polonais (fin du XIIIe siècle), qui rapporte dans les termes suivants l'histoire de la papesse :

Après Léon, Jean l'Anglais, originaire de la ville de Mayence, avait occupé le trône pontifical 2 ans, 5 mois, 4 jours. Puis il mourut. Ce pape, d'après ce qu'on dit, fut une femme; dans son jeune âge, elle fut emmenée par un sien amant dans la glorieuse ville d'Athènes où elle progressa dans les sciences humanitaires à tel point qu'en vérité, il ne s'y trouva personne qui aurait pu être son rival et que, plus tard, enseignant à Rome, elle eut parmi ses élèves et auditeurs des maîtres célèbres. Elle acquit plus tard une notoriété à tel point grande dans cette ville qu'elle fut élue pape à l'unanimité. Mais, durant son épiscopat, elle fut engrossée (*impraegnata*) par un de ses familiers... Pendant une procession sortie de Saint-Pierre-de-Latran, elle accoucha entre Saint-Clément et le Colisée, mourut aussitôt et fut, dit-on, enterrée sur place.

Ce récit de la chronique de Martin dit le Polonais fut inséré par Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* et il est plus que probable que c'est le dictionnaire de Bayle, dont Pouchkine possédait un exemplaire (Cf. Modzalevsky, *La bibliothèque de Pouchkine*. St-P., 1910), qui fournit au poète ses premiers renseignements sur la papesse Jeanne et lui facilita la tâche de jeter les bases de son futur drame.

La première tentative d'utiliser la légende sur une femme-pape pour une œuvre dramatique fut faite au XVe siècle par Schernberg dans son *mystère* intitulé : *Apotheosis Johannis VIII, pontificis romani*. Pouchkine connaissait cette œuvre d'après ce qu'en disait Loeve-Veimars dans son *Résumé de l'histoire de la littérature allemande* (Paris, 1826), de même qu'il avait été très bien renseigné sur le sujet de la comédie anticléricale d'un certain Léger (*La papesse Jeanne*, « comédie en un acte et en vers »), qui eut un grand succès sous la Terreur, et du vaudeville de Simonin et Théodore Nézel, tiré de la pièce précédente et représenté pour la première fois sur la scène de l'Ambigu-Comique le 15 janvier 1831. Disons enfin que Pouchkine pouvait être renseigné encore par le poème de l'Italien G. B. de Casti : *La Papessa*, dont il possédait un exemplaire de l'édition 1821, que l'auteur faisait suivre d'un commentaire historique copieux, et aussi d'un compte rendu paru dans la revue russe le *Télescope* de 1831 sur l'ouvrage du Dr W. Smets : *Das Märchen von der Päpstin Johanna*.

L'éditeur, lit-on dans ce compte rendu, fervent catholique, a rassemblé ici, à nouveau, toutes les données sur la prétendue papesse Jeanne, qui occupa un certain temps le siège papal, au grand scandale de la chrétienté occidentale; données que l'histoire a reléguées, depuis longtemps, dans le domaine des contes bleus. Mais, en somme, il importe peu de savoir si ce conte a une base historique ou non, du moment qu'il eut une si large diffusion et fut connu de tous. Le seul fait qu'un récit invraisemblable sur une femme pape ait pu se former et jouir pendant longtemps de la crédulité publique, a la même importance que si une femme-pape eût existé réellement... Quand des inventions ont un tel succès, cela prouve qu'elles furent inventées dans la ligne du réel. Les événements donnent prétexte à des bruits et des opinions; les opinions se transforment en contes et récits qui, à nouveau, sont pris pour des événements. Cela fut toujours ainsi.

Quant à Loeve-Veimars, voici dans quels termes il s'exprime sur l'ouvrage de Schernberg :

Cet ouvrage, écrit-il, n'est pas, comme on pourrait le croire, une satire dirigée contre la fameuse papesse Jeanne, mais une tragédie pompeuse dans le goût du temps, mêlée de traits comiques empruntés à la vie de la célèbre papesse, un tableau de sa mort, de ses tourments dans le purgatoire et de sa réception dans le ciel après l'expiation de ses péchés. Vingt-cinq personnages figurent dans cette tragédie; parmi eux se trouvent huit démons et Lilli, la mère du diable, trois anges, la sainte Vierge, le Rédempteur lui-même... et la Mort. La scène est tantôt sur la terre, tantôt dans l'enfer, le purgatoire et le ciel. La première scène se passe dans les régions infernales : les diables tiennent conseil, et forment le projet d'inspirer à la jeune Jutta (Jeanne) l'idée d'un grand attentat contre le christianisme; le projet s'exécute aussitôt. Jutta et son amant, un clerc, comme on le nomme dans la pièce, vont à Paris; Jutta, vêtue des habits de clerc, se livre avec ardeur à l'étude de la théologie, et suit les leçons des maîtres fameux. Toutes ces choses se passent en peu de scènes. Les amants retournent à Rome. Jutta devient cardinal, et, dans la scène suivante, obtient la tiare... Cette élection inouïe produit une vive sensation dans le ciel. Le Christ annonce sa résolution de venger cette abominable profanation. Un ange est député vers la papesse, pour lui demander si elle préfère une damnation éternelle à une honte passagère dans le monde. Jutta promet de s'amender, mais la Mort s'attache dès ce moment à elle; après avoir longtemps combattu,

la papesse succombe dans une grossesse et le démon de l'impénitence emporte son âme dans l'enfer...

Voici donc quelles étaient les données dont disposait Pouchkine pour écrire son drame. Nous verrons, par le plan qu'il avait établi avant de s'atteler à son œuvre, ce qu'il retint et ce qu'il abandonna délibérément de la vieille légende. Remarquons encore que le plan du drame, *rédigé en français*, avait été divisé par l'auteur en trois actes, dont le développement devait comporter, à en juger, un nombre considérable de personnages et de scènes.

ACTE I

La [papesse] fille d'un honnête artisan, étonné de son savoir; la mère, vulgaire, n'y voyant rien de bon. Gilbert invite un savant à venir voir sa [famille] fille, — le prodige de famille. Préparatifs, — où la mère est seule à faire tout.

La passion du sav<oir>.

Le savant (*le démon du savoir*) arrive au milieu de tout le monde invité par Gilb<ert>. — Il ne parle qu'avec Jeanne et s'en va. Commérage des femmes, joie du père, — soucis et orgueil de la fille. Elle fuit pour aller en Angleterre (?) étudier à l'université.

L'ambition.

ACTE II

Jeanne à l'université, sous le nom de Jean de Mayence. Elle se lie avec un jeune gentilhomme espagnol [qui lui donne des distractions, dont elle triomphe]. Amour, jalousie, duel, — *en récit.* Jeanne soutient une thèse et est faite docteur.

Jeanne prieur d'un couvent; règle austère qu'elle y établit. Les moines se plaignent...

Jeanne à Rome, cardinal, [sa gl<oire>]. Le pape meurt — [conclave] — elle est faite pape.

ACTE III

Jeanne commence à s'ennuyer. Arrive l'ambass<adeur> d'Esp<agne>, son condisciple. [Elle en devient jalouse.] Leur reconnaissance. Elle le menace de l'Inquisition, et lui d'un éclat. Il pénètre jusqu'à elle. Elle devient sa maîtresse. Elle accouche entre le Colisée et le couvent de ***. Le diable l'emporte.

Comme nous l'avons dit plus haut, Pouchkine avait songé, primitivement, à écrire un poème sur la papesse Jeanne, plu-

tôt qu'un drame. Effectivement, au bas de la première page de son manuscrit, se trouve l'annotation suivante :

Si c'est un drame, il rappellera trop le *Faust*, — il vaut mieux en faire un poème dans le style de Cristabel, ou bien en octaves.

Il est plus que probable qu'en évoquant le nom de Faust, Pouchkine ne songeait nullement au *Faust* de Goethe, mais plutôt à l'*Histoire tragique du docteur Faust*, de Cristopher Marlowe, ou encore à un très vieux récit en prose, concernant le docteur Faust, fortement apparenté à la tragédie de Marlowe par sa teneur, et que Pouchkine connaissait bien dans sa version française de 1776, puisqu'il en possédait un exemplaire dans sa bibliothèque : *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand et horrible Enchanteur, avec sa mort épouvantable* (1).

Ceci dit, remarquons que les points de contact entre le drame de Pouchkine et la tragédie de Marlowe sont fort peu nombreux; nous n'en voyons que deux : dans le premier « chœur » et dans la finale de la tragédie de Marlowe, quand Faust s'en va, emporté par les démons (« *Exeunt* Devils with Faustus »), tandis que chez Pouchkine : « Le diable l'emporte [Jeanne] ». Cependant, il est incontestable que le poète russe présentait déjà, quand il composait sa « scène tirée de Faust » (*Szena iz Fausta*), qui est liée aussi bien à la tragédie de Marlowe et à ses prédécesseurs qu'au *Faust* de Goethe, ce que sera le thème principal de sa *Papesse Jeanne*.

Laisse,
N'avive pas ma plaie cachée,
La science profonde est dépourvue de vie —
J'ai maudit du savoir la fausse lumière.

avait-il dit alors dans une sentence devenue célèbre depuis.

Quant à la remarque de Pouchkine, que la légende sur la papesse pouvait être aussi le sujet d'un poème « dans le style de *Cristabel* », remarquons que *Cristabel* est un conte en prose érotico-mystique de mœurs médiévales par Coleridge. Paru en 1816, ce conte bénéficia d'une large popularité, grâce au grand éloge qu'en fit Byron dans son *Siège de Corinthe*.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

(1) Ce récit avait été publié dans la livraison de décembre 1776 de la Bibliothèque Universelle des Romans (Cf. Modzalevsky, *La Bibliothèque de Pouchkine*, St-P., 1910.)

LETTRES NÉERLANDAISES

S. Vestdyk : *Else Böhler, Duitsch Dienstmeisje* (Nygh et van Ditmar, Rotterdam). — Albert Helman : *De dolle Dictator* (Nygh et van Ditmar, Rotterdam). — C. et M. Scharten-Antink : *Littoria* (Wereldbibliotheek, Amsterdam). — *In memoriam* Jan Slauerhoff.

Le roman **Else Bôhler,** de Vestdyk, est pour plusieurs raisons le livre néerlandais le plus curieux de cette saison. A une période où la Hollande offre l'hospitalité à des milliers d'Israélites chassés d'Allemagne et où une maison d'édition d'Amsterdam publie depuis trois années déjà les œuvres et les traductions de beaucoup d'auteurs allemands, qu'ils soient excellents ou médiocres pourvu qu'ils soient juifs émigrés, la plus mordante satire contre l'Allemagne ne sort pas de la plume d'un de ces expatriés, mais du stylo nerveux du pur batave S. Vestdyk, dont le style acerbe et incisif nous a rappelé celui de Heine et de Multatuli.

Le problème, chez Vestdyk, est complexe, puisqu'il s'agit en tout premier lieu d'une servante allemande, travaillant chez des bourgeoises hollandaises. Plus tard seulement, cette Else Böhler rentrera en Allemagne hitlérienne, non sans avoir eu une liaison avec l'autre héros du livre, John Roodenhuis. Le livre est écrit à la première personne du singulier (mode très en vogue pour le moment dans les lettres néerlandaises). C'est John Roodenhuis qui parle. Condamné à mort pour avoir tué, il rédige ses mémoires dans sa cellule. Vestdyk nomme son triste héros « un Van der Lubbe érotique ». On ne connaît pas les réactions provoquées chez Vestdyk par les actes de son personnage, puisqu'il confie à Roodenhuis le double rôle d'acteur (héros) et de spectateur (écrivain). Roodenhuis, en qui le lecteur aura vite reconnu un névropathe, commence son « Mein Kampf » par une peinture cruelle de sa vie de famille, respirant l'ennui mortel d'une petite ville. Du pur L.-F. Céline, mais avec des termes plus choisis. On a parfois l'impression que l'auteur éprouve un plaisir féroce à faire souffrir les nerfs trop sensibles de son héros et par conséquent les nôtres.

Roodenhuis subit tous les midis la torture de voir à table sa mère lécher les cuillers sales. Ce dégoût le rend même incapable d'étudier, car il doit encore passer un examen

avant d'obtenir le diplôme de docteur en droit. Il méprise encore pour une autre raison sa mère : elle invite régulièrement des bourgeoises du voisinage. John ne peut supporter leurs bavardages, ainsi que les multiples taquineries de son frère Egbert. Seulement pour son père maladif il ressent quelque sympathie sous forme de pitié. Mais ces quelques bribes de compassion ne suffisent pas à équilibrer la balance de sa vie, inclinant par le poids de l'énorme quantité de mépris et d'ennui. Cette haine sociale en Roodenhuis, s'étendant du cercle de famille à ceux de la société, est analysée par Vestdyk avec une maîtrise et une minutie dignes des grands observateurs de mœurs. Mais rien ne lasse si vite que la lecture de pareilles analyses, à cause de leur caractère exclusivement négatif. La démagogie littéraire est aussi dangereuse que sa sœur politique, elle réveille en nous des colères et des sursauts ou contre l'auteur ou contre ses victimes. Le cas de L.-F. Céline est à ce sujet typique.

Après avoir achevé sa peinture, poussée à l'extrême, de certaine bourgeoisie mesquine, l'auteur laisse Else Böhler entrer en scène, peut-être pour remédier à l'ennui de son héros. Celui-ci aime Else. Il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais le véritable amour est d'une simplicité trop classique pour ce désœuvré de Roodenhuis et la forme lyrique ne répond pas à la préférence de Vestdyk pour un cérébralisme parfois trop prononcé. L'amour de Roodenhuis ne saurait donc être un feu, brûlant d'une constante ardeur. Son cas pathologique est plus compliqué. Il aime et hait Else simultanément. Il y a des moments où il la trouve adorable; à d'autres instants elle se présente à ses yeux comme banale, triviale même. Elle semble incarner plusieurs aspects de l'ange et du démon. Roodenhuis pose d'ailleurs sa propre expérience en loi universelle :

« Tout amour suscite automatiquement de la haine envers le même objet, peut-être en vertu d'un phénomène d'équilibre. »

L'auteur développe très bien cette thèse dans la description des relations entre Else et John. Cela paraît très moderne par le rythme accéléré avec lequel se succèdent les différents états d'âme de Roodenhuis, et même assez hardi;

au fond c'est, à part quelques modalités, la formule romantique. Sa hardiesse réside dans la démonstration d'un cas extrême, d'un cas limite.

Enfin une double détente se produit : primo, Roodenhuis obtient son diplôme, ce qui le débarrasse des obsessions familiales, et secundo, Else quittera la Hollande pour Berlin, ce qui le délivrera de ce dualisme permanent d'amour et de haine.

Le soir de leurs adieux, la servante allemande prononce avec volubilité un mot sans aucune signification (le mot chimérique : *Schutzkaffee?!*), mot qui fait frémir de rage John, on ne sait pas pourquoi, et qui rend même le départ d'Else souhaitable pour l'hygiène mentale de son amant. Mais il ne pourra oublier Else. Il est même jaloux d'un Allemand inconnu. Après avoir reçu, d'un ami peintre, quelques dures leçons érotico-psychologiques, encore au détriment de son amour filial déjà si minime (chapitre très intéressant pour psychiatres et freudiens), il ne peut résister au désir de chercher Else Böhler à Berlin. Ici commencent les tribulations de ce «Van der Lubbe érotique» parmi les Goering et les Roehm profiteurs et les jeunesses S.-A. enthousiastes et fanatiques. Après maints exploits, il parvient à trouver Else sur la scène d'un théâtre nazi, au moment où elle récite une méchante et plate satire sur les Pays-Bas. Il ne mettra pas le feu au théâtre, comme M. V. d. Lubbe au Reichstag, mais tuera d'un coup de revolver l'impresario, dont il était jaloux, justifiant ainsi le titre que Vestdyk lui avait donné.

Ce dernier épisode fournit à l'auteur l'occasion de diriger bon nombre de flèches contre l'Allemagne nationale-socialiste. Sa critique, parfois grossière, mais heureusement plus souvent spirituelle, ne fait que confirmer d'ailleurs ce que d'autres esprits libres ont pensé de la prétendue « révolution » nazi. En écrivant, par exemple, que le peuple allemand « est le plus curieux peuple du monde parce que comme tel il n'existe pas », Vestdyk répète au fond ce que Salvador de Madariaga a dit dans son fameux livre, *Anglais, Français, Espagnols :*

L'Allemagne, cerveau de volonté puissante, est encore fluide et incertaine, en état de continuel devenir...

Et n'avons-nous pas le droit enfin de voir en cette Else Böhler, que l'auteur nous montre successivement comme « une figure corrégienne » et « une créature hideuse », une personnification de cette Allemagne incertaine, même si l'auteur n'avait pas eu cette intention?

§

Nous ignorons l'opinion politique de Vestdyk; les revues littéraires néerlandaises nous ont appris que celle d'Albert Helman est communiste, ce qu'il a d'ailleurs suffisamment démontré dans son roman précédent, *Waarom niet?* (Pourquoi pas?)

Il nous a paru nécessaire de le dire, parce que son dernier roman, **De dolle Dictator** (Le dictateur enragé), contient beaucoup d'éloges pour une personne très peu communiste. Helman nous y raconte la vie du dictateur argentin Juan Manuel Ortiz de Rozas (1793-1877). Le livre est animé d'un souffle généreux et respire la sympathie de tout vrai créateur envers l'enfant de son imagination, même si celui-ci a vécu dans l'histoire.

Ainsi l'avertissement de l'auteur, nous défendant de découvrir en son héros des parallèles éventuels avec n'importe quel « chef d'une nation amie », nous paraît superflu. Ni Mussolini, ni Hitler ne ressemblent à l'hidalgo argentin. Tempérament, milieu et circonstances, rien ne nous autorise à dire, par exemple, que de Rosas aurait été un Hitler du siècle précédent. Biographie romancée : loin de nous l'envie de recommencer le réquisitoire contre ce genre hybride, qui compte tout de même ses chefs-d'œuvre. « Ce n'est pas la tâche du romancier d'écrire *l'histoire...* » déclare Helman, page 266 de son roman. Malgré cela le romancier hollandais nous donne l'impression d'avoir respecté scrupuleusement la vérité historique. Il nous campe l'homme de Rosas dans toute sa vigueur colossale et y fait de nouveau preuve de son grand talent de conteur et de psychologue. Après la lecture fatigante des analyses de Vestdyk, les phrases limpides de Helman réconfortent. On lit cet ouvrage comme un roman d'aventures. Dommage que Helman écrit trop aisément et qu'il n'a en outre pas peur de quelques lieux-communs, re-

proche que nous ne devons jamais adresser à Vestdyk, lequel pèche par trop d'originalité de style.

Le roman de Helman contient une particularité très intéressante. L'auteur ne se contente pas d'écrire très minutieusement (il y a même pléthore de détails et de..... « pronunciamientos » !) la véritable vie du dictateur, il nous décrit aussi la vie tenace de quelques légendes et racontars, accumulés autour de la mémoire de Manuel de Rosas. Helman, en tenant rigoureusement compte des deux opinions contradictoires, se range résolument du côté des admirateurs de Rosas.

Son livre, déclare-t-il, essaie de portraiturer « l'homme » Rosas. Nous trouvons la première moitié du livre la mieux réussie, la plus belle de structure et de style, la plus captivante. La seconde moitié, dans laquelle il « défait le héros de toute légende », n'a rien de romanesque. Helman y écrit l'histoire des calomnies contre Rosas. Son style y est souvent grandiloquent.

Quelques remarques nous paraissent nécessaires.

Si le communiste Helman a fait preuve d'une belle indépendance de jugement dans le cas du préfasciste Rosas, son Marxisme déforme à quelques endroits la vraie personnalité de Juan Manuel de Rosas.

Dans la description des hostilités des caudillos provinciaux contre le gouvernement unitariste de Buenos-Aires, Helman fait de Rosas un marxiste intégral : « Il comprend fort bien que cette lutte est au fond une lutte de classes, qui au lieu d'un but politique a des visées sociales » (p. 83). Nous ne sommes pas certain que telle était la pensée du dictateur argentin. D'abord, le terme « lutte de classes » n'était pas, de son temps, dans le vocabulaire politique commun; ensuite, tous les événements dans la carrière dictatoriale de Rosas démontrent la primauté des choses politiques et militaires sur la question sociale; et enfin Helman lui-même ne fournit aucune preuve des idées sociales de son héros.

Ce même Marxisme empêche Helman une seconde fois de voir clair dans l'âme de Manuel de Rosas.

Le jeune Rosas veut se marier. « Question d'hygiène », pense-t-il, d'après Helman. Il se rebelle contre sa mère, qui

ne comprend pas son ardeur et sa hâte. « L'hygiène est impérieuse », se dit-il, de nouveau d'après Helman.

L'équation « amour = hygiène corporelle » nous a été enseignée par les moralistes marxistes, qui ont trouvé bon nombre d'adeptes. Mais cherchez dans toute la littérature romantique du temps où vivait de Rosas, et nous nous étonnerions que vous y trouviez pareille expression. On rencontrera bien des cyniques (Henri Heine, par exemple), mais leur cynisme n'avait pas encore découvert l'épiderme.

§

Avec **Littoria,** le roman des époux Carel et Margot Scharten-Antink, nous voilà pour la troisième fois en présence de la dictature. Les Scharten, qui vivent depuis des années en Italie (1), écrivent presque chaque année un roman, que publie la « Wereldbibliotheek » avec une égale régularité. Jouissant d'une réputation solide et d'ailleurs bien méritée, l'épouse, aimant comme écrivain de la petite bourgeoisie l'analyse, l'époux, comme critique littéraire épris de synthèse, les Scharten ont conjugué leur amour de la prose et leur bonheur conjugal avec une rare connaissance de leurs dons mutuels. On se demande vraiment comment ils procèdent, comment ils divisent le travail pour atteindre ce bel équilibre de leurs romans.

Les Scharten décrivirent d'abord la vie de bourgeois hollandais ou parisiens et la critique néerlandaise leur reprocha à la fin une certaine monotonie d'inspiration, la répétition des mêmes procédés, la peinture des mêmes milieux. On leur reprocha surtout de faire des héros et héroïnes de toutes leurs œuvres leurs propres porte-paroles.

Depuis plusieurs années Carel et Margot Scharten-Antink méritent presque le nom d'auteurs italiens.

Nous lisons leurs histoires toscanes et florentines avec la même curiosité que celles d'un Bruno Cicognani par exemple.

Leur dernier roman, *Littoria*, relate le travail faustien (les auteurs le déclarent d'ailleurs eux-mêmes) des travailleurs

(1) Leur fille, Mlle Théodora Scharten, s'est fait remarquer de la critique française par une étude : *Les voyages et séjours de Michelet en Italie* (Paris, Librairie E. Droz, 1934).

italiens dans les fameux marais pontins. Le désir de dessécher les terrains humides et d'irriguer les terrains secs est, en Italie, plusieurs fois millénaire. Dans une étude, intitulée *L'Histoire de l'Agriculture en Italie,* le célèbre économiste belge Emile de Laveleye écrivit en 1881, à propos de l'ouvrage *Delle vicende dell' Agricoltura in Italia,* de C. Bertagnolli :

« Je trouve dans le livre de M. Bertagnolli la confirmation d'un fait qui m'a toujours péniblement impressionné chaque fois que j'ai parcouru l'Italie : les hommes ont gâté le pays et diminué d'une manière permanente sa puissance de production agricole, en déboisant les hauteurs. Il en est résulté que les montagnes dénudées se sont ravinées et ont perdu leur terre végétale, qui, entraînée dans les plaines, a transformé celles-ci, aux abords de la mer, en marais infectés de malaria. »

Dans le « Prélude » de leur roman, les auteurs nous peignent une fresque sombre de l'histoire millénaire de ces marais insalubres, que des hommes changèrent dix fois en plaines fertiles et que d'autres laissèrent dix fois à l'abandon.

Après ce vol à travers les siècles, décrit, il nous semble, plutôt par la plume lyrique du mari que par celle de la femme, nous voilà tout de go en plein roman réaliste. Réaliste, oui, par la forme, mais idéaliste quant à l'envolée.

Toute une masse de paysans et d'anciens combattants vénitiens quittent, accompagnés de leur famille, leur contrée et arrivent à Littoria, où ils ne trouvent déjà plus ces marais, décrits par Gœthe, de Laveleye et autres. Hommes et femmes changent à un rythme assez accéléré, presque... stakhanoviste, ces terrains desséchés en champs fertiles. Au fur et à mesure que prospère leur travail, grandit en eux leur admiration pour le Duce. Et même les plus récalcitrants, ceux qui avaient gardé en eux une étincelle de feu marxiste, reconnaissent enfin le génie organisateur de Mussolini.

On connaît ce genre de roman. Ce sont les auteurs soviétiques qui nous ont appris d'abord à nous intéresser et enfin à nous lasser de ce qu'ils appellent le roman de la collectivisation. Dans tous les domaines les extrêmes se touchent et il ne nous étonne pas de découvrir beaucoup de traits

communs dans ce roman d'inspiration fasciste avec les romans d'Ehrenbourg, de Gladkov et d'autres. Oui, en effet, « les personnages de ce livre ne sont jamais les porte-paroles des Scharten », Carel Scharten peut le dire en toute franchise. Sa femme et lui ont fait preuve de nouveau d'une belle objectivité. D'ailleurs les personnages comptent peu, puisque le véritable héros est Littoria, c'est-à-dire leur travail gigantesque. Littoria est tout, les hommes ne sont rien, même Mussolini est et veut être en fonction de l'Œuvre. Nous retrouvons cette même atmosphère enthousiaste et frénétique, ce même culte du travail dans « Le second Jour de la Création » d'Ehrenbourg, dans « Le Ciment » de Gladkov, etc...

Dans le roman de Scharten les « oudarniki » s'appellent Léone, Corrado, Roberto et Kouznietsk Littoria. L' « intelligent » se nomme ici Alfredo, mais il est plus intelligent que ses émules russes. Il préfère l'adhésion fasciste au suicide slave. N'oublions pas enfin de dire qu'un des plus grands attraits de ce roman, c'est que les auteurs y ont décrit Mussolini lui-même comme un des principaux personnages.

§

Le poète Slauerhoff est mort. Il avait à peine atteint l'âge de 37 ans.

Etat-civil : médecin à bord de navires.

Identité littéraire : le Hollandais volant sur les océans du globe poétique. Hélas! avant d'avoir pu atterrir au Pays du Sourire, son navire a sombré dans le port de la Mort.

Recueillons-nous! Ne prions pas! Son âme n'a pas besoin de repos. Elle rejoindra la terre et la mer, les rochers sauvages de l'Asie et les canaux paisibles des Pays-Bas, les abîmes et le ciel, parce que son âme était composée de tout cela. Retournée aux éléments, dont elle était composée, elle laissera voguer sur les mers éternelles le Poème : magnifique Vaisseau fantôme.

Comme personne, il nous avait communiqué la sensation de la plus désolante solitude. L'angoisse cosmique, chez lui, s'était condensée à la fin dans la léthargie de lacs stagnants et de paysages volcaniques. La vision d'une Hollande sévère et puritaine, où les corps des femmes ne s'épanouissent que dans

l'ombre des chambres closes, l'obsédait. Il ne pouvait s'attacher au bonheur, à l'amour. Sa vie « constamment déchirée » était condamnée à errer « jusqu'à la mort ».

En relisant quelques-uns de ses poèmes, nous pensons à Tristan Corbière, Leconte de Lisle, Edmond Haraucourt, Charles Baudelaire...

Nous nous permettrons de revenir bientôt sur l'œuvre de ce grand Isolé.

JEAN BAUDOUX.

LETTRES HONGROISES

Les jeunes revues — les revues dites de droite : Valasz, Magyarsagtudomany, Tanu; les revues dites de gauche : Szep Szo, Gondolat, Munka; les revues catholiques: Vigilia, Korunk Szava, Uj Kor; les revues des minorités hongroises : Erdélyi Helikon, Kalangya. — Les livres. — Louis Kassak : *Trois récits*, Editions Cserepfalvi. — Désiré Kosztolanyi : *Lac alpestre*, Ed. Revai. — André Hevesi : *Pluie de Paris*, Ed. Cserepfalvi.

Depuis un ou deux ans, on peut dire qu'il s'est produit en Hongrie une véritable floraison de **jeunes revues** qui, pour littéraires et artistiques qu'elles s'attachent à être, n'en sont pas moins toutes marquées, à différents degrés, de tendances sociales, religieuses et politiques. En général, il serait difficile de leur donner le titre de revues d'avant-garde au sens où l'on entendait ce terme sitôt après la guerre en France. Pour des raisons spéciales, par suite d'une certaine censure latente et aussi du tempérament des nouvelles générations hongroises, la plupart de ces revues paraîtraient assez pondérées aux yeux du lecteur français. Au fond, aucune d'elles n'apporte rien de vraiment révolutionnaire, de bouleversant, soit dans le domaine de la littérature, soit en ce qui concerne la transformation sociale ou religieuse de la Hongrie d'aujourd'hui. Par contre, chacune représente une certaine nuance, réussit à grouper quelques talents neufs, des hommes intéressants, et ranime (c'est là le plus grand mérite de ces revues) la vie spirituelle qui semblait légèrement engourdie au cours des dernières années en Hongrie.

Certes les grandes revues continuent d'exister : le Nyugat (Occident), la revue du grand poète Babits, plus ou moins exclusivement consacrée à la littérature, la Magyar Szemle (« Revue Hongroise »), plutôt politique sous la direction de l'historien Jules Szekfü, le Napkelet (« Orient ») et la Buda-

pesti Szemle (« Revue de Budapest ») conservateurs et académiques. Mais les nouvelles venues ont pour elles la jeunesse et se montrent plus combattives, d'où plus proches de l'actuel et souvent plus vivantes. Parmi celles-ci, c'est peut-être *Valasz* (« Réponse ») qui possède le programme le plus arrêté et réunit l'état-major le plus homogène parmi ses collaborateurs. Fondée par un des chefs de file de la jeune littérature, *Ladislas Nemeth,* elle veut collaborer activement à la transformation sociale du pays, s'occupe surtout du sort des paysans pour essayer d'en faire une classe dirigeante et s'attache à tous les problèmes artistiques, sociaux et politiques que pose cette classe. Parmi ses collaborateurs, nous trouvons le poète Jules Illyes, d'origine paysanne, un des principaux représentants de la poésie populaire, Jean Kodolanyi, le romancier des paysans de la Transdanubie, l'essayiste Géza Feja, plusieurs ethnographes et sociologues et même deux poètes citadins, Laurent Szabo et Georges Sarközi, qui ont été conquis par l'idéologie de la revue. C'est le même groupe d'écrivains qui a réussi à fonder une deuxième revue, celle-ci plus scientifique, *Magyar tudomany* (« Hungarologie »), mais qui, en dehors de l'ethnographie, s'occupe également de toutes les questions historiques, sociales et même géographiques qui contribuent à mettre en valeur ce qu'on appelle la psyché hongroise, résultat d'une évolution millénaire du peuple et de la terre de Hongrie. Quant à l'animateur même de ces deux revues, Ladislas Németh, il s'exprime de préférence dans sa troisième revue *Tanu* (« Témoin ») qu'il remplit seul de ses essais, qui traitent de questions littéraires et autres.

En face de ces trois revues qu'on considère, peut-être à tort, comme des revues de droite, s'inscrit tout d'abord la revue *Szep Szo* (« Beau Verbe »), fondée tout récemment par le spirituel essayiste Paul Ignotus, le fils du célèbre critique Hugo Ignotus, fondateur lui-même, il y aura bientôt trente ans, du Nyugat, en collaboration avec l'un des poètes les plus doués de cette génération, Attila Jozsef. Jusqu'ici, cette revue a surtout réussi dans le domaine de la polémique, grâce à l'un de ses meilleurs collaborateurs, André Nemet, qui dégonfle vigoureusement les baudruches du jour. Les

trois premiers numéros, très vivants et très variés, sans avoir apporté jusqu'ici de révélation spéciale dans le choix des collaborateurs, tous plus ou moins connus, vont être suivis d'un numéro double qui s'annonce déjà d'un grand intérêt : *Les Hongrois d'autrefois par les Hongrois d'aujourd'hui*. Et nous espérons que par la suite cette revue trouvera ce qui lui manque encore : sa charpente idéologique.

Tel n'est pas le cas de *Gondolat* (« Pensée »), qui est franchement marxiste dans sa teneur générale et dont les articles sont pour la plupart plus sociologiques que littéraires. Nommons pourtant parmi ses collaborateurs le romancier Bela Pogany et le jeune essayiste Etienne Nagypal, qui vient d'y publier une confession courageuse.

Sur cette ligne, la meilleure revue est sans conteste celle du poète et romancier Louis Kassak, *Munka* (« Travail »), qui, du point de vue socialiste, offre dans chacun de ses numéros une vaste perspective de tout ce qui se fait sur le globe en tant qu'événements intellectuels, politiques, artistiques, en un mot humains. Ses collaborateurs ne sont pas exclusivement des Hongrois. Kassak fait souvent appel à des critiques étrangers pour multiplier les points de contact entre la vie spirituelle de son petit pays et celle du reste du monde.

Le troisième groupe est entièrement composé d'organes catholiques. La plus importante de ces revues, *Vigilia*, inspirée de la revue catholique française *Vigile*, aujourd'hui disparue, a été fondée grâce à l'activité de trois jeunes publicistes, Balla, Aradi, Possonyi. Elle puise souvent dans la littérature néo-catholique française, offre des traductions de Claudel, de Mauriac, de Maritain, et, grâce aussi à ses collaborateurs hongrois, les poètes Alexandre Sik, Louis Harsanyi, Ladislas Mécs, maintient un beau niveau spirituel. Ce sont les mêmes personnalités qui dirigent la revue bi-mensuelle *Uj Kor* (« Nouvel Age »), qui a des tendances analogues, mais donne une place plus importante à l'actualité. Quant à la troisième revue également bi-mensuelle, *Korunk Szava* (« La Voix de notre époque »), fondée par le comte Georges Szechenyi, qui la dirige avec le jeune polémiste Eugène Katona, elle a le mérite d'être la première en date,

parmi les organes militant en faveur du catholicisme moderne, et lutte courageusement contre l'influence hitlérienne en Hongrie.

Bien qu'ils ne paraissent pas à Budapest, citons encore *Erdelyi Helikon* (« L'Hélicon de la Transylvanie ») qui est le grand organe littéraire des écrivains hongrois de Roumanie, puis *Kalangya* (« Gerbe »), qui paraît à Subotica et qui est l'organe des écrivains hongrois de Yougoslavie, bien moins importants et par le nombre et par le talent que ceux de Transylvanie.

L'attribution du prix, ou plus exactement des prix Baumgarten, — la seule fondation littéraire libre en Hongrie, — a causé cette année un peu plus d'émoi que de coutume. En effet, à la dernière minute, le comité de la fondation a jugé prudent de retirer l'un des principaux prix au poète et romancier Louis Kassak à qui toute l'opinion publique souhaitait déjà le voir décerner depuis des années, mais auquel on pardonne difficilement les convictions socialistes qu'il n'a cessé librement d'affirmer au cours de sa carrière littéraire, comme le montre encore la récente condamnation que lui a value sa description objective de la révolution communiste en Hongrie dans le dernier volume de *La vie d'un homme,* alors que d'autres, plus souples et plus chanceux, trouvent moyen de faire concorder en eux la faveur des grands avec les idéologies les plus subversives.

C'est en quelque sorte en réponse à cette humiliation que Kassak a publié, sous le titre de **Trois Récits,** un nouveau volume où s'affirme une fois de plus sa maîtrise lorsqu'il s'agit de créer une atmosphère épique ou de mettre en valeur des destinées humaines. Si l'une de ces nouvelles semble continuer la manière de conter et de composer habituelle de Kassak et met en scène des personnages proches de ceux que ses œuvres précédentes nous ont appris à connaître, dans le décor familier des banlieues et du prolétariat hongrois, les deux autres prouvent qu'à propos de n'importe quel sujet ses qualités artistiques s'affirment avec le même éclat, la même aisance que dans les meilleures parties de sa fameuse autobiographie. Ainsi, malgré les prédictions de la plupart des critiques qui, se basant sur ses premiers romans,

se refusaient à lui reconnaître un talent de vrai romancier, parce qu'ils trouvaient trop d'idéologie dans ses livres, Kassak est arrivé, à force de ténacité et de volonté créatrice à se dépouiller de toute entrave, de tout programme préconçu pour ne laisser subsister en lui qu'une poésie réelle et épique.

Tandis qu'en proie à une cruelle maladie il souffre sur son lit d'hôpital, Désiré Kosztolanyi offre, sous le nom de **Lac alpestre,** à ses fidèles lecteurs la deuxième série de ses merveilleuses nouvelles dans un gros volume, presque anthologique, qui contient 77 récits de longueur inégale. C'est une véritable féerie. Magicien de la langue hongroise, maître souverain de tous ses dons créateurs et de tous les moyens de son art, l'auteur nous montre tous les aspects possibles de la nouvelle moderne, réaliste, fantastique, psychologique ou simplement épique, épuise toutes les variétés du genre, qu'il s'agisse de portraits, de dialogues, d'esquisses ou de fragments dépouillés d'une destinée ou d'un paysage. A lui seul, ce livre suffirait à rendre durables le nom et l'art de ce conteur unique dont la prose cristalline sert déjà de modèle aux jeunes écrivains de son pays et où des générations puiseront certainement le suc et la musique du plus beau style hongrois. *Tengerszem,* c'est-à-dire *lac alpestre,* c'est le symbole de cet art incomparable dans la littérature hongroise moderne, art pur, profond et mystérieux comme ces frais lacs qu'on rencontre dans les montagnes.

Bien que n'ayant jamais rien écrit sur Paris ou sur la France, Kosztolanyi est à juste titre considéré en Hongrie comme l'artiste latin par excellence, le plus pur représentant des traditions de la culture occidentale, pour laquelle il a d'ailleurs fréquemment lutté dans ses études. Il y a par contre toute une foule de jeunes écrivains, et spécialement de romanciers hongrois, qui ont pris pour thème Paris, dont ils donnent une vision lyrique, personnelle, qui ne manque pas d'intérêt, tout en restant singulièrement incomplète.

Nous avons déjà parlé à ce sujet du très curieux livre de Kadar : *Par sa propre faute,* du roman *Les étrangers* de Maraï, du *Barbare* de Köves, des *Hommes au bord de la Seine* de Pogany, histoires passablement lyriques de jeunes intellectuels

hongrois, pleins de désirs et de nostalgie, partagés entre leur Orient et l'Occident.

Déjà Szomory, le doyen de la génération du Nyugat, avait donné, dans l'un de ses meilleurs livres autobiographiques, *Le roman de Paris,* le modèle en quelque sorte de toute cette littérature. Le dernier en date de ce genre est **Pluie de Paris** d'André Hevesi (qu'il ne faut pas confondre avec André de Hevesi, le biographe de Liszt et de Beethoven), que l'on connaissait jusqu'alors comme l'un des plus doués parmi les jeunes essayistes et publicistes hongrois. Son livre est moins un roman qu'une suite de souvenirs de vie sentimentale et universitaire, relatifs au premier séjour que l'auteur a fait à Paris, il y a une dizaine d'années. Il nous présente d'une façon mi-ironique, mi-sentimentale et toujours charmante, les figures les plus caractéristiques de ce milieu d'étrangers et d'étudiants qui grouillent sur la rive gauche entre la Halle aux Vins et le Luxembourg, telle la figure presque monstrueuse d'un Lithuanien ou celle d'une jeune Ukrainienne. Le tout s'enveloppe de cette atmosphère si particulière du Paris des petits cafés, des bibliothèques et des chambres meublées que l'auteur évoque avec un art et un plaisir visibles, mais qui l'empêchent peut-être de voir un Paris un peu plus complexe, plus large et plus poétique. Après ce brillant essai, c'est cet autre aspect de Paris, servant de cadre à de nouvelles aventures, que nous sommes en droit d'attendre de l'auteur plein de talent de *Pluie de Paris.*

FRANÇOIS GACHOT.

VARIÉTÉS

Jehan Rictus et les « squelettes ». — Trois années se sont écoulées le 9 novembre depuis la mort du poète des *Soliloques du Pauvre.* Sur sa tombe — le caveau d'un ami — on voit une simple pierre à l'inscription gothique : *Jehan Rictus.* Quelques fleurs déposées par les mains pieuses d'anonymes admirateurs. C'est tout... Et l'atmosphère désolée du cimetière de Bagneux-Parisien, dans le vent qui arrache les dernières feuilles roussies.

Le temps efface le souvenir de ce vrai poète au cœur popu-

laire. Et cependant, comme il demeure vivant parmi ceux qui ont eu le privilège de l'approcher!

Personnellement, je n'ai connu Jehan Rictus que dans les dernières années de sa vie, lorsque, en 1928, j'épousai la fille de son vieil ami, Charles Gillet, l'un des derniers poètes symbolistes, disparu lui aussi, et dont le *Mercure de France* a fait récemment l'éloge (1).

Je vois encore sa haute stature que dominait une tête magnifique, digne du crayon d'un Clouet. Sa ressemblance avec les personnages de la Renaissance — notamment avec François Ier — était frappante. Le visage spectral, qu'avaient rendu célèbre les illustrations de Steinlen (2), s'était nourri, la barbe longue et maigre s'était arrondie. Mais le regard était toujours chargé de la même bonté, particulièrement à l'égard des enfants.

Rictus les aimait infiniment. Ignorant des joies du foyer, que de fois ne les avait-il pas célébrés, dans *Les petites baraques* (3), le *Bel Enfant* (4). Dans la maison amie, il les endormait de berceuses, écloses, voici trois ou quatre siècles, aux lèvres des grands-mères et que sa prodigieuse mémoire avait retenues. Car il disait et chantait fort bien — chose rare chez la plupart des poètes.

Ses préférences littéraires allaient à Léon Bloy, qui lui décernait cet éloge : « Vous êtes le dernier pilier de l'Eglise catholique », et surtout à François Villon. Dans sa jeunesse, sous la plume de Gabriel Randon, Rictus avait cultivé l'alexandrin. Mais, lorsqu'il eut publié les *Soliloques du pauvre* et se fut attiré les louanges de précurseurs tels que Catulle Mendès et Jean Lorrain (5), il ne devait jamais plus renoncer à la forme argotique qu'il revivifia.

Je ne parlerai pas plus de l'homme de lettres, sur lequel il a été écrit avec une autorité que je n'ai pas (6). Je voudrais seulement mettre en lumière un aspect moins connu de Jehan Rictus, celui du dessinateur.

(1) Charles Gillet : *Poèmes*, éditions Jean Crès, article d'André Fontainas, *Mercure de France* du 15 octobre 1936.
(2) *Les Soliloques du Pauvre*, éditions Rey.
(3) *Le Cœur populaire*.
(4) Poème inédit dédié à Geneviève Gillet, ma femme.
(5) *La Ville empoisonnée*, éditions Jean Crès, pages 79 et suiv.
(6) Léon Daudet, *Action Française* du 19 septembre 1928.

Beaucoup décrivains ont manié avec talent le crayon ou le pinceau, Victor Hugo, Prosper Mérimée, Arthur Rimbaud, de nos jours Jean Cocteau. Aucun n'a brossé de tableaux aussi pathétiques que ceux de Gabriel Randon.

Le poète habitait rue Camille-Tahan, derrière le cimetière Montmartre. De son sixième étage, il dominait les tombes et l'on ne sait trop qui l'inspira davantage, du champ de repos ou des *Testaments* de François Villon.

Certain jour de 1930, il me montra ses manuscrits. Il en était de nombreux inédits, que Jehan Rictus conservait dans ses cartons — faute de ressources pour les publier. Il préparait alors des mémoires qui nous révéleront des aspects ignorés de ceux, hommes de lettres, artistes, acteurs, hommes politiques, qui l'ont approché. Il avait d'ailleurs peu de loisirs pour se consacrer à son œuvre, car il dispersait son activité en faveur de jeunes écrivains qui sollicitaient son avis, ses encouragements, et Rictus répondait longuement après avoir lu les manuscrits.

Mais, ce qui attira le plus mon attention, ce fut un album de « squelettes » qu'il mettait au point : deux cents planches d'un trait nerveux, qu'illustraient des légendes satiriques et amères. Ces squelettes qui, par delà le tombeau, poursuivaient leur existence de jadis, semblaient sortis de la *Danse Macabre* de la Chaise Dieu ou du ciseau de Ligier Richier. L'artiste y avait étudié avec une rare curiosité l'anatomie, mais surtout il avait fouillé, comme avec un scalpel, le cœur humain.

Je vois encore défiler devant mes yeux cette théorie de squelettes, hommes et femmes, jeunes gens ou vieillards — toujours des amants — séparés dans la vie, réunis dans la mort, et qui, sous leur vêture d'ossements, laissent échapper librement la complainte de leur cœur meurtri.

Qu'est devenu ce chef-d'œuvre depuis que le poète n'est plus? Il a été dit que l'Etat avait recueilli sa succession, *ab intestat;* pendant plus d'un mois, les manuscrits du chantre de la misère seraient demeurés sous la pluie, sans même une bâche, dans une cour de la Bibliothèque Nationale.

Cet Etat, qui n'a jamais rien fait pour l'auteur des *Soliloques* — si ce n'est de recueillir son maigre avoir — ne

devrait-il pas avoir le geste de publier les « squelettes » ? Je pose la question, convaincu que les amis des lettres estimeront avec moi que ce serait un humble, mais légitime hommage rendu à la mémoire du poète des malheureux.

JEAN JACQUINOT.

NOTES DE BIBLIOPHILIE

Pierre Louys : Manuscrits. *Psyché* (édit. Mornay), ill. de Carlègle. — *Werther* (éd. Piazza), ill. de Calbet. — *Fables* de La Fontaine, 2 vol. (Gibert jeune), ill. de Touchagues.

On a vendu il y a quelque temps plusieurs **manuscrits** de Pierre Louys, précieux par les corrections, les repentirs, par les variantes qu'ils présentent avec les éditions originales, mais surtout peut-être par la beauté du papier, de l'encre d'un bleu profond, de l'écriture archaïque et raffinée, mais sans mièvrerie, souple et charnue, cette écriture dont Francis Jammes disait qu'elle est comme « de grosses touffes de violettes sur le tombeau de Bilitis ».

Parmi ces huit manuscrits, on aurait peut-être aimé surtout celui d'*Aphrodite*, qui servit à l'impression pour le *Mercure*. Les différences nombreuses et importantes qu'on relève entre le livre et le manuscrit, différences qui portent non seulement sur des mots, des phrases isolées, mais sur des passages entiers, prouvent que Pierre Louys travaillait beaucoup ses épreuves. On remarque d'ailleurs qu'il s'agit plus de suppressions que d'augmentations, et portant principalement sur les passages les plus vifs. Il est surprenant aussi de constater à quel point la coupe du livre, les titres des chapitres ont été modifiés. Presque rien n'en subsiste dans l'édition. On relève enfin avec intérêt, au feuillet des « ouvrages du même auteur », un paragraphe : « Théâtre » rayé, et où on lit : « *Daphnis et Chloé :* ballet en un acte, musique de Claude Debussy » ; « *Chrysis*, drame en quatre actes en collaboration avec A. Ferdinand Herold. »

Certains bibliophiles, sans doute, eussent préféré les *Proses érotiques*, dont le sous-titre est d'une franchise ingénue : « Le livre obscène, journal d'érotomanie d'un priape. » — Ou encore : les sept cent quatre-vingts quatrains érotiques d'*Ainsi parla le sieur de Pibrac*. Aucun de ces manuscrits, pourtant, ne nous a paru plus émouvant que celui de **Psyché,** « roman

qui fut trouvé inachevé à la mort de Pierre Louys », dit le catalogue, qui signale, d'autre part, que « Claude Farrère, comme on sait », termina le livre. Non, ma foi, on ne le savait pas. Au vrai, M. Claude Farrère, dans une très jolie édition de *Psyché,* illustrée par Carlègle, évoque ses entretiens avec P. Louys à propos du livre et nous apprend ce qu'étaient la suite et le dénouement du drame. Que cette fin ait existé, il est impossible d'en douter, puisque Pierre Louys l'a lue à M. Farrère, une nuit, dans le cabinet de travail aujourd'hui détruit. Et pourtant, n'ai-je pas entendu dire à M. Alfred Vallette que Pierre Louys s'était détaché de son œuvre, et qu'après avoir trop attendu, il s'était résigné à ne jamais l'achever? Pas plus que le manuscrit des *Sept douleurs* qui devait grouper sept contes, et que son éditeur lui réclama pendant des années. Louys ne put jamais aller au delà du cinquième.

Après tout, ne peut-on concilier les deux témoignages? Ils ne sont opposés, sans doute, que par la nuance qui sépare « achever » de « finir ». Finie, *Psyché* l'était en 1913; le dénouement était écrit; mais elle restait inachevée dans quelques-unes de ses parties que Louys hésitait à sortir de l'ombre.

Quoi qu'il en soit, ce sont bien les derniers cahiers qui nous manquent, le dernier tiers de l'œuvre, vraisemblablement. De là à conclure à une destruction accidentelle, à la perte de ces feuillets... Peut-être un hasard, ou quelque chercheur, nous rendra-t-il un jour *Psyché* tout entière. Jusque-là, il nous reste un de ces livres, dit M. Claude Farrère, « qu'on a comparés quelquefois à ces temples d'il y a deux mille ans, dont nous n'avons que des fragments augustes ».

Avouera-t-on qu'on n'est pas tout à fait de ce sentiment? Mais on risque de se montrer injuste. Le fragment qui manque était justement le plus pathétique, le plus humain. Dans les temples inachevés, l'œil comble les vides, — ces vides où M. Claude Farrère nous aide à imaginer un noble et pur couronnement. Sans lui, *Psyché,* telle qu'elle nous apparaît, semblerait moins un temple qu'une charmante rocaille, un pavillon de l'Amour, où court la souple ornementation de Carlègle.

Si les hasards de l'actualité et de l'édition font voisiner sur la table *Psyché* et **Werther,** il faut convenir qu'il existe

des hasards plus malheureux. Les romans d'amour, d'amour tout « pur », ne sont pas si communs, et Psyché Vanetty et Werther appartiennent à la même famille. L'amour unique et désespéré les conduit à la mort, une mort semblable; car, qu'est-ce que la fin de Psyché, sinon un suicide par abandon de soi?

Au rebours de la vie normale, où l'on célèbre l'amour total pendant les années de jeunesse, Pierre Louys finit par où Gœthe avait commencé.

Sur les sentiments de Gœthe à l'époque orageuse de Werther, et sur l'évolution de ces sentiments, sur l'œuvre même qu'il éclaire très finement, M. Edmond Pilon, dans une excellente introduction, nous dit tout ce qu'on pouvait désirer d'apprendre. Et cette introduction, aussi nourrie qu'elle est brève, n'est pas le moindre ornement de ce livre soigné où l'on trouvera avec plaisir des illustrations de Calbet. Certaines, comme la Charlotte au Clavecin, sont d'un romantisme un peu désuet, d'une vive délicatesse de trait et de ton. Les vœux sont comblés de ceux qui souhaitaient relire *Werther* ailleurs que dans les brochures à vingt-cinq sous.

Bien qu'il ne soit pas de publication toute récente, il ne peut être trop tard pour parler d'un livre aussi remarquable que le *La Fontaine* de Touchagues.

Encore que cet artiste jouisse d'une réputation enviable, on ne lui a peut-être pas toujours rendu pleine justice. Il pourrait paraître, sans en souffrir, près de Dufy, à qui il s'apparente. Qu'on nous entende bien; on parle de parenté et non de servitude. Touchagues est un artiste absolument original; mais lui et Dufy appartiennent évidemment à la même famille. C'est une famille de décorateurs, dans ce que le mot a de plus large et de plus noble. Qu'il s'agisse d'une grande surface ou d'un bout de marge, on imagine que l'un et l'autre ne peuvent voir un espace blanc sans être tenté de le couvrir. Et comme il n'est qu'une décoration : le trait et la teinte plate, tous deux se retrouvent dans la même vérité. Mur, cartons (si Touchagues n'a pas fait de tapisserie, qu'il en fasse), illustrations enfin, tout doit leur réussir.

Si on a cru devoir insister un peu sur ce rapprochement,

c'est pour mieux situer Touchagues et pour qu'on voie bien avec quels moyens il abordait le fabuliste.

On a eu la curiosité de feuilleter une bibliographie de La Fontaine. C'est par centaines qu'il faut compter les différentes éditions, presque toutes illustrées. Or, si on met à part les éditions célèbres, les *Contes* de Fragonard, on s'aperçoit que peu d'artistes, même les plus doués, ont réussi dans cette entreprise. Un de ceux qu'on goûte le plus, Oudry, nous a laissé d'admirables gravures; mais pour commenter La Fontaine, il ne suffit pas d'être un grand animalier. Outre le sens de l'animal et de la nature familière, il faut le sens de l'homme; de la bonhomie, de la fantaisie, et naturellement, et par-dessus tout, de la poésie. Si, parmi les modernes, les contes ont trouvé d'adroits ou de savoureux illustrateurs, il n'en va pas de même des Fables. Une édition de celles-ci avait été projetée, paraît-il, par M. Vollard qui en confiait l'illustration à Chagall. On ne sait ce qu'est devenue la tentative, si elle a été ou va être réalisée. On eût été curieux de la voir aboutir.

Quoi qu'il en soit, et ce coup d'œil une fois jeté en arrière, on ne pense pas se tromper en donnant à Touchagues une place parmi les vrais illustrateurs de La Fontaine, ceux qui ne se sont pas contentés de donner des « planches » véritablement «hors texte », mais qui ont éprouvé le « pouvoir des Fables » et s'y sont soumis avec joie. Touchagues a su être avec un presque constant bonheur, le metteur en scène de l'ample comédie. Que de raffinement dans cet art simple en apparence! que de grâce dans ces couleurs jetées comme négligemment; des roses, des gris tendres, des verts acides qui ne sont qu'à Touchagues, et où jouent de larges blancs. Que d'esprit enfin, — et d'esprit de finesse — dans les figures, l'arrangement des scènes! Il est des mises en page faites de rien : un pot, un renardeau planté sur son derrière, répétés quatre fois autour d'un quatrain — qui sont à elles seules des trouvailles spontanées.

On a dit que c'était un livre remarquable. Faut-il regretter que ce ne soit pas un livre rare? — Tout compte fait, on ne le pense pas. Il n'est pas mauvais que mille amateurs de moyens modestes puissent posséder ce joli livre; d'autant qu'il est fort convenablement présenté, en deux volumes grand in-8°, sur

Arches. Rare, après tout, cet ouvrage l'est bien, en ce qu'il demeure une exception dans la grande production du livre dit « de luxe ».

On fera un seul reproche à la collection à laquelle il appartient, c'est son titre : les « Grands textes humoristiques ». Humoristiques, les *Fables* ou *Gargantua!* C'est y mettre soi-même un peu trop d'humour.

Ne serait-ce pas : « les grands textes illustrés par des humoristes », que l'éditeur a voulu dire? Mais ce serait encore inexact et injuste pour des artistes comme Touchagues, qui n'est pas un humoriste, mais un peintre d'un art vigoureux et délicat.

Y. FLORENNE.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le problème belge. — Le problème belge tel que l'a posé le discours prononcé par le roi Léopold III, le 14 octobre dernier, au conseil des ministres réuni à Bruxelles, est au premier chef un problème européen. C'est bien ainsi que cette manifestation du souverain a été interprétée dans tous les cercles internationaux. Que le roi des Belges ait voulu rompre avec la doctrine de politique extérieure établie en conclusion de la victoire des alliés, en 1918, cela ne pouvait manquer de frapper vivement les esprits attentifs à une évolution générale qui nous a déjà valu quelques déceptions. Il fallait bien admettre, en présence de ce fait nouveau, ce qu'on n'avait pas voulu reconnaître jusque-là pour ne pas affaiblir la foi des peuples dans les quelques formules simples et généreuses sur lesquelles vit tant bien que mal la société internationale depuis la fin de la grande guerre.

Certes, des questions proprement belges ont déterminé pour une bonne part le geste royal confirmant une orientation nouvelle de la politique extérieure du gouvernement de Bruxelles. La poussée flamingante dans les provinces du Nord, l'hostilité traditionnelle des masses paysannes et ouvrières à tout développement de l'appareil militaire, la nécessité d'obtenir d'une majorité composée d'éléments singulièrement disparates le vote d'un projet militaire comportant, avec des sacrifices financiers importants, la prolongation de la durée du service

actif, ce sont des considérations qui ont été d'un grand poids dans la balance à l'heure où il a fallu prendre une décision grave. D'autre part, le mouvement flamand combat depuis des années, on le sait, l'accord défensif franco-belge de 1920, sous le prétexte absurde que cet accord limiterait la souveraineté de la Belgique et subordonnerait en fait la politique belge à la politique générale de la France. Certains milieux flamands ont toujours eu le regret de la neutralité garantie imposée à la Belgique par le traité de 1839, neutralité qui fut pourtant totalement ruinée par l'agression allemande de 1914. Enfin, depuis trois ans — depuis l'avènement du national-socialisme en Allemagne — le peuple belge vit dans la crainte permanente d'une nouvelle invasion et prête volontiers une oreille complaisante aux suggestions de ceux qui veulent lui faire croire que la neutralité volontaire est un sûr refuge pour les faibles et — illusion dangereuse! — qu'elle peut sauver d'une nouvelle catastrophe une nation qui se souvient encore avec colère et effroi de quatre ans d'occupation allemande.

Tout cela éclaire certains aspects de l'évolution de l'esprit public en Belgique, mais la crise de la politique belge — car c'en est une — a des causes beaucoup plus profondes, et elle a une portée beaucoup plus générale. Cette crise est, à proprement parler, la première manifestation — la plus significative parce qu'il s'agit de la nation qui donna de 1914 à 1918 le plus noble exemple du total sacrifice à un haut idéal — de l'amertume qu'éprouvent, en présence des échecs répétés de la diplomatie des grandes puissances, les peuples moyens et petits qui avaient mis tout leur espoir dans la coopération internationale, dans l'influence, qu'ils croyaient souveraine, de la Société des Nations, dans cette formule prestigieuse de la sécurité collective basée sur l'assistance mutuelle qui, seule, pensaient-ils, pouvait assurer à tous l'indépendance dans la dignité. Si quelques-unes des promesses que comportait le traité de Versailles avaient été réalisées, et si certaines des garanties inscrites dans le Pacte de la Société des Nations avaient pu garder leur valeur première après les décevantes expériences faites, il n'y aurait pas actuellement un problème belge très délicat à résoudre, et l'armature morale et politique de l'Europe entière ne mena-

cerait pas de s'effondrer. C'est là qu'est le véritable drame, car la question qui se pose aujourd'hui devant le peuple belge se posera peut-être demain devant toutes les nations à intérêts limités qui se trouvent intégrées par leurs accords défensifs dans un des grands systèmes politiques qui commandent la communauté européenne.

La Société des Nations s'est révélée impuissante lors de la crise sino-japonaise et lors de la crise italo-éthiopienne parce qu'on ne l'a pas dotée des moyens indispensables à l'accomplissement de sa tâche. La limitation et la réduction générales des forces nationales n'ont pu être menées à bien, la plupart des grandes puissances n'ayant pas voulu se résoudre à sacrifier leurs intérêts particuliers à l'intérêt général. On a laissé l'Allemagne saboter le désarmement comme elle avait déjà saboté les réparations. Au cours de ces trois dernières années, il y eut la série des coups de force allemands qui ont ébranlé, usé, anéanti les traités sur lesquels avait été bâtie l'Europe issue de la victoire des alliés. Le réarmement massif du Reich, la répudiation brutale du traité de Locarno et la réoccupation de la zone rhénane, dont la démilitarisation constituait la suprême garantie pour la sécurité de la Belgique et de la France, tout cela a donné à la Belgique, à tort ou à raison, le sentiment de se trouver actuellement plus exposée qu'elle ne l'était en 1914. Elle en a conclu qu'il ne lui restait qu'à se replier sur elle-même. Si elle avait eu la certitude que les garanties inscrites dans les traités et dans le Pacte de Genève joueraient efficacement à l'heure du péril, elle n'aurait jamais songé à réviser sa politique extérieure, et les campagnes tendancieuses contre l'accord franco-belge et contre le système de l'Entente occidentale seraient restées sans effet. La nouvelle doctrine du gouvernement de Bruxelles se résume dans les deux idées qui constituent l'essentiel du discours du roi Léopold : la pratique d'une politique exclusivement et intégralement belge, et un système militaire ayant pour seul objet de préserver le pays d'une invasion, sans l'exposer à être entraîné dans des conflits n'affectant ni sa sécurité, ni ses intérêts.

Bien entendu, la Belgique ne répudie aucune des obligations par elle librement contractées. Elle ne pourrait le

faire sans se renier elle-même. Mais lorsque la Conférence à Cinq établira — si elle y réussit — un nouveau règlement de sécurité pour l'Occident, la Belgique demandera à être garantie, tout en n'étant plus elle-même garante. Elle se réfugierait ainsi dans une neutralité volontaire par crainte d'être entraînée, en raison de l'enchevêtrement des accords internationaux, bien au delà de ce qu'exige le souci de son propre destin. Cette doctrine peut se défendre du point de vue des principes, et même d'un point de vue simplement humain. Pourtant, n'est pas neutre qui veut. L'histoire des nations est commandée en premier lieu par la géographie, et la position géographique de la Belgique est telle qu'elle contraint depuis des siècles ce peuple à vivre dangereusement. Dans l'impossibilité de se défendre victorieusement par ses propres moyens, la nation belge n'est assurée de demeurer libre que si elle trouve l'appui immédiat des deux puissances directement intéressées au maintien de son indépendance, la France et l'Angleterre, pour la propre sécurité desquelles la terre belge constitue un rempart naturel. C'est ce qui fait que, par la force des choses, la France, l'Angleterre et la Belgique se retrouveront toujours étroitement alliées contre toute agression venant de l'Est.

Dans ces conditions, il semble bien que la politique la plus sûre est celle qui consiste à prévoir dès le temps de paix comment l'assistance doit se produire éventuellement, ce qui est d'ailleurs conforme à l'esprit même du Pacte de la Société des Nations. Ce qui est troublant, c'est qu'un petit peuple qui fut durement éprouvé en arrive à douter de l'efficacité de cette politique. Le moins que l'on puisse en dégager, c'est que les méthodes diplomatiques qui ont prévalu jusqu'ici se sont révélées insuffisantes et que le système européen doit être reconstruit par la base. Qu'on ne s'y trompe pas : de la solution qui sera donnée au problème belge ainsi posé dépendra en fin de compte la reprise ou l'abandon, sur le plan européen, de cette politique de sécurité collective qui constitue le meilleur effort accompli en faveur de l'organisation de la paix et sans laquelle la Société des Nations perdrait jusqu'à sa raison d'être.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Antonio Aniante : *Les Voyages merveilleux. Vie et aventures de Marco Polo.* Mercure de France. 15 »

Fabienne de Croizet : *Escales autour du monde.* (Afrique du Sud. Australie. Java. Bali. Sumatra. Siam. Penang. Océanie. Amérique centrale. Cuba) ; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 20 »

Roger Frison-Roche : *L'appel du Hoggar.* Avec des illustrations ; Flammarion. 10 »

Eugène Grangié : *Croisière de printemps.* (Vénétie. Dalmatie. Hellade) ; Impr. Coueslant, Cahors. » »

J. Tchernoff : *Dans le creuset des civilisations. De Nijnii-Novgorod à Paris ;* Rieder. 12 »

Histoire.

Barbaroux : *Mémoires,* première édition critique conforme au manuscrit original, avec une introduction, une biographie et des notes par Alfred Chabaud. (Coll. *Les classiques de la Révolution française*) ; Colin. 32 »

Jules Bertault : *Le roi bourgeois. Louis-Philippe intime.* Avec des illustrations. (Coll. Lenôtre) ; Grasset. 15 »

Louis Madelin : *La Fronde.* Avec 2 pl. h. t. en héliogravure ; Flammarion. 3.75

Henri Pirenne ; *Histoire de l'Europe des invasions au XVIe siècle ;* Alcan. » »

Marcelle Vioux : *François Ier le roi chevalier.* Avec des illustrations ; Fasquelle. » »

H. G. Wells : *Abrégé de l'histoire du monde.* (*A short history of the World*), traduit de l'anglais par Amy Borgeaud ; Edit. Jeheber, Genève. 15 »

Judaïsme

Edmond Fleg : *Israël et moi ;* Nouv. Revue franç. 18 »

Littérature

Dante Alighieri : *La Divine Comédie,* paraphrase versifiée par le Docteur L. A. Demelin : Les Œuvres françaises. 30 »

Gabriel Audisio : *Jeunesse de la Méditerranée ; Sel de la mer ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Aurel : *La flamme aux yeux ;* Edit. d'Artray, 17, rue La Rochefoucauld, Paris. 12 »

Bouchta et Zora El Baghdadi, Christian Richard : *Le pacha-soldat. Vie du pacha Si-Mohammed El Baghdadi.* Préface de M. le général Brémond ; Larose. 12 »

Marcel Braunschvig : *Regards intérieurs, observations et méditations d'une vie ;* Colin. 18 »

Jean Dorsenne : *Charles Peace le roi des voleurs ;* Edit. de France. » »

Giuseppe Leti : *Henri Cernuschi, patriote, financier, philanthrope, apôtre du bimétallisme. Sa vie, sa doctrine, ses œuvres.* Traduit de l'italien par Louis Lachat. Préface par Edward Tuck ; Presses universitaires. 30 »

Gustave Michaut : *La Bruyère ;* Boivin. 18 »

Georges Millardet : *Le roman de Flamenca ;* Boivin. » »

Marquis de Roux : *Etudes pour portraits de maitres. Rabelais. Pascal. Racine. Bossuet ;* Le Divan. » »

Stefan Zweig : *Le combat avec le démon.* Introduction générale : Kleist, Holderlin, Nietzsche. Traduit de l'allemand par Alzir Hella ; Stock. 18 »

Littérature enfantine

Marcel Aymé : *La buse et le cochon. Un conte de chat perché.* Illust. de M. Parry; Nouv. Revue franç. 15 »

Rose Celli : *La ronde des mois :* illust. de Anna Duchesne; Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Tolstoï : *Histoire vraies.* Illust. de Nathalie Parain; Nouv. Rev. franç. 15 »

Colette Vivier : *Didine au pays des mots.* Illust. d'André Robert ; Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lieutenant J. Bastin : *Mes dix évasions 1914-1917.* Préface du général de Goys de Mezeyrac. Avec 22 croquis; Payot. 18 »

Robert Lansing, Secrétaire d'Etat des Etats-Unis : *Mémoires de guerre* (*War Memoirs*) traduits de l'anglais par Luce Clarence; Nouv. Revue critique. 25 »

J. R. Carré : *Spinoza;* Boivin. 6 »

Philosophie

Jean Grenier : *La philosophie de Jules Lequier;* Belles Lettres. » »

M. P. Nicolas : *De Nietzsche à Hitler;* Fasquelle. 12 »

César Porto : *L'Instinct, ses causes physiques, sa base organique et sa psychologie;* Libr. Corti. 15 »

Poésie

Jory Carrera Andrade : *Le temps normal,* traduction et préface d'Adolphe de Falgairolle; Debresse. 10 »

Paul Chaulot : *Le disque incolore;* Messein. 6 »

Georges Lefebvre : *Fables et satires;* Messein. 5 »

André Pannékis : *Pétales de roses;* Messein. 8 »

Politique

Albert Vigneau et Vivienne Orland : *F.·. M.·. et Front populaire;* Baudinière. 12 »

Préhistoire

Alexandre Moret : *Histoire de l'Orient.* Tome I : *Préhistoire. IVe et IIIe Millénaires. Egypte. Elam. Sumer et Akkad. Babylone.* Tome II: *IIe et Ier Millénaires. Les Empires: Rivalités des Egyptiens. Sémites. Indo-Européens* (*Histoire ancienne,* Première partie) (*Histoire générale,* sous la direction de Gustave Glotz); Presses universitaires. 2 vol. Chacun. 45 »

Questions coloniales

Jean-Pierre Dorian : *Quinze nuits au pays de la peur,* souvenirs du grand Aménokal, chef des Touaregs; Edit. de France. 15 »

Questions médicales

Pasteur Vallery-Radot : *Les grands problèmes de la médecine contemporaine;* Flammarion. 12 »

Questions militaires et maritimes

Jacques Delebecque : *Vie du général Marchand;* Hachette. » »

Henry Le Marquand : *Jean Bart, Corsaire et Bourgeois de Dunkerque;* Nouv. Revue franç. 20 »

Questions religieuses.

Karl Barth : *Credo*, traduit de l'allemand par Pierre et Jean Jundt; Je sers. 15 »

Philippe de Félice: *Poisons sacrés, ivresses divines*, essai sur quelques formes inférieures de la mystique; Albin Michel. 20 »

Albert Hazan : *Le Cantique des Cantiques enfin expliqué*, suivi de *La belle et le prêtre*, version française pour la scène. Avec Appendices et 16 gravures; Lipschutz. » »

Auguste Hollard : *Les origines des fêtes chrétiennes;* Nouv. Revue critique. 10 »

Docteur Henri Meige : *Gaufridy;* Nouv. Revue franç. 15 »

Edmond Privat: *Sagesse de l'Orient. Au delà des religions;* Rieder. 12 »

Roman

Georges Barbarin : *Jesusa de Guipuzcoa;* Calmann-Lévy. 15 »

Vicki Baum: *Futures vedettes*, traduit de l'allemand par Marguerite Tholat; Edit. F. Sorlot. 15 »

George Day : *La colombe noire;* Denoël et Steele. 15 »

Hilaire Enjoubert : *Passerose*, récits du moyen âge en Provence. Ill. en couleurs de Maurice Lalau; Boivin. 20 »

Lucienne Ercole : *Jeux du ciel;* Rieder. 15 »

Charlotte-Renée Dupin : *Le parc entr'ouvert;* Edit. Nouvelle Auvergne. 15 »

Renaud de Jouvenel : *Village X...;* Flammarion. 12 »

Gabriel de La Rochefoucauld : *La paysanne amoureuse;* Edit. de France. 15 »

Robert Margerit : *Nue et nu;* Le Grenier. » »

Daniel Marquis Sébie: *Cieux africains*. Préface de Marius Ary Leblond; Edit. Jean Crès. 12 »

Jacqueline du Pasquier : *Tu m'appartiens;* Flammarion. 12 »

Albert Pauphilet: *Arc en ciel;* Edit. Montaigne. 12 »

J.-H. Rosny aîné: *Dans le calme et dans la tempête;* Flammarion. 15 »

T. Trilby : *Fred ou l'amour et ses merveilles;* Flammarion. 12 »

George Trombert : *Sous la griffe de la mort*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Sciences

Madame Pierre Curie : *Radioactivité;* Hermann. 150 »

Colonel Charles Dévé : *Le travail des verres d'optique de précision*. Nouv. édit. revue et très augmentée du *Guide de l'ouvrier en verres d'optique de précision*. Préface de Charles Fabry; Edit. de la Revue d'optique théorique et instrumentale. » »

J. V. Kourtschatov: *Le champ moléculaire dans les diélectriques. (Le sel de Seignette);* Hermann. 12 »

M. E. Nahmias : *Analyse des matières cristallisées au moyen des rayons X;* Hermann. 15 »

M. Radu Titeica : *Spectres de vibration et structure des molécules polyatomiques;* Hermann. 18 »

Sociologie

Jean Richard-Bloch : *Naissance d'une culture;* Rieder. 10 »

Edouard Dolléans : *Histoire du mouvement ouvrier. I: 1830-1871.* Préface de Lucien Febvre; Colin. 33 »

Comte de Fels : *Tous les ouvriers doivent être propriétaires;* Flammarion. 1,50

Yvonne Netter : *Plaidoyer pour la femme française;* Nouv. Revue franç. 3,50

Denis de Rougemont : *Penser avec les mains;* Albin Michel. 15 »

Varia

Ernest Renauld : *« L'Action française » contre l'Eglise catholique et contre la Monarchie;* Tolra. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale. — Prix Moréas. — Autre prix littéraire. — Un prix Nobel à Carl von Ossietzki. — Mort d'Alfred Poizat. — Controverses sur la co-éducation. — Une lettre de M. Pierre Borel. — Un arrière-neveu de Nicolas Boileau a collaboré récemment au *Mercure de France*. — Les cartes à jouer. — Rectification. — Le Sottisier universel. — Publications du «Mercure de France ».

Société anonyme du Mercure de France: Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le lundi 28 décembre courant, à dix-sept heures et demie.

§

Prix Moréas. — Le prix Moréas a été décerné le 2 décembre, par le jury réuni sous la présidence de M. Paul Valéry, à M. Jean Pourtal de Ladevèze pour son recueil de poèmes *Sur les balcons du ciel.*

§

Autre prix littéraire. — Le « prix du Récit historique », d'une valeur de 12.000 francs fondé par *l'Intransigeant,* a été attribué à M. Roger Régis pour son roman *La belle Sabotière.*

§

Un prix Nobel à Carl von Ossietzki. — Nos lecteurs ont appris par les journaux que le comité Nobel pour la paix venait de décerner son prix de 1935 (réservé l'année dernière) à l'écrivain allemand Carl von Ossietzki.

Ils se rappellent que le *Mercure de France* avait publié le 15 septembre dernier un article de M. H. E. Kaminski en faveur de M. Ossietzki, alors détenu par le régime hitlérien dans un camp de concentration à cause de ses campagnes pacifistes. Peu après, l'état de sa santé l'avait fait envoyer dans un hôpital de Berlin. L'attribution d'un prix Nobel à cet ennemi de l'Allemagne officielle a soulevé chez celle-ci une émotion qui s'est traduite par des protestations véhémentes.

§

Mort d'Alfred Poizat. — Alfred Poizat, qui vient de mourir le 27 novembre dernier, était un survivant de la grande génération symboliste. Né le 9 juillet 1863 à Roussillon (Isère), il était venu à Paris assez à temps pour collaborer à toutes nos revues. Il y avait inséré de beaux poèmes qu'il a négligé, à tort, de réunir plus tard en volume, mais, ayant beaucoup fréquenté les

nouveaux milieux littéraires, il a pu écrire de très intéressants ouvrages de critique : *Le Symbolisme* et *Du classicisme au symbolisme,* que les historiens de cette période n'auront pas le droit d'ignorer. Il avait fréquenté asidûment le salon de Stéphane Mallarmé, et je crois bien que c'est lui qui a écrit les pages les plus intelligemment élogieuses sur l'auteur de l'*Après-Midi d'un faune.*

Il était connu surtout par ses pièces de théâtre, soit résurrections de drames grecs : *Electre, Antigone,* soit transpositions de sujets classiques, *Atalante et Méléagre, Sophonisbe, Le Cyclope,* sans oublier cette spirituelle comédie *Circé,* qui est une de ses pièces les mieux venues; encore ses drames sacrés, le *Déluge* (traduit de José Zorilla) *Saül, Sainte Cécile;* ou romantiques : *Inès de Castro,* et il comptait faire jouer une fantaisie, *Le Chat botté* (en collaboration avec Berteval) qui est, dit-on, tout à fait remarquable.

Au début de sa carrière, il avait également donné des romans qui ne devraient pas être oubliés : *Le Pervers sentimental, La Dame aux lévriers,* etc.

Et sur la fin de sa vie laborieuse, il a écrit des ouvrages de pensée et d'histoire qui le mettent très haut : un *Jésus* qui est une histoire de la vie du Christ sortant de l'ordinaire, parce qu'écrite spécialement par un littérateur pour des littérateurs, un *Miracle juif* également digne d'attention, et enfin son dernier livre, *La Civilisation et ses tournants* qui est à mon avis un livre de tout premier ordre.

J'ajoute que, très laborieux, il joignit à son œuvre littéraire un travail d'érudition et de traduction considérable. C'est à lui que nous devons par exemple la traduction en français de la grande *Histoire des Papes* de Pastor. De même, les deux volumes : *Les Maîtres du théâtre,* où il a réuni ses études sur les principaux auteurs scéniques d'aujourd'hui sont une mine de renseignements et de bons jugements.

Poète, dramaturge, romancier, critique, historien, philosophe, exégète et théologien même (il était très catholique), c'était une figure de grand intellectuel. Et je ne parle pas de l'homme qui était une très belle âme dont tous ceux qui l'ont connu garderont le souvenir ému.

Le jury du prix Moréas, bien éprouvé cette année, perd Alfred Poizat peu de temps après avoir perdu Henri de Régnier et Ernest Raynaud. — H. M.

§

Controverses sur la co-éducation. — Sous ce titre : « Co-

éducation », *L'Information Universitaire* du 7 novembre a publié la note suivante :

Une controverse vient d'éclater à propos de l'école secondaire mixte de Barking Abbey, dans l'Essex, où jusqu'au mois d'octobre 400 garçons et jeunes filles étaient inscrits. Le comité d'enseignement d'Essex ayant signalé son intention de transférer les jeunes filles à une nouvelle école secondaire créée à leur intention, une protestation a été signée par 160 parents, appuyés par le directeur de l'école, le Col. E. A. Loftus. Ce dernier a dit notamment : « Je crois comprendre que le problème est d'ordre administratif et que ce n'est pas au principe de l'école mixte que l'on fait opposition. Mais si on a besoin d'une école nouvelle, les enfants de Barking seraient mieux servis, au point de vue de l'éducation, par l'extension et non par la restriction de la co-éducation. Les externats secondaires séparés ne sont pas du tout aussi désirables que les écoles mixtes. Dans les premiers, les enfants sont plus heureux et plus naturels, travaillent et se distraient mieux quand ils ont grandi ensemble à l'école. »

D'autre part, dans un livre sur *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, publié chez l'éditeur Masson, le docteur Edouard Pichon, médecin des hôpitaux de Paris, déclare :

De ce que j'ai dit que le sexe en soi ne me paraissait pas un facteur de différenciation très net quant à l'instruction secondaire, on pourrait conclure qu'il n'y a dès lors aucun inconvénient à ce que les classes secondaires soient mixtes, c'est-à-dire constituées par un mélange de filles et de garçons. Du point de vue purement intellectuel, on aurait, je crois, raison.

Mais il y a, du côté du développement affectivo-instinctuel, de fortes raisons qui doivent faire renoncer à l'enseignement mixte.

La plus connue, et qui a fait pratiquement renoncer en France aux tentatives d'enseignement mixte qu'on avait faites au delà du préprimaire, ce sont les scandales sexuels précoces. Cet argument n'est pas négligeable. Ce n'est pourtant pas celui sur lequel j'insisterai.

Ce qui, à mon sens, constitue la contre-indication absolue à l'enseignement secondaire mixte, c'est le caractère des relations sociales qu'il crée entre garçons et filles. Que, pour un garçon, les autres garçons soient des concurrents, soit, c'est normal... Mais la fille, elle, doit représenter pour le garçon l'un des objets de cette concurrence, et non un sujet avec lequel on rivalise; la fréquenter doit toujours apparaître un plaisir, un jeu, une récompense; il ne faut pas qu'elle risque d'apparaître comme un rival qu'on ne rêve que d'abattre. Le garçon qui, comme on l'a favorisé un moment dans certaines écoles, est en semaine en classe dans un milieu mixte de garçons et de filles, et qui s'en va le dimanche pour son plaisir faire du scoutisme entre garçons reçoit la plus mauvaise éducation sexuelle que l'on puisse imaginer : cette pratique va, en effet, exactement au rebours de ce qui serait souhaitable.

S'il est permis à un homme qui, durant trente années, a enseigné jeunes garçons et jeunes filles, soit séparément, soit ensemble, d'apporter son avis personnel, je dirai que je partage entièrement celui du docteur Pichon. A son argument d'ordre moral, j'ajouterai le fruit de mon expérience professionnelle.

J'ai recueilli la conviction que ni l'enseignement ni la discipline ne peuvent être communs aux deux sexes.

Que certaines sciences, comme les mathématiques, l'histoire, la géographie et les langues puissent être distribuées de la même

façon aux jeunes garçons et aux jeunes filles, c'est probable; mais il n'en va pas de même pour la littérature.

Combien de fois me suis-je trouvé gêné devant tel passage, même d'une tragédie de Racine, *Britannicus* par exemple, où le langage un peu trop cru de l'auteur risquait de provoquer, dans mon auditoire mixte, des sourires complices, des rougeurs, et pis encore! Et que dire d'autres auteurs moins châtiés? Pareils risques sont bien atténués, quand on ne s'adresse qu'à un seul sexe.

Les parents et ceux de mes collègues qui en ont l'expérience savent fort bien que les méthodes d'éducation, soit pour les conseils, soit pour les réprimandes, ne sauraient être les mêmes pour les deux sexes. Dès lors, surtout dans les classes nombreuses, sans parler des inconvénients qui peuvent résulter d'une promiscuité trop étroite, quelle complication pour le maître qui prend son rôle à cœur!

Ne serait-il pas opportun d'ouvrir une enquête sur un sujet aussi actuel? — Z. T.

§

Une lettre de M. Pierre Borel.

Nice, le 18 novembre 1936.

Monsieur le Directeur,

Dans le « Mercure de France » du 15 novembre, je trouve me concernant une petite note qui a la prétention d'être méchante et qui n'est que ridicule.

Cet été, ayant des loisirs, j'avais parcouru un article intitulé « Un collaborateur de Gustave Flaubert ». J'écrivis au signataire de ces lignes pour lui signaler « les lettres de Guy de Maupassant à Gustave Flaubert ». Ce volume contient une note concernant précisément ce « collaborateur de Flaubert ». Rendu furieux par le ton de ma lettre, votre collaborateur s'essaie maladroitement à l'invective. Il me reproche d'arriver avec quinze ans de retard, après les écrivains qui se sont occupés de Flaubert. Il commet là une erreur grossière. En 1904, — il y a *32 ans*, — je publiais dans un grand quotidien de Nice, *Le Phare du Littoral*, un article sur « le milieu, la maladie et la mort de Gustave Flaubert ». Cet article retint l'attention de nombreux écrivains et notamment de M. René Dumesnil qui, de Rouen, m'écrivit une lettre très intéressante.

Plus tard, lorsque je publiais les *Lettres de Guy de Maupassant*

à Gustave Flaubert, je donnais sur le « collaborateur de Flaubert », une opinion qui fut combattue fort courtoisement par M. René Dumesnil.

Cette opinion, votre collaborateur la traite avec mépris de « ragot » *sans la discuter.* Or, ce ragot, c'est tout simplement le témoignage formel de Madame Caroline Franklin-Grout, nièce de Gustave Flaubert. C'est aussi le témoignage de Léon Fontaine, l'ami de Guy de Maupassant, qui se trouvait à Croisset quelques heures après la mort de Gustave Flaubert.

Dans ma note publiée dans les « Lettres de Guy de Maupassant à Gustave Flaubert », je n'avais donné que le témoignage de Mme Caroline Franklin-Grout. Lorsque j'ai appris à Léon Fontaine que son récit de Croisset était mis en doute, il me conseilla de ne pas insister, déclarant que ce fait n'ajoutait rien à la gloire de Gustave Flaubert. Voilà ce que l'auteur d' « Un collaborateur de Flaubert » ignorait. Et je pense que ce n'est pas tout!

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à ma fidèle et respectueuse admiration.

PIERRE BOREL.

M. Francis Ambrière, après avoir pris connaissance de la lettre qu'on vient de lire, déclare que, pour ne pas prolonger une discussion irritante, il ne fera aucune réponse à cette lettre.

§

Un arrière-neveu de Nicolas Boileau a collaboré récemment au « Mercure de France ». — Lors du dîner de *l'Association de la critique littéraire,* donné à l'occasion du tri-centenaire de Nicolas Boileau, M. André Thérive, le président, informa qu'un descendant du poète était présent. Les convives acclamèrent volontiers M. Yves de Constantin; mais, sur le moment, personne ne prit garde que celui-ci, conseiller à la Cour des Comptes, pouvait bien avoir hérité de son ancêtre le goût d'écrire. Le baron de Constantin, né le 30 août 1897 aux environs de Paris, a publié des œuvres historiques, des romans, et notamment, pour ce qui est de ces derniers, *Don-Juan-les-Pins,* que le *Mercure de France* a publié dans ses numéros d'août-septembre 1930 et qui, au mois d'octobre suivant, a paru à la librairie Plon.

— Je suis arrière-neveu de Boileau, nous a précisé M. Yves de Constantin, par le mariage de sa sœur Geneviève avec Dominique de Manchon, commissaire-enquêteur à Arras, — leur arrière petite-fille Geneviève de Manchon étant la grand'mère de ma propre grand'mère paternelle.

C'est ainsi qu'un descendant de Nicolas Boileau a pu assister à la conférence que notre collaborateur Gaston Picard a prononcée au « 4e Vendredi de Poésie et de Musique », le mois dernier, conférence qui a paru sous le titre : *Nicolas Boileau ou la Révolution dans l'Ordre*, dans la collection « Académie Montaigne », aux éditions de la Caravelle.

§

Les cartes à jouer. — Dans un « écho » publié par le *Mercure* du 1er septembre, M. François-Paul Raynal a essayé d'identifier les personnages figurés dans le jeu de cartes.

Aucune difficulté pour les Rois : David, Alexandre, César et Charles (Charlemagne), qui, selon M. Raynal, symboliseraient les quatre monarchies : juive, grecque, romaine et française.

Les Valets semblent avoir aussi livré leur secret, du moins trois d'entre eux : La Hire, Hogier et Lancelot. Mais pourquoi Hector cacherait-il « un des officiers de Charles VII »? N'est-il pas plus simple et plus logique d'y voir le héros de la légende de Troie? Rappelons que deux de ses compagnons... de jeu, Ogier le Danois et Lancelot du Lac, sont également des héros légendaires.

M. Antoine Monnier, auteur d'un ouvrage sur le *Symbolisme des cartes à jouer*, est de cet avis, et ajoute qu'Hector est « la personnification de la libre pensée au pouvoir d'Achille, son oppresseur », tandis qu'Hogier et Lancelot exprimeraient « la caste des Chevaliers luttant noblement, en tout désintéressement, pour la cause humanitaire », et que La Hire devrait à son dévouement pour Jeanne d'Arc d'avoir été voué au cœur.

Dans l'identification des Dames, MM. Raynal et Monnier sont en complet désaccord.

Tandis que, pour le premier, Pallas est Jeanne d'Arc, pour le second elle reste Athéné. Les deux sont vierges guerrières, et cela explique peut-être la tradition (?) rapportée par M. Raynal.

Argine, pour M. Monnier, n'est pas Marie d'Anjou, mais « Archine, l'archive des lettres, compagne obligatoire de tout innovateur » (Alexandre); Rachel n'est pas Agnès Sorel : « Rachel est Jo, Hathor... elle double Is-is (voir deux fois)... elle est aussi Flora, l'éternelle jeunesse... appelée Marie par les uns, Vénus par les autres... elle tient en main une rose, symbole de la perfection exquise de l'amour reliant les humains... »; Judith n'est pas Isabeau de Bavière : « Judith est celle qui affranchit Israël de l'oppression démocratique ou matérialiste des Philistins. »

Je n'ai pas qualité pour prendre parti, mais je me demande si les auteurs de ces identifications et de ces recherches ne tentent

pas de faire dire à de petits morceaux de carton coloriés un secret qu'ils ne possèdent pas. — AUGUSTE FONTAN.

§

Rectification. — C'est par suite d'une erreur qu'un de nos correspondants nous a envoyé et que le *Mercure* a inséré dans le « Sottisier » du 15 novembre ce membre de phrase : « Le Voltaire de Houdon qui est à la Bibliothèque nationale... » Il s'agissait du plâtre original de Voltaire assis, placé dans le vestibule qui précède le cabinet de l'administrateur et dont justement on a parlé ces jours derniers, à l'occasion de la vente des objets d'art de la collection François Coty.

§

Le Sottisier universel.

Déclaration du 26 octobre 1936. *Association amicale des sténotypistes de Passy.* But : réunir sous ses auspices toutes les sténotypistes de Passy qui en feront partie. — *Journal officiel,* 8 novembre.

M. et Mme Jean Zay, ministre de l'éducation nationale et des beaux-arts, sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Catherine. — *Echo de Paris,* 30 octobre.

C'est la parfaite organisation des secours qui a fait de l'accident de Saint-Chamas une catastrophe. — *L'Intransigeant,* 18 novembre.

C'était au moins prématuré, mais, comme dit Figaro : Calomniez, calomniez! — *Le Figaro,* 5 novembre.

Un jour, feignant d'ête malade, il avait par ses gémissements, attiré le sourd-muet assez près pour que celui-ci se penchât sur lui. — *L'Echo de Paris,* 14 novembre.

M. LEBRUN RENTRE EN FRANCE. — Grenoble : M. Albert Lebrun a quitté ce matin le château de Vizille pour Grenoble où il a pris le train de Paris. — *L'Information méridionale,* 1er septembre.

COQUILLES

FONTAINAS (André). Crépuscules. Les Vierges illusoires. — Catalogue de la librairie Matarasso, p. 77.

Mme Marie L., âgée de soixante-deux ans, domiciliée à Saint-Gervais (Gironde), traversait la place Tourny, quand elle fut renversée par une auto et contusionnée à la cheville droite. La voiture reçut des soins à l'hôpital Saint-André. — *La Petite Gironde,* 21 novembre.

Le coin, dont la colonne victorieuse a percé Madrid, est solidement enfoncé; il pénètre davantage, comme une chaire vive. — *Le Petit Parisien,* 20 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES VOYAGES MERVEILLEUX. VIE ET AVENTURES DE MARCO POLO, par Antonio Aniante. Volume in-16 double couronne, 15 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1936

—

CCLXV N° 905. — 1er MARS

CCLXVI N° 906. — 15 MARS

CCLXVII N° 909. — 1er MAI

CCLXVIII N° 910. — 15 MAI

CCLXIX N° 915. — 1er AOUT

CCLXXI — N° 920. — 15 OCTOBRE

CCLXXI — N° 921. — 1er NOVEMBRE

CCLXXII N° 922. — 15 NOVEMBRE

CCLXXII N° 923. — 1er DÉCEMBRE

CCLXXII N° 924. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1 9 3 6

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	901-CCLXV — 5-224	1er mai	909-CCLXVII — 449-672	1er sept.	917-CCLXX — 225-448
15 janv.	902-CCLXV — 225-448	15 mai	910-CCLXVIII — 5-224	15 sept.	918-CCLXX — 449-672
1er févr.	903-CCLXV — 449-672	1er juin	911-CCLXVIII — 225-448	1er oct.	919-CCLXXI — 5-224
15 févr.	904-CCLXVI — 5-224	15 juin	912-CCLXVIII — 449-672	15 oct.	920-CCLXXI — 225-448
1er mars	905-CCLXVI — 225-448	1er juill.	913-CCLXIX — 5-224	1er nov.	921-CCLXXI — 449-672
15 mars	906-CCLXVI — 449-672	15 juill.	914-CCLXIX — 225-448	15 nov.	922-CCLXXII — 5-224
1er avril	907-CCLXVII — 5-224	1er août	915-CCLXIX — 449-672	1er déc.	923-CCLXXII — 225-448
15 avril	908-CCLXVII — 225-448	15 août	916-CCLXX — 5-224	15 déc.	924-CCLXXII — 449-704

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1936

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février................	CCLXV
15 février, 1er et 15 mars..................	CCLXVI
1er et 15 avril, 1er mai....................	CCLXVII
15 mai, 1er et 15 juin.....................	CCLXVIII
1er et 15 juillet, 1er août..................	CCLXIX
15 août, 1er et 15 septembre...............	CCLXX
1er et 15 octobre, 1er novembre.............	CCLXXI
15 novembre, 1er et 15 décembre...........	CCLXXII

ANTHROPOLOGIE

1er Mars : Félix Regnault : *Classification des Sciences anthropologiques*, Paris, Nourry, 8°.

ARCHEOLOGIE

1er Mai : Léon Groc et Aristide Quillet : *L'Ile-de-France*, Aristide Quillet. — Mme José Roussel-Lépine : *Monseigneur Marbeau*, Plon. — **15 Mai:** Orientalisme : *Fouilles françaises en Asie Occidentale en 1935*. — G. Childe : *L'Orient préhistorique*, Payot, 1935. — Ch. Autran : *Mithra, Zoroastre et la Préhistoire aryenne du Christianisme*, Payot, 1935. — A.-G. Barrois : *Précis d'archéologie biblique*, Bloud et Gay, 1935. — A. Guy : *Les Robaï d'Omer Kheyyam*, Société française d'édition, 1935. — *Encyclopédie photographique de l'art. Les Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre. — L'Art de la Mésopotamie ancienne au Musée du Louvre*, Editions « Tel ». — **15 Juin:** Henri Pourrat : *La Cité perdue*, Editions Spes. — Paul Flamant : *A l'ombre du nuage d'Isméria*, Eug. Figuière. — **15 Juillet:** Louis Cazamian : *La Grande-Bretagne*, Henri Didier. — Marcel Leroux : *Rome*, Hachette. — **15 Août:** Orientalisme : M. Rutten : *Contrats de l'époque séleucide conservés au Musée du Louvre*, Geuthner, 1935. — A. Weigall : *Le Pharaon Akh.En.Aton et son époque*, Payot, 1936. — Les fouilles françaises de Chapour (Iran). — **1er Octobre :** A. Donnadieu : *La*

Côte d'Azur, de Saint-Raphaël à la Baie de Nice, Berger-Levrault, Paris. — Edmond Spalikowski : *La Bouille,* Editions Maugard, à Rouen. — 1er **Décembre** : ORIENTALISME : Arthur Byhan : *La Civilisation Caucasienne.* Préface et traduction du Dr G. Montandon, Payot, 1936. — E. Mackay : *La Civilisation de l'Indus. Fouilles de Mohenjo-Daro et d'Harappa.* Traduction de A. et H. Collin-Delavaud, Payot, 1936. — Bartoloméo Nogara : *Les Etrusques et leur civilisation.* Traduction de M. T. Dromard-Mairot, Payot, 1936.

ART

1er **Janvier** : Exposition Claude Monet : galerie Durand-Ruel. — Exp. Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exp. Kars : galerie Bernier. — Exp. Othon Friesz : galerie Zack. — Le Nouveau Salon : galerie Bernheim jeune. — **15 Février** : Exp. Adrienne Jouclard : galerie Druet. — Exp. Marewna : Galerie Sborowski. — Le Salon de l'Ecole française : Grand Palais. — Exposition des XIe et XIIe groupes d'artistes modernes : Petit Palais. — Le Salon populiste : Galerie de Paris. — 1er **Mars** : Aman-Jean. — Exp. Roland Oudo : galerie Druet. — Exp. du XIIe groupe d'artistes contemporains : Petit Palais. — Exp. Charmy : galerie Charpentier. — Henri Ibels : Moreau-Vauthier. — **15 Mars** : 47e Exposition de la Société des Artistes Indépendants. — **15 Avril** : Exposition Utrillo : Galerie de l'Elysée. — Rétrospective Corot : l'Orangerie. — Exposition des Femmes Artistes Modernes : Galerie Bernheim jeune. — Exposition Clémentine Ballot : Galerie Bernheim jeune. — XVe groupe d'Artistes Modernes : Petit Palais. — **15 Juin** : Les Salons. — Les Artistes français. — La Société nationale. — 1er **Novembre** : Le Salon d'Automne. — 1er **Décembre** : Jeune sculpture française. — L'Art décoratif au Salon d'Automne. — Le Salon des Surindépendants. — **15 Décembre** : Jongkind. — Van Dongen. — Groupe de la Galerie Druet. — Inguimberty. — Guy Arnoux. — Touchagues. — Gimmi. — Antral. — Brianchon. — Chapiro. — Holy. — Auguste Lepère.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er **Janvier** : G. Welter : *Histoire de la Russie communiste, 1917-1935,* édit. Payot, Paris. — Jacques Choron : *La Doctrine bolcheviste,* librairie Marcel Rivière. — Robert Garric : *Albert de Mun;* Flammarion. — *L'Autriche dans le cadre européen;* Dotation Carnegie, 173, boul Saint-Germain. — Mémento. — **15 Janvier** : A. de la Pradelle : *Le Conflit Italo-Ethiopien,* Les Editions Internationales. — 1er **Février** : Jacques Bainville : *Les Dictateurs,* Denoël et Steele. — O. Scheid : *L'Esprit du IIIe Reich,* Perrin. — Benito Mussolini : *Œuvres et Discours, édition définitive,* IX, Flammarion. — 1er **Mars** : *Ministère des affaires étrangères... Documents diplomatiques français... 2e série... Tome VI* (2 *janvier*-6 *juin* 1905); A. Costes. — 1er **Avril** : Paul Valayer : *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe?* Hachette. — Jean Ajalbert : *L'Italie en silence et Rome sans amour;* Albin Michel. — Général H. Mordacq : *Faut-il changer le régime?* Albin Michel. — Léon Trotsky : *La vie de Lénine,* traduction de Maurice-Parijanine, éditions Rieder. — **15 Avril** : Paul Chopine : *Six ans chez les Croix de Feu,* Gallimard. — Marc Chalouveine : *Histoire du 6 février 1934,* Figuière. — 1er **Mai** : Jacques-Vincent : *Le Canal de Suez. Ferdinand de Lesseps intime,* Nouvelles Editions latines. — Charles D. Hérisson : *Les Nations anglo-saxonnes et la paix,* Recueil Sirey. — Amiral Castex : *De Gengis-Khan à Staline,* Société d'éditions géographiques. — Albert Renard : *Sécurité! d'abord,* Berger-Levrault. — Mémento. — **15 Juin** : André Tardieu : *La Révolution à refaire. I. Le Souverain captif;* Flammarion. — Edouard Krakowski : *La France et sa mission,* Mercure de France. — John Charpentier : *George V,* Plon. — L. Trotsky : *Défense du Terrorisme,* Edition de la « Nouvelle Revue critique ». — 1er **Juillet** : Palme Dutt : *Fascisme et Révolution,* Editions sociales internationales. — Georges

Dimitrov : *Lettres, notes et documents datant de ma détention et du procès de Leipzig*, Editions sociales internationales. — Marcel Griaule : *La Peau de l'Ours*, Gallimard. — S. A. R. l'infante Eulalie : *Mémoires*, Plon. — L. Trotsky : *Défense du Terrorisme*, Editions de la « Nouvelle Revue critique ». — **1er Août** : Roger Labonne : *Le Tapis vert du Pacifique*, Berger-Levrault. — Youkachin Givotich : *La Yougoslavie d'aujourd'hui*, Belgrade, 1935. — **15 Août** : Max Nordau : *Ecrits sionistes*, Librairie Lipschutz (Textes choisis avec introduction, bibliographie et notes par Baruch Hagani). — **1er Septembre** : René Martel : *La Ruthénie subcarpathique*, Paul Hartmann, Paris, 1935. — François de Tessan : *Voici Adolf Hitler*, Flammarion. — Grete Stofel : *La Dictature du fascisme allemand*, les Editions internationales. — Arturo Labriola : *Le Crépuscule de la Civilisation*, Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier. — **15 Septembre** : Alcalá Galiano : *La Chute d'un trône*, les Œuvres françaises, 11, rue de Sèvres. — L. N. Dzelepy : *Le vrai « Combat » d'Hitler*, L. Vogel, 65, Champs-Elysées. — K. S. Chandan : *L'Europe à l'aube de 1936*, France-Balkans, 3, rue de l'Arc-de-Triomphe. — **1er Octobre** : Ministère des affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français*, 3e série, tome XI; Imprimerie nationale. — **15 Octobre** : Nicolas Mikhaïlov : *Nouvelle géographie de l'U. R. S. S.* Préface du Rt. Mon. Sir Malford I. Mackinder, professeur de géographie à la London School of Economics. Traduction de Charles Stéber, Edition Payot, Paris, 1936. — Etiennette Beuque : *Où va l'Irlande?* Figuière. — Ernest Joynt : *Histoire de l'Irlande, des origines à l'Etat libre;* Rennes, Nouvelles éditions bretonnes, 7, rue des Francs-Bourgeois. — *Problèmes britanniques*, Alcan. — Mémento. — **15 Novembre** : John Gunther : *Les pilotes de l'Europe*, traduit de l'anglais par Denise Van Moppès, Grasset, éditeur, Paris, 1936. — A. Robinet de Cléry : *La politique douanière de l'Allemagne depuis l'avènement de Caprivi jusqu'à nos jours*, Librairie Marcel Rivière. — André Tardieu : *Alerte aux Français*, Flammarion. — Henry Bidou : *Histoire de la Grande Guerre;* Gallimard. — Henri Pozzi : *Les Coupables;* Editions européennes. — Vaucher et Siriex : *L'Opinion britannique, la Société des Nations et la guerre italo-éthiopienne;* Hartmann. — Mémento. — **1er Décembre** : Capitaine Alfred Dreyfus : *Souvenirs et Correspondance*, Grasset. — Baron Boris Noldé : *L'Alliance franco-russe* (Les origines du système diplomatique d'avant-guerre). Librairie Droz, Paris, 1936. — Mémento.

BIBLIOTHEQUES

1er Juin : *Pour une bibliothèque du sol.* — **1er Septembre** : *Le développement des bibliothèques publiques.*

CHRONIQUE DE BELGIQUE

1er Février : *Horace Van Offel : Contes*, Editions des Artistes. — Adrien de Meeüs : *Le coup de force de 1660*, Nouvelle Société d'Editions. — Paul Colin : *La Peinture européenne au dix-neuvième siècle. — Le romantisme*, Nouvelle Société d'Editions. — Maurice Carême : *Mère*, poèmes, Van Doorslaer. — **15 Mars** : Léon Chenoy : *La Symphonie pendant l'Orage*, La Renaissance du Livre. — Maurice des Ombiaux : *Le Génie bourguignon*, Editions de Belgique. — Désiré Dernuit : *Hubert Krains*, Editions de Belgique. — L. Demeur et G. Vanwelkenhuysen : *Pages choisies des prosateurs français de Belgique.* — **1er Mai** : Paul Colin : *Thomas l'incrédule. Essais.* Nouvelle Société d'Editions. — France Adine : *Sirènes*, La Renaissance du Livre. — Edith Vaucamps : *Labyrinthes*, La Renaissance du Livre. — **15 Juin** : Herman Frenay-Cid : *La Flamme Noire*, Renaissance du Livre. — Maurice Tumerelle : *Vacances anglaises*, Editions Labor. — Camille Melloy : *Voyages sans Baedeker*, Les Editions de Belgique. — H. J. Proumen : *Fables sur tout et sur rien*, Vanderlinden. — Paul Spaak. — Hubert Krains. — Charles van Lerberghe. — Les fêtes du

Mémento. — **1er Août** : Hommage. — Jules Destrée. — Roger de Leval. — Symbolisme à Liége. — **15 Septembre** : La Poésie à la Campagne. — Le *Journal des Poètes.* — Mémento. — **15 Novembre** : Une mystification littéraire : Les *Histoires du Notaire Bol.* — Marcel Lecomte : *Les Minutes Insolites* (A l'Enseigne du Paradis Perdu). — Mémento.

CHRONIQUE D'EGYPTE

1er Juin : L'inspiration nationale dans les arts. — L'Islam et la peinture. — Fresques fatimides. — Peintres modernes : Naghi, Saïd, Nimr.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Mars : Auriant : *Les Lionnes du Second Empire* (Collection Les Vies parallèles, publiée sous la direction de J. Lucas-Dubreton), Gallimard. — **15 Mai** : André Rivollet : *Joséphine Baker. Une vie de toutes les couleurs.* Collection Arc-en-ciel, Arthaud, Grenoble. — **1er Novembre** : Jean Bernard : *La vie de Paris 1933,* Figuière.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Juin : Robert de Traz : *De l'alliance des Rois à la Ligue des Peuples* (Sainte Alliance et S. D. N.); Paris, Grasset. — **1er Juillet** : Romans protestants. — Clarisse Francillon : *La Mivoie;* Paris, Gallimard. — Philippe Amiguet : *Race de Calvin;* Paris, Albin Michel. — **15 Septembre** : Edmond Buchet : *La Volée;* Paris, Corrêa. — Pierre Courthion : *Genève ou le portrait des Töpfer;* Paris, Grasset. — Daniel Baud-Bovy : *Les belles Amours;* Genève, A. Jullien. — Daniel Baud-Bovy : *Les Maîtres de la gravure suisse;* Genève, A. Jullien.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

1er Décembre : *L'Entente italo-allemande et l'Europe centrale.* — **15 Décembre** : Le problème belge.

CONTROVERSES

1er Août : Réponse à l'article de M. Marcel Boll sur « Scientisme et Science ». — **15 Septembre** : Les nouvelles révélations sur « Hamlet » et Marie Stuart.

DEMOGRAPHIE

15 Décembre : Une victoire de la colonisation française en Tunisie.

ECHOS

1er Janvier : Prix Lasserre. — Mort de Georges Crès. — Un hommage à Alfred Vallette. — Alfred Vallette « oiseau rare ». — La philosophie dans la maison de Vallette. — Alfred Vallette et le « Mercure de France ». — Alfred Vallette. — A propos de la destruction du Trocadéro. — Le prince de Ligne psychanalyste. — La règle de trois. — Encore les « trognes armées ». — Fouchtra! — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Janvier** : Prix littéraires. — Mort de Léon Hennique. — Mort de Georges Mornay. — Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Le grand prix littéraire de l'Aéro-Club de France. — Paul Bourget jugé par lui-même. — Paul Bourget et le rêve accompli. — Sur M. Lépine. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Mort de Rudyard Kipling. — Georges Aubault de La Haulte-Chambre. — Un point d'histoire. — Rogelet de la Pasture « camouflé ». — Pigault-Lebrun et son éditeur Barba. — Encore « le Homard à la Coppée ». — Artabanismes. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Mort de Marcel Rouff.

— Les soixante-dix ans de Romain Rolland. — Le soixante-dixième anniversaire de Léon Chestov. — Kipling et Conrad. — Le tombeau de Kipling. — « Le Homard à la Coppée ». — La crise des théâtres et de l'Opéra-Comique. — Frégoli en Abyssinie ou l'heureuse fortune d'un ventriloque. — Errata. — Le Sottisier universel. — **1er Mars** : Quelques documents sur Léon Deubel. — Une exposition de l'art bourguignon. — Un hommage à J.-H. Rosny aîné. — Paul Bourget jugé par lui-même et par Paul Alexis. — Victor Hugo et le code. — Un dernier mot à propos du « Homard à la Coppée ». — Les devises de Barbey d'Aurevilly. — Une pensée cordiale d'un de nos abonnés. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Prix littéraires. — Mort de Charles Nicolle. — Mort de J. Pavlov. — L'hommage à Pierre de Nolhac. — De nouveaux inédits de Pascal. — Une question préalable à la réforme électorale : la réforme géographique. — Assurances sociales. — Victor Hugo, Louise Colet et Gustave Flaubert. — Une source d'Alphonse Allais? — Quel a été le premier livre de Courteline? — Sur une poésie de Maupassant. — Une rectification bibliographique. — Le tombeau de Kipling. — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés. — **1er Avril** : Prix littéraires. — Une exposition du livre en Algérie. — Une « Académie des Poètes ». — L'Ethiopie et la « Chanson de Roland ». — Les noirs dans la littérature d'autrefois. — La première plaquette de Stéphane Mallarmé. — Quel a été le premier livre de Courteline? — Vigny et la « Bouteille à la mer ». — Une source ignorée de « Chantecler »? — Rectification. — Le Sottisier universel. — Avis à nos abonnés. — **15 Avril** : L'inauguration du monument Roinard. — Exposition du cinquantenaire du Symbolisme à la Bibliothèque nationale. — Le prix littéraire des « Amis de la Pologne ». — La Société des Amis de l'abbé Bremond. — A propos de « l'Académie des Poètes ». — « Chantecler », le rossignol et l'appel du crapaud. — « Tristan et Isolde » sifflés chez Tortoni. — Une lettre inédite d'Octave Mirbeau et Emile Zola. — « Sol » et « Saul » sont choses différentes. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : Mort d'Albert Thibaudet. — La maison des Goncourt. — A la Bibliothèque Nationale. — Au Musée Condé. — Un jugement quasi officiel des lettres et des arts sous le Second Empire. — A propos d'un article de Sir Thomas Barclay. — Vers retrouvés d'Henry Becque. — Une traduction de M. A. de Falgairolle. — La Ballade de l'abonné. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : La sultane Alida d'Eldir. — Un gala en l'honneur de Paderewski. — Flaubert, Charles Demailly et Albert Thibaudet. — La première œuvre symboliste. — Mme Colette et les Académies de Belgique. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Prix littéraires. — Le quatrième centenaire du lycée de Tournon. — Louise Colet d'après l'état civil. — Le cas Béranger. — A la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Mort d'Henri de Régnier. — Mort de Louis Le Cardonnel. — Les obsèques de Louis Le Cardonnel en Avignon. — A l'Académie Goncourt. — Prix littéraires. — Henri de Régnier défini par lui-même. — Les cabinets de lecture. — Immunité et responsabilité. — A propos du nom propre en littérature. — Les cavaliers du pont d'Iéna. — Henry Céard et Jean de Tinan. — La mort du poète. — L'âge du Christ. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Prix littéraires. — Les obsèques de Louis Le Cardonnel à Valence. — Pierre Valin. — A propos du centenaire de Rouget de Lisle. — J.-K. Huysmans et le « Mercure de France ». — Le Sottisier universel. — **15 Juillet** : Prix littéraires. — Au Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges). — Gorki et Shakespeare. — A la gloire de Mallarmé. — Cabinets de lecture — et lecture publique. — Rouget de Lisle éreinté par Henry Céard. — M. Camille Mauclair et le Symbolisme. — Lettre sur une question politique. — Une lettre inédite de Sainte-Beuve à Jasmin. — Curiosités météorologiques. — D'une *Histoire de la littérature française au dix-neuvième siècle*. Quelques citations. — Une préfiguration d'Emma Bovary. — Sur « Quetzaltenago ». — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Le prix Moréas.

— Prix littéraires. — Une « Société d'Histoire de la Troisième République ». — Louis Le Cardonnel célébré par Assise. — Une opinion de la brousse sur la lecture et le cinéma. — Elisabeth et la « Tragédie du Roi Richard II ». — Une lettre sur la psychanalyse. — A propos du nom propre en littérature. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Août** : L'énigmatique « Monsignor » Bauer. — Suite à une controverse. Quelques mots de M. Jean Fiolle. — L'avenir du livre et les bibliothèques. — L'exposition du Cinquantenaire du Symbolisme. — Rectifications bibliographiques par Y.-G. Le Dantec. — Le cinquantenaire du dîner des « Bons Cosaques ». — Plus fort que les Canadiennes. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Mort de Julien Ochsé. — Hommage à un poète : Guy de Villartay. — Albert Thibaudet, lauréat de l'Académie française. — Albert Saint-Paul et le « Tombeau de Mallarmé ». — Sur Mgr Bauer. — La chanson de « Monsieur de Charette ». — Une lettre de Carlotta Grisi à Théophile Gautier. — A propos du nom propre en littérature. — Enigmes des noms de rues de Paris. — Les cartes à jouer. — Petit détail bibliographique. — Comment écouter l'Evangile. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Décision du Syndicat de la presse périodique. — Mort de Gustave Kahn. — Mort de Juliette Adam. — Mort d'Eugène Dabit. — Un rapport universitaire sur Mallarmé. — Une lettre de M. Pilon à M. Charles-Henry Hirsch. — Le voyage des Argonautes. — Paul Bonnetain, l' « Opium » et Marie Colombier. — Un logis stendhalien : 1, rue d'Amboise. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Juliette Adam, Francis Poictevin, Maupassant et quelques autres. — Une solution à l'affaire Ossietzki? — Le seul bénéfice que Gustave Kahn retira du vers libre. — La « Marseillaise » ou le « Départ ». — A la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : L'affaire Ossietzki. — Trois cercueils royaux en exil. — Enigmes des noms de rues de Paris. — Le Sottisier universel. — **1er Novembre** : Mort d'Ernest Raynaud. — La collaboration d'Ernest Raynaud au « Mercure de France ». — Le « Balzac » de Rodin et le centenaire de la « Comédie humaine ». — Le saule de Musset, de la Malibran, de Shakespeare et de l'inconnu. — L'obélisque n'a pas été placé comme le souhaitait Champollion. — La réception de Boileau à l'Académie française. — Un mot de Boileau. — Un poème islandais à la mémoire de Charcot. — A propos du nom propre en littérature. — Le Sottisier universel. — **15 Novembre** : Traditionnisme et folklore. — Le « Départ » de Rude, à l'Arc de Triomphe. — Une protestation de M. Pierre Borel. — Mort du mélodrame. — A la Bibliothèque nationale. — M. Lloyd George homme d'imagination. — Sur l'origine du mot « orgueil ». — Leconte de Lisle et Alphonse Daudet. — Astrologie. — Errata. — Le Sottisier universel. — Prix Moréas. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Prix littéraires. — Les journées symbolistes de Monaco. — Emile Verhaeren vu par Remy de Gourmont. — Ernest Raynaud, le général Boulanger et les faux Rimbaud. — Un supplément à « Madame Bovary » : « Monsieur Homais voyage ». — A propos du saule de Musset. — Sur les traces de Conrad. — Le Sottisier universel. — **15 Décembre**: Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale. — Prix Moréas. — Autre prix littéraire. — Un prix Nobel à Carl von Ossietzki. — Mort d'Alfred Poizat. — Controverses sur la co-éducation. — Une lettre de M. Pierre Borel. — Un arrière-neveu de Nicolas Boileau a collaboré récemment au *Mercure de France*. — Les cartes à jouer. — Rectification. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

1er Janvier : Edward Westermarck : *Pagan survivals in Mohamedan civilisation,* Londres, Macmillan, 8°; traduction française par Robert Godet : *Survivances païennes dans la civilisation mahométane,* Paris, Payot, 8°. — Mme Dubouloz-Laffin : *Contribution à l'étude des Jnoun et des divers états de possession dans la région de Sfax,* Tunis, Aloccio, 8°.

— Du même auteur : *Croyances relatives aux maladies dues aux Jnoun*, ibidem, 8°. — **15 Mars** : Nguyen van Huyen : *Les Chants alternés des garçons et des filles en Annam*, Austro-Asiatica, t. III, Geuthner, 8°. — Pierre Lustéguy : *La Femme annamite du Tonkin dans l'Institution des Biens cultuels (Huong-Hoa)*; *étude sur une enquête récente*, Nizet et Bastard, 8°. — Raymond Plion : *Le Siam pittoresque et religieux; Fêtes et Cérémonies siamoises*, Firmin-Didot, in-16, ill. — **15 Août** : Armando Pinto Corrêa : *Gentio de Timor*, Lisbonne, chez l'auteur, Travessada Portugueza, 5, 2°; 8°; ill. de 64 photos. — Nguyen van Huyen : *Introduction à l'Etude de l'Habitation sur pilotis dans l'Asie du Sud-Est; Austro-Asiatica*, t. IV, Geuthner, pet. 4°, 16 pl. et grande carte. — **15 Décembre** : Dr Stephen Chauvet : *L'île de Pâques et ses mystères*, Editions Tel, 4°, 86 pages, 68 planches. — The Bantu tribes of South-Africa, vol. IV, I et vol. IV, II, Cambridge, Deighton Bell; et Kimberley, Alexander McGregor Memoria Museum, 4°, LXXX et XL planches. — W. M. Halliday : *Potlatch and totem, and the recollections of an Indian agent*, London and Toronto, J. M. Dent, 8°, ill. — L. S. S. O'Malley : *Popular Hinduism*, Cambridge University Press, pet. 8°.

EXEGESE ET MYSTIQUE

1er Mai : François Mauriac : *Vie de Jésus*, Flammarion. — **1er Septembre** : Raoul Allier : *Magie et religion*, Berger-Levrault, 8°. — Paolo Toschi : *La poesia popolare religiosa in Italia*, Firenze, Leo S. Olschki, 8°. — Cesare Caravaglios : *L'anima religiosa della Guerra*, Milano, Mondadori, 8°, ill. — **1er Octobre** : Edouard Dujardin : *Histoire ancienne de Jésus*, III, *La première génération chrétienne; son destin révolutionnaire*, Paris, Messein, 8°.

FOLKLORE

1er Février : Jean Seguin : *Dans nos vieilles églises de Basse-Normandie; Belles ou curieuses statues dans le diocèse de Coutances et d'Avranches*, 36 similigr., 18 bois; chez l'auteur et en dépôt chez Dumont, Paris, 8°. — Du même : *Vieux mangers, vieux parlers bas-normands*, ill. de bois de Depaumier; chez l'auteur et en dépôt chez Margraff, Paris, 8°. — Gabriel Jeanton : *L'habitation paysanne en Bresse, étude d'ethnographie; suivi d'une étude linguistique*, par A. Duraffour; ill. d'E. Violet, Tournus, Amis des Arts et des Sciences, 8°. — *Recueil de Chants populaires du Nivernais*, troisième série, Nevers et Paris, Fortin, 8°, musique notée. — Gautron du Coudray : *Le Bouquet du Terroir, botanique morvandelle, folklore, légendes et florilège*, Editions de la Revue du Centre, Paris, in-16. — **15 Avril** : Marcel Griaule : *Jeux et divertissements abyssins*, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences religieuses, tome 49. Ernest Leroux, in-8°, XXVII pl. et un diagramme des jeux par saisons. — **1er Juin** : Jean Pelsener : *Le folklore et l'histoire de la pensée scientifique*, extr. d'*Archeion*, vol. XVI, Rome, Editions Leonardo da Vinci, 8°. — M. Tresch : *Promenade à travers le folklore contemporain*, Luxembourg, Bourg-Bourger, pet. 8°. — A. van Gennep : *Over het teekenen van folkloristische kaarten*, extr. de *Mensch en Maatschappij*, Noordhoff, Groningue, 8°. — Jean Amade : *Mélanges de folklore*, Perpignan, in-16. — Pierre Valmigère : *Les Sept Filles du Canigou; Contes et légendes de Languedoc et du Roussillon*, Editions Occitania, Guitard, Paris, 6, passage Verdeau, 4°. — **1er Novembre** : A. van Gennep : *Le Folklore de la Flandre et du Hainaut*, P.-G. Maisonneuve, 2 vol. 8°, 739 p. — Maurice Crampon : *Le culte de l'arbre et de la forêt en Picardie; essai sur le folklore picard;* Amiens, Yvert et Paris, A. Picard, 8°, 584 p. — R. de Westphalen : *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, Metz, Impr. du Journal *Le Lorrain*, 8°, 863 p. sur 2 col. — Fritz Krueger : *Die Hochpyrenaeen*, A, *Landschaften, Haus und Hof*, Band I, Hansiche Universität, Hambourg, Friedrichsen, 238 p., 44 pl., carte; B, *Hirtenkultur*, Hamburg, *Seminar für Romanische Sprachen*, 8°, 102 p., 7 pl., dessins.

GEOGRAPHIE

15 Avril : Bowman (Isaiah) : *Geography in relation to the Social Sciences* (*Report of the commission on the social studies*, part. V). 1 vol. in-8°, New-York, Charles Scribner's Sons, 1934. — *Les ressources minérales de la France d'outre-mer* (*Publications du bureau d'études géologiques et minières coloniales*), vol. III et IV. 2 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1935. — **15 Juillet** : L'Abyssinie-Ethiopie et le Maroc. — H. Baulig : *Amérique septentrionale, première partie, généralités, Canada* (tome XIII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8° de 315 p., 64 fig. en texte, 57 pl. phot. et cartes hors texte, Paris, A. Colin, 1935. — **1er Octobre** : Démographie et économie du Japon. — E. F. Gautier : *L'Afrique noire occidentale, esquisse des cadres géographiques*, 1 vol. in-8° de 188 p., cartes et pl. photogr. (Publications du comité d'études scientifiques de l'A. O. F., série A, n° 4), Paris, Larose, 1935. — Général Jean Tilho : *Le Logone quittera-t-il le bassin du Tchad?* (Revue générale des Sciences, 15 déc. 1935). — L. Franchet : *Introduction à l'étude de l'ethnographie agricole*, 1 broch. in-8° de 40 p., 22 fig. (Extrait de la Revue scientifique du 8 févr. 1936). Paris, Bureau de la Revue scientifique, 1936. — **15 Octobre** : Le naufrage du *Pourquoi-Pas?* et la mort de Charcot. — F. Blondel : *La géologie et les mines des vieilles plateformes*. Publication du Bureau d'études géologiques et minières coloniales. 1 vol. in-8° de 303 p., Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1936.

HISTOIRE

15 Août : F. Gundolf : *Paracelse;* Je sers. — G. Lenôtre : *Dossiers de police;* Grasset, 15 fr. — Ch. de La Roncière : *Valbelle « Le Tigre »*; Grasset. — J. Roussel-Lépine : *Monseigneur Marbeau;* Plon. — Abbé J. Turmel : *Comment j'ai donné congé aux Dogmes;* l'Idée libre; 10 fr. — Mémento.

HISTOIRE DE L'ART

15 Mai : L'Histoire universelle des arts. L'art au moyen âge. — La peinture au XVIIe siècle. — Les arts du métal. — Les primitifs italiens du XIe au XIIIe siècle. — Benozzo Gozzoli. — La peinture espagnole. — Les sources littéraires pour l'étude de l'art espagnol. — Berruguete. — L'art roumain. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Avril : Sir James G. Frazer : *The Fear of the Dead in Primitive Religion, Lectures of the William Wyse Foundation at Cambridge*, London, Macmillan, 2 vol. 8°. — **1er Juin** : Charles Autran : *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme*, Payot, éd. — **15 Juin** : Adolphe Lods : *Des Prophètes à Jésus;* I. *Les Prophètes d'Israël et les Débuts du Judaïsme*, Bibliothèque de Synthèse historique, t. XXVIII! Renaissance du Livre, 8°, ill. — **1er Août** : Charles Guignebert : *Des Prophètes à Jésus*, II. *Le monde juif vers le temps de Jésus*, Bibliothèque de Synthèse historique, t. XXVIII *bis*, Renaissance du Livre, 8°. — **15 Septembre** : L. Desnoyers : *Les Psaumes. Traduction rythmée d'après l'hébreu*. Desclée de Brouwer, Paris, 1936. — **15 Octobre** : P. Touilleux : *L'Apocalypse et les Cultes de Domitien et de Cybèle*, Geuthner, in-8°. — **15 Novembre** : Edward Westermarck : *Pagan survivals in Mohammedan Civilisation*, London, Macmillan, 8°; trad. franç. par Robert Godet, Payot, 8°.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Prix littéraires et étrennes. — John-Antoine Nau, premier lauréat du prix Goncourt (*l'Intransigeant*, 6 décembre). — Lettre ouverte au trente-deuxième lauréat (*Marianne*, 4 décembre). — Roland Dorgelès nous dit... (*Vendémiaire*, 6 décembre). — Le prix Goncourt est-il menacé? (*Comœdia*, 6 décembre). — François de Roux, dixième lauréat du Renaudot, ou comment le journal mène toujours au livre (*Toute l'Edition*, 7 décembre). — Quand M. Joseph Peyré était secrétaire de rédaction (*le Figaro*, 6 décembre). — Le « Baby-Bar » (*l'Action française*, 27 décembre). — **15 Janvier** : En marge d'un rapport de M. René Doumic sur les prix de l'Académie française; le cinquantenaire du Symbolisme et du vers libre (*le Journal des Débats*, 20 décembre). — Epitaphes de mardi-gras (*les Nouvelles Littéraires*, 7 décembre). — En marge d'un discours de M. André Chaumeix sur les prix de vertu; le diable, les *gangsters* et les enfants martyrs (*le Journal des Débats*, même date que plus haut). — **1er Février** : Pour et contre Paul Bourget : *le Journal* (5 janvier), *les Nouvelles Littéraires* (28 décembre), *l'Action Française* (26 et 27 décembre). — Une série d'articles sur Remy de Gourmont (*le Journal de Rouen*, novembre-décembre). — Mort d'un des derniers descendants de la « Grosse communauté des Jault » (*Paris-Centre*, 1er janvier). — **15 Février** : Les grands hommes dans l'intimité : le futur roi Edouard VIII devant l'abbé Dutartre (*le Figaro*, 23 janvier). — Une parole de Kipling à Louis Chadourne : « J'écris des contes; chacun pense ce qu'il veut » (*Candide*, 23 janvier). — L'universalité de l'œuvre de Kipling, poète national (*le Figaro*, 18 janvier). — Kipling et le *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 25 janvier). — **1er Mars** : Scènes de la vie de famille (*le Journal*, 8 février). — Madame Bovary et le Cinéma (*la Dépêche de Toulouse*, 30 janvier). — *Une heure avec Eugène Delacroix* (*les Nouvelles Littéraires*, 1er février). — Contribution au Manuel du parfait conservateur (*le Figaro*, 6 février). — **15 Mars** : Tu seras clochard! (*le Journal*, 19 février). — Fleur de Sureau, M. Sucre et la vie à bon marché (*le Jour*, 12 février). — Sacher-Masoch chez l'épicière (*le Journal*, 24 février). — **1er Avril** : Pour la cause du Tourisme (*le Temps*, 11 février). — La poésie libanaise contemporaine (*l'Action française*, 24 février). — Victor Hugo à Fougères et la carte postale agent de propagande (*le Réveil Fougerais*, 29 février). — Adieu à la « Casa Botin » (*le Journal des Débats*, 27 février). — La Poésie bouge (*Comœdia*, 4 mars). — **15 Avril** : Alerte au crime! (*l'Intransigeant*, 22 mars). — Figures rochelaises : Louis Hillairaud (*la Charente-Inférieure*, 20 mars), Hector Talvart (*Gazette de Monaco et de Monte-Carlo*, 12 mars). — Quand Charles Van Lerberghe habitait Bouillon (*la Meuse*, 17-19 mars). — Le souvenir de Stuart Merrill (*le Temps*, 6 mars). — **1er Mai** : Une opinion de Saint-Pol-Roux (*le Journal*, 6 avril). — Théodore Troyanov, chef de file des poètes symbolistes bulgares (*la Parole bulgare*, 31 mars). — La comtesse de Noailles vue par Colette (*le Journal*, 5 avril; *les Nouvelles Littéraires*, 11 avril). — Des pensées de Paul Léautaud (*Voilà*, 28 mars). — Olivier de Carfort, l'avion et l'invitation à la lenteur (*l'Aéro*, 3 avril). — Encore Van Lerberghe ou la bonne journée (*la Meuse*, 28-29 mars). — **15 Mai** : Le centenaire de M. Pickwick (*le Journal des Débats*, 12 avril). — Un reporter en devenir, victime du devoir (*Toute l'Edition*, 11 avril). — Thibaudet vivant (*les Nouvelles Littéraires*, 25 avril). — Mlle Rouget, *alias* Marie Noël (*le Bourguignon*, 15 avril, *Vendémiaire*, 22 avril). — Argentina en quête de danses (*la Vie Bordelaise*, 12-18 avril). — **1er Juin** : La mort du lion (*le Jour*, 2 mai; *Candide*, 7 mai). — Quand Torquemada fait la cuisine (*le Jour*, 2 mai). — Une scène de la vie de famille et pourquoi le roi Fouad fut préféré à Mahmoud (*Paris-Midi*, 29 avril). — Max Jacob, Quimpérois (*la Dépêche de Brest*, 18 et 19 avril). — **15 Juin** : Echec au crime (*le Journal*, 20 mai). — A la Maison de Poésie (*l'Intransigeant*, 20 mai). — Hommage à Henri de Régnier (*le Figaro, le Jour, Excelsior*, 24 mai). — Le centenaire de *la Presse* (*le Matin*, 17 mai). — **1er Juillet** : Hommage à Louis Le Cardonnel (*le Figaro*, 30 mai; *la Croix*, 7-8 juin;

les Nouvelles Littéraires, 6 juin). — Le Symbolisme vu par Fabrice; Henri de Régnier vu par Rachilde (*le Figaro,* 30 mai). — Madame Colet contre *Madame Bovary* (*Marianne,* 27 mai). — Quand le journal vient à manquer... — **15 Juillet** : Un discours de réception à l'Académie française (*le Temps, le Journal des Débats,* 26 juin). — Hommage à Georges Duhamel (*le Journal,* 24 juin, *Paris-Soir, l'Intransigeant,* 26 juin). — Il était une fois un poète... (1916-1936) (*la Patrie humaine,* numéro spécial, juin). — Souvenirs des « Ambassadeurs » (*l'Echo d'Oran,* 25 mai). — Au temps où Robert de Flers jouait la comédie (*le Journal,* 21 juin). — Deux aspects de la douceur de vivre (*le Journal de Moscou,* 12 mai, *le Journal,* 18 juin). — **1er Août** : Adieu à Gustave Rivet et à Jean-Bernard (*l'Action Française,* 23 juin; *la Tribune de Madagascar,* 23 avril). — Le Cinquantenaire du Symbolisme (*Toute l'Edition,* 27 juin). — **15 Août** : Le 4e Centenaire d'Erasme (*la Dépêche de Toulouse,* 19 juillet; *Toute l'Edition,* 11 juillet). — Léon Bloy sauvé de l'eau de Javel (*l'Intransigeant,* 12 juillet). — Autour de la chasse aux coquilles (*Toute l'Edition,* 18 juillet). — Le « Mercure de France » vu par Jean Lorrain. — Les neveux de l'oncle Hansi, lauréats du prix de français (*Journal d'Alsace et de Lorraine,* 16 juillet). — **1er Septembre** : Retour à Jules Verne et à Philéas Fogg (*Paris-Soir,* 1er août). — Dictature de la Tour Eiffel (idem). — Paris et Province; le Cinquantenaire du Symbolisme vu de la côte d'Emeraude (*le Goéland,* 24 juillet). — M. Homais contre les « dernières volontés ». — **15 Septembre** : Qui ne voudriez-vous pas être? (*l'Ordre,* 16 août). — Louis Le Cardonnel, figure rhodanienne (*le Temps,* 11 août). — Pour la couronne (*idem*). — Place aux nains (*l'Echo de Paris,* 13 août). — Un discours du Dr Alexis Carrel (*le Journal des Débats,* 17 août). — Amoureuses s'abstenir (*Paris-Soir,* 6 août). — **1er Octobre** : Hommage à Gustave Kahn. — Henri de Régnier célébré à Honfleur (*le Journal des Débats,* 2 septembre). — Henri de Régnier et *la Marseillaise* (*la Tribune de Madagascar,* 16 juillet). — La guerre à la portée de tous (*la Corrèze républicaine,* 3 septembre). — Avez-vous lu Néret? (*Gringoire,* 28 août). — « Traditionisme » contre folklore. — **15 Octobre** : La Provence, foyer d'incendie (*le Journal,* 20 septembre; *le Journal des Débats,* 12 septembre). — Adieu à Achille Segard (*l'Action Française,* 10 septembre); à Eugène Marsan (*le Jour,* 19 septembre); au commandant Charcot (*le Journal,* 18 septembre); à Alexandre Dzigov (*la Parole Bulgare,* 8 septembre). — Le souvenir de Charles Baudelaire (*le Journal des Débats,* 7 septembre; *l'Action Française,* 10 septembre). — Une correspondance de Jules Laforgue (*le Goéland,* 27 août). — **1er Novembre** : L'écrivain doit-il quelque chose au médecin? (*l'Intransigean,* 5 et 7 octobre). — Pour en finir avec l'Arpajonais (*l'Intransigeant,* 5 octobre). — Paris hier et aujourd'hui (*le Journal,* 23 septembre). — Sur les traces de Charles Péguy (*le Figaro,* 3 octobre). — **15 Novembre** : Hommage à Ernest Raynaud (*Toute l'Edition, le Figaro, les Nouvelles littéraires,* 17 octobre). — L'artiste et son temps (*le Figaro,* 15 et 13 octobre). — Où l'on voit que l'orthographe et le style sont sans importance... — Plaisir d'écrire (*Vendredi,* 9 octobre). — La question du livre et des hebdomadaires. — **1er Décembre** : Tino-Rossi ou la Nouvelle Idole (*le Petit Charitois,* 7 novembre). — Jehan-Rictus, curieux homme (*le Goéland,* 27 octobre). — Cubisme pas mort... (*le Temps,* 25 octobre). — **15 Décembre** : Un Rimbaldien. — La littérature « au revolver » (*la Française,* 14 novembre). — M. de Lacretelle, benjamin des Quarante (*Candide,* 19 novembre). — Un lycéen écrit... (*le Jour,* 23 novembre). — Voix de femmme dans la mêlée (*le Journal,* 25 novembre). — Plaidoyer pour les jeux rustiques et divins.

LETTRES ALLEMANDES

1er Janvier : Publications récentes sur la jeunesse allemande. — Will Vesper : *Deutsche Jugend, Dreissig Jahre Geschichte einer Bewegung* (« Jeunesse allemande. Trente années d'histoire militante »), Berlin, chez Holle et Co. — Baldur von Schirach : *Die Hitler Jugend. Idee und Gestalt*

(« Jeunesse hitlérienne. Son idéologie, ses formations »), dans la collection « *Zeitgeschichte* », Verlag und Vertriebs-Gesellschaft, Berlin, W. 35. — Reinhold Schairer : *Not, Kampf, Ziel der Jugend in sieben Landern* (« Détresse, luttes, orientation nouvelle de la jeunesse dans sept pays »), Societäts-Verlag, Frankfurt a. M. — *Internationale Zeitschrift für Erziehung* (Revue internationale de Pédagogie), éditée par le Professeur Alfred Bäumler. Weidmannsche Buchhandlung, Berlin. — **1er Mai** : Helmuth Plessner : *Das Schiksal deutschen Geistes im Ausgang seiner bürgerlichen Epoche* (*Le destin de l'esprit allemand au sortir de l'ère bourgeoise*), Max Niehans Verlag, Zürich und Leipzig. — Paul Distelbarth : *Lebendiges Frankreich* (*La France vivante*), Rowohlt, Berlin. — **1er Octobre** : Karl Jaspers : *Nietzsche. Einführung in das Verständnis seines Philosophirens* (*Introduction à son mode de penser*), Leipzig, Verlag Walter de Gruyter und Co. — Henri Lichtenberger : *L'Allemagne nouvelle*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, Paris, Ernest Flammarion.

LETTRES ANGLAISES

1er Février : Lieut. Gen. Sir Georg MacMunn : *The Crimea in Perspective*, Bell. — Milton Waldman : *Jeanne d'Arc*, Oxford University Press. — C. R. M. F. Cruttwell : *A History of the Great War*, 1914-1918, Oxford University Press. — Sewell Tyng : *The Campaign of the Marne*, 1914, Oxford University Press. — General Sir Charles Harington : *Plumer of Messines*, Murray. — H. A. Jones : *The War in the Air*, Oxford University Press. — Sir Arthur Willert : *The Frontiers of England*, Heinemann. — H. A. L. Fisher : *A History of Europe*. Vol. 3, *The Liberal Experiment*, Eyre et Spottiswoode. — R. B. Mowat : *Diplomacy and Peace*, Williams et Norgate. — Hazel Van Dike Roberts : *Boisguilbert, Economist of te Reign of Louis XIV*, Milford. — J. M. Thomson : *Robespierre*, Blackwell. — Daniel Sargent : *Four Literary Converts*, Sheed et Ward. — L. R. et D. C. Peattie : *The Happy Kingdom, A Riviera Memoir*, Blackie. — Roger Bacon : *Opera Hactenus Inedita*, Oxford University Press. — Lewis Wharton : *The Poems of François Villon*, Dent. — Henri Noel Brailsford : *Voltaire*, Thornton Butterworth. — Meade Minnigerode : *The Son of Marie Antoinette, The Mystery of the Temple Tower*, Jarrolds. — W. H. Wickwar : *Baron d'Holbach, A Prelude to the French Revolution*, Allen et Unwin. — J. G. Legge : *Chanticler, A Study of the French Muse*, Dent. — Mémento. — **1er Juin** : La Société des Nations et l'opinion britannique. — *Essays in Honour of Gilbert Murray*, Allen et Unwin. — Alfred Zimmern : *The League of Nations and the Rule of Law*, Macmillan. — Douglas Jerrold : *They that take the Sword, The Future of the League of Nations*, John Lane. — *Life and Letters To-Day*. — **1er Septembre** : Traduction possible de romans. — Sylvia Thompson : *Third Act in Venice*, Heinemann. — Barbara Worsley-Gough : *A Feather in her Cap*, Cassel. — J. D. Beresford : *The faithful Lovers*, Hutchinson. — Aldous Huxley : *Eyeless in Gaza*, Chatto and Windus. — V. Sackville-West : *Saint Joan of Arc*, Cobden Sanderson. — Lieutenant-colonel Montagu W. Douglas : *Lord Oxford was Shakespeare*, Rich and Cowan. — Adrian Stokes : *Russian Ballets*, Faber. — F. Anstey : *A long Retrospect*, Oxford University Press. — J. F. Joni : *Affairs of a Painter*, Faber. — Frank Morley Fletcher : *Colour-Control*, Faber. — Frederick Whiley Hilles : *The Literary Career of Sir Joshua Reynolds*, Cambridge University Press. — Dorothy Margaret Eastwood : *The Revival of Pascal*, Milford. — Mémento. — **1er Octobre** : Vincent O'Sullivan : *Aspects of Wilde*, Constable. — W. B. Yeats : *Dramatis Personae*, Macmillan. — Emile B. d'Erlanger : Traduction des *Sonnets de la Portugaise*, d'E. B. Browning, D. Verte. — Arnold Bennett : *Letters to his Nephew*, Heinemann. — *What is a Book?* Stanley Unwin. — H. W. Garrod : *The Study of Poetry*, Milford. — Maria Steuart : *Wild Honey*, Moray Press. — André Chevrillon : *Kipling*, Plon. — H. W. Horwill : *A Dictionary of Modern American Usage*, Milford. — Edward Ernest Sikes : *Lucretius, Poet and Philosopher*, Cambridge University

Press. — Arnold D. McNair : *Collective Security*, Cambridge University Press. — *Cambridge Modern History*, Cambridge University Press. — Vice-Admiral C. V. Usborne : *Blast and Counterblast*, John Murray. — F. D. S. Darwin : *Louis d'Orléans* (1372-1407), John Murray. — J. C. Ghosh et E. G. Withycomb : *Annals of English Literature*, Milford. — **15 Novembre** : Les études anglaises en France. — Henri Peyre : *Shelley et la France*. Barbey, Le Caire. — Joseph Warren Beach : *The Concept of Nature in Nineteenth-Century English Poetry*, Macmillan. — Roger Martin : *Essai sur Thomas Gray*, Presses universitaires. — Madeleine L. Cazamian : *Le Roman et les Idées en Angleterre*, Les Belles Lettres. — Louis Landré : *Leigh Hunt* (1784-1859). Vol. I. *L'auteur;* vol. II. *L'œuvre*, Les Belles Lettres. — C. Looten : *La pensée religieuse de Swift et ses antinomies*, de Brouwer. — *The Albatross Book of English Letters*, Albatross et Tauchnitz.

LETTRES ANTIQUES

1er Septembre : Jacques-Trève : *L'Evangile de Socrate*, Edgar Malfère. — Valère Maxime : *Actions et paroles mémorables*, traduction nouvelle avec introduction et notes par Pierre Constant, 2 vol., Garnier. — Plutarque : *Des Délais de la justice divine*, traduction nouvelle avec introduction et notes, par Georges Méautis, Les amitiés gréco-suisses, Lausanne.

LETTRES BRESILIENNES

15 Février : Ronald de Carvalho : *Pequena Historia da Literatura Brasileira* (F. Briguiet et Cia, Rio). — Du même : *Caderno de Imagens da Europa*, et *Itinerario* (Companhia Editora Nacional, Rio de Janeiro). — **1er Octobre** : Wanderley Viléla : *Intençoes Liricas* (Livraria Morais, Bello Horizonte). — D. Milano : *Antologia de Poetas modernos* (éditions Ariel, Rio). — Gustavo Barroso : *O Integralismo de Norte a Sul* (Civilizaçâo brasileira, Rio) et *O Quarto Imperio* (Livraria José Olympio, Rio). — Agrippino Grieco : *Estrangeiros* (éditions Ariel). — Ribeiro Couto : *Châo de França* (Cia Editoria nacional, São Paulo). — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

1er Janvier : Jean-Charles Harvey : *Les Demi-Civilisés*, Les Editions du Totem, Montréal. — Jean-Charles Harvey : *Sébastien Pierre*, Les Editions du *Quotidien*, Lévis.

LETTRES CATALANES

15 Février : Edmond de Rivals : *Pons d'Ortaffa, troubadour roussillonnais* (Revue des Langues Romanes). — Amédée Pagès : *Les Cobles de Jacme, Pere i Arnau March*, Castelló de la Plana, 1934. — Une nouvelle revue : *Quaderns de Poesia*. — Josep Carner : *La Primavera al Poblet*. — Tomás Garcés : *El Senyal*, 1935. — Jaume Agelet i Garriga : *Els Fanals del meu Sant*, Joh. Enschedé en Zoren, Haarlem, Holland, 1935. — **1er Décembre** : La Catalogne et la Paix.

LETTRES CHINOISES

1er Janvier : Fr. Ildefonse Klapusterghem : *Le laotien, langue néolatine?* Revue d'Etudes Thai. — Egon Erwin Kisch : *La Chine secrète*, Gallimard. — Louis Laloy : *Le Rêve du Millet jaune*, Desclée de Brouwer. — A.-R. Tullié : *La Mandchourie et le conflit sino-japonais devant la Société des Nations*, Sirey.

LETTRES ESPAGNOLES

15 Mars : Lope de Vega : *Poesia Lirica;* tome I, préface, introduction et notes par M. Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — Lope de Vega : *Rimas*, fac-similé de l'édition princeps (Chambre officielle du Livre, Madrid). — Ezio Levi : *Lope de Vega e l'Italia;* prefazione de Luigi Pirandello (Biblioteca Hispano-Italiana, Sansoni, Florencia). — Federico Garcia Lorca : *El Lenguaje de la Flores* (Théâtre Principal Palace). — Miguel Luis Rocuant : *El Crepusculo de las Catedrales* (Calpe, Madrid). — Luis Ocharan Aburto : *Laura* (S. D. Madrid). — Mort de Valle Inclan. Son œuvre posthume. — **1er Mai** : M. Canal Gomez : *El Cancionero de Roma*, Tomes I et II (Biblioteca Hispano-Italiana, Florencia). — Lope de Vega : *La Dorotea, La Tercera Celestina; Prosa Varia; Poesia Epica;* trois volumes, préface et introduction et notes par M. Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — *Valencia Atraccion* (Valencia). — Luca de Tena et Rivelles : *Quien soy yo?* (Theatre de Madrid). — *A. B. C.* — Teofilo Ortega : *La Voz del Paisaje* (Ed. Parabola, Burgos). — Jorge Carrera Andrade : *El Tiempo Manual* (Ed. Literatura, Madrid). — Ernestina de Champourcin : *La Voz en el Viento* (S. de Madrid). — Max Aub, *Espejo de Avaricia* (Cruz y Raya, Madrid). — Id. : *Luis Alvarez Petreña* (Ed. Miracle, Barcelona). — José Bergamin, Juan Larrea, Unamuno, Eulogio Palacios, etc... : *El Aviso* (Id.). — Almela i Vives : *Joujou* (Semana Grafica, Valencia). — **1er Août** : Marquès de Villanova : *Pasaje de la Poesia* (Paris, Ed. de la Brujula, 38, rue de l'Université). — Federico Garcia Lorca : *Romancero Gitano* (Espasa Calpe). — Id. : traduction (Cahiers de Barbarie, Tunis). — Clasicos Castellanos : *Los Amantes de Teruel; La Jura en Santa Gadea* (Introd. de Alvaro Gil Albacete (Calpe). — Mémento. — **15 Novembre** : José Maria Peman : *Noche de levante en calma* (Rivadeneyra). — Ernestina de Champourcin : *La casa de en frente* (Signo, Madrid). — Timoteo Rojo Orcajo : *El Pajarillo en la enramada o algo inedito y desconocido de Lope* (Tip. Catolica, Madrid). — Rafael Laffon : *Identidad* (Pen Coleccion). — *A. B. C.* — Mémento.

LETTRES HINDOUES

1er Mars : *A Survey of Anglo-Indian fiction*, par Bhupal Singh (Oxford University Press, Londres). — Mémento.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

15 Janvier : Domingo F. Sarmiento : *Facundo* (traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon). — Bolivar : *Choix de lettres, discours et proclamations* (traduction de Charles V. Aubrun), publications de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, Paris, 1935. — **15 Août** : Enrique Larreta : *Las dos fundaciones de Buenos Aires*, Librerias Aanaconda, Buenos-Ayres. — Antonio Aita : *Itinerarios*, Buenos-Ayres, 1936. — José Marti : *América* (traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre), publications de l'Institut de Coopération Intellectuelle, Paris, 1936. — Mémento.

LETTRES HONGROISES

15 Avril : La nouvelle. — Alexandre Hunyadi : *La fille à cinq pengös; Sport d'hiver*, Ed. Athenaeum. — Louis Zilahy : *Le bateau blanc*, Ed. Athenaeum. — Le roman : Alexandre Maraï : *Divorce à Buda*, Ed. Revai. — François Körmendi : *Les criminels*, Ed. Athenaeum. — Michel Földi : *Le couple*, Ed. Athenaeum. — Jean Fothy : *La vallée merveilleuse*, Ed. Reval. — Aladar Komlos : *Néron et la 1e a*, Ed. Panthéon. — Louis Bibo : *Pas de pitié*, Ed. Franklin. — Joseph Nyirö : *Mon peuple*, Ed. Revai. — Ernest Szép : *Chanson populaire*, Ed. Panthéon; *La pomme d'Adam*, Ed. Athenaeum. — Ladislas Nemeth : *Deuil*, Ed. Franklin. — Alexandre Török : *Et pourtant la terre ne tourne pas*, Ed. Franklin. — Piroska Szenes :

On ne vit qu'une fois, Ed. Franklin. — Zsolt Harsanyi : *Rapsodie hongroise*, Ed. Singer et Wolfner. — Nicolas Suranyi : *Nous sommes seuls*, Ed. Singer et Wolfner. — La poésie : Piroska Reichardt : *Avec les jours qui changent*, Ed. Nyugat. — Elisabeth Szenes : *Je chante l'amour et la mort*, Ed. Franklin. — Alexandre Weöres : *La pierre et l'homme*, Ed. Nyugat. — La critique d'art : Arthur Elek : *Ervin Liebl*, Ed. Stadium. — Charles Tolnai : *Noémie Ferenczy*, Ed. Ars hungarica. — Eugène Nyilas-Kolb : *Etienne Farkas*, Ed. Ars hungarica. — **15 Décembre** : Les jeunes revues — les revues dites de droite : Valasz, Magyarsag-tudomany, Tanu; les revues dites de gauche : Szep Szo, Gondolat, Munka; les revues catholiques : Vigilia, Korunk, Szava, Uj Kor; les revues des minorités hongroises: Erdélyi Helikon, Kalangya. — Les livres. — Louis Kassak : *Trois récits*, Editions Cserepfalvi. — Désiré Kosztolanyi : *Lac alpestre*, Ed. Revai. — André Hevesi : *Pluie de Paris*, Ed. Cserepfalvi.

LETTRES ISLANDAISES

1er Juillet : Centenaire de Matthias Jochumsson. — Gudm. Finnbogason: *Islendingor*, Reykjavik, 1933. — A. G. van Hamel : *IJsland oud en nieuw*, Zutphen (Hollande), 1933. — *Islenzkar Smásögur*, Reykjavik, 1933. — Gudm. Kamban, *Skalholt III et IV*, Reykjavik, 1934 et 1935. — Halldór Kiljan Laxness.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Père Mandonnet : *Dante le Théologien*, Desclée de Brouwer, Paris. — Giovanni Ferretti : *I due Tempi della Composizione della Divina Commedia*, Laterza, Bari. — Nicola Moscardelli : *Dostoievski*, Guanda, Modène. — Alberto Moravia : *Le Ambizioni Sbagliate*, Mondadori, Milan. — Bonaventura Tecchi : *I Villatàuri*, Mondadori, Milan. — Vittorio Lugli: *Montaigne*, Carabba, Lanciano. — Vittorio Lugli : *La Bruyère*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Vittorio Lugli : *Due Francesi : Flaubert-Chénier*, Le Monnier, Florence. — **1er Avril** : Francesca Maria Taliani : *Pietrogrado 1917*, Mondadori, Milan. — Corrado Alvaro : *I Maestri del Diluvio*, Mondadori, Milan. — Alessandro Fersen : *L'Universo come Gioco*, Guanda, Modène. — Antonino Anile : *Bellezza e Verità delle Cose*, Vallecchi, Florence. — Raffaele Calzini2: *La Commediante Veneziana*, Mondadori, Milan. — Giovanni Comisso : *Avventure Terrene*, Vallecchi, Florence. — Bonaventura Tecchi : *La Signora Ernestina*, Treves, Milan. — Giuseppe Petralia : *Poetica Manzoniana*, Tradizione, Palerme. — **15 Mai** : Ada Negri : *Il Dono*, Mondadori, Milan. — Angiolo Silvio Novaro : *La Madre di Gesù*, Mondadori, Milan. — Aldo Capasso : *Poeti di Ieri*, Solaria, Florence. — Adriano Tilgher : *Critica dello Storicismo*, Guanda, Modène. — Francesco Ercole : *Pensatori e Uomini d'Azione*, Mondadori, Milan. — Guido Manacorda : *I contrafforti*, Morcelliana, Brescia. — Lorenzo Viani : *Le Chiavi nel Pozzo*, Vellecchi, Florence. — Mémento. — **15 Juillet** : Aldo Capasso : *Saper Distinguere*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *Conclusioni su Valéry*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Bonaventura Tecchi : *Maestri e Amici*, Tempo Nostro, Pescara. — Matteo Marangoni : *Saper Vedere*, Treves, Milan. — Gino Severini: *Ragionamenti sulle Arti Figurative*, Hoepli, Milan. — Alfredo Panzini : *Il Ritorno di Bertoldo*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **1er Octobre** : Brigante Colonna : *La Nepote di Sisto V, Il Dramma di Vittoria Accoramboni*, 1573-1585, Mondadori, Milan. — Tommaso Gallarat Scotti : *Poesie*, Officina Tipografica Gregoriana, Milan. — Sibilla Aleramo : *Si alla Terra*, Mondadori, Milan. — Riccardo Bacchelli : *Il Rabdomante*, Treves, Milan. — Michele Renzulli : *Il Peccatore, Lord Byron*, Clet, Naples. — De Gabriele D'Annunzio qu'on nommoit Guerri de Dampnes : *Le Dit du Sourd et Muet qui fut Miraclué en l'an de Grâce 1266*, Oleandro, Roma. — Mémento. — **1er Décembre** : Glauco Natoli : *Stendhal*, Bari, Laterza. — Giovanni Comisso : *I Due Compagni*, Mondadori, Milan. — Marino Moretti : *Parole e Musica*,

Vallecchi, Florence. — Luigi Ugolini : *La Zolla*, Vallecchi, Florence. — Maria Luisa Fiumi : *Il libro di Luca Signorelli*, Ceschina, Milan. — Guido Novelli : *In Fondo alle Tenebre*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *Il Paese senza Tempo*, La Prora, Milan. — Angelo Gatti : *I Canti delle Quattro Stagioni*, Mondadori, Milan.

LETTRES JAPONAISES

1er Avril : Mort de Yuzo Tsuboutchi. — L'œuvre du traducteur de Shakespeare. — 30e anniversaire de la mort de Lafcadio Hearn. — Xozuo Koizumi : *Father and I : Memories of Lafcadio Hearn*, Houghton Mifflin Company, Boston. — Découverte d'un Japonisant : le Portugais Wenceslau de Moraes. — Entai Tomomatsu : *Le Bouddhisme*, traduit par Kuni Matsuo; Félix Alcan, Paris. — Mémento.

LETTRES NEERLANDAISES

15 Février : A. Den Doolaard : *Orient Express* (Querido, Amsterdam). — J. Slauerhoff : *Het Leven op Aarde* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — Gerard Walschap : *Adélaïde, Eric, Carla* (Nijgh & van Ditmar, Rotterdam). — R. Brulez : *André Terval, Scheherazade*. — **15 Décembre** : S. Vestdyk : *Else Böhler, Duitsch Dienstmeisje* (Nygh et van Ditmar, Rotterdam). — Albert Helman : *De dolle Dictator* (Nygh et van Ditmar, Rotterdam). — C. et M. Scharten-Antink : *Littoria* (Wereldbibliotheek, Amsterdam).

LETTRES NEO-GRECQUES

1er Février : Jean Psichari : *Mégali Rôméiki Epistimoniki Grammatiki* (2 volumes : Le Livre du Maître, Le Livre de l'Elève); Kollaros, Athènes. — Rigas Golphis : *Phantasia kai Poïsi*, Athènes. — Alexandre Embiricos : *Physionomies;* Messein, Paris. — B. Récatas : *L'Hymen libérateur de Costis Palamas;* Rieder, Paris. — Timos Malanos : *O poïtis K.-P. Kavaphis;* Govosti, Athènes. — Antonis Komis : *K.-P. Kavaphis*, Corfou, etc. — Mémento. — **1er Juin** : Louis Roussel : *Les Ecueils du Voyage en Grèce;* Libre, Montpellier. — *L'Hellénisme contemporain;* Ministère des Affaires étrangères, Athènes. — Angélos Sikélianos : *Le Testament d'Eleusis;* Ta Néa-Grammata, Athènes. — Ilias Voutiéridis : *Orphika*, Athènes. — Helli Lambridis : *Eupalinos, traduction;* Typ. Mousiados, Athènes. — C. Palamas : *Trissevyéni*. — Mémento. — **15 Octobre** : G. Skaribas : *Mariabas*, roman.; Papadoyannis, Athènes. — Nicolaï Kazan : *Toda-Raba;* Le Cahier Bleu, Paris. — Le Cinquantenaire littéraire de Palamas. — G. Ritsos : *Trakter;* Govosti, Athènes. — G. Ritsos : *Pyramides;* Govosti, Athènes. — Melissanthi : *Phlegomeni Vatos;* Typ. Mataranga, Athènes. — L. Iakovidi-Patrikiou : *Saranda Tragoudia;* Kyklos, Athènes. — D. Oikonomidis : *To Nisi mou;* Flamma, Athènes. — Sotiris Skipis : *Limania kai Stathmi* (1922-1930); Athènes. — Mich. Argyropoulos : *Gkioulisstan tou Saadi;* Kyklos, Athènes. — Mémento.

LETTRES NORVEGIENNES

15 Septembre : Le « mouvement d'Oxford » ou la crise religieuse en Norvège. — Bataille autour d'un chef-d'œuvre.

LETTRES ORIENTALES

15 Avril : Antonio Aniante : *Mustapha Kemal, le loup gris d'Angora*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Mme Marguerite Bourgoin : *La Turquie d'Atatürk*, Eugène Rey.

LETTRES POLONAISES

15 Janvier : Quelques recueils de poésie : A. Gawronski, A. Galis, J.-A. Tesiar, J. Brzekowski, Br. Przyluski, W. Hulewicz. — Les nouveaux romans : Mme J. Dabrowska, J. Kaden-Bandrowski, Jalu Kurek, Vincent Burek, Mme Pola Gojawiczynska. — Histoire et critique littéraire : K. Czachowski, J. Lorentowicz, Boy-Zelenski.

LETTRES PORTUGAISES

1er Mars : Manuel da Silva-Gaio : *Don Juan* (texte et traduction), Les Belles-Lettres, Paris. — Fidelino de Figueiredo : *Donjuanisme et antidonjuanisme en Portugal;* Impr. de l'Université, Coïmbre. — Vila-Moura : *Novos Mitos;* Imp. portuguesa, Porto. — Ana de Castro Osorio : *Ambiçôes;* Ant. Maria Pereira, Lisbonne. — Joâo de Barros : *O Caramuru;* Sa da Costa, Lisbonne. — Mendès Corrêa : *Cariocas e Paulistas;* Fernando Machado, Porto. — Virginia de Castro e Almeida : *Chroniques de Gomes Eannes de Azurara;* Duchartre, Paris. — Presença. — Mémento. — **1er Juillet** : Joâo de Barros : *Patria esquecida;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Mendès Corrêa : *Da Biologia a Historia;* Impr. portuguesa, Porto. — Alves de Azevedo : *Elogio da Juventude;* Ant. Maria Pereira, Lisbonne. — José Osorio de Oliveira : *O romance de Garrett;* Taavares Martins, Lisbonne. — J. de Castro Osorio : *Universidade colonial;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *Alemanha ensanguentada;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *Quando ao gaviâo cai a pena;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Sabina Freire;* Seara Nova, Lisbonne. — Carlos Queiroz : *Desaparecido; Anuario comercial*, Lisbonne. — Mémento. — **1er Décembre** : Teixeira de Pascoaes : *S. Jeronimo e a tro voada;* Lello, Porto. — Hernani Cidade : *Luis de Camôes, O Lirico;* Imp. Nacional, Lisbonne. — Virginia de Castro e Almeida : *Vie de Camoens;* Duchartre, Paris. — Antonio Sergio : *Ensaios.* Tomo V; Seara Nova, Lisbonne. — M. Maia Pinto : *A Viuva sem o veu;* Imp. moderna, Porto. — Emma Romero Santos Fonseca da Camara Reys : *Divulgaçâo musical,* Tomos I, II et III; Seara Nova, Lisbonne. — Manuel de Figueiredo : *A Monja et o Rouxinol;* Tavares Martins, Porto. — Joâo de Castro Osorio : *O Cancioneiro sentimental;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Botto : *Baionetas da Morte;* Anuario Comercial, Lisbonne. — José Cabral do Nascimento : *Poesias escolhidas;* Ed. Biblion, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Juin : Max Rouquette : *Secret de l'Erba,* Gabelle, Carcassonne. — Jean Mouzat : *L'Ort sur lou Puech,* Juglard, Tulle. — Marius Jouveau : *Felis Gras,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Le P. Pierre Vial : *Savié de Fourviero,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Félix Bertrand : *Félix Gras et son œuvre,* suivi de *Li Gabian, de Jules Boissière,* Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Karl Voretzsch : *Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung,* Max Niemeyer, Halle (Saale) (Allemagne). — *Libret de l'Escolan auvernhat,* B. Vidal, Lezoux (P.-de-D.). — J. S. Mathieu : *Causotos,* Impr. Brousse, Aurillac. — *Armana Marsihés,* L. Charbonnel, Marseille. — Revues : *Les Archives de Trans-en-Provence, Calendau, Lo Cobreto, Lo Gai Saber, Marsyas.* — Jean-Baptiste Chèze. — Estève Brémond. — Mémento.

LETTRES RUSSES

15 Janvier : *Zapisnya tétradi F. M. Dostoiévskago* (les Cahiers de notes de Dostoïevsky). Edit. « Akademia », Moscou, 1935. — *Zvènia* (les Chaînons,), volume V, Edit. « Akademia », Moscou, 1935. — **1er Mars** : François Porché : *Portrait psychologique de Tolstoï,* Flammarion éditeur. — Mémento. — **15 Mai** : A. S. Pouchkine : *Polnoié sobranié sotchinéniy.* Tome VII. Izdanié Akademii Naouk S. S. S. R. — Mémento. — **15 Juillet** : Maxime Gorki (1869-1936). Un aperçu sur sa vie et sur son œuvre. —

15 Août : N. V. Gogol : *Materialy i izsledovania*. Tchast pervaia. « Literatourny arkiv ». Izd. Akademii naouk S.S.S.R., Moskva, 1936 (Documents et recherches, 1re partie. Série « Archives littéraires ». Edit. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Moscou, 1936). — Mémento.

LETTRES SUEDOISES

1er Novembre : K. G. Ossiannilsson. — Kjell Strömberg : *Modern svensk litteratur*, Stockholm, 1932. — Frida Strindberg : *Strindberg och hans andra hustru* : I, II, Stockholm, 1933 et 1934. — Martin Lamm : *Strindberg och makterna*, Stockholm, 1936.

LINGUISTIQUE

15 Novembre : W. von Wartburg : *Evolution et structure de la langue* française, Henri Didier.

LITTERATURE

1er Janvier : Docteur Voivenel : *Propos de Compagnou*, Librairie des Champs-Elysées. — René Ghil : *Quelques Lettres*, Messein. — Tristan Derême : *Le Violon des Muses*, Grasset. — Léon Bopp : *Esquisse d'un Traité du Roman*, Gallimard. — Gaston Picard : *Hommage à Alfred Vallette*, Revue belge. — **15 Janvier** : Victor Giraud : *La Vie secrète de Sainte-Beuve*, Stock. — Sainte-Beuve : *Correspondance générale* recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, Stock. — Sainte-Beuve : *Volupté*, Garnier frères. — **1er Février** : André Gide : *Les Nouvelles Nourritures*, Gallimard. — Alfred Mortier : *Marginales*, Messein. — Jules Romains : *Zola et son exemple*, Flammarion. — **15 Février** : *Mémoires du Cardinal de Retz*. Préface, notes et table par Georges Mongrédien, 4 vol. Libr. Garnier frères. — Henri L. Brugmans : *Le Séjour de Christian Huygens à Paris et ses Relations avec les milieux scientifiques français, suivi de son Journal de Voyage à Paris et à Londres*, Libr. E. Droz. — Henri Pensa : *Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. Ses démêlés conjugaux. Sa vie aventureuse.* 1646-1699, Libr. Félix Alcan. — **1er Mars** : Marcel Jouhandeau : *Algèbre des Valeurs morales*, Gallimard. — Alain : *Sentiments, passions et signes*, Gallimard. — Léon Daudet : *Les Universaux : Essai sur les mouvements et les figures des idées et des passions humaines*, Grasset. — Marie-Thérèse Gadala : *L'Eau qui court*, Editions de la Caravelle. — **15 Mars** : Pierre Champion : *Paris au temps de la Renaissance. L'Envers de la Tapisserie. Le Règne de François Ier*. Avec une gravure hors texte et un plan, Clamann-Lévy. — Geoffroy Atkinson : *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, E. Droz. — Mémento. — **1er Avril** : Georges Duhamel : *Fables de mon jardin*, Mercure de France. — Auriant : *Les Lionnes du Second Empire*, Gallimard. — Albert Autin : *Le Secret des Dieux. Essais de critique littéraire et morale*, chez Radenen et Laroche, à Laval. — Aurel : *Le Couple, Essai d'entente*, Figuière. — Hector Talvart : *La Morale du Couple*, La Rochelle. — **15 Avril** :*Histoire de la Littérature française publiée sous la direction de J. Calvet*, III. *La Renaissance*, par Raoul Morçay, J. de Gigord. — Edmond Huguet : *Mots disparus ou vieillis depuis le XVIe siècle*, E. Droz. — **15 Mai** : Balzac : *La Comédie humaine*. Texte préfacé et établi par Marcel Mouteron, tomes I à V (Bibliothèque de la Pléiade), Nouvelle Revue Française. — Sophie de Korwin-Pitrowska : *Balzac et le monde slave. Madame Hanska et l'œuvre balzacienne*, Libr. Honoré Champion. — Sophie de Korwin-Piotrowska : *Balzac en Pologne. Essai de Bibliographie*, Libr. Honoré Champion. — Revues. — **1er Juin** : Victor Giraud : *Anatole France*, Desclée de Brouwer. — Charles Braibant : *Le secret d'Anatole France*, Denoël et Steele. — Binet-Valmer : *Sarah Bernhardt*, Flammarion. — A.-M. Gossez : *André Berry et le Trésor des Lais*, Les Editions d'Aquitaine, Bordeaux. — **15 Juin** : Albert Lantoine : *Histoire de la Franc-Maçonnerie Française. La Franc-Maçonnerie dans l'Etat.*

Motifs décoratifs et lettres ornées de Pierre Lycan, Emile Nourry. — Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville* publié d'après le manuscrit de Leningrad. Avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard, E. Droz. — Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme, X. André Chénier*, Boivin. — Vauvenargues : *Réflexions et Maximes*, Edition intégrale avec Introductions, notes critiques et variantes, par J. Roger Charbonnel, Libr. Croville. — **1er Juillet** : Encyclopédie française. — Tome XVII : *Arts et Littératures dans la Société contemporaine* (II). Comité de l'Encyclopédie française, 13, rue du Four, Paris. — **15 Juillet** : Mme Etienne du Castel : *Ma Grand-Mère Christine de Pizan*, Hachette. — *Les Quinze joyes de Mariage*. Préface, bibliographie et glossaire par Fernand Fleuret, Garnier frères. — Revues. — **1er Août** : Marcel Thiébault : *Edmond About*, Gallimard, éditeur. — Daniel Rops : *Rimbaud, le Drame spirituel*, Plon. — Etiemble et Yassu Gauclère : *Rimbaud*, Gallimard. — Yves Gandon : *Usage de faux*, préface de Pierre Benoit, Fernand Sorlot. — Léon Pierre-Quint : *Une nouvelle lecture de Marcel Proust dix ans plus tard*, Editions du Sagittaire. — Raoul Celly : *Répertoire des thèmes de Marcel Proust*, Gallimard. — Georges Cattaui : *L'Amitié de Proust*, Gallimard. — **15 Août** : Ramon Fernandez : *L'homme est-il humain?* Gallimard. — Léon Daudet : *Bréviaire du Journalisme*, Gallimard. — Lucien Corpechot : *Souvenirs d'un Journaliste*, Plon. — Chaffiol-Debillemont : *Jeux d'Ombres*, Albert Messein. — **15 Septembre** : Jacques Lavaud : *Un poète de cour au temps des derniers Valois, Philippe Desportes* (1546-1606), Libr. E. Droz. — Mémento. — **1er Octobre** : *Discours de réception de M. Georges Duhamel à l'Académie française. Réponse de M. Henry Bordeaux* (Mercure de France). — Stanislas Fumet: *Mission de Léon Bloy*, Desclée de Brouwer. — A.-L. Laquerrière et J. Bottery : *Biblio-iconographie de Léon Bloy, précédée des commérages d'un bouquiniste*, La Connaissance. — Ernest Seillière : *Léon Bloy, psychologie d'un Mystique*, Nouvelle Revue critique. — **15 Octobre** : Ernest Jovy : *Etudes pascaliennes*, IX, *Le Journal de M. de Saint-Gilles*, Libr. philosophique J. Vrin. — Duc de La Force : *Femmes fortes*. Avec dix illustrations hors texte, Emile-Paul frères. — L. Raffin : *Anne de Gonzague, princesse palatine*, 1616-1684, Desclée de Brouwer. — Gonzague Truc : *Madame de Montespan*, Libr. Armand Colin. — Victor Monmillon : *Le duc d'Antin*, Edit. Eugène Figuière. — **1er Novembre** : André Fontainas : *Confession d'un Poète*, Mercure de France. — Ernest Raynaud : *En marge de la Mêlée symboliste*, Mercure de France. — Lucie Delarue-Mardrus : *Up to date*, Editions Roger Allou. — Paul Leroy : *Colette et Lucie Delarue-Mardrus*, Editions Maugard, Rouen. — **15 Novembre** : Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle* (1610-1715), tome VIII, *Histoire provinciale et locale. Essai sur les sources étrangères. Additions et corrections*, Auguste Picard. — Boileau : *Œuvres*. Introduction, notices, notes et commentaires, grammaire et lexique par Pierre Clarac, Mellottée. — *L'Œuvre de Pascal*. Introductions, chronologie, texte, notes, variantes établies par Jacques Chevalier, Libr. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade). — Bossuet : *Oraisons funèbres. Panégyriques*. Texte, variantes, notes établis par l'abbé Vélat, Libr. Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade). — Revues. — **15 Décembre** : Armand Le Corbeiller : *Pierre Corneille intime*, Société française d'éditions littéraires et techniques, Edgar Malfère, directeur. — Louis Rivaille : *Les Débuts de Pierre Corneille*, Boivin. — Jean Schlumberger : *Plaisir à Corneille (Promenade anthologique)*, Gallimard. — Héron de Villefosse : *Saint Louis, imagé par Pierre Luc. Jeanne d'Arc, imagée par Jean-Jacques Pichard*. Libr. Gründ. — Robert Burnand : *François Ier, imagé par Pierre Noël. Henri IV, imagé par Pierre Noël; Louis XIV, imagé par Albert Mazurier; Napoléon, imagé par Jean-Jacques Pichard*, Libr. Gründ.

LITTERATURE DRAMATIQUE

1er Avril : Henri Mazel : *Théâtre* (Tomes II et III), Mercure de France.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

1er Mai : Alfred Martineau et L.-Ph. May : *Tableau de l'Expansion Européenne à travers le Monde, de la fin du XIIe au début du XIXe siècle*, Société de l'Histoire des Colonies Françaises et Librairie Leroux. — André Foucault : *L'Algérie, fille de France*, Tallandier. — Marcel Homet : *Afrique du Nord, terre d'attente*, Fernand Aubier, Edit. Montaigne. Mohammed-El-Azir Kessous: *La Vérité sur le Malaise algérien*, édité par l'auteur, Bône. — Paul Gieure : *Noul el Aïn*, les Editions du Moghreb. — Jacques Felze : *Au Maroc inconnu*, B. Arthaud. — M. L. Bérot-Berger : *Réussir*, Bibliothèque du Progrès social. — Jean d'Esme : *Fièvres*, Flammarion. — Charles Robequain : *L'Indochine Française*, Armand Colin. — Christiane Fournier : *Bébé colonial*, édit. Berger-Levrault. — Jean-Marie Carré : *Promenade dans Trois Continents*, Collection du Temps Présent, Editions du Courrier politique, littéraire et social. — Claude Farrère : *L'Inde Perdue*, Flammarion. — **15 Août** : Félicien Challaye : *Souvenirs sur la Colonisation* (Librairie Picart). — S. Faci : *L'Algérie sous l'égide de la France* (en vente chez l'auteur, 22, rue Sainte-Famille, Toulouse). — Piersuis : *Bourrasque Bédouine*, Editions du Moghreb. — Général Duboc : *Mauritanie*, Collection de l'Ancre, L. Fournier. — Roger-Francis Didelot : *Au Soleil de la Brousse*, Editions de France. — Pierre Frondaie : *Le Lieutenant de Gibraltar*, Plan. — Henri-Louis Mill : *Présages*, Grasset. — Jean Sermaye : *Barga, Maître de la Brousse*, Editions du Moghreb. — Médecin-général Emily : *Fachoda*, Hachette. — Commandant Jean Baradez : *En survolant cinquante siècles d'histoire*, Plon. — Ch. de Chavannes : *Avec Brazza*, Plon. — Alfred Martineau : *Bussy et l'Inde française*, Ernest Leroux. — Louis Audouin-Dubreuil : *Sur la Route de la Soie*, Plon. — Léon Laleau : *Abréviations*, Librairie de France. — Ch. de la Roncière : *Au Fil du Mississipi avec le Père Marquette*, Bloud et Gay. — Thérèse Herpin : *Yoloch le Maléfique*, Plon. — Capitaine Gabriel Bureau : *La Guyane méconnue*, Fasquelle, éditeur. — Serge Denis : *Nos Antilles*, G. Luzeray, éditeur. — Docteur Stéphen Chauvet : *L'île de Pâques et ses mystères.*

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : M. Prenant : *Leçons de Zoologie;* Annélides; Protozoaires (Infusoires Ciliés, Flagellés); Actualités scientifiques, Hermann. — Marcel Prenant : *Biologie et Marxisme*, Editions sociales internationales. — **15 Janvier** : Henry Le Chatelier : *L'industrie, la science et l'organisation au vingtième siècle*, Dunod. — **1er Février** : *La crise du déterminisme.* — Etienne Wolff : *Production expérimentale d'intersexués par l'injection d'hormone femelle ou d'hormone mâle à des embryons de Poulet.* C. R. Académie des Sciences, juin et novembre 1935. — Docteur Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu*, Plon. — **15 Février** : Georges Bouligand, etc. : *L'évolution des sciences physiques et mathématiques*, Flammarion. — **1er Mars** : L. Cuénot : *L'Espèce;* Encyclopédie scientifique, G. Doin. — H. Colin : *Chimisme et hybridation chez les Végétaux*, Revue générale des Sciences, décembre 1935. — Paule Lelu : *les Parentés chimiques des êtres vivants;* Exposés de Physiologie, Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Mars** : S. Glasstone : *Electrochimie des solutions*, Alcan. — Albert Tian : *Notions fondamentales de chimie générale et de physicochimie*, Masson. — A. Tian et J. Roche : *Précis de chimie*, Masson. — Mémento. — **1er Avril** : Jacques Benoit : *Le Testicule*, organe élaborateur de l'hormone sexuelle mâle; *L'Ovaire*, organe élaborateur des hormones sexuelles femelles; les Hormones sexuelles chez les Intersexués; Actualités scientifiques, Hermann. — P. Cristol : *Précis de Chimie biologique médicale*, Masson. — L. Lison : *Histochimie animale*, méthodes et problèmes; Collection des Actualités biologiques, Gauthier-Villars. — **15 Avril** : Charles Gabeaud : *Lectures mathématiques (la géométrie plane)*, Eyrolles. — Léon Brillouin : *Notions élémentaires de mathématiques pour les sciences ex-*

périmentales, Masson. — La science et les « humanités ». — **1er Mai** : Lecomte du Noüy : *Le Temps et la Vie;* l'Avenir de la Science, Collection dirigée par Jean Rostand, Gallimard. — Jean Rostand : *L'Aventure humaine; de l'Adulte au Vieillard*, Fasquelle. — **15 Mai** : *L'Evolution de la physique et la philosophie*, exposés et discussions de la quatrième semaine internationale de synthèse, Alcan. — Marcel Boll : *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique*, Hermann. — La science et les « humanités ». — **1er Juin** : *La Génétique.* — Maurice Caullery : *Les Conceptions modernes de l'hérédité;* Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — L. Cuénot et Jean Rostand : *Introduction à la Génétique;* Tournier et Constans. — **15 Juin** : Marcel Boll : *La chance et les jeux de hasard*, Larousse. — Mémento. — **1er Juillet** : Marcel Roland : *Vie et Mort des Insectes*, Mercure de France. — *Récentes recherches de Mme Combes sur les Fourmis.* — **15 Juillet** : Jean Fiolle : *Scientisme et Science*, Mercure de France. — Mémento. — **1er Août** : Jean Roche : *Essai sur la Biochimie des pigments respiratoires;* Masson. — Andrée Roche : *La Plasticité des protéides. Exposés de Biophysique*, Hermann. — L. Verlaine : *De la Connaissance chez le Singe inférieur.* Exposés de Psychologie, Hermann. — J. Pavillard : *Eléments de Sociologie végétale (Phytosociologie);* Exposés de Biologie écologique, Hermann. — Mukherji : *Etude statistique de la fécondité matrimoniale*, Hermann. — **15 Août** : René Dubrisay : *Phénomènes colloïdaux*, Colin. — A. De Rassenfosse et G. Guében : *Des alchimistes aux briseurs d'atomes*, Hermann. — Walt W. Wilm et Auguste Chaplet : *Gaz de guerre et guerre des gaz*, Papeterie de la Bourse. — **1er Septembre** : *L'Année biologique.* — La mémoire du temps chez les Insectes. — Sensations gustatives chez les Abeilles. — Races sexuellement différentes. — Test de la grossesse. Equilibre hormonal et gravidité. — Controverses relatives à la morbidité consanguine. — **15 Septembre** : Paul Labérenne : *L'origine des mondes*, Editions sociales internationales. — Mémento. — **1er Octobre** : Recherches récentes sur la Physiologie du système nerveux. — La vie sans moëlle épinière. — Rôle des nerfs et des centres nerveux dans la régulation de la teneur en sucre du sang. — L'électrophysiologie. — **15 Octobre** : Gustave Ribaud : *Mesure des températures*, Armand Colin. — Edmond Brun et Emile Jockey : *Chaleur*, Lanore. — A. Gillet et N. Andrault De Langeron : *Introduction à l'étude des colloïdes*, Hermann. — Mémento. — **1er Novembre** : Joseph Needham : *Order and Life;* Cambridge, University Press. — A. Vandel : *L'Hybridation;* Revue générale des Sciences, 31 mai 1936. — **15 Novembre** : Ferdinand Gonseth : *Les mathématiques et la réalité*, Alcan. — **1er Décembre**: W. Vernadsky : *les Problèmes de la Radiogéologie;* Exposés de Géologie, Actualités Scientifiques, Hermann. — W. Belousoff : *les Problèmes de la Géologie et de la Géochimie de l'hélium;* même collection. — V.-A. Kostitzin : *Evolution de l'atmosphère; circulation organique; époques glaciaires;* Exposés de Biométrie, Actualités Scientifiques, Hermann. — **15 Décembre** : Arthur Eddington : *Nouveaux sentiers de la science*, traduction Guénard, Hermann.

MUSEES ET COLLECTIONS

15 Janvier : Au Musée de l'Orangerie : exposition d'art flamand, « de Van Eyck à Bruegel ». — Au Musée des arts décoratifs : cinq siècles de tapisseries d'Aubusson. — A la Bibliothèque nationale : exposition Jacques Callot. — Au Musée de la France d'outre-mer : exposition commémorative du tricentenaire des Antilles. — Au Musée Galliera : exposition du cinématographe appliqué à l'éducation, à l'enseignement et à la recherche scientifique et artistique. — Mémento.

MUSIQUE

1er Janvier : Symphonie en *ré majeur* de Cherubini (Concert de l'Orchestre National, sous la direction de M. Arturo Toscanini). — Une en-

quête sur Berlioz. — Reprise de *La Flûte enchantée.* — **15 Janvier** : Les Fêtes du peuple : Hommage à Albert Doyen. — Concerts Colonne : *Pamir,* de M. Claude Delvincourt. — Reprise de *La Flûte enchantée* à l'Opéra. — *Au soleil du Mexique,* au Châtelet. — **1er Février** : Mort d'Alban Berg. — L'hommage des Fêtes du Peuple à Albert Doyen. — Concert de la Société des Etudes Mozartiennes. — Premières auditions : Concerts Lamoureux : Trois Visions de la Nature, par Edmond Marc. — **15 Février** : Election de M. Florent Schmitt à l'Institut. — Orchestre National : Première audition en France de la version originale du *Boris Godounof* de Moussorgsky. — Concerts Colonne : *Trois Ballades Françaises* de Paul Fort, mélodies de Mlle Henriette Roget. — Société Nationale : *Trio,* de M. Georges Migot : *Sonatine* pour piano, de M. Henri Martelli. — **1er Mars** : Opéra : Première représentation de *Le Rouet d'Armor,* légende chorégraphique de M. Adolphe Piriou. — Opéra-Comique : premières représentation de *Quatre-vingt-treize,* épopée lyrique en 4 actes et 5 tableaux, livret de M. Henri Cain, musique de M. Charles Silver. — Société Nationale. — Triton. — Les films des « Grands Artistes ». — Conférences de M. Gil-Marchex. — **15 Mars** : Concerts Pasdeloup : *Les Nuits d'Egypte,* de M. Serge Prokofieff. — Concerto de piano de M. A. Roussel (M. Flipse). — Triton : Œuvres nouvelles de MM. Prokofieff, Ferroud, Rivier, Delvincourt; le *Quatuor* de Verdi (Quatuor Ortambert). — *L'Oiseau Bleu,* de M. Albert Wolff. — Concert de Mlle Madeleine Vhita et de M. Fr. Poulenc. — **1er Avril** : Concerts de la Société d'Etudes mozartiennes. — Reprise de *Tristan,* dans la traduction nouvelle de M. Gustave Samazeuilh. — Concerts Poulet : première audition de *Colomba,* de M. Henri Tomasi. — **15 Avril** : Opéra : Première représentation d'*Œdipe,* tragédie lyrique en quatre actes et six tableaux, poème de M. Edmond Fleg, musique de M. Georges Enesco. — Mort d'Alexandre Glazounov. — **1er Mai** : Alexandre Glazounov. — Œuvres nouvelles : *Romanza e Scherzino; Trio à cordes* de M. Guy Ropartz. — Les *Heures musicales* de Mme Y. Besneux-Gautheron. — **15 Mai** : Mort d'Ottorino Respighi. — A propos d'*Œdipe,* de *Salomé,* des *Huguenots* et de *Lucia di Lammermoor,* à l'Opéra. — **1er Juin** : Opéra : Première représentation d'*Harnasie,* ballet en trois tableaux de M. Carol Szymanowski. — A propos de deux articles sur la musique française. — Le deuxième centenaire de l'Académie de musique de Moulins. — **15 Juin** : Concert donné par la Société d'Etudes Mozartiennes dans la Chapelle du Roi, à Versailles. — Opéra : Première représentation d'*Ileana,* ballet de M. Marcel Bertrand. — Reprise de *Giselle.* — **1er Juillet** : Opéra-Comique : Première représentation de *Cyrano de Bergerac,* comédie héroïque d'Edmond Rostand, adaptation en cinq actes de M. Henri Cain, musique de M. Franco Alfano; de *La Rosière du Village,* ballet en deux actes, livret de M. Guy de Téramond, musique de M. Henri Tomasi. — Opéra : *Don Giovanni* et *Fidelio,* sous la direction de M. Bruno Walter. — Concert de M. Pétridis. — **15 Juillet** : Opéra : Premières représentations de : *Le Roi Nu,* ballet de MM. Serge Lifar et Jean Françaix; et d'*Un Baiser pour rien,* ballet de MM. Nino, Manuel Rosenthal et Albert Aveline. — Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Georges Enesco et Arthur Lourié. — **1er Août** : Opéra : Reprise du *Coq d'Or,* de Rimsky-Korsakow. — *L'Amour sorcier,* de M. Manuel de Falla, avec Mlle Argentina. — Concerts divers. — Le Cinquantenaire de Liszt. — **15 Août**: Le Symbolisme et la Musique: Concert donné à la Bibliothèque Nationale à l'occasion de l'exposition du « Cinquantenaire du Symbolisme », par Mme Claire Croiza, MM. Jean Laffolye et Charles Oulmont. — Mort d'Argentina. — **1er Septembre**: Un point de folklore musical: *Henri Berger* et la musique hawaïenne. — Snobisme et radiodiffusion. — **15 Septembre**: Le nouveau régime de l'Opéra-Comique. — Mort de M. Pierre-Octave Ferroud. — **1er Octobre** : Pierre-Octave Ferroud. — **15 Octobre**: Musiques d'été. — A propos du Festival de Genève. — Musique et Radiodiffusion: — **1er Novembre** : Où va la musique? — Reprise des Concerts dominicaux : première audition des *Pièces françaises* pour piano et orchestre de M. J. Cantaloube. — **15 Novembre** : Mort de Félia Litvinne. — Œuvres nouvelles de MM. Albert Wolff, Edmond Marc, Antoine Mariotte,

Jean Françaix, Jean Hubeau, Henri Tomasi. — *L'Etoile*, de Chabrier, à l'Orchestre National. — **1er Décembre** : Orchestre Symphonique de Paris : *Jeanne d'Arc*, par M. Manuel Rosenthal. — Concerts Colonne : *Hymne Héroïque*, par M. René Guillou. — Concert à la mémoire d'Albert Doyen. — Le répertoire lyrique. — **15 Décembre** : Premières auditions : *Symphonie en fa* de M. Philippe Gaubert et trois mélodies, du même auteur. — Henri Tomasi : *Cantu di Cernu*. — Henri Barraud : *Concert di Camera*. — Louis Beydts : *Fanfare pour la XIe Olympiade*.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

15 Novembre : Une pseudo-réédition de « L'Eve Future ».

NOTES DE BIBLIOPHILIE

1er Avril : Alfred Mortier : *Trois Poèmes dramatiques*, avec trois compositions inédites de Bourdelle (F. Bernouard). — *Bucoliques* de Virgile, traduction de R. Billiard, avec des bois anciens (Ed. d'Hist. et d'Art). — *Venise :* dix eaux-fortes de G. Ambroselli, texte d'Abel Bonnard (*ibid.*) — J. A. Fournier : *Au caprice des heures*, ill. de G. Granger (éd. Hellena). — Anna de Noailles : *Les Jardins*, ill. de Jean Berque (Gonin). — Mémento. — **15 Décembre** : Pierre Louys : Manuscrits. *Psyché* (édit. Mornay), ill. de Carlègle. — *Werther* (éd. Piazza), ill. de Calbet. — *Fables* de La Fontaine, 2 vol. (Gibert jeune), ill. de Touchagues.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Juin : A propos du centenaire de Fantin-Latour. — Exposition, fêtes florales et festivales prochaines, à Grenoble. — « L'oiseau voyageur ». — Lettres inédites de Scholderer à Fantin sur Courbet à Francfort. — La fondation de l'atelier Courbet. — L'élève Fantin au Salon des Refusés. — Personnages. — Fleurs. — Souvenirs sur Baudelaire. — De la réalité au rêve. — **1er Août** : Odilon Redon et le Symbolisme.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Mai : Les troubles de Palestine. — **1er Octobre** : Les massacres de Septembre. — **15 Octobre** : L'Obélisque de la Concorde. Le Centenaire d'un monument parisien trois fois millénaire.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

15 Février : Kipling et le Folklore. — **1er Mars** : Bourget et Barbey d'Aurevilly. — **15 Mars** : Kipling : Une appréciation anglaise. — **1er Avril** : Le Centenaire de Jocelyn. — **15 Avril** : Vallette, philosophe pyrrhonien. — **1er Mai** : M. Henri Massis éditeur de Pascal. — **15 Mai** : Trois billets inédits de Baudelaire. — **15 Juin** : Un inédit de Tristan Corbière. — **1er Juillet** : Henri de Régnier et Honfleur. — Kipling et le folklore. — Les Neuf Villes. — **15 Juillet** : Le tricentenaire d'Harvard, première Université des Etats-Unis. — **1er Août** : Les « Confessions » de Maxime Du Camp. — **1er Septembre** : Un manifeste baudelairien. — **15 Septembre** : Portrait avec modèle. A propos d'un livre d'André Suarès. — **1er Octobre** : Un « collaborateur » de Flaubert. — **15 Octobre** : Un recueil de poésie collective édité par le « Mercure » : L' « Almanach des Poètes », 1896-1897-1898, et le Cinquantenaire du Symbolisme. — **1er Novembre** : A propos de « la Terre » de Zola. — **15 Novembre** : Une soirée chez Nina de Villars, décrite par un romancier naturaliste. (Documents inédits). — **1er Décembre** : Kipling et le folklore. — **15 Décembre** : Un drame inachevé de Pouchkine.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Février : Charles Oulmont : *Musique de l'Amour (Henri Duparc, ou: De « L'invitation au Voyage » à « La Vie éternelle »*, Desclée de Brouwer. — **1er Mars** : L'Autriche sauvée par la musique.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

1er Avril : Le caractère sacré des traités librement consentis. — **1er Juillet** : Les Sanctions et la S. D. N. — **15 Août** : La Palestine nouvelle et ses amis en France. — **1er Septembre** : Le principe d'intervention et le précédent de l' « Alabama ». — **15 Septembre** : La Vie de Carl von Ossietzki. — **15 Octobre** : Un salon diplomatique au xxe siècle. — **1er Décembre** : Le mandement des évêques allemands et la lutte anti-catholique dans le troisième Reich.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

15 Août : Véridique histoire de la T. S. F. — **15 Septembre** : Un précurseur des Groupements sanguins : Vacher de Lapouge.

ORIENTALISME

1er Février : Dr J.-C. Mardrus : *Le Marié magique*. Paris, Soc. Fr. d'Ed. littéraires et techniques, 1935. — Emile-François Julia : *Les Mille et une Nuits et l'enchanteur Mardrus*, Ibid., 1935. — Ed. Montet : *Choix de Proverbes, Maximes et Pensées de l'Islam*, Paris, Libr. orientale et américaine G.-P. Maisonneuve, 1933. — I. de Manziarly : *Pérégrinations asiatiques*, Paris, Geuthner, 1935.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

15 Juillet : Général de Lardemelle : *1914. Le Redressement initial*, Berger-Levrault. — Général Clément-Grandcourt : *Le Drame de Maubeuge*, Payot. — Général J. Rouquerol : *Les Crapouillots*, Payot. — G. Ernst-Kabisch : *Le Jour noir*, Berger-Levrault. — G. Michon : *La Préparation à la guerre et la loi de trois ans*, Rivière. — H. J. Hardouin : *Avec les Bleus du 1er Grenadier de France*, Figuière. — M. Missoffe : *La Confession d'un Combattant*, Plon.

PEDAGOGIE

15 Février : Julien Bonnecase, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Bordeaux : *Neutralité universitaire et corporations d'étudiants; associations générales, associations confessionnelles; le problème et ses données*, Bordeaux, J. Pechade, 1935 (34 pages in-8). — **1er Août** : Eugène Dévaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*, Desclée de Brouwer et Cie (1 vol. in-12 de 224 pages). — **15 Décembre** : Léon Dubreuil : *Paul Bert*, Paris, Alcan, 1935, 288 pages in-16 carré. — Edmond Vermeil, professeur à la Sorbonne : *Charles Andler*, Paris, Bulletin de l'Union pour la vérité, octobre-novembre 1935, 100 pages in-16.

PHILOSOPHIE

15 Juillet : Esthétique. — Victor Basch : *Essais d'Esthétique, de Philosophie et de Littérature*, Alcan, 1934. — Liviu Rusu : *Essai sur la création artistique*. Ibid., 1935. — Philippe Fauré-Frémiet : *Pensée et re-création*. Ibid., 1934. — Raymond Bayer : *L'Esthétique de la grâce*. Ibid., 2 vol. 1933. — Walter de Vriendt : *La raison psychologique de l'œuvre d'art*. Anvers, « Neptune », 1935. — **15 Septembre** : Pierre Salzi : *La Sensation; — La genèse de la sensation dans ses rapports avec la théorie de la connaissance chez Protagoras, Platon et Aristote*, Alcan, 1934. — Renée Dejean : *L'émotion*. Ibid., 1933. — Marius Latour : *Premiers Principes d'une théorie générale des émotions*. Nouvelle édition, ibid., 1935. — André Binet : *L'Amour et l'émotion chez la femme*. Ibid., 1933. — Vladimir Jankélévitch : *La Mauvaise Conscience*. Ibid., 1933. — Dr Ch. Leuridan : *L'Idée de liberté morale*. Alcan, 1936. — Albert Bayet : *Histoire de la morale en France*, II, Ibid., 1931. — **15 Novembre** : Maurice Duval : *La poésie et le principe de transcendance*, Alcan, 1935. — *Religion, superstition et criminalité*, Ibid., 1935.

LES POEMES

1er Janvier : Nicolas Bauduin : *Les Dieux-Cygnes*, éditions du Trident. — Luc Durtain : *Quatre Continents*, Flammarion. — **15 Janvier** : Alexandre Bloch : *Elégies*, poèmes traduits du russe par Lucy Dokman et Louis-Charles Baudouin, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Otoker Brezina : *Poèmes*, traduits du tchèque par Michel-Léon Hirsch, « Le Divan ». — Cécile Périn : *Miroirs du Bonheur*, « Le Divan ». — André Salmon : *Troubles en Chine*, Debresse. — Roger Richard : *Cahier de Poèmes*, Debresse. — Roger Richard : *Spirale*, Debresse. — Jean Follain : *Cahier de Poèmes*, Debresse. — Mélot du Dy : *A l'Amie Dormante*, Denoël et Steele. — Marcel Millet : *Poèmes des Soirs*, suivis de *Proses Ferventes*, par Magdeleine Millet « Collection du Grand Voilier », Cannes. — **1er Février** : Maurice Carême : *Mère*, sans nom d'éditeur. — *Trente Poèmes*, « la Presse à Bras ». — Poètes Contemporains : *Musique et Philosophie*, « les Cahiers Gris », Cannes. — **15 Février** : André Gide : *Les Nouvelles Nourritures*, Gallimard. — Ivan Goll : *Chansons Malaises*, Editions Poésie et Cº. — Ali-Bert : *Le Coran du Poète*, la Parenthèse. — **1er Mars** : Emmanuel Aegerter : *Le Voilier aux diamants*, Editions Haloua. — Paul Souffron : *L'Eau lustrale*, « Editions de Mirages », Tunis. — Federico Garcia Lorca : *Chansons Gitanes*, « Editions de Mirages », Tunis. — Pierre Lafenestre : *Poèmes*, Editions Albert. — **15 Mars** : Anne Samarine : *Rédemption!* Albert Messein. — Thérèse Aubray : *Je viens en fraude*, Corrêa. — Luce Laurand : *Le Jardin Vert*, « éditions Corymbe ». — Luce Laurand : *La Clairière de Daphné*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Doëtte Angliviel : *Instinct*, « librairie du Phare ». — Gisèle Lombard-Mauroy: *Berceuses d'un Temps Passé*, J. Oliven. — Jeanne Lenglin : *Les Reflets d'un Miroir*, « Revue des Poètes ». — **1er Avril** : Pierre Camo : *Poésies*, Albert Messein. — Pierre Chabert: *Ombres chinoises*, Albert Messein. — **15 Avril**: Georges Duhamel : *Fables de mon Jardin*, Mercure de France. — Phelps Morane : *Poème Satanique*, les Editions Nationales. — **1er Mai** : Claude Fourcade : *De Flamme et d'Ombre*, « le Divan ». — Pierre-Louis Picard : *Voyage sur une Bulle de Savon*, éditions « de Poetica ». — **15 Mai** : François Ducaud-Bourget : *Sandro l'Humilié (Sanctuaire du Proscrit)*, « Feuilles Vertes ». — A.-M. Gossez : *La Branche de Pin*, « Editions d'Aquitaine ». — Emmanuel E. Signoret : *La Chanson du Verger*, F. Aubier. — Léon Dufour : *Suite Funèbre*, sans nom d'éditeur. — **1er Juin** : Paul Fort : *L'Arlequin de Plomb*, Ernest Flammarion. — André Berry : *Contes milésiens*, Editions de la Tournelle. — André Berry : *La Bague de Jessica*, s. n. d'éditeur. — A.-P. Garnier : *Les Poésies*, chez Garnier. — **15 Juin** : Victor-Emile Michelet : *Deux Poèmes Télétiques*, Haloua. — Vitorino Némésio : *La Voyelle Promise*, Corrêa. — Lyco Laghos : *Déchirure du Silence*, René Debresse. — Jean Cauvin : *Joël, et d'Autres*, Impr. du Havre-Eclair. — **1er Juillet** : alain messiaen : *Les Rues s'Allongent Comme Des Plaintes*, « Les Cahiers des Jeunes ». — Roger Lannes : *Signe de reconnaissance*, « Cahiers des Douze ». — Edmond Fleg : *Ecoute, Israël*, Gallimard. — Jacques Reynaud : *Delphica*, « au Pigeonnier ». — Noël Santon : *Odeurs du Soir*, « Editions Corymbe ». — Marc Chesneau : *Menue musique*, « Taches d'encre ». — **15 Juillet** : Jean Pourtal de Ladevèze : *A l'Amitié des Jours Anciens*, « le Divan ». — Jean Mardigny : *Un Jour après l'autre*, R. Debresse. — **1er Août** : Raymond Millet : *Appel de l'Incertain*, « Les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Ilarie Voronca : *Permis de séjour*, Corrêa. — Daniel Dyke-Noël : *Les Sérénités*, Henri Lefebvre. — André Silvaire : *Papillon que la Nuit décore*, « Editions de la Hune ». — Pierre Bonnet-Dupeyron : *Courrier de la Solitude*, « Mirages ». — Jacques Maret : *Corps 9*, Denoël et Steele. — **15 Août** : Raoul Lafagette : *Le Prélude Inachevé...*, Lemerre. — Marcel Garnier : *Sous Notre Toit*, Fasquelle. — Paul Verdier : *Usines*, « La Semeuse », Bergerac. — **1er Septembre** : P.-J. Toulet : *Vers inédits*, « le Divan ». — Maurice Rey: *Escales*, Garnier. — Georges Lafourcade : *La Flèche d'Hercule*, « Marsyas ». — **15 Septembre** : Philéas Lebesgue : *A la Recherche des Dieux*, « les Editions Provin-

ciales ». — Joseph Milbauer : *Chants Provisoires*, R.-A. Corrêa. — Olympio : *Poèmes de la Douleur et du Souvenir*, « La Caravelle ». — France Lambert : *Rêves sur le Rivage*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Julien Ochsé. — 1er **Octobre** : Céline Arnauld : *Heures intactes*, « Journal des Poètes ». — Céline Arnauld : *Anthologie 1919-1935*, « Journal des Poètes ». — Thérèse Aubray : *Derrière la Nuit*, éditions G. L. M. — Rosa Bailly : *Alpes*, «éditions de la Fonge ». — Marguerite Faure-Alpe : *Imagier*, Allier père et fils, Grenoble. — Blanche Messis : *La Rosée des Etoiles*, Albagnac, Villeneuve-sur-Lot. — Valentine Deglaire : *Variations*, Desclée de Brouwer. — Claudine Chonez: *Morsure de l'Ange*, Corrêa. — Pierre Auradon : *Epitres aux Poètes*, « La Caravelle ». — Emile Dernay : *Trente-six Fables et Apologues*, « Les Amis de La Fontaine ». — Jean Soulié : *Les Temps antérieurs*, « Cahiers du Fleuve », Bordeaux. — Jules Palmade: *Ores dal Cor*, Impr. Fra, Foix. — **15 Octobre** : Charles Gillet : *Poèmes*, Editions Jean Crès. — Patrice de la Tour du Pin : *Le Lucernaire, livre I*, « Editions de Mirages », Tunis. — Marcel Chabot : *Les Dieux qui sont en nous*, Messein. — Adolphe de Falgairolle : *Voluptés du Silence*, René Debresse. — 1er **Novembre** : Emile Henriot : *Dans le Jardin de mon Père*, R. Helleu. — Paul Maheval: *Evasion Nocturne*, « les Editions Nationales ». — Pierre Charnay: *De Toutes les Heures*, José Corti. — **15 Novembre** : André Spire : *Instants*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Philippe Chabaneix : *Flèche parmi les ombres*, « Le Balcon ». — Jacques Feschotte : *Lauriers Funèbres à la mémoire de Claude-Achille Debussy et Paul Verlaine*, s. n. d'éditeur. — André Guibert-Lassalle : *Pour la Dame en Vert*, « Collection Nuances ». — Georges Van Melle : *Poésie au Pays de la Mort*, F. Wallens-Pay. — *Quelques Poèmes. Quelques poètes*, s. n. d'éditeur. — 1er **Décembre** : François-Paul Alibert : *Mirages*, Corrêa. — Nicolas Beauduin : *Mare Nostrum*, « éditions du Trident ». — A. Druelle: *la Terre est en Sève*, « éditions du Sagittaire ». — **15 Décembre** : Yves Gandon : *Blason de la Mélancolie*, s. n. d'éditeur. — Louis Perceau : *Le Libertin Vieilli et Autres Stances*, Georges Briffaut. — François Pradelle : *Le Dit du Grand Pin*, Louis Staude. — Thyde Monnier : *Or Moi, Bateau Perdu...*, Messein.

POETIQUE

1er **Mai** : Ferdinand Brunot et Charles Bruneau, *Précis de Grammaire historique de la langue française*, Masson et Cie, éd., 1933. — *Le Vers français*.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er **Avril** : Yvon Lapaquellerie : *Lacenaire*, Emile-Paul, édit. — **15 Juillet** : Marcel Rogeat : *Mœurs et prostitution*, Nouvelles Editions latines.

PREHISTOIRE

15 Janvier : P. N. Ure: *Aryballoi and Figurines from Rhitsona in Boetia*, Reading University Studies, Cambridge University Press, 21 pl. en héliotypie, gr. in-8°. — Alexandre Bessmertny : *L'Atlantide. Exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide*, trad. et av.-pr. du Dr F. Gidon, prof. à l'Université de Caen; Payot, ill., in-8°. — P. Saintyves : *Corpus de Folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises*, tome II; E. Nourry, gr. in-8°. — Bernard Marque : *Pour l'identification de Gergovie;* Tulle, Impr. Juglard, in-8°, plans. — **15 Mai** : J.-H. Luquet : *Les Vénus Paléolithiques*, « Journal de Psychologie », 1934, pp. 429-460; Comte Begouen : *A propos des Vénus paléolithiques*, ibidem, pp. 792-797, suivi d'une lettre de M. Luquet et d'une nouvelle réponse de M. Begouen. — Comte Begouen : *Femmes préhistoriques*, Toulouse, Impr. du Sud-Ouest, in-16.

PSYCHOLOGIE

1er Mai : R. Blanché : *La Notion de Fait psychique*, Alcan. — Dr A. Carrel : *L'Homme, cet inconnu*, Plon. — Ed. Claparède : *La Genèse de l'hypothèse*, t. XXIV, Genève. — A. Rey : *L'Intelligence pratique chez l'Enfant*, Alcan. — **1er Août** : H. Piéron : *L'Année Psychologique*, 2 vol., Alcan. — G. Dumas : *Traité de Psychologie*. Vol. V, fascicule I, Alcan. — W. Malgaud : *De l'Action à la Pensée*, Alcan. — M. Latour : *Premiers principes d'une Théorie générale des Emotions*, Alcan. — Mémento. — **1er Décembre** : Une lettre de M. Marius Latour. — La psychologie du droit de réponse.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Les décrets-lois en matière pénale. — Augmentation des amendes : homicide et blessures involontaires, escroquerie, abus de confiance, etc. — Délit de démarchage frauduleux. — Modifications à la loi sur les sociétés : interdiction et déchéance du droit de gérance et d'administration. — Expertises. — Faux certificats médicaux. — Quelques coupes dans le maquis de la procédure : réglementation du droit de faire défaut; appels et recours en cassation des jugements préparatoires ou interlocutoires. — **15 Avril** : Les décrets-lois et la procédure civile : Conciliation préliminaire; conciliation en cours d'instance. — Instruction des affaires par le tribunal : dossier du tribunal; juge surveillant. — Jugements par défaut; suppression du défaut faute de conclure. — Exceptions et nullités. — Délai de l'appel. — Récusation du juge; amende. — Instances devant la Cour de cassation; délais des pourvois; péremption de l'instance. — Application du décret aux Cours d'appel. — **1er Juillet** : Obligations : Cause illicite; bonnes mœurs; paternité adultérine; recherche de la paternité; pension alimentaire; durée des procès. — Le Régime démocratique et le droit civil moderne. — La mort de M. Henri Robert. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Avril : Col. Vauthier : *La doctrine de guerre du général Douhet;* Berger-Levrault. — G. Alléhaut : *Etre prêts;* Berger-Levrault. — X. de Courville : *Le général Jomini;* Berger-Levrault. — Leproux : *Le général Dupont;* Berger-Levrault. — Général Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille;* Berger-Levrault. — **15 Décembre** : G. Visconti-Frasca : *La guerre décisive*, Berger-Levrault. — Maréchal Caviglia : *Les trois batailles de la Piave*, Nouvelle Revue critique. — G. Reibell : *Le Calvaire de Madagascar*, Berger-Levrault. — Colonel Charbonneau : *La Pacification du Sud-Marocain*, Lavauzelle. — Marcel Dupont : *Le général Fournier-Sarlovèze*, Hachette. — Colonel de Conchard : *Le maréchal Brune*, Figuière. — H. Tribout : *Le général Poncelet*, G. Saffroy. — Au sujet de Réformes militaires. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Août : Louis Leclère : *Sainte Angèle de Foligno* (Plon). — Mémento. — **1er Novembre** : *Jésus inconnu*, de Dmitri Merejkowski (Grasset). — *Un Chemin de Croix*, par Claude Renaudy (Librairie Saint-Paul).

LES REVUES

1er Janvier : *Revue des Deux Mondes :* M. André Pascal, globe-trotteur, fait parler un diplomate et écrit pour son propre compte sur le Japon. — *La Nouvelle Revue Critique :* M. Paul Valéry, artilleur en 1890, rencontre Pierre Louys et M. André Gide. — *Les Amitiés :* Bloy et Vallette. — *Le Divan :* La piété filiale de Rodrigue jugée par un ancien combattant,

M. Armand Caraccio. — Mémento. — **15 Janvier** : *Revue de la Corse :* Bonaparte, objet d'un credo corse; le 21 janvier 1793 faillit voir *aussi* la mort du futur empereur des Français. — *Le lien :* un nouveau groupement littéraire : l'école du Lunain. — *La Phalange* vient de renaître; elle rend hommage à l'Italie, exclut les Abyssins de la fraternité humaine, voit en Mussolini « un poète tout court » et publie un curieux poème de M. Charles Tillac. — *Le Feu :* extraits d'un poème de M. Pierre Jalabert. Mémento. — **1er Février** : *Corymbe :* « Noël naïf », par Mme Rachilde. — *Cahiers du Sud :* un poème et fragment d'un essai de M. Yone Noguchi, japonais. — *Le Feu :* « Les Santons sont partis », un poème de M. Jan Durieu. — *La Bourgogne d'or :* propos ouïs en wagon sur M. G. d'Annunzio. — Mémento. — **15 Février** : *Eurydice :* Maurice Chevrier devant la souffrance et la mort. — *La Vie :* souvenirs de M. J.-H. Rosny aîné sur Léon Hennique. — *Les Cahiers de Haute et Basse Normandie :* Tourville au combat de La Hougue. — *Revue des Deux Mondes, Revue de Paris, Le Correspondant :* opinions sur Paul Bourget, et sa jeunesse jugée par Emile Augier. — Mémento. — **1er Mars** : *Les Marges :* notes sur Mallarmé, d'Edmond Bonniot (étudiant en droit avant de l'être en médecine) présentées par M. Henry Charpentier. — *La Révolution prolétarienne, La Vie, Revue des Deux Mondes, La Nouvelle Revue Française :* l'adieu d'écrivains français à Rudyard Kipling. — Mémento. — **15 Mars** : *Le Divan :* Paul Bourget : opinion de M. Henri Martineau; souvenirs et jugement de M. Francis Jammes. — *Revue des Deux Mondes :* René Bazin et les cravates de ses collègues à l'Académie française; pauvreté de Lakanal. — *L'Acropole :* restauration ou fin de l'humanisme. — *Marsyas :* « Les derniers jours » par M. Amy Sylval. — Mémento. — **1er Avril** : *La Revue Universelle :* Jacques Bainville adolescent; M. J.-H. Rosny aîné célébré par M. Léon Daudet. — *La Revue de Paris :* M. André Thérive à Verdun en 1916. — *France-Japon :* « Symbole de la civilisation », poème japonais de revendication sociale. — *Naissances :* 1° *Essais;* 2° *Bulletin des Jeunesses littéraires.* — Mémento. — **15 Avril** : *Revue des Deux Mondes :* une amitié amoureuse de Bismarck; les raisons sentimentales qui le retinrent à Biarritz et qui furent attribuées aux affaires. — *Le Mois :* crise de la musique; imperfection des procédés de transmission du son. — *Revue de l'Alliance française :* sur la maladie du théâtre et la responsabilité des auteurs. — Mémento. — **1er Mai** : *La Vie :* d'un poète noir. — *La Phalange :* d'un poète blanc; et un poème de M. Alexandre Toursky. — *Atlantis :* l'Apocalypse et l'agression de l'Ethiopie par l'Italie. — *Dossiers de l'Action populaire :* la jeune travailleuse catholique française en 1935; une statistique impressionnante. — *Naissance :* 1° *Sous le manteau :* « léautophilies »; 2° *L'Insurgé :* son but. — Mémento. — **15 Mai:** *: Afrique :* comment l'indigène musulman interprète « en Alger » les figures nues de la statuaire. — *Mesures :* un prix de poésie. — *Æsculape :* un lointain modèle de « Pierrot, assassin de sa femme ». — *Le Divan :* un poème de Sylvain Royé. — *Naissance : France-URSS,* organe de liaison franco-soviétique. — Mémento. — **1er Juin** : *La Revue universelle :* Henry de Groux et Léon Bloy : leur amitié; leur rupture. — *Esprit :* un poème de M. Pierre Bailly. — *Le Bon Plaisir :* Claude-Salvy, poète réaliste. — *La Revue de Paris :* instituts de beauté. — *Naissance : Yggdrasill.* — Mémento. — **15 Juin** : *Les Cahiers luxembourgeois :* poèmes de MM. Henri de Régnier et Paul Valéry. — *Essai :* vers de M. Jacques Ordinaire. — *L'A. :* Notes sur le Symbolisme. — *La Muse française :* les premières armes du symbolisme; ses fondateurs, ses adhérents; quelques oublis. — *Naissances : Arts et Idées; Carrefours.* — Mémento. — **1er Juillet** : *Revue des Deux Mondes :* Gambetta vu par M. Gabriel Hanotaux. — *La Revue de Paris :* Poincaré, confidence posthume; Marcel Proust, l'Académie et un duc. — *Les moins de trente ans :* un poème de M. Jacques Nordal. — *Les Marges :* donation de Chantilly à l'Institut; procès en révocation de don pour ingratitude; Emile Faguet prévoyait en 1906 la suppression de l'Académie française. — *Naissance : Le Rêve et la Vie :* poèmes de M. Yvan Delteil. — Mémento. — **15 Juillet** : *Marsyas :* le « monostiche » ou poème en un seul vers, in-

venté par M. Emmanuel Lochac ; 21 monostiches composent un cippe; le cippe sur la cime. — L'adieu à Henri de Régnier: *le Divan, la Revue des Poètes :* MM. A. Bellessort et Maurice Donnay; *la Revue hebdomadaire :* M. J.-N. Faure-Biguet; *Europe :* M. René Lalou. — Mémento. — **1er Août :** *La Cité Universitaire :* aspects d'Oxford. — *Revue des Deux Mondes :* sur la filiation royale de Barbey d'Aurevilly et la responsabilité de Danton dans les massacres de septembre, témoignages du duc d'Aumale. — *Courrier des Poètes :* la poésie au cinéma. — *Clartés nouvelles :* guérisons par Jeanne d'Arc et par un « théurge ». — *Cahiers du Sud :* jugements sur Henri de Régnier, Louis Le Cardonnel et une chanteuse de bar. — Mémento. — **15 Août :** M. André Gide condamné à droite par M. Edmond Pilon et à l'extrême gauche par M. Maurice Wullens, est jugé par la jeunesse actuelle (enquête de la revue : *Jeux*), qui le tient pour un « apôtre », un maitre, un « initiateur » d'humanité, un « dieu en fleurs ». — *Revue de Paris :* M. Georges Duhamel dans son discours de réception à l'Académie, cite M. André Gide parmi les écrivains à cause desquels la France est la France. — *Les Marges :* souvenir de Jean de Tinan. — Mémento. — **1er Septembre :** *La Muse Française :* survivance d'Henri de Régnier. — La même revue, *Le Bulletin des Lettres, Les Amitiés, la Revue française de Prague,* articles sur Louis Le Cardonnel. — *Le Front latin,* singulier hommage au poète et certains de ses propos rapportés. — *Æsculape :* témoignages nouveaux sur la mutilation volontaire de van Gogh ; les fonctionnaires hospitaliers et sa peinture. — Mémento. — **15 Septembre :** *Le Correspondant :* Louis Le Cardonnel; souvenirs de son frère Georges; le testament du poète. — *Revue des Deux Mondes :* M. Louis Bertrand rend hommage d'admiration à Joachim Gasquet et à Paul Adam, deux oubliée ou méconnus de l'actuelle critique littéraire. — *La Revue Universelle :* principe de l'état-major allemand : offensive de l'armée préalable à toute déclaration de guerre. — *Le Mois :* le « vers poème » roumain et le « monostiche » français. — Mémento. — **1er Octobre :** *La Nouvelle Revue Française :* textes d'Indiens de l'Argentine que détruisent les civilisés : la lune; la pluie; naissance des hommes; les deux bouches de la femme. — *La Vie :* poèmes de M. Petrus Sucre. — *Les feuillets poétiques et littéraires :* citations de textes involontairement saugrenus. — Mémento. — **15 Octobre :** *L'Alsace Française :* un Français à Potsdam en 1882 et en 1886; le capitaine Georges Gilbert, collaborateur de Mme Juliette Adam. — *Revue de Paris :* le problème du Saint-Suaire de Milan. — *La Nouvelle Revue Indochinoise :* la poésie française en Asie. — *La Nouvelle Revue critique :* M. Jan Greshoff, poète hollandais. — *La Revue universelle :* sagesse du roi Samory et le profit qu'en tira le général Gouraud. — Mémento. — **1er Novembre :** *La Nouvelle Revue Française :* vers et notes inédits d'Eugène Dabit; la marque sur lui de la guerre où il fut jeté à 20 ans; sa hantise de la mort et de la guerre menaçante. — *Yggdrasil :* M. Abel Bonnard et le manque de poésie chez l'homme actuel. — *Hippocrate :* deux poèmes de jeunesse d'Henri de Régnier, qu'il signa : Hugues Vignis. — Mémento. — **15 Novembre :** *Revue de Paris :* abolition du prolétariat par M. de Fels, naguère journaliste, inventeur du quotidien illustré, aujourd'hui homme du monde richissime et économiste politique. — *Revue bleue :* souvenirs d'une Parisienne sur Guillaume Ier roi de Prusse et empereur allemand. — *Arts et Idées :* Stéphane Mallarmé, vu par un jeune écrivain de 1936. — Mémento. — **1er Décembre :** *Les Amitiés :* pièces d'anthologie de Jean Palerne et d'André Gailleton. — *La Nouvelle Revue Française:* un clerc délateur de son bienveillant examinateur et assassin périodique en puissance; quelques lignes inédites du pur Vigny. — *Aguedal :* trouvailles littéraires de l'enfance; que l'ignorance n'est point la marque exclusive du génie. — *Jeux :* hommage à Georges Ardiot, son fondateur qui est mort, et un poème de celui-ci. — Mémento. **15 Décembre :** *Commune :* lettres de guerre d'Henri Barbusse à sa femme. — *Corymbe :* fable bambara à morale pacifiste. — *Etudes :* l'influence du terroir sur M. Paul Claudel. — *Scripta :* trois poèmes en prose de Mlle Béatrice Beck. — *La Muse française :* d'un article de M. Henri Mazel sur Ernest Raynaud. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Jules Romains : « Les Hommes de bonne volonté » : IX. *La montée des périls;* X. *Les pouvoirs*, Flammarion. — Gaston Chérau : *Le mulet de Phidias*, Albin Michel. — Binet-Valmer : *Bathilde et l'assassin*, Flammarion. — Maxence Van der Meersch : *Invasion 14*, Albin Michel. — Francis Carco : *Brumes*, Albin Michel. — Louis Guilloux : *Le sang noir*, Gallimard. — Florian Le Roy : *Guénolé*, Tallandier. — **15 Janvier** : Claude Silve : *Bénédiction*, Grasset. — François de Roux : *Jours sans gloire*, Gallimard. — Jacques Debû-Bridel : *Jeunes ménages*, Gallimard. — J. Ad. Arennes : *David Gerchoum et sa cousine*, Albin Michel. — Robert Chauvelot : *Trois fakirs veillent*, Baudinière. — Alexandre Arnoux : *Ki-Pro-Ko*, Gallimard. — Henri Duclos : *Le rendez-vous*, Grasset. — Pierre Morizot : *Un jardin sous la pluie*, Denoël et Steele. — C. Santelli : *L'Escabeau volant*, Editions Bourrelier et Cie. — **1er Février** : Henri de Régnier : *Moi, Elle et Lui*, Mercure de France. — Jacques de Lacretelle : « Les Hauts-Ponts » : *La Monnaie de Plomb*, Gallimard. — Raymond de Rienzi : *La femme captive*, Tallandier. — Armand Lunel : *Le balai de sorcière*, Gallimard. — Claire Sainte-Soline : *D'une haleine*, Rieder. — René Laporte : *La part du feu*, Denoël et Steele. — Germaine Ramos : *La femme, ce poison*, Editions P. Gara. — **15 Février** : André Billy : *Quel homme es-tu?*, Flammarion. — Irène Némirovsky : *Le vin de solitude*, Albin Michel. — Alain Serdac : *Il pleut sur la mer*, Les Editions de France. — Mathias Fresch : *Contes et nouvelles de chez nous*, Luja-Beffort (Luxembourg). — Marie-Anne Comnène : *La vie commence*, Gallimard. — Marcel Millet : *Le bonhomme de Clamart*, Albin Michel. — J. Kessel : *Une balle perdue*, Les Editions de France. — Alfred Machard : *La marmaille*, Flammarion. — **1er Mars** : François Mauriac : *Les Anges noirs*, Grasset. — Raymond Fauchet : *Ennemi public*, Gallimard. — Jacques Sahel : *90 jours ou l'odyssée d'une traite*, Malfère. — Pierre Hamp : *Le rail*, Gallimard. — Mathilde Alanic : *Les remous du passé*, Flammarion. — Pierre Bost : *Un grand personnage*, Gallimard. — Jacques Boulenger : *Les soirs de l'Archipel*, Gallimard. — Princesse Bibesco : *Le rire de la naïade*, Grasset. — Marie Colmont : *Rossignol des neiges*, Editions Bourrelier. — **15 Mars** : Jacques Chardonne : *Porcelaine de Limoges*, Grasset. — Roger Vercel : *Remorques*, Albin Michel. — Edouard Peisson : *Le chalutier 304*, Grasset. — Daniel-Rops : *Le cœur complice*, Plon. — Louis Artus : *Mon mal et moi*, Baudinière. — Michel Davet : *Les cinq femmes de la Maison*, Plon. — Claude Fayet : *Rhapsodie hongroise*, Plon. — **1er Avril** : Jean Martet : *Les Joueurs de boule*, Albin Michel. — Robert Vivier : *Délivrez-nous du mal*, Grasset. — César Fauxbras : *Viande à brûler (Journal d'un chômeur)*, Flammarion. — Robert de Saint-Jean : *Le feu sacré*, Gallimard. — Pierre Frondaie : *Le lieutenant de Gibraltar*, Plon. — Geneviève Fauconnier : *Les étangs de la Double*, Stock. — Francis La Tour : *La Flamme évanouie*, H.-G. Peyre. — **15 Avril** : Julien Green : *Minuit*, Plon. — Simone Ratel : *Le Raisin vert*, Plon. — Jean Vignaud : *L'Ange du treizième jour*, Albin Michel. — Marcel Dutheil : *Gratel Wiesbach*, Fasquelle. — Jean-Paul Vaillant : *L'Enfant jeté aux bêtes*, R. A. Corrêa. — Alfred Perles : *Sentiments limitrophes*, La Technique du Livre. — **1er Mai** : Gaston Chérau : *Le petit Dagrello*, Albin Michel. — Guy Mazeline : *Les îles du matin*, Gallimard. — Philippe Hériat : *Miroirs;* Denoël et Steele. — Guillaume Gaulène : *L'amant abandonné*, Rieder. — Roger Régis : *Mme de Montbaron*, Editions de France. — Francis Carco : *La route du bagne*, Ferenczi. — Nicolas Ségur : *Le désir*, Tallandier. — Jean Damase : *Les nouveaux barbares*, E. Fasquelle. — **15 Mai**: Georges Bernanos : *Journal d'un curé de campagne*, Plon. — Frédéric Lefèvre : *Ce vagabond*, Flammarion. — José Germain : *Les enfants perdus*, Albin Michel. — Joe Bousquet : *La tisane de sarments*, Denoël et Steele. — Mag-Vincelo : *L'ombre du logis*, Mercure Universel. — Pierre Veber : *La chair est faible*, Ferenczi. — **1er Juin** : Emile Henriot : *Tout va finir*, Plon. — Robert Bourget-Pailleron : *Menaces de mort*, Gallimard.

— Pierre Hamp : *Il faut que vous naissiez de nouveau; Le Cantique des Cantiques*, Gallimard. — Roger Ferlet : *Le grand élan à la robe claire*, Plon. — Jean de la Brète : *Les tournants*, Plon. — Pierre-Jean Jouve : *La scène capitale*, Gallimard. — Abel Chevallier : *Propre à rien*, Rieder. — Henri Louis-Mill : *Présages*, Grasset. — **15 Juin** : Marcelle Tinayre : *La Porte rouge*, Flammarion. — John Charpentier : *Le maître du secret*, Librairie Peyre. — Edmond Jaloux : *La chute d'Icare*, Librairie Plon. — Tristan Remy : *Faubourg Saint-Antoine*, Gallimard. — E. Piccard : *Les Koulaks*, Editions de la Revue Mondiale. — **1er Juillet** : Louis-Ferdinand Céline : *Mort à crédit*, Denoël et Steele. — Camille Marbo : *Flammes juives*, Albin Michel. — Roland de Marès : *La maison du chanoine*, Mercure de France. — Thomas Baudoin : *Brioche et pain noir*, Baudinière. — René Blech : *Le collier de cuir*, Editions Sociales Internationales. — Pierre-René Wolf : *Martin Roumagnac*, Albin Michel. — Marcel Brumaire : *Püppchen*, Albin Michel. — Simone Berson : *La chair dispose*, Flammarion. — **15 Juillet** : Lucie Delarue-Mardrus : *Chênevieil*, Ferenczi. — A. T'serstevens : *L'or du « Christobal »*, Albin Michel. — Joseph Peyré : *L'homme de choc*, Grasset. — Léon Frapié : *La Reine de cœur*, Flammarion. — Louis de Robert : *Trop belle*, Flammarion. — Simonin Bazin : *Voilà taxi!* Gallimard. — **1er Août** : Charles Plisnier : *Mariages*, Corrêa. — Germaine Beaumont : *La longue nuit*, Denoël et Steele. — Irène Nemirowsky : *Jézabel*, Albin Michel. — Michèle Saro : *La main gauche*, Tallandier. — Raymond Housilane : *L'amour de l'amour*. Grasset. — Luc Alberny : *Le retour de Trencavel*, H.-G. Peyre. — Renée Lemerre : *Un pas dans l'escalier*, Grasset. — Claire Sainte-Soline : *D'une haleine*, Rieder. — Pierre Daguerre : *Un château sur l'Auronce*, H.-G. Peyre. — **15 Août** : Jules Romains : « Les hommes de bonne volonté », XI. *Recours à l'abîme*. XII. *Les créateurs*, Flammarion. — Ignace Legrand : *Héry*, Gallimard. — Fernand Fleuret : *Fenêtre sur le passé*, Grasset. — La Varende : *Pays d'Ouche*, Plon. — Geo London : *Quand la justice s'occupe de l'amour*, Les Editions de France. — S. Simson : *L'amour et la chair*, Editions Jean Crès. — Roger Vercel : *Rencontres sur l'épave*, Gallimard. — **1er Septembre** : André Thérive : *Fils du jour*, Grasset. — Léon Daudet : *Ariane*, Flammarion. — Georges Blond : *Journal d'un Imprudent*, A. Fayard et Cie. — Edouard Peisson : *Mer Baltique*, Grasset. — Jean Pallu : *Les novices*, Rieder. — Bernard Nabonne : *L'habitation Baskerville*, Albin Michel. — **15 Septembre** : H. de Montherlant : *Les jeunes filles*, Grasset. — Pierre Benoit et Claude Farrère : *L'homme qui était trop grand*, Les Editions de France. — Henri Poydenot : *La prière au bout du Wharf*, Plon. — Henry Bordeaux : *L'Intruse*, Plon. — Drieu La Rochelle : *Beloukia*, Nouvelle Revue française. — René Fonjallaz : *Ventre à terre*, Victor Attinger. — **1er Octobre** : Roger Vercel : *Léna*, Albin Michel. — Robert Bourget-Pailleron : *Les clefs de la caisse*, Nouvelle Revue française. — Robert Brasillach : *Le marchand d'oiseaux*, Plon. — Marcelle Vioux : *Belle jeunesse*, Fasquelle. — Georges Imann : *Les étendards de l'Enfer*, Grasset. — Georges Normandy : *Les cœurs mort-nés*, Jean Crès. — Marie Maindron : *L'enlèvement de Madame de Bressac*, Plon. — **15 Octobre** : Henri Duvernois : *L'homme qui s'est retrouvé*, Grasset. — Gaston Rageot : *Pleine eau*, Plon. — Georges Simenon : *Les demoiselles de Concarneau; Long cours*, Nouvelle Revue française. — Sophie et Marc Stambat : *Love; Sainte Volupté; Atmosphère sensuelle*, Baudinière. — Huguette Garnier : *...et de mère inconnue*, Flammarion. — Jeanne Broussan-Gaubert : *Pêcheuse de lune*, Editions Montaigne. — **1er Novembre** : André de Richaud : *L'amour fraternel*, Grasset. — Pierre de Lescure : *Tendresse inhumaine*, Nouvelle Revue française. — Robert Francis : *Une vie d'enfant*, Nouvelle Revue française. — Jean Variot : *La montagne folle*, Nouvelle Revue française. — Louis et René Gerriet : *La cuvée d'amour*, Gara. — Claude Aveline : *Le prisonnier*, Emile-Paul. — Herbert Wild : *La paroi de glace*, Editions de France. — **15 Novembre** : Henri Mazel : *Les Ides de Mars*, La Maison des Intellectuels. — Tancrède de Visan : *Sous le signe du Lion*, Denoël et Steele. — Marcel Aymé : *Le moulin de la Sourdine*, Galli-

mard. — Franz Toussaint : *La petite fille à l'accordéon*, Albin Michel. — Maxence van der Meersch : *L'empreinte de Dieu*, Albin Michel. — Noël Félici : *Une pension de famille*, Albin Michel. — Albert Cornu : *Homme cœur insatiable*, E. Fasquelle. — Solange Rosenmark : *Chacun son amour*, Denoël et Steele. — Claire et Line Droze : *La foire aux maris*, Flammarion. — **1er Décembre** : H. de Montherlant : *Pitié pour les femmes*, Grasset. — Raymond Millet : *L'ânier du Luxembourg*, Albin Michel. — Charles Silvestre : *Le démon du Soir*, Plon. — Raymond Fauchet : *40 sous de bonheur*, Gallimard. — Claude Harlès : *L'amour, cet ennemi*, Flammarion. — **15 Décembre** : Elvire Pélissier : *Jeux de vilains*, Mercure de France. — Henri Troyat : *Grandeur nature*, Librairie Plon. — Jean Blanzat : *Septembre*, Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *L'apôtre Judas*, Mercure de France. — Robert Randau : *Lucifer et son hôte*, Editions Guiauchenain. — La Varende : *Nez-de-cuir, gentilhomme d'amour*, Editions Maugard.

SCIENCE FINANCIERE

15 Mai : Sapiens : *Une hypothèse. La dévaluation française de 1936*, Editions Bernard Grasset.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : C. Bouglé : *Bilan de la Sociologie française contemporaine*, Alcan. — A. Birre : *Vers une République nouvelle*, Maison du Livre. — Mémento. — **15 Février** : Albert Lantoine : *Histoire de la Franc-maçonnerie française, La Franc-maçonnerie dans l'Etat*, Nourry. — Robert Randau : *La Franc-maçonnerie joue-t-elle un rôle politique?* Annales africaines. — Albert Vigneau et Vivienne Orland : *Sous le triangle*, Baudinière. — Mémento. — **15 Mars** : Jacques Valdour : *Organisation corporative de la Société et de la Profession*, Arthur Rousseau. — Paul Chanson : *Les Droits du travailleur et le Corporatisme*, Desclée de Brouwer. — F. I. Pereira dos Santos : *Un Etat corporatif. La Constitution sociale et politique portugaise*. Recueil Sirey. — Mémento. — **15 Avril** : Roger Bastide : *Eléments de sociologie religieuse*, Armand Colin. — Christian Cornélissen : *Les générations nouvelles, essai d'une éthique moderne*, Mercure de France. — Mémento. — **1er Juin** : Louise-Marie Ferré : *Les classes sociales dans la France contemporaine*, Messageries Hachette. — Louis Fondard : *La Monotonie aux champs, contribution à l'étude de l'abandon des campagnes*, Marseille, Imprimerie Ant. Got. — Mémento. — **1er Juillet** : Anonyme : *Le Mur d'Argent*, Société de publicité et de propagande, 38, rue de Liége. — Mémento. — **1er Août** : Nicolas Berdiaeff : *Destin de l'homme dans le monde actuel. Pour comprendre notre temps*, Stock. — Mémento. — **15 Août** : Salvador de Madariaga : *Anarchie ou Hiérarchie, la crise de la démocratie, ébauche d'une solution*, Gallimard. — Mémento. — **1er Octobre** : Robert Mossé : *L'Union soviétique au carrefour : Socialisme ou Capitalisme?* Editions du Sagittaire, 56, rue Rodin. — Mémento. — **15 Octobre** : Gaëtan Pirou : *Nouveaux aspects du corporatisme*, Recueil Sirey. — Pierre Jolly : *La mystique du corporatisme*. Préface de Joseph Barthélemy, Hachette. — George Viance : *Restauration corporative de la nation française*, Flammarion. — Henri, comte de Paris : *Essai sur le gouvernement de demain*, Flammarion. — Jacques Saint-Germain : *Puissance et déclin du capitalisme*, Les Œuvres françaises. — Raymond Luce-Gilson : *Le corporatisme est-il viable?* Editions Georges Rochat. — **15 Novembre** : Camille Savoire : *Regards sur les temples de la franc-maçonnerie*, Editions initiatiques, 63, rue Ramey. — Comte de Fels : *Optimisme maçonnique*, Calmann-Lévy. — Albert Vigneau et Vivienne Orland : *La franc-maçonnerie, danger social*, Baudinière. — Jean Marquès-Rivière : *Comment la franc-maçonnerie fait une révolution*, Baudinière. — Mémento. — **15 Décembre** : E. L. Guernier : *Le Destin des Continents. Trois continents. Trois civilisations. Trois destins*, Alcan. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

1er Mai : René Dumesnil : *Histoire illustrée de la Médecine.* Préface du Professeur Jean-Louis Faure, Plon, éd. — Docteur Cabanès : *Grands névropathes,* Albin Michel, éd., 20 fr. — Docteur Gilbert-Robin : *Les troubles nerveux et psychiques de l'enfant,* F. Nathan, éd., 15 fr. — Docteur H. Glaser : *Le Mystère de la vie,* Hachette, éd., 12 fr. — Charles Nicolle : *Responsabilités de la médecine,* avec la collaboration de MM. Jean Fiolle, Pierre Maurice et Georges Duhamel, Librairie Félix Alcan, 20 fr. — *Congrès national de la colibacillose, des infections et intoxications d'origine intestinale,* Imprimerie Moderne, Clermont-Ferrand, 2 volumes. — Docteur Damas Récamier : *Une consultation médicale. L'appendicite chronique,* Librairie Maloine. — Edouard Ganche : *Mon début dans la médecine,* Denoël et Steele, 7 fr. 50. — Docteur Paul Delaunay : *La vie médicale aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.* Le François, 91, Bd Saint-Germain. — Docteur Josef Loebel : *Ayons confiance dans la médecine,* adapté de l'allemand par Etienne Frey. Plon, éd. — Jean Rostand : *De l'adulte au vieillard,* Fasquelle, éd., 12 fr. — Docteur Charles Fiessinger : *L'hygiène des gens pressés,* A l'Etoile, 20 fr.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

15 Mai : Vivekananda : *Mon Maitre;* Maisonneuve, rue de Tournon. — Edouard Arnaud : *Recherche de la vérité;* Editions Leymarie. — Gabriel Trarieux d'Egmont : *Prométhée ou le mystère de l'homme;* Editions Adyar. — **15 Août** : *L'Astrosophie :* Un article de M. Rolt Wheeler sur : *Qui écrivit les lettres des Mahatmas?* — **1er Décembre** : Gabriel Trarieux d'Egmont : *Le thyrse et la croix* (Editions Adyar, Paris). — Swami Vivekananda : *Ynana Yoga,* traduit par Jean Herbert, avec préface de Masson-Oursel (Adrien Maisonneuve, Paris).

SYNTHESES ENCYCLOPEDIQUES

1er Avril : Le tome XVI de l'*Encyclopédie Française.*

THEATRE

1er Janvier : *Andromaque,* de Racine, au Théâtre du Vieux-Colombier. — *Les Caprices de Marianne,* de Musset, au Théâtre Montparnasse. — **15 Janvier** : *Esther,* tragédie de Racine, à la Comédie-Française. — **1er Février** : *Madame Béliard,* trois actes de Ch. Vildrac, à la Comédie-Française. — **15 Février** : *Le Bon Roi Dagobert,* quatre actes de A. Rivoire, à la Comédie-Française. — **1er Mars** : *Le Chevalier Canepin,* un acte de Henri Duvernois, à la Comédie-Française. — **15 Mars** : *Dame Nature,* trois actes de M. Birabeau, au Théâtre de l'Œuvre. — **1er Avril** : *Bolivar,* trois actes de M. Supervielle, à la Comédie-Française. — *Le Cid,* cinq actes de Corneille, au Théâtre du Vieux-Colombier. — **15 Avril** : *Beaucoup de bruit pour rien,* cinq actes de Shakespeare, au Théâtre de la Madeleine. — **1er Mai** : *Spartacus,* huit tableaux de M. Marcel Ollivier, à la Cie du Bélier. — *L'Honneur et l'Argent,* cinq actes de Ponsard, à l'Odéon. — **15 Mai** : *Trois hommes sur un cheval,* trois actes de MM. Holm et Abbott, au Théâtre Sarah-Bernhardt. — *Les Innocentes,* 3 actes de Mme Hellmann, au Théâtre des Arts. — **1er Juin** : *Le Chant du Berceau,* deux actes de Grégorio et Maria Martinez Sierra, à la Comédie-Française. — **15 Juin** : *L'Ecole des Femmes,* cinq actes de Molière, au Théâtre de l'Athénée. — **1er Juillet** : *Les Noces d'Argent,* quatre actes de M. Géraldy, à la Comédie-Française. — **15 Juillet** : *Le Médecin malgré lui,* trois actes de Molière, à la Comédie-Française. — **1er Août** : Les Concours du Conservatoire. — **15 Août** : *Le 14 Juillet,* trois actes de M. Romain Rolland, au théâtre de l'Alhambra. — **1er Septembre** : *Le Jeu de l'Amour et du Hasard,* trois

actes de Marivaux; *On ne badine pas avec l'amour*, trois actes de Musset, à la Comédie-Française. — **1er Octobre** : *Le Demi-Monde*, cinq actes d'Alexandre Dumas, à la Comédie-Française. — **15 Octobre** : *Denise*, cinq actes de Dumas fils, à la Comédie-Française. — **1er Novembre** : *Horace*, cinq actes de Corneille, à la Comédie-Française. — *Madame Bovary*, vingt tableaux de M. Gaston Baty, au Théâtre Montparnasse. — **15 Novembre** : *Fric-Frac*, cinq actes de M. E. Bourdet, au Théâtre de la Michodière. — **1er Décembre**: *Angelica*, trois actes de Luigi Ferrero; *Quand vous voudrez*, un acte de M. G. Duhamel, au Théâtre des Mathurins. — Le Tricentenaire de Boileau à la Comédie-Française.

VARIETES

1er Janvier : La Cité du Vatican, la catholicité et l'Italie. — **1er Février** : Le tricentenaire des Antilles et le XIIIe Congrès de la presse latine en Haïti. — **1er Mars** : Hommage à Rudyard Kipling par Jack London. — **15 Mai** : Souvenirs aériens. — L'aéroport Remy de Gourmont. — **1er Juillet** : L'affaire de l'archevêque de Rouen. — **15 Septembre** : Wellérismes français et flamands. — **1er Novembre** : Pèlerinage de Toussaint. Une visite aux Grandes Ombres des Ecrivains. — **1er Décembre** : Le suaire de Cadouin. — **15 Décembre** : Jehan Rictus et les « squelettes ».

VOYAGES

15 Mai : Claude-Maurice Robert : *L'Envoûtement du Sud*, Editions Baconnier, Alger. — Gabrielle Réval : *L'Enchantement du Portugal*, Fasquelle. — **1er Août** : Maurice Bedel : *La Touraine*, J. de Gigord. — Alphonse de Châteaubriant : *Au Pays de Brière*, même éditeur. — **1er Septembre** : Camille Blot : *Paysage des Mers*, Figuière. — Sirieyx de Villers et Fernand Lot : *Détours en Pays landais*, D. Chabas, éditeur, Hossegor. — R. Parry : *Tahiti*, Gallimard. — **15 Septembre** : Jean Godfrin : *Les Contrastes de Rome*, N. E. A., Paris. — Raymond Recouly : *Ombre et soleil d'Espagne*, Hachette. — **1er Décembre** : Elia Maillart : *Des Monts Célestes aux Sables Rouges*, Grasset. — Gaëtan Bernoville : *Le Pays des Basques*, J. de Gigord, Paris.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

ÉDOUARD ROMILLY

Mon Cœur Français

(Nouvelles Chansons)

Un volume in-12 sur Alfa luxe bouffant .... **9 fr.**

Romilly, tout jeune, débuta par des vers, lors de la dernière année d'Émile Faguet qui célébra en lui " une précieuse recrue dans l'armée des bonnes lettres ". Il les réédita sous le parrainage de Raymond Poincaré ; et, après un long silence, n'écrivit plus que des romans, *Le Fils de l'Étranger*, *Marie-Madeleine*, *La Guerre contre Dieu (antibolcheviste)*, etc... Les vers que nous publions aujourd'hui dans tous les rythmes, sont essentiellement, en l'angoisse de l'heure présente, *un appel patriotique*.

VICTOR COLIN

Prix Artigue — Académie Française

PLUS TARD

Poésies

1 volume in-16 Jésus .... **12 fr.**

NAUSICA BELLOS

GLANES

1 volume in-16 Jésus .... **9 fr.**

GASTON MAUDET

MOMENTS POÉTIQUES

1 volume in-12........................ **12 fr.**

JACQUES VERD

DEUX LAPINS SAUVAGES

Psychologie Animale

(Mieux connaître les animaux, c'est mieux les traiter)

1 volume in-12........................ **12 fr.**

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES “ PLUS BELLES PAGES ” DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Frédéric II. — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . **15** fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . **10** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

La lettre A signifie : Arches; les lettres PF : pur fil.

—

ŒUVRES DE

LÉON BLOY

I. La Femme pauvre .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Désespéré .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

COLETTE

Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de Francis Jammes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LÉON DEUBEL

Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de Georges Duhamel. 25 »

GEORGES DUHAMEL

I. Vie des Martyrs, 1914-1918 ...... 25 »
Le même .... PF 60 »
II. Civilisation .... 25 »
Le même .... PF 60 »
III. La Possession du Monde .... 25 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Confession de Minuit .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Deux Hommes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ANDRÉ GIDE

I. La Porte étroite .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Immoraliste .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

REMY DE GOURMONT

I. Une Nuit au Luxembourg. Couleurs. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Fantôme. Histoires magiques. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Physique de l'amour. *Essais sur l'Instinct sexuel* .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Le Songe d'une femme. Choses anciennes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Un Cœur virginal .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Lilith. Histoire tragique de la Princesse Phénissa. Le Vieux Roi. Théodat. Théâtre muet .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

CHARLES GUÉRIN

(*Œuvres complètes*)

I. Le Semeur de Cendres, avec une Notice et des Notes par Henry Dérieux. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Homme intérieur. Derniers Vers. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Le Cœur solitaire. Premiers Vers. (*Fleurs de Neige. Joies grises. Le Sang des Crépuscules*) .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La mort du poète. La jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. 25 »
II. Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'Automne. Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis. .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur les oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses..... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

RUDYARD KIPLING

I. Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. 25 »
II. Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières .... 25 »

JULES LAFORGUE

(*Œuvres complètes*)

I. Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les

Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Poésies : Des Fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes). 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Moralités légendaires .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Lettres I. (1881-1882). Introduction et Notes de G. Jean-Aubry........ 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Lettres II. (1883-1887). Notes de G. Jean-Aubry .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville. Une Vengeance à Berlin. Agenda. Introduction et Notes de G. Jean-Aubry. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS LE CARDONNEL

I. Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane (*Carmina Sacra*).......... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Orphica. Epigrammes. Elégies chrétiennes. Méditations et Cantiques (*Carmina Sacra*). **De l'une à l'autre Aurore.** 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

MAURICE MAETERLINCK

I. Le Trésor des Humbles .... 25 »
Le même .... PF 60 »
II. La Sagesse et la Destinée .... 25 »
Le même .... PF 60 »

JEAN MORÉAS

I. Premières poésies. Poèmes et Sylves. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Les Stances. Iphigénie .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS PERGAUD

I. De Goupil à Margot............ 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

RACHILDE

I. Le Meneur de Louves .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

I. Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux. 25 »
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures. 25 »
III. Les Jeux rustiques et divins.. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe.. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Vestigia Flammæ et autres poèmes. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
VII. Flamma tenax. Ariane et autres poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ARTHUR RIMBAUD

Vers et Proses. Revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et annotés par PATERNE BERRICHON. **Poèmes retrouvés.** Préface de PAUL CLAUDEL .... 25 »
Le même .... PF 60 »
(Voy. MARCEL COULON, ISABELLE RIMBAUD)

GEORGES RODENBACH

I. La Jeunesse blanche. Vers d'amour. Le Livre de Jésus. Le Règne du Silence. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Les Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

ALBERT SAMAIN
(*Œuvres complètes*)

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés. 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne. L'Ame en Bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et Extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT .... 25 »
Le même ....A 80 »

MARCEL SCHWOB

I. Spicilège .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria .... 25 »
Le même ....A 80 »
Le même .... PF 60 »

LAURENT TAILHADE

I. Poèmes élégiaques (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en Prose*)....... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

II. Poèmes aristophanesques (*Au Pays du Mufle. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour exaspérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens*).... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

JEAN DE TINAN

I. Penses-tu réussir! *ou les différentes amours de mon ami Raoul de Vallonges.* 25 »
Le même .... PF 60 »

II. Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse .... 25 »
Le même .... PF 60 »

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie................. 25 »

II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille .... 25 »

III. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. Les Blés mouvants. Quelques Chansons de village. Petites Légendes. 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

V. La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VI. Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VII. Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir......... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VIII. Toute la Flandre. I : La Guirlande des Dunes. Les Héros .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IX. Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les Plaines .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

II. La Clarté de vie. Chansons à l'Ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza.... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

III. L'Ours et l'Abbesse Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au Flot. L'Amour sacré .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Pasiphæ. Galatée. Pindare. Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide .... 25 »
Le même .... PF 60 »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(*Œuvres complètes*)

I. L'Eve future .... 25 »
Le même .... A 80 »

II. Contes cruels .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

III. Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IV. Axël .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

V. L'Amour suprême. Akëdysséril.. 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VI. Histoires insolites .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VII. La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

VIII. Morgane. Elën .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

IX. Isis .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

X. Premières Poésies .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

XI. Propos d'Au-Delà. Chez les Passants. Pages posthumes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 . . . . 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16 . . . 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16 . . . . 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 . . . . 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16 . . . . 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16 . . . . 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16 . . . . 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16 . . . . 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16 . . . . 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16 . . . . 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16 . . . . 12 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16 . . . . 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16 . . . . 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 . . . . 15 »
La Nuit de la Saint Jean. Vol. in-16 . . . . 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16 . . . . 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 . . . . 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 . . . . 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 . . . . 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 . . . . 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16 . . . . 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16 . . . . 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16 . . . . 12 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16 . . . 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16 . . . . 12 »
Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10 »

PHILOSOPHIE

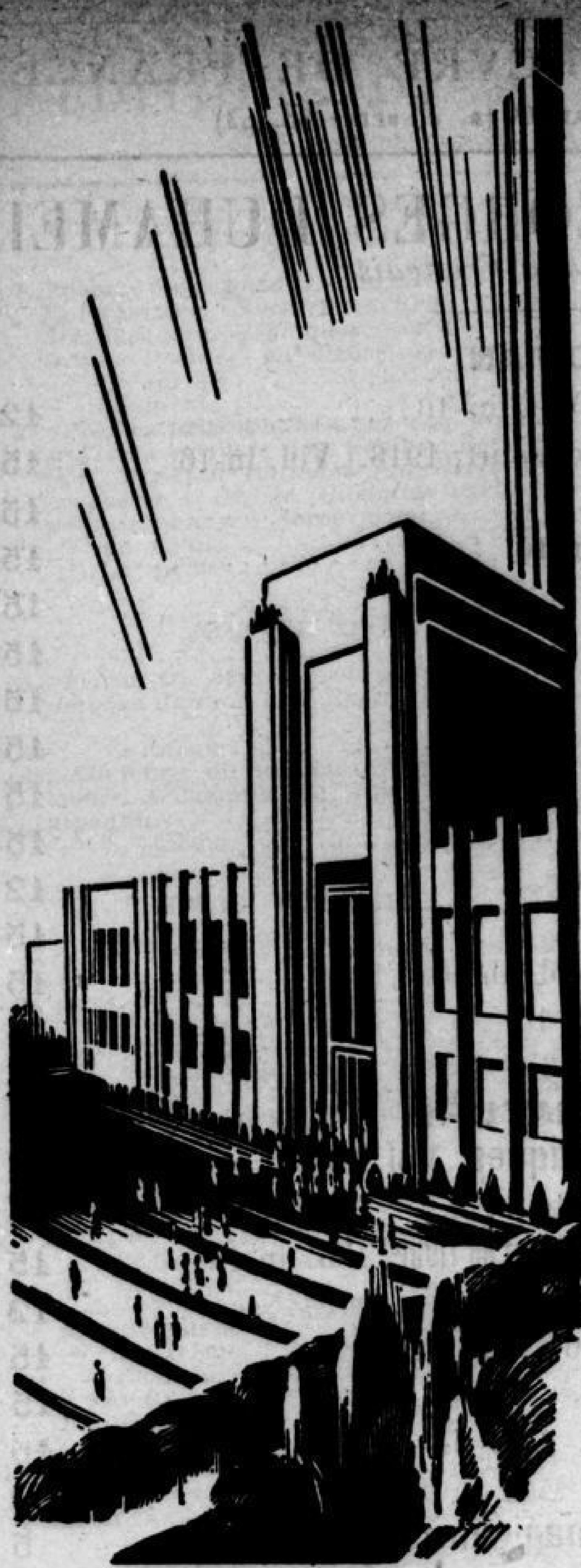
La Possession du Monde. Vol. in-16 . . . . 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16 . . . . 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16 . . . . 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16 . . . . 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez** Comédie en un acte. Vol. in-16 . . . . 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18 . . . . 7 50



ÉDITIONS
DV
MERCURE DE FRANCE
26, rue de Condé — Paris (VIe).

OUVRAGE
D'ACTUALITÉ

W. DRABOWITCH

—

Fragilité de La Liberté et Séduction des Dictatures

Volume in-16 double-couronne. 12 fr.

P.-O.-MIDI

SERVICE D'HIVER

du 4 octobre 1936

◆

Améliorations des relations entre Paris, Tours et la Bretagne

La relation directe de nuit Paris-Brest actuellement assurée par Vendôme (départ de Paris-Orsay à 19 h. 49), le sera désormais via Orléans — départ de Paris-Orsay à 21 h. 30.

Les voyageurs, qui arriveront à Brest à la même heure que précédemment, gagneront ainsi 1 h. 40 sur le trajet.

Par ailleurs, un nouveau train partant de Paris-Orsay à 21 h. 13 et arrivant à Tours à 1 h. 24 desservira, outre les points d'arrêts du train de 19 h. 49 supprimé, les gares de Paris, Pont Saint-Michel, Brétigny et Bonneval.

◆

CHEZ GRASSET

Romans :

VASSILY PHOTIADÈS.

Marylène (*" Pour mon Plaisir "*) **15 fr.**

Le premier livre d'un véritable écrivain.

KNUT HAMSUN *(PRIX NOBEL).*

Vagabonds **20 fr.**

RENÉ BÉHAINE.

O Peuple infortuné

" Histoire d'une Société " N° XI. **18 fr.**

Histoire :

G. LENOTRE, *de l'Académie française.*

Sous le Bonnet rouge

Croquis révolutionnaires

" La Petite Histoire " N° IX. **15 fr.**

JULES BERTAUT.

Le Roi bourgeois

(LOUIS-PHILIPPE INTIME)

Collection " LENOTRE " N° 1. **15 fr.**

MARIO MEUNIER.

Apollonius de Tyane

ou le séjour d'un dieu parmi les hommes.

1 volume in-8 écu avec carte **30 fr.**

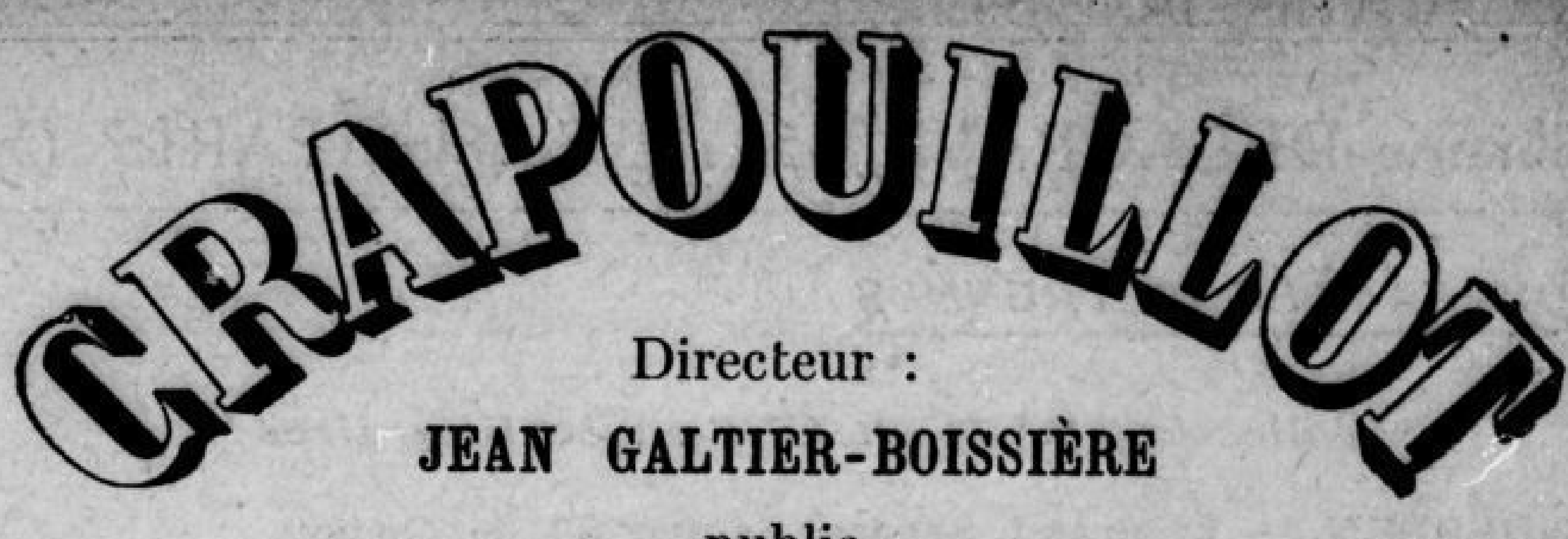
Essais

ANATOLE DE MONZIE

Les Veuves abusives

Rousseau, Tolstoï, Michelet, Wagner vengés des " profiteuses " de leur gloire.

1 volume **15 fr.**



Directeur :

JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

publie

LES FINANCIERS ET LA DÉMOCRATIE

PAR

DELAISI

Le numéro spécial illustré. . . . . **10** fr.

Et une édition originale de luxe, tirage numéroté à 50 exemplaires sur beau papier couché, sous couverture japon . . . . . 25 fr.

PRÉCÉDEMMENT PARUS (1936) :

EXPÉDITIONS COLONIALES .... **10** fr.

LES 200 FAMILLES .... **10** fr.

LES MYSTÈRES DE LA POLICE SECRÈTE, par Galtier-Boissière, avec 225 illustrations :

I. **De La Reynie à Fouché, empereur des mouchards.** . **10** fr.

II. **Du provocateur Delavau à Chiappe** .... **10** fr.

LES JUIFS, par Raymond Dior (100 illustrations) .... **10** fr.

Le prix de la collection 1936 des six numéros spéciaux à 10 fr. (y compris « les Financiers et la Democratie ») reste fixé à **50 fr.** (Étranger : 55 fr. et 60 fr.).

Le prix de l'abonnement 1937, par suite de la hausse des tarifs d'imprimerie, de photogravure et de papier, est porté à **55 fr.** (France, Belgique et Colonies). Étranger : 60 fr. et 65 fr.

CRAPOUILLOT

3, place de la Sorbonne, Paris-5e (Chèque postal : 417.26)

FERNAND AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, quai Conti, PARIS

Paraîtront le 20 Novembre :

ANTONINE COULLET-TESSIER

DÉFENSE DE VIVRE

roman

Un volume. **15 fr.**

UGO FIORENTINO

ESSAI SUR LE MARIAGE

Nous pensons, déclare courageusement l'auteur dans sa conclusion, que tous ceux qui ont trouvé leur raison de vie dans l'amour de la vérité et de la moralité doivent essayer d'atteindre le sommet de la vie spirituelle en interdisant tout ce qui pourrait empêcher d'y parvenir. C'est ainsi que la chasteté n'est pas seulement un idéal esthétique de l'esprit, tel que Dante l'a révélé dans le type sublime de Béatrice; elle seule nous permet en outre de rechercher l'amour universel qui nous fait vivre dans l'esprit absolu.

Un volume. **15 fr.**

COLLECTION " ESPRIT "

EMMANUEL MOUNIER

MANIFESTE

AU SERVICE DU PERSONNALISME

Une réponse au Manifeste du communisme.

Un volume. **9 fr.**

Viennent de paraître :

RENÉ LAPORTE

LES CHASSES DE NOVEMBRE

roman

I fort vol. . . . . 18 fr.

Les grands livres ne se définissent pas d'un mot. **Les Chasses de Novembre** contiennent un roman d'analyse, un roman d'action, dramatique à l'extrême et un roman de mœurs provinciales d'une forte saveur. Ironie, passion, intelligence, poésie — René Laporte montre ici les plus beaux dons et son roman s'impose comme une œuvre qui durera.

LOUISE HERVIEU

SANGS

roman

I fort vol. . . . . 18 fr.

Malgré son supplice, en dépit de la maladie, l'incomparable artiste que fut et que demeure Louise Hervieu préparait dans la solitude un suprême, un tragique message. Elle s'employait de toute son âme à lui donner son entière signification. Le voici sur ma table : il s'appelle « SANGS », je l'ai lu : c'est plus qu'un livre, plus qu'un grand livre....

Francis CARCO (Les Nouvelles Littéraires).

ARAGON

LES BEAUX QUARTIERS

roman

I vol. de 512 p., grand format . . . . 21 fr.

Un monde apparaît à nos yeux. Avec tout ce qu'il faut de grâce et de fraicheur, de vie innocente, d'amour, d'amour surtout, mais aussi de corruption, d'intrigues répugnantes, de crimes et d'horreurs. Un monde bien réel, avec ses élans contradictoires, ses mesquineries atroces et ses grandes poussées généreuses. Le monde où murissait peu à peu l'idée de la guerre....

MAURICE SACHS

ANDRÉ GIDE

I vol. illustré de six photos inédites d'André Gide. . . . . 6 fr.

Le portrait qui est ici tracé est d'une vérité et d'une conscience si grandes, que l'ouvrage doit trouver sa place dans la bibliothèque de tous les fervents gidiens et de tous les lecteurs qui connaissent peu ou mal celui que Rouveyre appelait « le contemporain capital ».

DENOËL & STEELE, 19, RUE AMÉLIE, PARIS

Compte chèques postaux : Paris 1469-03

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 17 décembre 1936, à quatorze heures
en un seul lot

2 IMMEUBLES de rapport
à PARIS (9e arrondissement)
96 et 98, rue SAINT-LAZARE
(A L'ANGLE DE LA RUE DE BUDAPEST)
Mise à prix : 1.000.000 de francs
S'ad. Me Fr. FICHOT, av. Paris, 8, r. de Liége

G. BRIFFAUT, Éditeur, 4, rue de Furstenberg, PARIS 6e

VIENT DE PARAITRE :



Cette édition de *Madame Bovary*, établie en deux volumes in-4° (16 × 22,5), est illustrée de vingt-quatre compositions hors texte et quatre têtes de chapitre exécutées à la sépia par le peintre-graveur BERTHOMMÉ SAINT-ANDRÉ, et précédée d'un reportage au pays de Madame Bovary par Léo Larguier, de l'Académie Goncourt.

Le tirage est limité à 2.000 exemplaires sur vélin Aussedat, et 150 exemplaires sur vélin d'Arches, tous numérotés, et livrés en étui.

L'exemplaire (2 vol.) broché sur vélin Aussedat . . . . **100 fr.**
L'exemplaire (2 vol.) broché sur vélin d'Arches . . . . **175 fr.**

Des reliures en maroquin rouge foncé à coins, tête dorée, dos à nerfs, ont été établies pour cet ouvrage au prix de 75 fr. par volume. Elles sont signées du maître relieur Gonon.

Vient de paraître : *1936 n° 1*

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Organe officiel de la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Pr. S. FREUD

S. FREUD. — Contribution à la psychologie de la vie amoureuse.

S. FREUD. — Métapsychologie.

Comptes rendus de la Société Psychanalytique de Paris.

Bulletin de l'Association Internationale de Psychanalyse.

XIe Congrès International de Psychologie.

Prix du numéro : 25 fr.

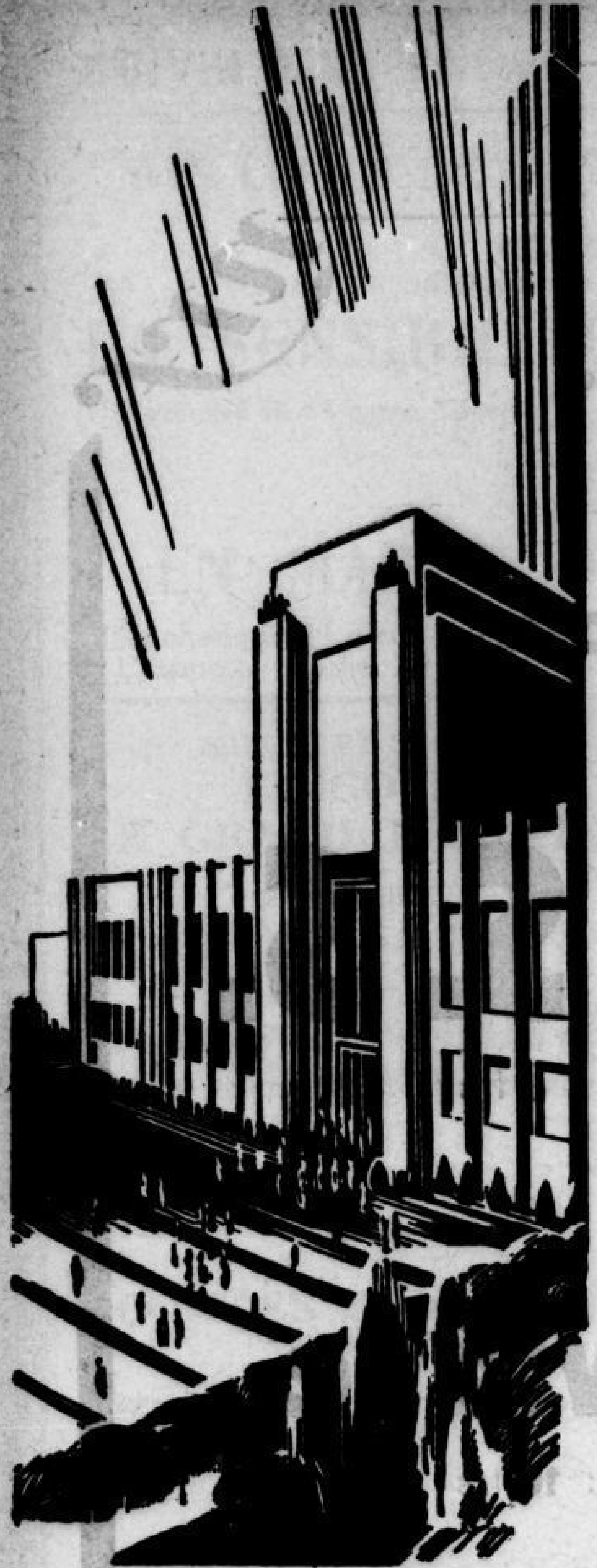
CONDITIONS D'ABONNEMENT

France	80 fr.
Suisse	24 fr. suisses
Étranger, tarif 1	100 fr.
— tarif 2	120 fr.
Envoi d'un numéro spécimen	15 fr.

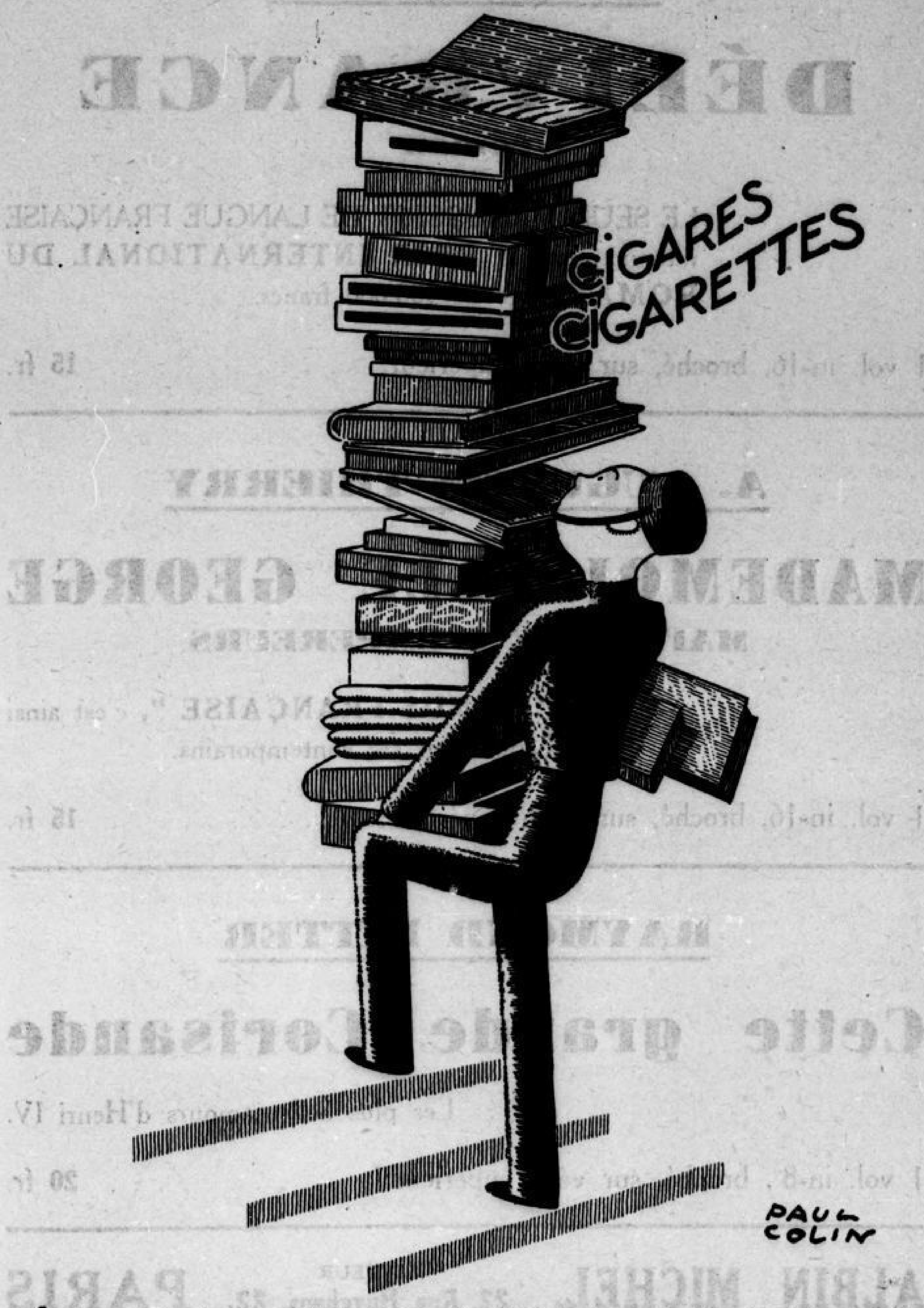
ADMINISTRATION

DENOËL & STEELE, 19, RUE AMÉLIE, PARIS

Compte chèques postaux : Paris 1469-03



ETRENNES 1937



RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Création 1936 des imprimeries JOSEPH CHARLES PARIS